



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









PRÉPARATION
AUX ÉPREUVES ÉCRITES
DE LA LICENCE ÈS LETTRES

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

CHOIX
DE DISSERTATIONS
FRANÇAISES ET LATINES

DE
VERS LATINS ET DE THÈMES GRECS

A L'USAGE
DES CANDIDATS A LA LICENCE ÈS LETTRES

PAR V. ASSELIN
Agréé de l'Université, professeur au collège Rollin

SUJETS ET DÉVELOPPEMENTS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

408

4344

PRÉFACE

Notre recueil ressemble par la disposition des matières à ceux du même genre qui l'ont précédé ; en effet cette distribution s'impose d'elle-même, puisqu'elle correspond aux différents ordres de composition que doivent faire à l'examen les candidats à la licence ès lettres, savoir : une dissertation française, une dissertation latine, une pièce de vers latins et un thème grec ; mais il se distingue de ses devanciers par une innovation qui sera, nous le croyons, fort appréciée des candidats qui se préparent à la licence dans l'isolement, et aussi des professeurs chargés de faire des conférences aux maîtres répétiteurs qui aspirent au grade de licencié, nous voulons parler des sujets d'exercice, non accompagnés de développements, que contient notre volume. Nous avons pensé que maîtres et candidats trouveraient commode d'avoir ainsi sous la main une assez grande variété de sujets pour suffire amplement à leurs besoins. Cela seul nous semble de nature à donner du prix à notre publication, mais elle a en outre et surtout le mérite de proposer

comme modèles un nombre considérable de compositions hors ligne et qui ont valu à leurs auteurs le premier rang à l'examen de licence devant la Faculté de Paris. Plusieurs autres, faites à l'École Normale Supérieure en vue de l'examen, sont d'une incontestable supériorité et d'une exquise distinction comme fond et comme forme. — Nous n'insisterons pas davantage sur le mérite des compositions qu'on trouvera dans ce volume, dans la crainte que notre appréciation élogieuse ne paraisse suspecte, attendu qu'on peut la soupçonner de n'être pas tout à fait désintéressée ; cependant nous ne pouvons résister au désir de la justifier en reproduisant le jugement qu'a porté sur quelques-unes de ces compositions, lorsqu'elles parurent dans la *Revue de l'instruction publique*, un connaisseur dont personne, croyons-nous, ne contestera la compétence en matière de goût et de style.

Prevost Paradol écrivait aux éditeurs de la *Revue* :

Novembre 1868.

Chers Messieurs,

Vous m'obligeriez beaucoup en me faisant connaître le nom de M. A. F., élève de l'École Normale, dont je viens de lire deux petits *chefs-d'œuvre* dans votre *Revue de l'Instruction publique*. Il y a dans les compositions signées de ces initiales la marque d'un vrai talent et de tels noms sont bons à savoir et à retenir.

Nous laisserons au lecteur le plaisir de découvrir dans le volume, parmi les compositions latines et françaises *les deux petits chefs-d'œuvre* qui ont provoqué la lettre flatteuse qu'on vient de lire, sans être bien sûr toutefois que sa préférence s'arrête juste sur les deux morceaux que le brillant écrivain avait en vue, tant y est grand l'embarras du choix.

Nous prions nos collaborateurs anonymes de recevoir ici l'expression de toute notre reconnaissance pour le précieux concours qu'ils nous ont prêté. Cet ouvrage est tout leur, aussi nous plaisons-nous à leur en rapporter tout le mérite.

V. ASSELIN.

PRÉPARATION

AUX ÉPREUVES ÉCRITES

DE LA LICENCE ÈS LETTRES

DISSERTATIONS FRANÇAISES

I

SUJET.

Des qualités d'une matière bien faite.

DÉVELOPPEMENT.

Ceux qui enseignent la jeunesse, et qui l'exercent à développer, en français et en latin, un sujet oratoire ou poétique, une question de philosophie ou de critique, reconnaissent la nécessité de proposer aux élèves un plan tout fait, et ce plan s'appelle, en termes de classe, une matière. S'il est vrai que l'œuvre littéraire, même la plus légère et la moins étendue, doit être composée avant d'être écrite, si les plus habiles écrivains ont senti l'utilité du plan, il est évident que l'inexpérience des écoliers ne peut s'en passer. Sauraient-ils se tracer une matière à eux-mêmes ? Ils n'y parviendraient sans doute qu'après de longs exercices et des efforts souvent malheureux. A l'âge de la rhétorique, les jeunes gens ont un très-petit nombre d'idées, et ce peu est déréglé, vague et confus. C'est précisément pourquoi ils pensent en avoir beaucoup ; car la confusion même donne à leur esprit une apparence de richesse. Quoiqu'ils soient tous fort loin de posséder le talent d'écrire, nourris, comme

ils doivent l'être, de fortes lectures, remplis des formes du bon langage, ils sont moins embarrassés pour exprimer les idées que contient un sujet que pour les inventer et surtout pour les disposer. Pour éviter à l'élève l'ennui de développer péniblement un sujet qu'il n'a ni compris ni senti, et de dépenser ses efforts dans un travail que l'absence ou les défauts du plan ont d'avance gâté sans ressources, le maître doit prendre pour lui une partie de cette triple tâche qui s'impose à l'écolier comme à tout écrivain; c'est à lui que revient le travail de l'invention, au moins en ce qui regarde les idées principales, et celui de la disposition.

Voici donc le professeur à la recherche des idées du sujet; où prendra-t-il ses premiers éléments de la matière? S'il s'agit d'une pièce de vers, dans son imagination et dans ses souvenirs poétiques; d'une dissertation, dans sa raison littéraire ou philosophique; d'un discours, dans l'histoire; ce dernier point est le plus délicat. La plupart des personnages qu'on fait parler en rhétorique appartiennent à l'histoire. On connaît, d'une manière plus ou moins précise, leur caractère; leurs idées et jusqu'à leur langage habituel. Le professeur doit en être instruit et en instruire ses élèves. Mais l'histoire ne lui fournit que le sujet; lui offrit-elle une matière toute faite, il ne peut pas l'accepter, car le discours est destiné à mettre en relief moins un caractère qu'une situation avec les idées qu'elle suggère et les passions qu'elle inspire. Il faut négliger nécessairement ce qui est trop particulier au temps et au personnage, ce qui n'a pu être senti, ce qui n'a pu être dit qu'à une seule époque, dans un milieu déterminé, sous l'influence de certaines circonstances que les historiens, à force de patience, d'esprit et de recherches, étudient et rétablissent. Il suffit de ne point prêter à celui qui parle nos propres idées, les idées accidentelles et changeantes de notre temps. Il ne faut, en un mot, ni chercher avec affectation la vraisemblance historique, ni la choquer. La connaissance du caractère de l'orateur nous indiquera seulement le ton du discours; l'intelligence et le sentiment de la situation nous inspireront le discours lui-

même, c'est-à-dire les idées principales qu'il développe. C'est dans ce sens que le maître guidera ses élèves; c'est dans cet esprit qu'il concevra sa matière. Par la seule composition de cette matière, il leur interdira les douteux et puérils archaïsmes de pensée et de style, comme aussi les nouveautés déclamatoires et les allusions épigrammatiques; il les renverra au naturel et au vif de l'âme humaine.

Les idées une fois trouvées, il faut les ranger. Lorsque l'on compose la matière d'une narration, on est guidé par l'ordre même des faits et par la suite du récit : lorsqu'on trace le plan d'une dissertation, par l'ordre logique. La dissertation a pour but de prouver une vérité. Elle se compose de raisonnements enchaînés, qui peuvent tous se ramener à un seul raisonnement, plus ou moins rigoureux, suivant l'ordre des vérités auquel appartient celle qu'on cherche. Ce raisonnement, où se concentrent l'esprit et la force de la dissertation, est le plan même que le maître propose à l'élève, lui laissant le soin et le mérite de revêtir de style la nudité et la sécheresse des formes rationnelles. Certains discours sont aussi des démonstrations; tels sont les discours judiciaires et les discours politiques. Seulement ces démonstrations sont plus vives; la passion s'y mêle aux arguments, les pénètre et les anime. Quelquefois c'est la passion toute seule qu'il faut faire parler; la matière d'un tel discours est malaisée à composer. Car si les idées s'enchaînent, les sentiments semblent plus spontanés et plus irréguliers dans leur développement. Il ne s'agit plus de suivre le courant continu d'une déduction; il faut descendre plus avant dans l'âme, analyser les mobiles, étudier les progrès, découvrir la logique secrète de ces passions, qui ne semblent pas avoir de raison dans leur origine et dans leur marche. Il y a dans le discours d'un homme très-ému une progression, qui s'explique par l'énergie croissante de sa passion, et une liaison cachée, qui tient à la construction même de l'âme et à l'exercice involontaire de ses facultés. C'est que les transitions ne sont pas une recherche de l'art, mais une nécessité de l'esprit. Les sentiments s'appellent, s'associent, et l'âme ne passe pas sans motif de

l'un à l'autre; c'est la raison et l'instant de ce passage qu'il faut saisir. Celui qui aura deviné ce secret et qui connaîtra l'usage qu'en ont fait les poètes dramatiques et les historiens-orateurs, les Sophocle et les Tite-Live, saura composer la matière du discours le plus vif et le plus ému, et remplir cette tâche singulière et difficile de tracer un plan à la passion.

En indiquant les idées principales que l'élève doit développer, le professeur s'assure si ce sont vraiment les plus importantes, si l'une ne répète pas l'autre, ou ne s'y rattache d'une manière directe et nécessaire, de telle façon que la seconde ne puisse échapper à l'élève intelligent lorsqu'il viendra à développer la première. On s'arrêtera à temps, on saura résister à cette satisfaction d'esprit sur laquelle on n'est jamais blasé, et qu'on éprouve à indiquer quelque conséquence détournée, mais ingénieuse et frappante, d'une idée. Ce serait empiéter sur la tâche de l'élève. C'est cette considération qui empêche aussi le maître de marquer les transitions. C'est assez de proposer les idées dans leur ordre véritable; l'élève montrera qu'il a compris la justesse de cet ordre, en rendant sensible la suite des idées, et se dirigeant avec aisance d'un développement à un autre. On ne peut donc approuver ces matières qui imposent aux écoliers, non-seulement le plan et les pensées principales, mais les pensées accessoires, et rattachent les différents groupes d'idées par des idées intermédiaires; en sorte que l'élève n'a plus qu'à finir des phrases commencées, et à les enrichir d'adjectifs sonores et redondants. Le professeur peut faire le même travail que ses écoliers pour éprouver la fécondité des idées qu'il leur propose : mais ce travail, il doit le garder pour lui, et ne s'en servir que pour juger plus tard si l'élève a fait produire à la matière tout ce qu'elle contenait.

La tâche des élèves se trouve définie en même temps que celle du maître. C'est à eux surtout de développer et de lier les idées importantes, d'inventer et de choisir les détails, d'entrer en matière et de trouver une péroraison. C'est à eux surtout de donner une forme littéraire et oratoire aux

sentiments et aux pensées, renfermés dans la matière. Tout le monde accordera sans doute que c'est encore un travail difficile pour des rhétoriciens de dix-huit ans. Ils en conviennent moins aisément eux-mêmes, et ils accusent souvent la tyrannie stérile de la matière. C'est aux esprits les plus droits et les plus féconds que la contrainte de la matière déplaît le moins. On peut prévoir que ceux-là, s'ils deviennent jamais écrivains, sauront se faire un plan à eux-mêmes ; car c'est en développant des idées qu'ils n'ont pas conçues, qu'ils apprennent à se rendre maîtres de leurs propres idées. Ils vérifient ainsi, à leur profit, la sagesse d'un précepte vulgaire, qui peut s'appliquer aux lettres : « L'obéissance est l'apprentissage du commandement. »

A. F.

II

SUJET.

Le critique, dit M. Sainte-Beuve, est un homme qui sait lire et qui apprend aux autres à lire.

DÉVELOPPEMENT.

Qu'est-ce donc que bien lire ? C'est bien entendre les idées ou les sentiments qu'un auteur a voulu rendre, et se rendre compte de l'expression qu'il leur a donnée. Mais le lecteur ne peut s'empêcher de devenir tout aussitôt un juge, et de prononcer que la page ou la phrase qu'il vient de lire est conforme ou non, je ne dis pas encore au bon goût, mais à son goût. Bien comprendre et juger ce qu'on lit, voilà ce que c'est que bien lire.

Comprendre un ouvrage n'est pas, même pour une personne intelligente, chose aussi aisée qu'on le croirait d'abord. Je ne parle pas des ouvrages qui traitent de matières nécessairement obscures et qui exigent de la part du lecteur une somme de connaissances préalables et une certaine puissance d'intuition que la nature accorde à un petit nombre

d'hommes, que l'éducation ou l'habitude ne donnent pas à tous. Telles sont les démonstrations des sciences abstraites et les spéculations de la philosophie. Je ne veux parler que de la littérature proprement dite. On y propose au lecteur des vérités générales, on y met en scène des passions où les hommes se reconnaissent tous. L'originalité de l'écrivain consiste à exprimer d'une manière plus touchante, plus fine ou plus claire que les autres ce qui se trouve dans le cœur ou dans la raison de chacun. La difficulté, pour le lecteur, sera par conséquent de bien saisir ces nuances d'expression qui font les bons et même les grands écrivains.

Pour les entendre finement, il faut savoir la langue d'une tout autre manière qu'il n'est nécessaire de la connaître pour la parler d'une façon courante, correcte et claire ; il faut distinguer par une sorte d'instinct ces prétendus synonymes dont la différence s'explique mal par un essai de définition ; il faut être familiarisé avec l'usage délicat de ces figures de pensées et de mots plus propres à notre idiome qu'à tout autre, l'ironie, la réticence, les constructions elliptiques, toutes les variétés du sous-entendu. Nos pages les plus nationales sont peut-être dans la correspondance de Voltaire ! Elle est écrite tout entière d'une main légère et sûre qui indique la pensée et l'éclaire d'un mot. Le trait passe avec une rapidité brillante ; il est passé et il y a des gens qui cherchent encore. Des étrangers, dira-t-on ! Bon nombre de Français sont des étrangers sur ce point.

Laissons de côté les ignorants ; une autre espèce de gens, les paresseux et les distraits lisent mal. En effet, ils lisent comme ils voyagent, sans voir le pays. Ils traversent les plus beaux lieux du monde, endormis dans une chaise de poste, et s'étonnent ensuite de n'avoir rien trouvé, rien vu, rien admiré. On leur fait honte. « Était-ce donc si beau ? » disent-ils ; les voilà désolés : le voyage est à recommencer. Les critiques vont à pied, lentement, les yeux tout ouverts. Rien ne leur échappe, pas un point de vue, pas un détail, pas un arbre, pas une mesure. C'est la vraie façon de voyager dans le monde et dans les livres.

Quelques critiques lisent trop bien : quand ils ont vu dans un livre tout ce qui s'y trouve, il leur plaît d'y voir encore autre chose ; et ils oublient tout le reste, qui est fort beau et qui est du génie de l'auteur, pour ce je ne sais quoi qui n'est souvent qu'une inutile curiosité, et qu'ils ont tiré de leur propre imagination. C'est ainsi que certains font l'histoire d'un homme avec ses livres, où cependant il n'a rien mis de son âme et de sa vie. Pour entendre tel ouvrage de tel écrivain, ils lui font d'abord une espèce de généalogie morale avec de vagues renseignements amplifiés par mille conjectures d'une ingéniosité fatigante. La maison où cet écrivain est né, petite et noire ou grande et saine, l'air des champs ou de la ville qu'il a respiré d'abord, les façons d'être et jusqu'aux travers, aux ridicules, aux insipides manies de ses père et mère, gens médiocres et obscurs dont les habitudes n'intéressent personne, le caractère de leur sœur, mille choses petites et fastidieuses, voilà ce qui expliquera un de nos chefs-d'œuvre, un de ces ouvrages qu'un homme a écrit en sortant de lui-même, dans la pleine possession et dans la pleine liberté de ses forces, dégagé des liens de la vie privée, débarrassé des reminiscences tyranniques de son éducation et des influences du climat physique et moral où il a vécu, à l'heure où il a été par excellence l'homme de génie, l'homme universel qui pense, qui sent ou qui rêve pour tous les hommes !

Bien lire, ce n'est pas seulement comprendre un écrivain, c'est encore le juger. Ce jugement que porte l'esprit est spontané. Le développement plus ou moins avancé, la culture plus ou moins délicate de l'intelligence n'influe que sur la qualité du jugement, qui sera plus ou moins fin, plus ou moins éclairé. L'esprit le plus inculte ou le plus grossier juge, quelquefois involontairement et à son insu, l'œuvre qu'on lui présente. Un homme sans éducation qui sort du spectacle, où il a vu la plus sublime de nos tragédies ou le plus plat de nos vaudevilles, aura son opinion et la dira ; et elle sera souvent d'autant plus absolue qu'elle sera moins savante. La critique, définie par M. Sainte-Beuve,

en vertu des pouvoirs que cette définition lui confère, intervient ici et dit à notre juge ignorant : vous n'y entendez rien. Je vais vous apprendre comment vous devez sentir, vous montrer l'intention et si son talent a servi ou trahi son intention ; et vous saurez alors qu'en penser.

Avant d'admettre que le critique ait le droit de parler ainsi, je demande si le pouvoir qu'il exerce est un pouvoir discrétionnaire ; c'est-à-dire s'il vient seulement substituer à un goût grossier et corrompu, son goût d'érudit et d'homme délicat, à une opinion confuse, qui se connaît mal elle-même, sa propre opinion, qui s'explique, s'analyse et se raisonne avec plus de clarté, plus d'abondance, plus de finesse. S'il en était ainsi, le critique serait fort puissant et fort dangereux : car il y a de bons et de mauvais critiques, des critiques équitables et des critiques partiaux : il y a des critiques complaisants, des critiques jaloux, des critiques impertinents et bourrus, sans compter ceux dont l'humeur varie, dont les petites passions changent d'objet, et qui se dégagent bravement d'une semaine à l'autre, avec aussi peu de respect pour le public que pour leurs propres arrêts. Il en est qui ont du bon sens et de l'honnêteté, il en est d'autres qui n'ont que de l'esprit ; il se rencontre enfin ou il peut se rencontrer, car il faut tout prévoir, de sots et ignorants critiques.

Mais, dit-on, il s'agit ici du bon critique, de l'homme qui sait lire. Faut-il donc l'en croire lui-même là-dessus ? ou qui lui en délivrera le brevet ?

Hâtez-vous donc d'ajouter que cet homme n'enseigne point sa propre manière de lire, mais l'art de bien lire. Avouez que cet art a ses règles comme tous les autres arts, et que ces règles en vertu desquelles on juge les œuvres de l'esprit (car je le répète, on ne lit que pour juger), sont les règles mêmes d'après lesquelles ces œuvres sont produites. Le goût du public et le goût de l'écrivain sont le même goût. Quand l'écrivain a du talent et le public de l'esprit, il se passe une opération comparable à la preuve arithmétique : le livre est décomposé et jugé d'après les

mêmes principes qui ont présidé à sa composition, et l'approbation du lecteur confirme celle que l'auteur a donnée à ses propres idées quand il les a découvertes et choisies. Il sera donc permis de donner une définition plus haute du critique. Son rôle sera de tirer des chefs-d'œuvre les préceptes littéraires qu'ils impliquent, et de poser les règles de l'art d'après le génie qui les a suivies à son insu. Le critique ne formera pas seulement les lecteurs, il instruira les écrivains.

A. F.

III

SUJET.

Appliquer à l'art du style cette observation d'un philosophe éminent de nos jours, Laromiguière : « Les mots d'une langue bien faite s'appellent l'un l'autre. »

DÉVELOPPEMENT.

La rhétorique et la logique ne sont pas deux sciences isolées : l'une apprend à bien penser, l'autre à bien écrire. On ne parle que pour se faire entendre : aussi, plus une langue est intelligible, plus elle est parfaite. Laromiguière n'a fait que constater, sous une forme nouvelle et particulière, cette liaison intime et nécessaire de l'éloquence et de la philosophie, en observant que les mots d'une langue bien faite s'appellent l'un l'autre. C'est un fait dont il faut nous rendre compte, avant d'appliquer à l'art du style l'observation que ce fait a suggérée.

Qu'est-ce qu'une langue bien faite ? Et peut-on dire qu'une langue est mieux faite qu'une autre langue ? Pour le philosophe, l'idéal d'une langue résulterait d'un rapport rigoureux et parfait entre les expressions et les idées à exprimer : aux idées simples devraient correspondre des mots simples, et aux idées composées, des mots composés. Mais une telle langue, comme dit Leibnitz, ne se parlera jamais qu'au pays des romans. Dans la société des hommes,

tout se présente d'abord sous une forme concrète, et les passions humaines ne s'adressent jamais à des abstractions. Le philosophe ne peut voir son idéal réalisé que dans le langage abstrait des mathématiques. Mais, sans vouloir chercher l'impossible, ne peut-on pas établir des degrés, et comme une subordination entre les langues humaines ? « Si je m'adressais aux hommes, disait Charles-Quint, je parlerais français : je parlerais espagnol aux dieux, italien aux dames, et allemand à mon cheval. » C'est une décision impériale, contre laquelle bien des peuples protesteraient. Mais, sans aller aussi loin, on peut reconnaître aux divers idiomes des qualités diverses, et mettre les uns au-dessus des autres, de même qu'un peuple est au-dessus d'un autre peuple, de même que les nations civilisées de l'Europe sont supérieures aux peuplades errant dans les déserts de l'Afrique ou de l'Amérique. En effet, une langue est l'expression de la raison, elle est astreinte aux règles de la logique, et la raison humaine ne varie ni avec les temps, ni avec les pays : elle est la même partout et toujours. Ces idées fixes et immuables de la raison sont rendues différemment par les différentes langues : il s'ensuit nécessairement qu'elles sont mieux exprimées par les unes que par les autres. Les unes offrent plus de clarté, de précision ; leur construction est moins embarrassée, les mots s'arrangent dans la phrase comme les idées s'arrangent dans l'esprit. Ces langues sont donc bien faites.

Exposer les qualités qui font l'excellence d'une langue, c'est dire en même temps pourquoi, dans une pareille langue, les mots s'appellent les uns les autres. Les mots, en effet, ne sont que les signes représentatifs des idées : s'ils les représentent exactement, une idée appellera toujours immédiatement le mot qui doit servir à l'exprimer. Mais les idées ne sont pas isolées dans l'esprit de l'homme : l'intelligence humaine a une faculté précieuse, en vertu de laquelle une pensée se lie toujours à la pensée qui la précède, et amène après elle une autre pensée, qui la complète ou la développe. C'est ce que la philosophie appelle l'association des idées. Si

les mots répondent exactement aux idées, c'est-à-dire, si la langue est bien faite, l'association des idées produira donc l'association des mots : voilà comment Laromiguière a pu dire que, dans une langue construite d'après les lois de la logique, les expressions s'appellent les unes les autres.

Telles sont les données que fournit la philosophie ; quel est maintenant l'usage que la rhétorique doit en tirer ?

La perfection du style consiste dans un rapport exact entre les pensées et les expressions. Mais comment établir ce rapport ? Nous venons de le voir, dans une langue bien faite, les mots s'associent comme les idées ; dans un ouvrage bien composé, bien médité, les expressions justes viendront d'elles-mêmes. Écoutons Boileau, qui a su toujours faire parler à la poésie le langage du bon sens ; il nous apprendra que

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

La citation n'est pas nouvelle ; mais ce qui l'a rendue banale, c'est l'évidence même de la vérité qu'expriment ces deux vers. Voulez-vous écrire avec précision, avec clarté, voulez-vous obtenir cette qualité si rare et si précieuse, qui est la propriété des termes ? Apprenez à penser, méditez votre sujet, tournez et retournez dans votre esprit ce que vous voulez dire, avant de passer à la composition écrite. C'est le précepte que Buffon impose à tous les écrivains, dans son fameux discours de réception à l'Académie française. Avant de prendre la plume, il faut que l'auteur se fasse un plan : c'est-à-dire qu'il doit embrasser d'un seul coup d'œil les idées générales que comprend son sujet, et saisir à la fois leur origine, leur liaison, leurs conséquences. Il faut ensuite qu'il les médite longuement, qu'il dégage les idées accessoires qui s'y rapportent, qu'il les féconde, pour ainsi parler, par le travail de l'intelligence. Toute précipitation serait funeste : il faut laisser faire au temps, et à ce travail latent qui s'accomplit dans l'esprit humain. La pensée, avant de paraître au jour, doit se développer tout entière dans le

cerveau de l'écrivain, comme l'enfant dans le sein de sa mère. Après ce travail, l'auteur peut passer hardiment à la composition écrite : il n'aura pas à s'occuper de son style : les idées se succéderont dans l'ordre naturel, et les expressions propres, précises, exactes, viendront d'elles-mêmes se ranger sous sa plume. Les pensées se produiront avec les mots, « de même que Minerve est sortie tout armée du cerveau de Jupiter. »

Ce n'est pas Buffon qui a inventé cette théorie : tous les grands écrivains de la France l'avaient mise en pratique avant qu'il en donnât les règles, et l'avaient confirmée par l'autorité de leur exemple. A leur école, on apprend que, pour bien écrire, il faut d'abord bien penser. Lorsque Bossuet annonçait aux hommes les vérités chrétiennes, ou étalait aux yeux des rois les grandes et terribles leçons que leur donnait le Seigneur, il ne croyait pas devoir rabaisser jusqu'aux finesses de la rhétorique la majesté de son sujet.

Son idée l'occupait seule : les mots venaient comme ils pouvaient, sans que seulement il y regardât : alors se succédaient sur ses lèvres ces images hardies, ces fortes expressions, cette magnificence incomparable de langage que nous admirons dans ses écrits. Les ornements, il ne les cherchait pas, il les rencontrait sous sa plume ; ces fleurs de l'élocution, il ne les cueillait pas pour s'en parer, comme il l'a si bien dit d'un autre : mais il pensait fortement, et la grandeur des expressions répondait à la grandeur des pensées. Quand Fénelon forme à la prédication l'orateur chrétien, il ne lui conseille pas d'apprendre par cœur un discours écrit à loisir ; il ne l'engage pas à polir des périodes, à construire des antithèses et des métaphores dans le fond de son cabinet ; mais il le met en face des saintes Écritures, il lui ordonne de s'en pénétrer, de méditer son sujet, de mettre en ordre ses idées : puis il l'envoie hardiment dans la chaire chrétienne, convaincu que les expressions les plus capables de convaincre, de persuader, de toucher, viendront d'elles-mêmes.

Étudions tous les auteurs de ce temps, partout nous verrons cette étroite correspondance entre les mots et les idées :

ou plutôt, c'est le caractère particulier de la langue française à cette époque. Elle était si belle, cette langue du dix-septième siècle, par sa sévérité qui ne lui permettait de soutenir que des choses sensées ! Elle était si rebelle, par sa précision même, à la déclamation, aux sophismes, à tout ce qui va au delà du vrai ! Elle était si claire, par la nécessité où elle mettait les auteurs d'analyser leurs pensées, avant de les produire au grand jour ! Elle était si amie de la liberté des écrivains, pourrait-on dire, par la rigueur avec laquelle elle défendait leur raison contre la servitude de leur imagination ! Toutes ces qualités, elle les devait à ce que les expressions et les pensées se soutenaient toujours mutuellement : ni des mots pompeux ne déguisaient le vide des idées, ni de grandes idées n'étaient exprimées en termes communs : en lisant ces écrivains immortels, on voit que chez eux l'expression et la pensée étaient produites en même temps : l'une naissait de l'autre. Voilà pourquoi ils ont atteint, comme dit la Bruyère, le point précis où réside la perfection.

Aux époques où le goût public se gâte, il n'en est plus de même. Les imaginations blasées, les esprits épuisés négligent les idées, pour ne plus s'attacher qu'aux expressions : on a des artistes de style, on n'a plus d'écrivains. C'est alors qu'apparaissent dans les auteurs ces images forcées, ces mots trop expressifs, cette surabondance de couleur, ces expressions ambitieuses qui ne disent rien. C'est alors que se montrent dans les littératures les Lucain, les Sénèque, les Claudien. La langue, comme le goût, est dans une période de décadence. Et pourquoi cet affaissement des esprits, qui suit ordinairement les époques de perfection ? C'est que, pour vouloir mieux faire que ses prédécesseurs, on fait autrement ; pour vouloir trop soigner la forme, on néglige le fond, en un mot, on distingue l'art décrire et l'art de penser. Mais tant qu'un auteur appliquera à l'art du style les préceptes de la logique, tant qu'il songera que les belles expressions viennent des belles idées

Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

IV

SUJET.

Que doit-on penser de l'origine du langage?

DÉVELOPPEMENT.

L'homme est-il capable d'inventer le langage? et, s'il en est capable, l'a-t-il inventé en effet? Telles sont les deux questions particulières que renferme le problème de l'origine du langage. La première est proprement la question philosophique, celle qui se doit résoudre par l'étude des facultés de l'âme humaine. L'autre est une question de faits, dans laquelle néanmoins certaines considérations philosophiques peuvent intervenir utilement. Or, les philosophes ont souvent confondu ces deux questions distinctes : il en est qui, pour établir plus sûrement que l'homme n'a pas inventé le langage, ont voulu prouver qu'il ne le pouvait pas. C'était une précaution superflue : car, pour avoir reconnu à l'homme le pouvoir d'inventer le langage, on n'est en rien obligé de conclure qu'il l'ait effectivement inventé ; comme aussi, quand on a posé en fait que l'origine du langage ne doit point être attribuée à l'humanité, on n'a pas pour cela le droit de lui refuser, en théorie, la faculté de faire ce qu'elle n'a pas fait. Un homme a pu, dans une circonstance donnée, accomplir un certain acte : est-ce là une raison suffisante pour affirmer qu'il l'a réellement accompli? Mais supposez qu'il ne l'ait pas accompli : dira-t-on qu'il ne le pouvait pas.

L'homme, tel qu'il est aujourd'hui, ne pense point sans l'aide des mots : recueillis dans une méditation profonde, l'esprit attaché à la contemplation de quelque vérité abstraite ou de Dieu lui-même, nous avons encore sous les yeux de notre âme un signe, un mot qui retient notre attention ; et jusque dans les actes de l'intelligence où nous nous dégageons le plus complètement de toute image sensible,

nous nous servons encore d'un langage intérieur. Nous tenons pour ainsi dire conseil en nous-mêmes, nous parlons avec nous-mêmes ; et ainsi le langage semble nécessaire à l'homme, non-seulement pour communiquer avec les autres hommes, mais pour s'entendre avec lui-même. Les signes sont si étroitement liés avec la pensée, que nous ne les en séparons plus : nous les en distinguons cependant ; nous sentons et nous disons que les mots ne sont que des signes, c'est reconnaître qu'ils ne sont pas la pensée même, et qu'ils ne la précèdent pas. Nécessité des signes, et, en même temps, distinction des signes d'avec la pensée, voilà donc ce que l'observation révèle dans l'homme développé.

L'enfant ne fait entendre d'abord que des cris inarticulés. Ce sont les signes de la souffrance et de la douleur. La sensibilité, en action dès le premier jour de la vie, trouve aussi un langage tout fait ; confus et concret, sans doute, mais suffisant à l'expression des premières émotions. L'intelligence ne se manifeste pas si tôt. L'enfant pense-t-il dès le premier instant de son être ? Qui le dira ? Au moins est-il certain qu'il pense avant de parler. On le voit faire effort pour communiquer aux autres sa pensée ou son émotion, non pas une émotion à peine aperçue par la conscience, comme la première sensation, mais une émotion déjà plus nette et plus précise, où l'intelligence est intervenue, qui demande enfin à être exprimée avec ses différentes nuances. Qu'on offre alors à cet enfant un signe, au moyen duquel il puisse exprimer cette idée ou ce sentiment ; qu'on fasse entendre à son oreille un son, et que, répétant plusieurs fois ce même son dans la même circonstance, on l'amène à remarquer que ce mot désigne l'objet dont il a l'idée : il le saisira bientôt, et le retiendra facilement. Mais supposez qu'il ne pensait pas avant d'avoir entendu ce premier son : pourquoi cet effet pour exprimer au dehors l'idée d'un objet qu'il n'a point perçu ? Car, d'après la supposition, c'est le son produit qui a éveillé la pensée. Mais ce mot même, à quel titre l'accepte-t-il ? Comme le signe d'une pensée qu'il avait auparavant : c'est pour cela qu'il le saisit si vite. Au-

tremement, ce n'est qu'un vain bruit qui frappe ses oreilles ; d'après l'hypothèse, un objet placé devant l'enfant ne produit qu'une impression physique sur ses yeux, point de perception avant qu'il sache parler, d'où vient alors au son cette puissance d'exciter la pensée dans son âme ? pourquoi ne produit-il pas, lui aussi, une simple impression physique sur l'oreille ! comment est-il compris par l'intelligence, si elle n'est déjà en action, et si elle n'y reconnaît le signe dont elle a besoin ?

L'enfant pense avant de parler, mais aussi parlerait-il jamais, si sa mère ne présentait à sa pensée le signe qu'elle attendait pour se manifester. Le pourrait-il trouver lui-même ? Sans doute, on voit les enfants inventer quelquefois des signes, des mots à eux ; et, chose assez remarquable, ces mots paraissent être à peu près les mêmes chez tous. Mais cela ne révèle point en eux la puissance de se faire un langage, car ils ont entendu des sons et les ont déjà acceptés comme signes avant d'en inventer eux-mêmes ; et l'on voit que le sourd-muet ne parle pas, parce qu'il n'entend pas. Quoi qu'il en soit, l'homme pense sans le secours de la parole ; reste à savoir s'il peut lui-même inventer la parole.

Supposez les hommes jetés sur la terre, sans l'usage de la parole : divers animaux, divers arbres, diverses fleurs se présentent à leurs yeux, chacun de ces objets fait naître dans leur esprit une idée ; ils peuvent, à la vue d'un tel objet, faire éclater un cri d'admiration : il y a donc un jugement tacite, confus de la beauté de cet objet, et une émotion vive, énergique, qui seule s'exprime au dehors, tandis que le jugement qu'elle suppose demeure caché, et est à peine aperçu par la conscience même.

Sans la parole, l'intelligence ne peut aller plus loin : point de comparaison ni de jugement comparatif ; point d'abstraction, point de généralisation, point de mémoire même, ou presque point, rien que des idées fugitives, des émotions puissantes et des jugements primitifs enveloppés dans ces émotions ; enfin peut-être quelques souvenirs très-

confus. Ajoutons un besoin inné d'exprimer ces idées, et surtout ces sentiments, une tendance impérieuse à communiquer au dehors ce qui se passe dans l'âme, des organes disposés à cet effet; et même quelques cris enseignés par la nature. Supposons maintenant que deux hommes se rencontrent, l'un d'eux est fortement ému, il vient d'entendre, par exemple, le cri d'un animal inconnu pour lui jusqu'alors, des gestes, des sons inarticulés manifestent cette émotion; il répète même le cri entendu. Qu'à ce moment l'animal vienne à passer: l'homme aussitôt le montre en reproduisant le cri, et le désigne ainsi à son compagnon comme la cause de son émotion; pourquoi celui-ci n'accepterait-il pas ce même cri comme le signe de l'animal lui-même? Et serait-il impossible que cette onomatopée fût aussi acceptée par les autres hommes, et devint ainsi un signe? Or une fois un signe trouvé, l'esprit peut en inventer d'autres, et bientôt même de la simple reproduction d'un son naturel passer à des conventions, à des signes arbitraires; ainsi, avons-nous dit, l'enfant se crée des mots à lui, et désigne à sa manière certains objets par des signes qui n'ont aucun rapport avec les objets eux-mêmes.

Il y a trop de logique dans l'esprit de l'homme, pour qu'après avoir fait un pas, il s'arrête: après la première découverte, après le premier mot calqué pour ainsi dire sur la nature, pourraient venir bientôt les signes qui ne rappellent en rien l'objet qu'ils désignent, les signes purement de convention que l'homme invente d'après certaines lois, sans doute, mais sans rapport direct avec la nature des objets; et, comme les signes réagissent sur la pensée, comme ils lui donnent plus de précision et de netteté, qu'ils rendent seuls possibles les opérations de certaines facultés, et ajoutent à la puissance des autres, l'esprit, aidé des premiers signes trouvés, en inventerait d'autres peu à peu. Tout ceci n'est qu'une hypothèse, mais l'hypothèse est ici permise. Il s'agit de savoir si l'homme a pu inventer le langage; pour cela, qu'on imagine un concours de circonstances tout fictif, peu importe, pourvu qu'il soit possible: qu'il ait eu lieu ou

non, là n'est pas la question. En effet, nous ne voulons pas prouver que l'homme ait, en fait, inventé le langage. Seulement, avec les facultés dont il est doué, avec ce besoin si puissant de communiquer ses pensées, avec cette disposition naturelle à saisir les signes, enfin avec ces objets que la nature semble lui présenter comme signes de sa pensée, et que deux hommes ont pu observer ensemble, et accepter comme moyen de désigner la chose perçue, l'homme a pu inventer le langage. Cette invention n'est point une création, mais seulement la mise en œuvre des moyens mis à sa disposition par le Créateur.

L'homme est donc capable d'inventer le langage. Mais l'a-t-il inventé? Ceci est un fait, les traditions religieuses seules le peuvent constater. Cependant à part ces traditions, il est permis et il est possible de faire quelques conjectures appuyées sur des considérations toutes philosophiques.

L'invention du langage par l'homme eût été un travail long et pénible. En théorie, il paraît déjà fort difficile : qu'est-ce donc en fait ? Peu à peu les langues se perfectionnent ; elles deviennent plus précises, elles rendent avec plus de netteté la pensée ; si cette œuvre est longue, s'il faut des siècles au langage pour s'améliorer, peut-on croire que l'invention en ait été plus facile ? Et d'ailleurs, qu'on se figure l'homme incapable de comparer, d'abstraire, de généraliser, de se souvenir, peut-il longtemps subsister en cet état ? Et serait-ce se faire une idée vraie de la bonté infinie du Créateur, que de se le représenter jetant l'homme sur cette terre, avec tant de besoins, au milieu de tant de périls, et le condamnant encore à se faire à grand'peine ce langage qui lui est si nécessaire ? N'est-il pas plus naturel de croire que Dieu même a enseigné à l'homme les éléments du langage ? que Dieu lui a donné dès le premier jour le moyen de satisfaire ce besoin d'expression qui est en lui ? La parole ne crée pas la pensée : c'est impossible, et Dieu même ne peut avoir enseigné à l'homme un langage quelconque avant que l'homme parlât, c'est une contradiction.

Mais la parole peut être contemporaine de la pensée, ou

du moins l'avoir suivie de près. C'est ce que nous montrent les traditions bibliques. Dans cet admirable récit de la Genèse, nous voyons le premier homme doué du langage dès le commencement. Mais rien n'implique, dans ce récit même, que l'invention du langage par les hommes soit impossible. On y voit seulement qu'ils ne l'ont point inventé; et c'est assurément donner de la bonté divine une idée plus juste de la montrer créant l'homme parfait, doué de toutes ses facultés, que de se l'imaginer abandonnant sa créature sur cette terre, et détournant, pour ainsi dire, les regards de son ouvrage, après l'avoir achevé.

Ainsi l'homme est capable d'inventer le langage, mais il ne l'a pas inventé. Il pense sans l'aide de la parole, et il eût pu lui-même trouver la parole, mais il est plus digne de Dieu d'admettre que la parole est contemporaine de la pensée; et c'est ce qu'enseignent les traditions bibliques. Dès le premier instant de son être, l'homme a eu des signes pour rendre sa pensée; puis par son activité propre, il a perfectionné le langage. Car c'est la condition même de l'humanité sur la terre de développer, de perfectionner; et Dieu semble avoir voulu négliger quelques parties de son œuvre, pour laisser à la libre volonté de sa créature raisonnable la tâche d'y mettre, avec son secours, les derniers traits.

O. L.

V

SUJET.

Ce que Fénelon pensait de l'avenir de la langue française.

DÉVELOPPEMENT.

Louis XIV vivait encore, mais il s'acheminait vers la tombe, où l'avaient précédé ses enfants. Conquérant, il était trahi par la guerre, orgueilleux, par la gloire. Il survivait au siècle qui porte son nom, et l'on pouvait déjà voir que

sa devise ambitieuse avait trompé le monde : l'astre auquel il se comparait partage à tous les êtres une lumière dont le foyer est en lui ; le grand roi ne jetait du haut de son trône qu'un éclat emprunté. Soleil éteint, en perdant ses grands hommes, il perdait ses rayons. Fénelon restait seul de tous ces écrivains dont la gloire a fait une même famille ; il avait vu mourir tous ses compagnons de génie ; celui qu'il aimait comme un fils, le duc de Bourgogne, avait été enlevé par une maladie inconnue. Il était donc, comme le roi, dépouillé de toutes ses joies emportées par un sort fatal.

Il trouva ses consolations dans l'espérance ; ses yeux se détournèrent du passé pour se porter vers l'avenir. Car il ne croyait pas, comme le vieux roi mourant, que tout finissait avec lui, et que des règles tracées par des hommes imposaient des bornes éternelles à l'essor de l'esprit humain. Il n'est pas de colonnes d'Hercule dans le règne de l'intelligence.

Pour Fénelon, la philosophie, l'État, la langue, tout allait changer. N'avait-il pas raison ? Le changement n'est-il pas la condition de la vie qui n'est qu'un mouvement sans fin ? Tout ne doit-il pas prendre une face nouvelle ? Quel avenir pour un grand peuple que l'immobilité égyptienne ou chinoise !

Au contraire de Bossuet, de Louis XIV, de Boileau qui semblent avoir dit à la philosophie, à la politique, à la poésie : « Vous n'irez pas plus loin, » Fénelon semblait inviter toutes les choses humaines à un progrès indéfini.

Homme, il avait pu se tromper lorsqu'il cherchait à lancer dans de nouvelles voies, peut-être glissantes pour des vertus moins sûres que les siennes, l'esprit religieux de son siècle absolu, qui, plongé dans la pratique, n'osait guère s'élever à la théorie ; il avait pu mettre dans la politique trop de poésie. Mais ses erreurs, si peu coupables d'ailleurs, étaient les excès d'une âme grande et bonne.

Génie universel, il s'occupa aussi, et avec la plus grande sollicitude, de la langue française. Ici, plus qu'en toute autre matière, il a droit d'élever la voix, de conseiller et de

juger. Aussi, sa Lettre à l'Académie, écrite quelques mois avant sa mort, et qui peut passer pour son testament littéraire, doit-elle être consultée avec fruit, commentée avec respect. C'est là qu'il faut chercher toutes ses opinions sur la langue en elle-même, sur la tragédie, la comédie, la poésie, enfin sur les anciens et les modernes. Les pensées les plus justes et les plus heureuses y sont exprimées, je ne dirai pas avec modestie, mais avec humilité.

Cette lettre qui est tout un livre, non par le développement, mais par la foule des pensées qui s'y pressent, fut sans doute écrite au courant de la plume, avec cette pureté facile qui fait le charme du *Télémaque* ; elle était un avis sollicité par l'Académie sur le fameux dictionnaire et les travaux qui devaient le suivre.

Il y aurait quelque chose à redire aux idées de Fénelon sur le théâtre. C'est un sujet où son caractère de prêtre explique et excuse son incompétence. Mais nous voulons surtout relever ce qu'il y avait de neuf au dix-septième siècle dans ses considérations sur le passé et l'avenir de notre langue.

Fénelon croyait si peu le français à jamais fixé par Malherbe, que dès les premières lignes il doute de l'utilité du dictionnaire. Il débute par cette phrase assez froide : « Le dictionnaire auquel l'Académie travaille mérite sans doute qu'on l'achève. » Puis il admet la possibilité d'une révolution dans le langage, et pense que le dictionnaire servira au moins « à faire entendre les livres dignes de la postérité, qui sont écrits en son temps. » Il ose croire que l'idiome classique pourra un jour avoir besoin d'explication, comme celui de Villehardouin et de Froissart.

Non-seulement donc il pense, mais il espère que la langue changera, puisqu'il propose de l'enrichir. Il demande d'abord le rétablissement de certains mots abolis par les réformateurs ; il regrette les vives expressions de Marot, d'Amyot, du Cardinal d'Ossat. Mais ce n'est pas assez, il voudrait n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux. Là est le danger et, s'il est permis de le dire, l'écueil du sys-

tème ; le monstre du néologisme est derrière, comme Charibde et Scylla au fond de leurs gouffres.

Mais Fénelon n'apercevait pas dans l'avenir, *baser, impressionner, illusionner, émotionner*, etc. Ce sont là pourtant des synonymes à — *fonder, toucher, tromper, émouvoir* ; synonymes qui, loin d'éviter toute équivoque, en établissant des nuances imperceptibles dans la pensée, n'arrivent à varier les phrases que pour voiler la monotonie et la nullité des idées. Au reste ce passage est un peu incertain ; il s'y trouve même des contradictions : s'il faut « abréger en donnant un terme simple et propre pour exprimer chaque objet », il ne faut pas allonger en créant des synonymes. Ne serait-il pas suffisant d'autoriser « tout terme qui nous manque et qui a un son doux sans danger d'équivoque ? »

Fénelon n'ose pas à demi ; non content des synonymes, il veut des composés. Il ne mettait en danger jusqu'ici que la pureté de la langue ; voici qu'il en attaque l'esprit.

C'est en vain qu'il invoque l'exemple des Grecs, si amoureux des mots composés, et des Latins, imitateurs plus prudents, comme il l'avoue lui-même, des hardiesses homériques ; le français, essentiellement analytique, aime à décomposer la pensée ; à quoi serviraient ses prépositions, ses conjonctions et toutes les particules destinées à la liaison des mots ?

Admettre de nombreux composés dans les vocabulaires néo-latins ou romans, ce serait contredire les lois évidentes qui, depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours, ont présidé à la filiation des langues. Pas plus qu'on ne fait refluer un fleuve vers sa source, on ne peut ramener nos idiomes simplifiés, écourtés même par la puissance de l'accent, et surtout dépouillés de flexions et désinences grammaticales, à la complication du sanscrit ou du grec.

S'il est permis d'amener ici, en passant, une science absolument inconnue à Fénelon, la philologie comparée, notons que la langue primitive des races aryennes, reconnaissable en ses traits principaux à travers les altérations du sanscrit, du grec, du latin, était une œuvre d'art où toutes

les nuances de la pensée avaient leur signe particulier, qui devait du premier coup marquer leur place dans le développement logique du discours. Mais la multiplicité de ces lois grammaticales, manquant le but poursuivi, n'atteignait qu'à la confusion. La clarté étant l'objet du langage, on ne peut taxer d'altération l'abandon successif des cas, des formes verbales, des lois relatives à la composition des mots, ou même à la jonction des syllabes.

Dans les langues modernes, telles que l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, langues de seconde formation, et qui reconnaissent le latin pour père, les traces de ces complications sont rares. Et aujourd'hui elles sont aussi loin du sanscrit, par exemple, que notre alphabet l'est du chinois. De même qu'avec nos vingt-cinq lettres nous suffisons à tous les mots, tandis que les Chinois ont recours à des milliers de caractères, et ne savent pas lire avant quarante ans ; ainsi, à l'aide de cinq ou six prépositions, et de deux ou trois auxiliaires, nous parcourons tous les degrés de la pensée, qui exigeaient en sanscrit huit cas, dix déclinaisons, dix formes verbales et d'innombrables composés. C'est là un progrès évident, et qu'il est aussi impossible qu'inutile de compromettre par des emprunts au mécanisme des langues mortes.

Nous ne pensons donc pas que le désir de Fénelon soit légitime ; on sait assez les efforts inutiles de Ronsard. Pour quelques singularités agréables : *sommeil charme-souci ; abeille suce-fleurs*, combien ne nous a-t-il pas voulu imposer de combinaisons malheureuses, qu'aucun goût ne peut admettre ? Quant à prendre dans toutes les langues les mots dont nous manquons, nous ne nous en sommes pas fait faute : les sciences et les modes nous ont amené je ne sais combien de mots grecs, latins, anglais, qui nous montrent la perfidie du conseil de Fénelon. Lui, dont la langue pure et claire n'a pas eu besoin de tous ces assaisonnements nouveaux pour être relevée et d'un goût parfait, ne prévoyait pas où nous mènerait la fureur de l'emprunt.

On ne peut nier que les mots étrangers qui se sont im-

plantés en France, et que nous prononçons sans y songer, ne soient de choquantes disparates (*disparate* est lui-même un mot espagnol) ; la raison en est bien simple ; ils n'ont point passé par les mêmes degrés de formation que les nôtres. Ceux que nous tirons directement du grec, ne peuvent devenir français, car ils n'ont passé ni par le latin, ni par les langues d'*oc* et d'*oil*. Que dirait-on à un homme qui au lieu de oui répondrait *hoc illud*, c'est pourtant le même mot (o-il, — *oc-illud*). S'il est des mots latins qui se soient naturalisés depuis longtemps en France, on peut apercevoir le vice de leur formation en les comparant à des mots semblables, aux mêmes mots vieillis et digérés dans la langue française. « Potion, » quoique assez ancien chez nous, n'est pas la vraie traduction de *potio* : c'est poison, dont la filiation est assez claire, et qui a même conservé parmi le peuple l'article féminin : « une mauvaise poison ; c'est de la poison. » C'est comme si l'on traduisait *otiosus* par *otieux* au lieu d'*oiseux*. Je citerais beaucoup d'autres exemples, mais

Multa ego.... sed præstat damnare Britannica verba.

Il vaut mieux dire quelques mots des emprunts que nous faisons à l'Angleterre ; nous lui reprenons simplement ce que nous lui avons donné. *Tunnel* est un mot français : tonneau, tonnelle. Et ainsi de beaucoup d'autres, *Fashion*, façon ; *gentleman* nous appartient à moitié : gentilhomme. Il est vrai que *man* est aussi notre bien ; car il vient des Indiens, dont nous avons hérité.

Il résulte de ces observations que les vœux de l'archevêque de Cambrai, si sincères et si hardis, sont accomplis à moitié, pour le malheur de notre langue : que serait-ce s'ils l'étaient tout à fait ?

Le mieux, c'est avec regret que nous le disons, est donc de renier les composés et les néologismes, nationaux ou empruntés. Non qu'ils ne pussent être d'une grande utilité ; « mais il faudrait que des personnes d'un goût et d'un discernement éprouvés choisissent les termes que nous devrions

autoriser ; quand on abandonne au hasard, ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes, » — c'est ce qui arrive trop souvent, — « l'introduction des termes, il en vient plusieurs qui n'ont ni la clarté ni la douceur qu'il faudrait désirer. »

« Il faudrait leur donner une agréable terminaison. » Par malheur, la plupart des néologismes, étant formés de mots en *ion* calqués sur le latin, ou consistant dans l'addition de syllabes nasales, comme *ment*, allongent et assourdissent la période. On devrait du moins, pour les légitimer, les tirer du radical roman et supposer les degrés intermédiaires qu'ont parcourus les mots vraiment français avant d'arriver à leur état présent. Au lieu de prendre pour point de départ un substantif dérivé lui-même, comme *impression*, pour bâtir de longs mots, tels qu'*impressionner* et *impressionnable*, il serait à propos de recourir à un thème déjà secondaire et contracté ; par exemple : *impress* ; on obtiendrait ainsi *impressible* (qui a été employé par quelques écrivains modernes). On y gagnerait la suppression d'une syllabe qui est caractéristique d'une classe de noms et ne peut appartenir à des formes adjectives. Certaines de ces dérivations bâtardees sont déjà anciennes : *affectionner* a été employé par Montaigne, Amyot, Bourdaloue, La Bruyère ; mais un usage vicieux ne peut passer en règle autorisée.

Fénelon termine le chapitre par un avis plus judicieux ; il nous conseille de créer des phrases où l'art de joindre les termes qu'on n'a pas coutume de mettre ensemble fit une nouveauté gracieuse. Il cite à ce sujet le *tenuis cautusque serendis* d'Horace, et le *remigium alarum* de Virgile. C'est là en effet, avec les tours divers et particuliers que chaque auteur impose à ses pensées, la seule et inépuisable source de richesse et de nouveauté. Certes il ne faut pas abuser des alliances des mots. Mais d'une fusion peut sortir un métal inconnu ; d'un choc peut jaillir des éclairs. Tout n'est que métaphore, comparaison, contraste dans les signes mêmes que nous appelons des mots. Ceux que nous appliquons

aux êtres immatériels, ont, dans le principe, caractérisé des objets essentiellement corporels ou au moins sensibles. Le cœur, n'est-ce pas un muscle creux? l'âme, un souffle de vent? Et cependant le cœur est devenu le siège des nobles sentiments, et l'âme, l'homme intérieur. Puisque les mots ne sont pas la représentation essentielle de leur objet, attendu qu'ils ne l'expriment que par approximation, pourquoi n'essaierait-on pas de renouveler, par un artifice légitime, la vigueur des expressions usées et des idées vieilles, à l'aide d'unions et de rapprochements sous-entendus, comme on donne aux fruits plus de saveur par des greffes et des unions artificielles?

Après s'être occupé de la langue en général, Fénelon passe à la langue poétique. Il donne carrière à son admiration pour les poètes, qu'il veut chérir; poète lui-même, dans le fond du cœur, il se trahit ici comme partout, et s'il a commencé timidement par ces paroles : « La poésie est plus utile et plus sérieuse que le vulgaire ne croit », il la venge bien vite des blasphèmes de Bossuet qui l'accuse de sonner creux, si je ne me trompe. Il cite avec amour tout ce qu'il se rappelle de beau, surtout dans les vers anciens; s'il est plus réservé dans ses citations françaises, c'est qu'il trouve à notre prosodie deux défauts qui touchent d'assez près à la constitution de notre langue.

Il accuse la rime de troubler la raison, et la langue, de rejeter les inversions et les hardiesses. Il y a du vrai dans ces griefs, assurément; mais on ne peut lutter contre l'usage : Horace l'a dit avant nous :

Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi.

Quant aux limites étroites dans lesquelles l'inversion poétique peut se jouer, elles tiennent au caractère même du français; l'inversion est évidemment l'apanage des langues qui déclinent et conjuguent. Comment pourrions-nous reconnaître le sujet, le régime, l'attribut et les rapports des mots entre eux? Cependant les bons écrivains savent fort bien, sans choquer l'oreille, violer les règles de la logique

grammaticale pour se conformer à la logique du sentiment, tout aussi rigoureuse et plus vraie; Fénelon lui-même cite les vers de Malherbe :

Et tombent avec eux d'une chute commune....

Qui ne connaît :

Et de David éteint rallumé le flambeau ?

et,

Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge !

Ce sont là des inversions; nous n'en manquons pas.

La rime est violemment battue en brèche : n'est-ce pas par un ressentiment de poète impuissant à écrire en vers ?

Au reste son sentiment a été et est encore partagé. Voltaire ni Lamartine ne se préoccupent de la richesse des consonnances ; je ne dis pas qu'ils aient bien fait. Mais ils n'en sont pas moins de grands poètes et d'illustres exemples. La faiblesse des rimes n'a pas enlevé l'harmonie à l'auteur du *Lac*. Et un grand poète qu'on peut nommer, puisqu'il fut de l'Académie, Alfred de Musset, quoiqu'il ait poussé jusqu'à la nonchalance la plus parfaite, son dédain de la rime, — il fait rimer idée avec fâchée, — n'en a pas moins jeté dans une forme accomplie des idées originales.

Pour nous, sans pousser notre exigence à la dernière rigueur, nous nous déclarons pour la richesse nécessaire de cet ornement qu'a maudit Fénelon. Nous ne citerons pas les vers trop connus de l'élégant la Fare; mais en voici de plus nouveaux et de non moins agréables :

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui sans tes accents
Frémissements
Serait muet au génie....

En ces mots *l'unique harmonie du vers*, M. Sainte-Beuve a exprimé toute la valeur et la réussite de cet écho sonore

qui marque la cadence et accentue la mélodie de nos formes poétiques où le nombre et le rythme ont remplacé la quantité. Les anciens fondaient leur prosodie sur le poids ou la légèreté des syllabes. Dans les langues romanes, ces distinctions se sont effacées sous l'empire plus ou moins absolu de l'accent.

Moins contracté que le français, l'italien présente encore l'apparence de brèves et de longues; mais nous, qui n'avons absolument gardé que les syllabes accentuées, nous devons attacher à nos vers quelques signes sensibles et qui les distinguent de la prose. Tel est l'emploi de la rime. Ne nous plaignons point de cette gêne salutaire. La liberté presque complète qui nous est laissée pour la structure intérieure du vers dégènerait en licence. Contenue par la rime, elle demeure pour nous un des plus grands avantages que nous possédions sur nos voisins. La rime *suffisante ou riche* est la sauve-garde de la poésie française. A. L.

VI

SUJET.

Lettre de Maucroix à la Fontaine. — Il vient de lire ses fables. Il le loue de se placer modestement à la suite des fabulistes anciens. Cette modestie lui semble cependant excessive, son ami ayant donné à l'apologue un caractère tout nouveau dont à peine quelques traits de Phèdre et surtout d'Horace pouvaient donner l'idée.

DÉVELOPPEMENT.

Je viens de lire vos fables, Monsieur, et je veux, sans plus tarder, vous exprimer la joie que cette lecture m'a fait ressentir. Vous dites dans une de vos préfaces que votre seul désir est de glaner dans le champ des anciens, et de faire passer dans notre langue quelques beautés d'Ésope ou bien de Phèdre. Je vous fais compliment de cette modestie. Les anciens sont âgés d'environ deux mille ans; d'ailleurs ils

sont nos maîtres : nous devons ne parler d'eux qu'avec déférence. Mais viennent les années ; vous serez un ancien ; et j'espère que la postérité vous fera non-seulement entrer dans leur compagnie, mais encore qu'elle vous y donnera une place d'honneur ; peut-être même vous préférera-t-elle à vos illustres devanciers.

Ce n'est pas au moins que je veuille rabaisser Ésope ou Phèdre dans l'estime des honnêtes gens. Ésope a nourri notre enfance ; ses fables ont une sorte de naïveté qui fait aimer l'auteur ; enfin je lui sais gré, Monsieur, d'avoir parfois inspiré votre talent. Mais j'oserai trouver qu'il est languissant ; et parfois il m'ennuie. Sans doute ses préceptes sont bons ; ses conseils judicieux ; et, si la morale disparaissait du monde, on la retrouverait dans ses fables. Mais ses personnages sont froids ; ils ne savent ni parler ni agir ; ils n'ont jamais vécu. C'est en vain que je cherche dans leur cœur le spectacle des passions humaines. Ce spectacle est absent. Aussi je ne m'étonne pas qu'on ait rangé Ésope au nombre de ces poètes gnomiques, dont le talent consistait à mettre en vers des maximes morales. Ésope est un moraliste plutôt qu'un poète. Vous comparer à lui ce serait établir un rapport trop désavantageux pour ce judicieux auteur. Contentons-nous donc de dire que vous n'avez fait ni mieux ni plus mal que lui, mais que vous avez fait différemment. Phèdre met plus d'agrément dans ses ouvrages. C'est un poète, un poète de bonne race. Chez lui, les personnages se meuvent, le drame se complique, et l'intérêt grandit. Je la vois cette grenouille qui voudrait devenir aussi grosse que le bœuf, et se gonfle tant qu'elle finit par crever. Je le vois ce loup qui préfère sa pauvre chère avec la liberté aux bonnes et franches lippées avec la servitude. Ces personnages, nous dit Phèdre, existaient à Rome ; je le crois sur parole ; car sous des costumes de bêtes, ils pensent et parlent comme des hommes. Malheureusement, le génie de notre fabuliste ne brille que par éclair. On a dit d'Homère qu'il sommeillait parfois : Phèdre s'éveille rarement. Pour trouver chez les anciens quelques fables que je

compare aux vôtres, j'aimerais mieux m'adresser à Horace. Vous vous rappelez, Monsieur, sa fable des deux Rats : c'est de tous points un chef-d'œuvre. Ce rat grand seigneur qui, invité chez un pauvre hère, grignotte et fait la mine, puis invite son hôte à un repas de citadin, je l'ai vu quelque part. Du temps d'Horace, il était aux Esquilles ; maintenant il habite à Versailles. Mais Horace a écrit peu de fables. Aussi, c'est à vous, et c'est à vous seulement que revient l'honneur d'avoir porté l'apologue jusqu'à sa perfection ; car vous seul nous avez donné

« Un drame à cent actes divers ».

Je crois, Monsieur, que vous êtes fort peu préoccupé de la morale à tirer de vos fables. Je ne sais si vous avez voulu rendre les hommes meilleurs ; je doute en tous cas que vous y fussiez parvenu. Et cependant votre œuvre est morale : elle est morale, comme l'expérience des autres, qui corrige peu ceux qui ne l'ont pas encore acquise à leurs dépens. Mais tel n'est pas l'objet que vous aviez en vue. Ce que vous recherchiez, c'était une peinture des sentiments humains : en cela, vous avez réussi. Habillés comme des bêtes, vos personnages pensent et disent ce que nous pensons tous, ce que parfois nous n'osons dire. Sa Majesté lion est un souverain puissant ; il réprime les hérésies et n'aime pas les frondeurs ; du reste, esprit d'un sens droit qui récompense magnifiquement les services de ses sujets. Le chêne est un illustre seigneur ; volontiers il prendrait pour devise cette orgueilleuse parole : « *Quo ego non ascendam ?* » Hélas ! de tristes disgrâces nous ont appris de ce temps que les plus grandes fortunes sont sujettes aux revers. Je ne dirai rien de l'ours : c'est un mécontent qui fuit les grandeurs, et qui demeure isolé dans ses terres. Mais votre léopard est de ma connaissance : c'est un sot qui tire vanité de son habit brodé et se fait gloire de ses canons. Quant à votre mouche, je reconnais en elle l'Acaste du *Misanthrope*. Les petites gens non plus ne sont pas oubliés : le petit poisson qu'on fera frir, l'âne, le corbeau existent de notre temps comme de

tous les temps. Car la comédie que joue le genre humain est une comédie éternelle ; le ridicule est de toutes les époques comme de tous les pays ; il existera dans deux cents ans, comme aujourd'hui ; c'est un Protée qui se multiplie, qui revêt toutes les formes ; il se glisse partout , et, si par mégarde il disparaissait de la ville, on le retrouverait réfugié sous l'habit de quelque courtisan. C'est ce ridicule que vous avez peint, Monsieur ; et voilà pourquoi vos fables sont préférables à celles d'Ésope ou bien de Phèdre. Peu m'importe après cela que vous leur ayez emprunté l'anecdote, qui est comme le cadre dans lequel agissent vos personnages. Pure affaire de costume ! Chez eux, ces friperies ne recouvrent trop souvent que des automates ; chez vous, elles habillent des personnes vivantes. Peut-être sur ce mot vous me taxerez d'impertinence à l'égard des anciens : eh bien ! si pour ce motif vous me brouillez avec M. Despréaux, c'est notre ami Molière que j'en prendrai pour juge.

Mais voilà bien du papier noirci. Tandis que je vous écris, je crois être en votre société ; le temps s'écoule rapidement, et je ne m'aperçois pas que peut-être je pose en ce moment devant vous, comme l'un des modèles que vous dessinerez un jour. En ce cas, ne me donnez pas le costume d'une trop vilaine bête, et, quoi que vous fassiez, croyez, cher Monsieur, à ma bonne amitié.

A. D.

VII

SUJET.

Preuves de l'existence de Dieu d'après Bossuet et d'après Fénelon.

DÉVELOPPEMENT.

Bossuet et Fénelon ne sont pas des philosophes originaux ; ils n'en ont ni le loisir ni le vouloir. Ils écrivent, Bossuet surtout, pour le besoin du moment, et non point par passe-temps, encore moins par vaine gloire. S'ils viennent à par-

ler de philosophie, c'est par occasion. Bossuet écrit son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même* pour l'instruction du Dauphin; Fénelon, son traité de l'*Existence et des attributs de Dieu*, pour celle du duc de Bourgogne. Ce sont de graves sujets auxquels ils ont réfléchi, sans doute; mais ils n'ont pas à édifier un système. Qui donc leur servira de guide? A qui emprunteront-ils leur doctrine? Le spiritualisme de Descartes triomphait alors : rien ne pouvait mieux convenir à ces grands esprits. Descartes, tel fut le maître auquel ils s'adressèrent : mais ils venaient remplis de l'esprit du christianisme, nourris des Pères de l'Église et de saint Augustin surtout, éclairés comme d'un reflet de Platon, armés enfin eux-mêmes de leur propre génie : de là le caractère original qu'ils imprimèrent à une doctrine empruntée. Le fond de leur philosophie, c'est Descartes, mais Descartes développé, agrandi, exagéré aussi quelquefois chez Fénelon, qui se laissa séduire aux sublimes chimères de Malebranche. De tout cela sort une philosophie noble, élevée, s'inspirant souvent du christianisme, et lui servant elle-même comme d'introduction, mais indépendante et fondée sur le libre examen. Bossuet et Fénelon, ces deux évêques catholiques, d'une foi si pure, si vive, si entière, parlent en philosophie avec la liberté de Descartes : la raison, voilà le seul maître qu'ils reconnaissent; l'évidence, voilà l'autorité devant laquelle ils s'inclinent. Ils sont donc bien Cartésiens, et par l'esprit philosophique, et par la méthode, et par la doctrine même : c'est là le premier trait qui leur est commun à tous deux.

Un second trait non moins frappant, c'est l'originalité avec laquelle ils s'approprient cette doctrine d'emprunt. Ce ne sont pas de simples disciples, pour qui le suprême talent consiste à reproduire religieusement le maître. Le cartésianisme, c'est, pour parler le langage de Kant, la matière de leur philosophie; elle ne leur appartient pas : mais à cette matière ils imposent la forme de leur esprit, et c'est là que commencent entre eux les dissemblances; de ces deux moules, la même matière sort bien différente.

Il suffit de jeter un regard sur les deux ouvrages, pour voir combien ils diffèrent. Ce que l'un renferme en quelques lignes, l'autre le développe en de nombreuses pages, où il étale sa splendide et abondante éloquence. On a mille fois opposé à la richesse de Fénelon la précision de Bossuet; à ces fleurs, que l'auteur de *Télémaque* répand sur les sujets les plus abstraits, la sublime simplicité de l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais il y a là plus qu'une différence de style; chez ces grands écrivains, le style c'est vraiment l'homme. Si Bossuet porte dans la philosophie son style simple, précis, net, c'est que là, comme partout ailleurs, Bossuet voit de haut. Il juge vite et sûr; et peu de mots lui suffisent pour exprimer cette conception puissante. Il fait beaucoup penser; et le lire, c'est presque méditer. Fénelon est un génie plus aimable, plus humain, mais quelquefois aussi moins sûr. Il entraîne à sa suite, et l'on est en si douce compagnie que l'on ne s'aperçoit pas du chemin. Mais parfois il s'égare, il se perd dans les nues, en voulant trop s'élever. De même qu'en décrivant la nature, il déploie un luxe d'imagination peut-être surabondant, de même aussi, dans la pure métaphysique, il étend trop ses raisonnements, et la preuve perd en force ce qu'elle semble gagner en clarté. Souvent aussi il est trop subtil, et ne se méfie pas assez de la chimère. Bossuet est sauvé contre tous les excès par ce bon sens qui est une partie de son génie. Il voit où il faut s'arrêter, et sait s'y arrêter. Fénelon est tendre et mystique jusque dans ses recherches philosophiques. A peine est-on parvenu au terme d'un raisonnement abstrait, tout à coup voici une prière, un élan de l'âme, une ardente aspiration. Il s'adresse au Dieu qu'il cherche. Il se rend compte du chemin qu'il a fait; il résume les vérités qu'il a découvertes, et tout cela sous la forme d'un hymne. Il semble que, voyageur fatigué, il rencontre un temple sur sa route; et là il se repose, et il prie, et il prend des forces pour continuer son voyage. On est étonné, et surtout charmé, de rencontrer ces mystiques élans à la suite d'une subtile argumentation. Le chapitre contre les

Épicuriens se termine par une magnifique prière : Fénelon vient de réfuter les atomes crochus, le clinamen, etc., et tout à coup il retrouve dans son cœur chrétien des accents de poète. Dans Bossuet, rien de semblable. Est-il donc, comme on l'a dit souvent, dur et insensible ? Pour le supposer, il faut être possédé de cette manie des parallèles, qui veut, en tout, opposer l'un à l'autre deux hommes de génie.

Il suffit de lire les *Élévations sur les mystères*, pour voir si les aspirations pieuses, si toute cette poésie de sentiment, langage d'une foi vive dans les grandes âmes, sont étrangères à Bossuet. Là aussi il parle du parfait ; il s'élève de son âme imparfaite à la souveraine perfection de Dieu ; mais de quelle manière différente ! Il institue une sorte de dialogue avec son âme, puis tout à coup il se tourne vers Dieu. C'est que là il médite, il ne discute pas. Ce qu'il se permet dans une *Élévation*, son génie sévère le lui interdit dans un exposé purement philosophique.

Voilà en quoi diffère la forme des deux ouvrages. Là Bossuet est tout entier avec son énergie, sa précision, sa simplicité ; et Fénelon tout entier aussi avec son âme sensible, sa riche imagination, et en même temps sa logique pressante, quoiqu'un peu subtile par instants.

Au fond, le plan de l'ouvrage est à peu près le même chez l'un et chez l'autre. Fénelon commence par contempler les merveilles de la création. C'est d'abord la nature avec ses richesses et ses beautés si variées ; puis le corps humain avec sa structure si délicate et si parfaite ; l'âme enfin unie à ce corps ; les sens, la raison, la liberté : et, à chaque pas, Fénelon s'arrête pour nous forcer à reconnaître la cause invisible et présente de toutes ces merveilles. Qui a fait cette nature si magnifique ? Qui a construit ce corps humain si artistement combiné ? Qui a créé cette âme spirituelle, et quelle main puissante l'a unie au corps ? Dieu, voilà la réponse à toutes les questions. Qu'est-ce que cette Raison, avec ces idées universelles, immuables, éternelles, sinon Dieu même, ce soleil des intelligences ? Et cette liberté d'élection dont je suis doué, ce vouloir à deux tranchants, qui

me l'a donné et qui a su le concilier avec la dépendance et la sujétion que je reconnais en moi, si ce n'est encore Dieu? Puis, dans une seconde partie, Fénelon s'enferme dans les idées pures. Cette nature qu'il a décrite, il ne sait si elle existe; il renouvelle le doute méthodique de Descartes, puis il s'affirme lui-même : *je pense, donc je suis*. Et de cette première notion, la seule dont il soit encore certain, il s'élève à Dieu. Je suis imparfait, se dit-il, je ne suis donc pas par moi-même; je suis par autrui; et si je suis par autrui, il faut que cet autre qui m'a fait passer du néant à l'être, soit par lui-même, et par conséquent parfait : Voilà une première preuve. Mais cette idée même de l'infini, que je trouve en moi, cette idée si relevée, qui ne se peut confondre ni avec le fini, ni avec l'indéfini, d'où vient-elle? Qui l'a mise en moi, si ce n'est un être indéfini? Ce n'est pas tout. Cet être infiniment parfait, il est nécessairement. On ne le pourrait concevoir que comme existant, parce que l'on conçoit que son essence est d'exister toujours par soi-même. La seule idée de l'Être nécessaire implique donc qu'il existe actuellement. Je vois qu'il faut qu'il y ait un Être nécessaire; mais cette idée renferme l'existence actuelle : donc cet Être est, l'existence actuelle lui est essentielle. Enfin Fénelon, après avoir réfuté le spinosisme, apporte une quatrième preuve de l'existence de Dieu, encore plus simple. Des idées, il s'élève à Dieu : ces idées immuables, éternelles, sont Dieu même. Il répond à quelques objections, et expose, sans la nommer, la théorie de Malebranche. Il termine par un examen des attributs de Dieu.

On retrouve dans Bossuet à peu près la même marche générale, mais avec de notables différences dans le détail. Au lieu d'étendre ses regards sur l'univers entier, Bossuet ne sort point de lui-même; il considère l'homme seul, étudie l'âme plus méthodiquement, plus scientifiquement que Fénelon, il présente un tableau animé de nos opérations et de nos facultés; puis il décrit le corps, et il indique les lois de l'union du corps et de l'âme, et les effets qui en résultent. Dans ces trois parties, il décrit et ne conclut pas : c'est une

étude tout à fait psychologique et anatomique de l'homme. Ce n'est que dans la quatrième partie, une fois ce travail de préparation achevé, que Bossuet s'élève de l'ouvrage à l'ouvrier. Faisant appel, comme Fénelon, aux principes des causes finales, il résume en quelques pages ce qu'il a dit de l'âme et du corps, pour faire ressortir maintenant le dessein merveilleux qui y paraît. Mais il ne s'attache pas à donner de Dieu une preuve en règle; ce n'est pas son but. Il ne suppose point un adversaire qu'il ait à presser par une argumentation serrée : il discute peu, et il expose dogmatiquement. Il fait voir comment « l'âme étant une substance intelligente née pour vivre dans un corps, tout le reste est accommodé avec un ordre admirable à ce premier trait qui figure l'homme ». Il se met en quelque sorte un instant à la place du Créateur : une fois cette double nature de l'homme posée, il cherche tout ce qu'il est nécessaire de donner à l'homme pour le faire tel; il trace à grands traits une sorte de plan de la nature humaine; puis, contrôlant cette conception avec les faits, il la montre parfaitement réalisée. Un dessein si bien suivi atteste une sagesse et une puissance infinies. Mais Bossuet arrive aux preuves métaphysiques. Notre entendement a pour objet des vérités éternelles : ces vérités éternelles où subsistent-elles ? Il faut avouer un Être où la vérité est éternellement subsistante, et où elle est toujours parfaitement entendue. Or, cet Être, c'est Dieu même. Mais la vue seule de notre imperfection nous révèle Dieu. L'imparfait suppose le parfait : si notre sagesse imparfaite existe, à plus forte raison la sagesse parfaite est et subsiste. Enfin l'idée toute seule de bonheur nous mène à Dieu : car d'où peut nous venir cette idée, si ce n'est d'une nature parfaitement heureuse, c'est-à-dire de Dieu. Après ce court résumé, que Bossuet d'ailleurs voulait étendre, comme l'atteste une note manuscrite, il redescend de Dieu à l'homme, montre les traits de ressemblance de la nature humaine avec son auteur; insiste sur les conclusions morales qui en ressortent; car cela encore entre dans le plan de Bossuet : c'est toute une philosophie en abrégé, une

sorte de manuel qu'il voulait faire. Il termine par un chapitre sur la différence qui existe entre l'homme et la bête, discute les diverses opinions sur l'âme des animaux, et fait encore ressortir en quelques pages admirables l'excellence de la nature humaine.

Tels sont les deux ouvrages de Bossuet et de Fénelon. On le voit, Bossuet touche à bien des questions ; il veut donner comme la substance de ce qu'il y a de plus assuré dans la science, et il résume tout. Fénelon ne tend qu'à prouver Dieu ; c'est son but direct. Aussi les mêmes points se trouvent-ils plus développés chez l'un, plus restreints chez l'autre. Par exemple, Bossuet a tout un chapitre sur la différence de l'homme et de la bête ; Fénelon ne parle de l'instinct qu'en passant. Mais ce sont là des différences extérieures qui tiennent à la nature même et au but des deux ouvrages. L'important, c'est de voir si les deux philosophes s'accordent sur les preuves qu'ils donnent de l'existence de Dieu. Or, l'un et l'autre prouvent Dieu d'abord par les causes finales, ce que Descartes n'a fait nulle part, et ils ne diffèrent entre eux sur cet article que par la forme et l'étendue. Sur les preuves métaphysiques, on les trouve encore souvent semblables, mais néanmoins avec de profondes différences. Bossuet, comme Fénelon, déclare que la vérité est Dieu même : c'est la théorie de Platon et celle de Malebranche. Mais dans cette théorie périlleuse, où il est si facile de dépasser la mesure, Bossuet ne s'égare point : rien ne peut faire dévier son bon sens. Il se demande où subsistent ces vérités éternelles qui sont l'objet de l'entendement ; et il est forcé d'avouer un Être où elles soient éternellement subsistantes et toujours parfaitement entendues. En d'autres termes, il cherche une substance qui soit le substratum de ces vérités, et une intelligence qui les entende parfaitement. Ce sont ces deux points qu'il veut établir ; il déclare donc, en concluant, que ces vérités sont Dieu même. Il ne prononce pas une seule fois dans le paragraphe le mot *idée* : nulle part il ne dit que nos idées sont Dieu ; c'est sans doute à dessein. Il semble qu'une pareille

expression le choque, et partout au mot idée il substitue celui de vérité. Il a raison ; l'idée, c'est l'acte de l'esprit connaissant la vérité ; la vérité, c'est l'objet connu. Il est donc plus rigoureux de dire, « l'entendement a pour objet des vérités éternelles immuables, » que « nos idées sont éternelles et immuables. » Il est vrai, le mot idée n'était point alors aussi exactement défini qu'aujourd'hui, et Fénelon lui-même dit que tout ce qui est vérité universelle et abstraite est idée : ce qui peut justifier cette assertion : tout ce qui est idée est Dieu même. Quoi qu'il en soit, l'expression de Bossuet est plus exacte, plus claire, plus vraie ; elle maintient plus sévèrement la distinction entre l'esprit de l'homme et la raison divine ; elle conserve, dans les termes mêmes, cette distinction que Fénelon fait, lui aussi, puisqu'il compare la raison divine à la lumière qui nous éclaire, et notre esprit à l'œil qui perçoit cette lumière, enfin elle n'expose jamais à avancer cette étrange proposition : « nos idées sont Dieu. » Fénelon d'ailleurs se laisse entraîner dans toutes les subtilités de la théorie de Malebranche. Il essaye d'expliquer comment nos idées étant imparfaites, elles peuvent néanmoins être Dieu, et il expose enfin tout au long la théorie de la vision de Dieu. Bossuet ne va pas si loin : il affirme que les vérités éternelles subsistent en Dieu, et que c'est en Dieu que nous les voyons, mais d'une certaine manière qui m'est incompréhensible, ajoute-t-il, et il ne s'aventure pas dans une explication impossible. Dans un autre paragraphe, il déclare « qu'en Dieu la vérité et l'intelligence ne font qu'un ; que Dieu n'entend que lui-même : et qu'il entend tout en lui-même : parce que tout ce qui est, et n'est pas lui, est en lui comme dans sa cause... Mais c'est une cause intelligente, qui est elle-même l'idée et la raison primitive de tout ce qui est. Et les choses qui sont hors de lui n'ont leur être ni leur vérité que par rapport à cette idée éternelle et primitive. Dieu ne rend pas sa pensée conforme aux choses qui sont hors de lui ; au contraire, il rend les choses qui sont hors de lui conformes à sa pensée éternelle. Enfin, pour l'âme, entendre la vérité, ce n'est pas

autre chose que se tourner actuellement vers Dieu, où la vérité lui paraît, autant que Dieu la lui veut faire paraître. » Certes, ce sont là des assertions bien graves, Bossuet est ici tout près de Fénelon, mais avec je ne sais quoi de plus sage et de plus tempéré et dans la pensée et dans l'expression. Après tout, que serait donc la vérité, si elle n'est Dieu ? Bossuet a raison, ce semble, de chercher à ces vérités éternelles une substance, de chercher une intelligence qui les entende toujours, et les constitue en les entendant. Mais qu'il a raison aussi de ne pas tenter de comprendre l'incompréhensible ! Peut-être va-t-il trop loin ensuite ; car c'est déjà beaucoup affirmer que de prétendre que Dieu n'entend que lui-même. Qu'est-ce donc de Fénelon, qui, séduit par cette brillante théorie, la suit jusqu'au bout ?

En exposant cette preuve, Bossuet en indique une autre en passant. « S'il y a un seul moment où rien ne soit, dit-il, éternellement rien ne sera : ainsi le néant sera à jamais toute vérité, et rien ne sera vrai que le néant, ce qui est contradictoire. Il y a donc quelque chose qui existe de toute éternité. » Il y a dans cette preuve une certaine grandeur ; du reste elle se rattache étroitement à la théorie précédente. Elle revient à ceci : il y a nécessairement de la vérité ; or, la vérité, c'est Dieu.

Bossuet, comme Fénelon, s'élève de l'imperfection de l'homme à la souveraine perfection de Dieu ; et chez les deux auteurs, cette preuve est la même pour le fond. Seulement Fénelon suit simplement Descartes ; et Bossuet semble particulièrement frappé de cette vérité : l'imparfait suppose le parfait. Il y revient dans ses *Élévations*, et une note manuscrite atteste qu'il voulait, dans son traité philosophique, marquer la démonstration de ce qui est, de ce qui est immuable, de ce qui est éternel, de ce qui est parfait, antérieur à ce qui n'est pas, à ce qui n'est pas toujours le même, à ce qui n'est pas parfait. Mais au fond, cette vérité n'est que la traduction, sous une forme générale et logique, de cette autre particulière et concrète : l'homme suppose Dieu ; cette perception particulière précède la vue

de la vérité abstraite; et, faire de cette dernière la majeure d'un syllogisme dont l'autre serait la conclusion, ce serait faire un paralogisme.

La preuve que Bossuet tire de l'idée du bonheur n'est ni dans Fénelon, ni dans Descartes : en revanche il ne parle point de la preuve tirée de l'idée de l'infini. Mais il fait sur l'idée du bonheur le même raisonnement que Fénelon fait sur l'idée de l'infini, et (dans sa 1^{re} partie) sur l'idée de l'unité. C'est qu'en effet il existe entre toutes ces idées une sorte de parenté. L'infini, le parfait, le nécessaire, le parfait bonheur, ce ne sont là que les différentes formes de l'absolu : on peut prendre indifféremment l'une ou l'autre de ces idées, et y appliquer le même raisonnement : c'est toujours, dans le fait, l'homme s'élevant de sa nature imparfaite à une nature parfaite, et en logique, le contingent supposant le nécessaire pour l'expliquer, ou une idée qui n'a point son original dans le monde, attendant un Être dont elle est en quelque sorte la représentation.

Mais, ce qui est remarquable, c'est que Bossuet ne dit pas un mot du fameux argument qui conclut de l'idée de Dieu à l'existence actuelle de Dieu ; à moins qu'on ne le voie implicitement renfermé dans ces mots : « Il ne peut pas que Dieu ne soit, lui qui possède la plénitude de l'Être ». C'est encore sans doute au bon sens de Bossuet qu'il faut faire honneur de cette omission. Le bon sens, c'est là en effet ce qui le caractérise : Bossuet est sobre dans sa pensée comme dans son style. Le trait distinctif de Fénelon, au contraire, c'est une merveilleuse abondance. En résumé, le livre de Bossuet est un manuel parfois sublime. Le traité de Fénelon renferme une discussion complète sur une seule question. Bossuet est original surtout par la sagesse avec laquelle il choisit ; Fénelon, par le développement qu'il donne à sa doctrine d'emprunt.

O. L.

VIII

SUJET.

Examiner et vérifier par des exemples cette pensée de la Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez point d'autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier ».

DÉVELOPPEMENT.

Il y a trois sortes de critiques en littérature, comme dans tous les arts : l'une, qui juge de la beauté d'un ouvrage par le plaisir qu'elle a éprouvé ; l'autre, qui, par faiblesse ou par défiance d'elle-même, aime mieux en croire les règles que ses propres impressions, et ne sait se décider qu'après avoir tout examiné et tout mesuré à l'aide d'instruments étrangers ; la dernière enfin, qui, s'élevant au-dessus des deux autres, sait corriger, par un sentiment plus profond et plus vrai du beau, l'erreur de la sensibilité ou le défaut des règles ; qui ne cède pas à des attrait trompeurs, et qui ne s'en laisse pas imposer par une autorité aveugle, mais qui trouve dans un goût épuré et fortifié par le commerce des grands écrivains, une mesure qu'elle peut, sans crainte, appliquer à tout.

C'est pour elle que semble faite la pensée de la Bruyère ; car c'est sa règle constante de juger des ouvrages par la nature des sentiments qu'ils inspirent à l'âme, et de mettre toujours au premier rang les grands hommes dont les écrits ont ce pouvoir d'élever les cœurs, et d'y exciter de généreuses émotions.

La vue du beau ne doit pas être seulement pour nous une source de douces jouissances ; et l'étude des arts ne saurait être uniquement le plus vif et le plus relevé de tous les plaisirs. Poètes et orateurs, écrivains et artistes, ont une autre mission et doivent se proposer un autre objet que de

flatter l'esprit de ceux auxquels ils s'adressent. On n'est pas forcé de se faire moraliste parce qu'on se fait auteur, assurément ; et l'unique souci d'un écrivain ne peut être de pousser les hommes à la pratique du bien. Autrement, il ne faudrait écrire que des traités de morale et des exhortations à la vertu ; et comme l'exemple est toujours plus fort que le précepte, une action vertueuse vaudrait mieux que tous les livres. Mais s'il n'entre pas dans le caractère de l'art de rechercher cette influence directe sur les esprits, il n'en doit pas moins avoir pour but, en arrachant l'homme aux soins de la vie, et, en tournant ses regards vers un plus noble objet, de l'élever, de lui donner de lui-même une plus haute idée, et de réveiller dans son âme des aspirations qu'il finirait par étouffer, si on ne l'empêchait de les oublier.

Il n'est pas besoin pour cela que l'écrivain choisisse des sujets dont le développement même lui fournisse l'occasion de mettre sous les yeux de ses lecteurs de beaux dévouements, des actions courageuses, des sacrifices héroïques. Ce n'est pas le spectacle du bien moral heureusement représenté dans les écrits, qui doit produire sur l'esprit ces effets salutaires ; c'est la vue du beau lui-même, lorsque, conçu par un génie puissant et sublime, il paraît avec toute sa splendeur à nos yeux. Alors se produit dans l'âme cette inexprimable émotion si éloquemment décrite par Platon dans le *Phèdre*. Tout entière à l'admiration qu'elle éprouve, tressaillant à chaque beauté nouvelle que lui découvre le chef-d'œuvre exposé à ses regards, elle sent bien qu'en effet elle s'élève vers quelque chose qui est plus grand qu'elle ; elle devient, au moins pour un temps, semblable à l'objet de son amour ; ses sentiments s'épurent ; la noblesse, la grandeur de sa nature paraît plus libre et plus dégagée de tout ce qui l'embarrasse et la voile d'ordinaire. Comme lorsque la science lui découvre le vrai, ou la vertu le bien, on dirait qu'elle entre dans une région nouvelle, où les passions vulgaires l'abandonnent, et où, son émotion la purifiant de toute souillure, il ne reste plus rien en elle que de grand et de généreux.

La Bruyère a donc raison de dire qu'un livre qui nous élève l'esprit est, à coup sûr, un bon livre ; on serait tenté d'ajouter qu'il n'y a de livre excellent que celui qui nous élève l'esprit.

Un ouvrage qui ne produit pas sur l'âme de telles impressions, et qui amuse l'esprit, sans toucher le cœur, peut faire honneur, sans doute, à son auteur. On peut y louer soit une régularité savante, une profonde connaissance des ressources de l'art, et une manière habile de les employer, soit encore la facilité de l'invention, l'éclat du style, un tour vif et aisé, et ces jeux aimables d'un esprit que rien n'embarrasse. Mais ces qualités ne suffisent pas pour faire le grand écrivain, l'ouvrier dont parle la Bruyère.

Où trouver plus d'esprit que dans Ovide, une imagination plus facile et plus brillante, plus de souplesse avec plus de vivacité ? Cependant on reste presque toujours froid en le lisant ; il émeut rarement, même lorsque son sujet est émouvant par lui-même. On n'est pas indifférent aux qualités qu'il déploie dans les récits qui conviennent à sa muse légère ; mais c'est une admiration calme et souriante qui semble s'égayer avec le poète. On a l'oreille charmée d'une cadence harmonieuse, on s'arrête volontiers sur une image heureuse, on s'amuse des saillies répandues dans le poème. Mais la lecture finie, quelle trace en reste-t-il dans l'esprit ? Le plaisir un peu frivole que l'on a goûté laisse l'âme vide, et ne se tourne point en sentiments élevés et généreux ; le souvenir même s'en efface bientôt. On reconnaît qu'on a eu affaire à un esprit ingénieux et aimable ; mais on sent encore mieux qu'on n'a pas vu le beau.

Prenez, au contraire, une œuvre telle que cette tragédie du *Cid*, pour laquelle la Bruyère semble avoir écrit tout exprès sa maxime. En y trouvant la source d'un noble enthousiasme et d'une généreuse émotion, vous y reconnaîtrez la marque d'un génie véritablement inspiré, auquel ne manque pas ce souffle divin, *mens divini*, qu'Horace se refusait, en raillant, à lui-même. Il pourra s'y rencontrer, sans doute, quelques défauts ; les règles n'y seront

pas toujours observées avec rigueur. Mais laissez-vous aller sans défiance à vos impressions, ne vous mettez pas en garde contre l'admiration, ne fermez pas les yeux, comme les académiciens du temps de Richelieu, à des beautés éclatantes, pour découvrir dans l'ombre quelques taches obscures et imperceptibles, et vous reconnaîtrez qu'il n'est pas besoin, pour fixer votre jugement, de chercher une autre règle que votre émotion. Dans les beaux vers où dom Diègue exprime son désespoir, où le Cid peint la lutte que l'honneur et la passion se livrent dans son cœur, où Chimène laisse échapper l'aveu de son amour, n'est-il pas vrai qu'il y a toujours une source féconde de grands sentiments semblables à ceux dont la peinture vous enchante ? Le cœur bat, lorsqu'on les écoute ; avant que l'esprit ait prononcé, et que le goût, par une étude attentive, ait surpris le secret de cet empire auquel nous ne pouvons échapper, je ne sais quel généreux entraînement nous révèle d'avance et nous fait pressentir toute leur beauté. Et, lorsque le livre est fermé, au sortir de cette grande et vive admiration, qui ne sent son être ennobli, et l'image resplendissante que la vue du beau a laissée en lui, le fortifier contre une pensée basse ou honteuse, s'il voulait s'en glisser quelque une jusqu'à lui ?

A. F.

IX

SUJET.

Quelle a été l'influence du christianisme sur le théâtre au point de vue dramatique.

DÉVELOPPEMENT.

Vous est-il jamais arrivé de passer de la lecture des grandes œuvres dramatiques de l'antiquité à celle des chefs-d'œuvre modernes ? Ne vous êtes-vous pas trouvé alors comme transporté dans un monde d'idées nouvelles ? La lutte qui fait l'intérêt du drame ne vous a-t-elle pas paru

avoir changé de nature ? Ne vous a-t-elle pas semblé avoir, je ne dirai pas quelque chose de plus grand, de plus sublime, mais quelque chose de plus touchant, de plus pathétique ? Pour bien apprécier, dans toute son étendue, la différence qui existe entre le théâtre ancien et le théâtre moderne, il est nécessaire de rappeler en peu de mots ce qui faisait le fond même de la tragédie dans l'antiquité. Par là on comprendra mieux quelle influence le christianisme, par les idées nouvelles qu'il a répandues dans la société, a exercée sur le théâtre au point de vue dramatique.

Dans la tragédie grecque on voit toujours un homme, un héros aux prises avec le destin qui règne en maître sur toute l'humanité, et aux décrets duquel Jupiter lui-même, le dieu tout-puissant, est soumis sans appel. C'est une lutte énergique, mais une lutte inégale, une lutte sans espoir. Aussi dans la trilogie qui nous représente les malheurs sans remède de la famille d'Agamemnon, le roi des rois succombe nécessairement, malgré les prédictions de Cassandre, sous les coups impies d'Égisthe et de Clytemnestre, puis, par un décret de la fatalité, Oreste, sourd aux cris de la nature et aux supplications d'une mère, venge dans son sang le sang de son père. Mais voilà que tout à coup les furies poursuivent Oreste lui-même, qui cependant n'a fait qu'obéir à l'oracle d'Apollon. Car tel est, disent-elles, le décret des destins. Œdipe, conduit par une main mystérieuse et fatale, devient le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, le frère de ses enfants. Œdipe est coupable sans le savoir, n'importe, il faut qu'il subisse le châtiment d'un crime dont la fatalité seule est coupable ; Œdipe sera aveugle, errant et fugitif, il ira mourir loin de sa patrie.

Au règne de la fatalité, le christianisme a substitué celui du libre arbitre et de la conscience. Dès lors l'homme est sans cesse en lutte contre lui-même, contre les passions qu'il porte dans son cœur et qui sont le fond de son être. Il devient lui-même l'arbitre souverain de toutes ses actions bonnes ou mauvaises. Mais en même temps la conscience est là qui lui montre son devoir, qui le pousse à dompter ses

passions. Le devoir l'emporte-t-il, une joie pure, un bonheur ineffable remplit son âme. Au contraire, sa passion devient-elle triomphante, un remords déchirant lui reproche sa défaite. Cette lutte intérieure de l'homme avec ses passions est-elle moins dramatique que la lutte contre le destin ? Si la vue d'un héros, protestant de toute l'énergie de son âme contre l'iniquité des décrets du destin, a quelque chose qui nous élève et nous agrandit, la vue d'un homme en proie à ses passions, aux reproches amers de sa conscience, n'a-t-elle pas quelque chose de plus vrai, de plus humain, qui nous émeut davantage ? En effet, nous nous sentons tous capables des mêmes passions et par conséquent sujets aux mêmes combats. Souvent même nous voyons reproduites des passions auxquelles nous avons été et auxquelles nous sommes peut-être encore soumis ; nous nous reconnaissons nous-mêmes dans chacun des cris, des gestes, des remords du personnage. Nous le suivrons avec anxiété dans chacun de ses mouvements, applaudissant à ses sentiments généreux, compatissant à ses faiblesses et les excusant en vue de ses remords et de ses tourments. Pour nous le théâtre est la reproduction de la vie réelle du monde, c'est la peinture exacte de notre propre cœur.

Ainsi le christianisme, en détruisant le règne de la fatalité pour y substituer celui de la conscience, a changé le lieu et la nature de la lutte dramatique. Mais en relevant, au sein de la société, le rôle et l'importance de la femme que l'antiquité avait reléguée au nombre des meubles du père de famille et dont elle avait fait une esclave chargée des soins domestiques, le christianisme, dis-je, n'a pas peu contribué à faire du théâtre la véritable expression des passions de l'humanité. En effet, la femme, chez les peuples modernes formés par le christianisme, devient la compagne intime de l'homme. Mais en même temps que son influence s'étend par ses relations et par son importance, les passions dont elle porte les germes se développent ; celles de l'homme en contact avec les siennes se réveillent dans toute leur ardeur. De là l'amour, la plus dramatique de toutes les passions,

parce qu'elle est la plus répandue, celle que chacun de nous porte en lui-même, celle dont

La sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

Aussi voyons-nous que presque toutes les tragédies modernes nous représentent l'amour aux prises avec le devoir. De là ces types d'âmes passionnées telles que Chimène, Hermione, Phèdre ; de là ces fluctuations de pensées et de sentiments, ces craintes, ces espérances, ces remords qui sont une si fidèle image du cœur humain. N'est-ce pas aussi au christianisme que nous devons cet amour pur et dévoué d'Andromaque, amour qui, sans être passionné, n'en est pas moins dramatique ? C'est le véritable modèle de l'épouse chrétienne qui a donné son cœur pour jamais à son premier époux et qui croit que, lui mort, elle ne se doit plus qu'à son fils. On sait jusqu'où la porte cet amour, ce dévouement à son fils ? D'où vient, dans les vastes drames de Shakspeare, cette triste et sombre solennité qui y règne et à laquelle vient se mêler l'idée de la mort, si ce n'est du christianisme ? Le christianisme, en effet, par les espérances qu'il nous donne sur la vie à venir, par le rappel continu qu'il nous fait des idées de la mort, semble nous familiariser avec elle, sans cependant lui ôter cet air mystérieux qui l'environne. Voyez Roméo contemplant son amante sans vie et la trouvant belle encore entre les mains de la mort, au sein des catacombes !

Ainsi le christianisme, en changeant la nature de la lutte, l'a rendue plus humaine, plus vraie, plus tragique, plus propre à nous émouvoir. Mais il a aussi puissamment contribué à introduire sur le théâtre l'amour, la plus touchante de toutes les passions, et l'on peut dire qu'au point de vue dramatique il a eu une immense influence, en faisant du théâtre la pleine et entière représentation de la vie humaine.

C. D.

X

SUJET.

Déterminer en quoi la comédie d'intrigue diffère de la comédie de caractères; — quel est le genre de vérité qui convient à chacune.

DÉVELOPPEMENT.

Le but de la comédie est de « faire rire les honnêtes gens ». Mais le comique peut naître soit des situations et des aventures, soit du ridicule, pour ainsi dire intrinsèque, des personnages que l'on met en scène. Dans le premier cas, c'est la comédie d'intrigue, dans le second, c'est la comédie de caractères. Comme la meilleure comédie est la plus amusante, la meilleure comédie est par conséquent celle qui réunit toutes les ressources du comique, une action plaisante et des caractères ridicules.

La comédie d'intrigue ne répond pas tout à fait à la définition d'Aristote, qui veut que le théâtre « imite » la vie; elle ne suppose ni le talent ni l'habitude d'observer : elle est toute d'invention, et plus amusante que vraisemblable. L'imagination de l'auteur prend ici libre carrière. On lui sait gré des caprices et des fantaisies qu'on blâmerait ailleurs; et bien des spectateurs le suivraient volontiers jusqu'à l'extravagant et jusqu'à l'impossible. Son excuse, en ce cas, est d'avoir fait rire : c'est à lui de n'en pas abuser et de se souvenir que, dans les genres les plus indépendants, il y a une certaine vérité qui doit être observée et qui impose des limites à l'imagination. Sous cette condition, l'auteur est libre. On lui demande seulement de nouer habilement son intrigue, de la démêler sans effort, de ne point viser à l'imbroglio pour le seul plaisir d'obscurcir l'action et de ne la surcharger d'aucun détail qui n'ait son utilité comique. On lui fait grâce d'une moralité au dénouement.

Mais ces personnages, qu'il faut jeter à travers les détours

de ce labyrinthe, où on doit les voir errer plaisamment, se cherchant ou se fuyant les uns les autres, ces personnages qui doivent parler et faire rire, compliquer les événements et redoubler le comique des situations par leurs bévues ou par leurs malices, quels seront-ils? Des hommes, les premiers venus. Ils parleront le langage de leur profession, de leur âge et de leur costume. Quant à une âme, nous devons supposer qu'ils en ont une, c'est-à-dire des sentiments propres, des passions personnelles et des idées particulières. Mais nous n'en savons rien; nous ne songeons même pas à nous en inquiéter, tant ils nous étourdissent par la promptitude, la vivacité et la gaieté de leurs actions. La psychologie gâterait tout. Je suppose que vous veniez à vous trouver le spectateur d'une scène plaisante, comme il s'en joue tant hors du théâtre, dans le monde ou dans la rue. Les personnages, si plaisants sans le savoir, vous sont inconnus. Ne ressentirez-vous pas cependant une émotion de plaisir? Ne serez-vous pas égayé par ce comique spontané et, si l'on peut dire, involontaire? Voilà la comédie d'intrigue.

Je me trompe en disant que ces personnages sont des inconnus. Une réflexion, aussi rapide que le premier coup d'œil jeté sur eux, vous a appris à peu près ce qu'ils sont. Il en est de même des personnages de la comédie d'intrigue; ils ont une physionomie, c'est-à-dire un caractère extérieur; ils représentent ces types généraux de l'humanité, que l'observation la plus superficielle distingue sans peine. Tels sont, par exemple, les charmants acteurs de la comédie italienne. Voici Cassandre : il est vieux et laid, donc il doit être trompé, bafoué, d'un bout à l'autre de la pièce, il ne fera que radoter et recevoir les coups d'Arlequin, jusqu'au moment où il se décidera à l'accepter pour gendre. Il contient en lui toutes les variétés de vieillards ridicules, Déméa, Sganarelle, Harpagon, Bartholo. Voici Arlequin, le plus fou, le plus leste, le plus batailleur et le plus élégant des amoureux, Pierrot l'amoureux fantasque, ridicule et maltraité, Léandre l'amoureux bellâtre et bel esprit, et au milieu d'eux Colombine dont on se dispute le cœur à coups de

bâton. Tantôt Rosine, tantôt Isabelle, tantôt Agnès, de quel que nom qu'on veuille l'appeler, c'est toujours Colombine, c'est-à-dire qu'elle n'a pas vingt ans, qu'elle est jolie et qu'elle aime. Imaginez là-dessus le caractère qui vous plaira.

Tous ces types sont vrais. Vienne maintenant un homme qui connaît le cœur, qui joint le génie de l'observation à l'art de mettre en scène les ridicules, il fera sortir de ces personnages élémentaires, je ne sais combien de créations différentes; il fera sentir les nuances qui les séparent, il en tirera des individus, des caractères. Colombine ne sera pas simplement amoureuse. Elle sera tendre ou coquette dans son amour, naïve ou savante, timide ou moqueuse, fière, abandonnée ou légère. Le bonhomme Cassandre représentera la vieillesse indulgente et prodigue ou la vieillesse avare, jalouse et grondeuse. Son ridicule sera ou aimable ou haïssable. Chacun enfin aura sa passion : nous la reconnaitrons à ses effets, à son air, à son langage, à ses actes. La comédie de caractères est trouvée.

La grande comédie met en scène des travers éternels et des caractères qui sont de tous les temps. C'est pourquoi elle plaît toujours et se fait applaudir des contemporains du grand Condé comme des contemporains de Scipion. Il y a un certain nombre de sujets que les auteurs de génie se transmettent l'un à l'autre et qu'ils traitent à leur façon. Après *l'Avare* de Plaute, *l'Avare* de Molière; après *le Soldat fanfaron* de Térence, *le Matamore* de Corneille. Mais il est certaines comédies de caractères où l'on s'attache à peindre des ridicules contemporains : on les appelle comédie de mœurs. *Turcaret*, *le Philosophe marié* sont des comédies de mœurs. Très-applaudies dans leur nouveauté, ces sortes de pièces sont sujettes à vieillir. Elles durent aussi longtemps que leur sujet, et elles cessent d'être agréables quand elles s'adressent à un préjugé tombé, à une mode passée, à un ridicule disparu. La moquerie si vive, si étincelante se refroidit; le sarcasme se fige, le mot brillant, tant répété des spectateurs, la malice enveloppée, l'allusion que tout le monde a saisie, et qui a charmé tout le monde, devient une

énigme à lasser la patience et à dérouter la sagacité même de ces érudits qui, à force de science, se font les contemporains d'une époque oubliée. Il faut l'aide d'un commentateur, afin de les bien entendre : c'est le coup de grâce pour ces choses si légères. La comédie de mœurs a souvent la vie aussi courte que le pamphlet politique ou la satire personnelle. Il faut se hâter d'en rire, pendant qu'elle est encore vraie, c'est-à-dire pendant qu'elle raille encore des vivants.

Que dire de cette comédie qui ne se contente pas de mettre sur la scène le ridicule du jour, mais qui s'attaque aux travers individuels, et qui nomme ses victimes ? Que nous sommes loin maintenant des inoffensives marionnettes de la comédie italienne. L'homme qui vous fait rire est dans la salle : on le montre du doigt. Son Sosie est devant lui, qui copie son visage, sa voix, ses gestes et le parodie tout entier. L'original voit marcher sa caricature et l'entend appeler par son nom. C'est ainsi que le bon Socrate s'est vu suspendu dans un panier, aux yeux des Athéniens, par l'imprudent génie d'Aristophane. La comédie de caractère peut-elle aller plus loin ? Celui qui ne s'est pas reconnu dans Cassandre, qui a refusé de se regarder dans le miroir que lui présentait Harpagon, ou qui, pour comble de ridicule, a ri aux éclats en y reconnaissant son voisin, qui n'a pas osé se fâcher en s'apercevant dans *Turcaret*, est bien forcé de lire son nom au bas du portrait que propose au public l'auteur hardi de la comédie aristophanesque. Ce genre de pièces n'est plus dans nos mœurs. Un essai récent et malheureux, tenté d'ailleurs avec esprit, mais non avec cet esprit propre au théâtre qui est la *vis comica*, a fait voir assez clairement que la comédie aristophanesque ne pouvait donner lieu chez nous qu'à un échange de grossièretés.

Pour les comiques de génie, les distinctions que nous venons d'établir existent à peine. Ils négligent les ridicules tout extérieurs qui tiennent à la mode, au costume ; et quant aux travers moraux qui semblent particuliers à leur époque, ils en savent trouver l'élément permanent dans le fond même de notre nature ; en sorte qu'ils peignent à la

fois leur temps et tous les temps, leurs contemporains et tous les hommes. Ils se gardent de mépriser la comédie d'intrigue, car elle peut se passer de caractères, et la comédie de caractères ne peut se passer d'intrigue. Il n'y a rien de froid comme une pièce sans action, si pleine d'esprit qu'elle puisse être. Une comédie n'est pas une galerie de caractères, et, quoique heureusement trouvés, ces caractères n'amuseront ni ne plairont que s'ils trahissent leur ridicule dans la suite de l'intrigue. La conception d'un ridicule n'est pas l'idée d'une pièce. Le ridicule n'est pour ainsi dire qu'en puissance dans l'esprit de l'auteur, tant qu'il n'a pas inventé une situation plaisante qui le fasse ressortir. Sinon, il faudra qu'il vienne gauchement expliquer son personnage au spectateur dans ces conversations interminables où les acteurs disent sur eux tout ce que le spectateur devrait en penser, s'ils montraient ce qu'ils sont au lieu de le démontrer. Qu'est-ce qu'un ridicule qui se raconte sur la scène, quand il faudrait qu'on le vit et qu'il sautât aux yeux ! N'est-ce pas bien plus étrange que le récit de Thérémène, dont on s'est si vainement moqué ? Le prologue antique expliquait l'action, mais n'expliquait pas les caractères. Tout l'esprit du monde et l'observation la plus fine n'empêcheront pas ces sortes d'analyses de paraître languissantes. On sent ce défaut, mais on ne peut pas y remédier. C'est l'impuissance de trouver, dans les limites du vrai, des situations neuves et amusantes, qui fait que l'exposition, non pas du sujet, mais des personnages (chose inconnue aux grands comiques), envahit plus de la moitié de nos prétendues comédies. Quelques conversations et un dénouement en cinq actes d'une longueur mortelle, c'est tout ce qu'elles contiennent. Il y manque peu de chose : l'action sans laquelle il n'y a pas de pièce, la gaieté sans laquelle il n'y a pas de comédie.

Le comique des caractères est donc stérile sans le comique des situations et la comédie d'intrigue subsiste dans la comédie de caractères qui dépasse la première, mais ne peut s'en passer. Réduite à ses seules ressources, la comé-

die d'intrigue est encore agréable. Une bonne pièce de ce genre a chance de survivre à telle comédie de mœurs, plus spirituelle et plus ambitieuse. Plaute qui n'a écrit que des comédies d'intrigue, est un grand comique, et ce qu'on appelle les farces de Molière ont commencé sa gloire et contribuent à la soutenir de notre temps. A. F.

XI

SUJET.

Apprécier cette pensée de la Bruyère :

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes. »

DÉVELOPPEMENT.

Certes, lorsque l'on se représente la foule innombrable des productions de l'esprit humain dans tous les genres de littérature, on est tenté de s'écrier tout d'abord avec la Bruyère : Tout est dit..., etc. Mais lorsque l'on étudie avec attention cette variété d'écrits; lorsque l'on compare entre eux les ouvrages qui traitent des mêmes sujets, on revient aussitôt de son erreur, et l'on est obligé d'avouer que l'art n'est pas plus borné que la nature, son premier modèle.

Dieu, l'homme lui-même, la nature et les rapports qui rattachent l'homme à Dieu et à la nature, tel est le vaste sujet offert aux méditations et aux réflexions de l'esprit humain. Pourra-t-il jamais épuiser cette matière sans bornes? pourra-t-il jamais la connaître sous toutes ses faces et en pénétrer tous les secrets?

Tous les hommes ont à peu près les mêmes idées, et ce n'est que par la manière de les énoncer, de les réunir, de les faire valoir qu'ils diffèrent. Tous, nous avons en nous-

mêmes les idées de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la récompense réservée à la vertu et du châtimement qui attend le crime. Ces idées, nous les avons en naissant, et le premier des hommes qui a écrit a pu les énoncer toutes, et, après lui, il ne restait plus rien de nouveau à dire pour le fond ; mais il restait à les exposer sous une forme nouvelle, plus attrayante, plus vive, plus conforme aux mœurs, aux usages et aux habitudes alors régnantes dans le monde, et c'est en cela que consiste la nouveauté. Mais suivons, pour mieux nous convaincre de ce que nous disons, suivons l'expression de quelques-unes de ces grandes vérités morales et métaphysiques, et voyons comment, dans les différents âges et chez les différents peuples, elles ont subi dans leur exposition l'influence des mœurs, du caractère des nations et des temps.

La philosophie primitive s'élève du monde à Dieu, comme de l'effet à la cause. Placé au milieu de l'univers, dont les splendeurs l'étonnent et l'éblouissent, le premier cri de l'homme est un hymne de reconnaissance et d'amour envers le Créateur dont il célèbre dès lors la puissance et la bonté. Il proclame Dieu, il croit en lui sans se raisonner sa croyance. Les œuvres du Créateur lui suffisent pour l'assurer de son existence, de sa puissance et de sa bonté. Puis voyant les astres accomplir chaque jour leur course régulière et déterminée, voyant la nature renaître et mourir alternativement à des époques fixes, il se forme une idée de la Providence, idée vaguement exprimée dans les premiers hymnes religieux de la Grèce et de l'Inde. Mais cette succession régulière devient bientôt pour l'homme une nécessité. Dès lors la fatalité remplaça la Providence et le destin régna sur les dieux et sur les hommes. Cependant bientôt la philosophie, agrandie par Socrate et Platon, voit dans la conduite des événements autre chose qu'une force aveugle et nécessaire. En même temps, le point de départ changea ; on ne remonta plus de l'univers à Dieu, mais de l'homme à Dieu. L'homme a en lui-même les idées de justice, d'éternité, d'immortalité, et il sent qu'il n'est lui-même ni la justice, ni l'éternité, ni l'immensité ; et cependant il ne

peut avoir l'idée de ce qui n'est pas : donc il y a un être qui possède en lui-même ces qualités, et cet être, c'est ce qu'il appelle Dieu. Voilà donc Dieu prouvé par les idées comme il l'était primitivement par le spectacle de l'univers.

Le christianisme ne cherchera pas tant à prouver Dieu qu'à nous le faire aimer, en nous peignant sa bonté ; admirer, en énumérant les effets de sa puissance. La philosophie, fille du christianisme, prouvera encore Dieu par les idées, il est vrai ; mais ce n'est pas tant sur son existence qu'elle portera ses méditations que sur ses attributs. Pour elle, énoncer l'idée de Dieu, c'est le prouver, puisque l'on ne peut avoir l'idée de ce qui n'est pas. Les anciens avaient déjà parlé de l'intervention de la Providence divine dans la direction des événements humains, mais ils n'avaient donné d'autre but à ces événements que le bon plaisir de la divinité. Bossuet nous y fera voir un dessein de Dieu pour la propagation de l'Évangile et la régénération du genre humain. La philosophie du dix-huitième siècle y voit le développement et le perfectionnement de l'homme comme individu et comme être social.

Qu'avons-nous besoin de parler de l'histoire qui, reposant sur des faits qui changent à tous les instants, change de toute nécessité. Cependant, dans la manière même de raconter les faits et d'en apprécier les causes et les instruments, que de différence entre les divers historiens ! Simple, naïve et presque homérique avec Hérodote, l'histoire nous fait connaître les grands hommes par les détails les plus minutieux, par ses entretiens, par d'agréables causeries. Elle a pour but le beau moral. Thucydide est l'historien politique remontant aux causes des événements. Les nombreuses harangues dont il a entremêlé son récit nous dévoilent les idées, les mœurs des peuples et des hommes qui les dominent. Chez les Romains, l'histoire n'a plus pour but que de nous peindre les actions courageuses afin de nous porter à la vertu. Ce que Tite-Live recherche avant tout, c'est de louer le peuple-roi et de montrer qu'il est digne de commander à l'univers. Le sentiment qui domine l'historien est, si nous

osons nous servir de cette expression, un égoïsme national. Avec Tacite reparait le genre philosophique et satirique. Il peint les mœurs des Germains pour les faire contraster dans leur austérité avec la mollesse et la dissolution du peuple romain.

Parmi les peuples modernes, l'histoire a singulièrement varié dans ses formes. Récit simple et fidèle d'abord, sans but ni système, mais aussi sans vivacité, Bossuet la ramène bientôt à la forme philosophique que Voltaire a suivie, mais avec de tout autres vues. Le dix-neuvième siècle, qui a pu apprendre dans les grands bouleversements qui l'ont inauguré, le secret des révolutions, des républiques anciennes et des mouvements populaires, tout en conservant la forme philosophique, a su lui donner quelque chose de ce qui fait la vie et le mouvement des histoires anciennes. Et parmi tous nos historiens modernes, que de différence dans leur manière d'apprécier les mêmes faits, les mêmes événements !

Si de l'histoire, si variée dans sa forme, nous portons nos regards vers l'homme lui-même avec ses caractères, ses mœurs et ses passions, quelle diversité ne devons-nous pas rencontrer dans le genre de littérature qui en est l'expression ? Sans doute, il y a dans le cœur humain quelque chose d'éternel, d'immuable et qui fait le fond même de notre nature : ce sont les passions, si bien décrites il y a vingt siècles par Aristote. Mais ces passions, les mêmes dans leur essence, ont cependant subi de profondes modifications dans les détails selon les temps, les lieux et les circonstances. Examinons les changements qu'a éprouvés, dans son expression, le sentiment de l'amour de la vie. Iphigénie chez Euripide regrette la vie ou plutôt le spectacle de la nature, le ciel pur et serein, la clarté éblouissante du beau climat de la Grèce, et ses regrets, exprimés sur un théâtre en plein air, d'où les spectateurs pouvaient jouir du soleil étincelant et du plus beau spectacle que puisse offrir la nature, ces regrets avaient de l'à-propos. L'Iphigénie moderne pouvait-elle exprimer des regrets pour la beauté du ciel et l'éclatante lumière du soleil sur un théâtre où la vue ne s'étend

pas au delà de l'étroite enceinte où sont réunis les spectateurs, et qui n'a pour tout soleil que les luminaires suspendus à la voûte de l'édifice ? Du reste, ce qui nous attache à la vie, ce n'est pas tant la beauté du ciel que les agréments de la société. Aussi l'Iphigénie de Racine regrette-t-elle surtout la vie de société, la vie de famille, la gloire et le bonheur d'être épouse et mère. Et l'amour, cette passion vraiment théâtrale, dont les Grecs ont fait si peu d'usage pour leur théâtre et pour leurs grandes compositions épiques ; l'amour, dont Virgile nous fait déjà un tableau si vif dans son *Énéide* ; l'amour, cette passion dont

La sensible peinture

Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre,

n'a-t-il pas été pour nous une source inépuisable de tragique ? N'a-t-il pas subi toutes les variations, toutes les modifications possibles ? Phèdre, Bérénice, Chimène, Camille, etc..., ne sont-elles par autant de types très-différents de la même passion ?

Molière a traduit sur le théâtre les mêmes travers et les mêmes ridicules que Plaute et Térence, et cependant il n'a pas cessé un instant d'être original dans *l'Avare* et dans *l'École des Maris* ; bien qu'il imitât alors *l'Avare* de Plaute et les *Adelphes* de Térence. Il a été original, parce qu'en peignant le vice de l'avarice et les abus d'une éducation trop sévère, il peignait d'après la société de son temps. Du reste, il nous apprend lui-même le secret de son art lorsqu'il dit : « Je n'ai plus que faire d'étudier les anciens, je n'ai qu'à lever les yeux tout autour de moi. » De nos jours, nous aurions des traits nouveaux et différents à ajouter à *Tartuffe* et au *Bourgeois gentilhomme*. D'un autre côté, Ésope et Phèdre ont-ils empêché notre illustre et inimitable la Fontaine de donner à la Fable une forme nouvelle ? d'en faire une espèce de drame aux cent actes divers ? Qui ne connaît aussi les formes variées qu'a revêtues la satire depuis Lucilius, le vengeur de la vertu, depuis Horace, l'ennemi déclaré des mauvais poètes, depuis Juvénal, le

peintre éloquent des vices honteux de son époque, et le moraliste Perse, jusqu'aux longues, mais souvent sanglantes, diatribes de nos troubadours et de nos trouvères, jusqu'à la verve malicieuse et naïve de Rabelais, la muse un peu ordurière de Regnier, aux lettres éloquentes à un provincial, au bon sens de Boileau et aux pamphlets de Paul-Louis Courier ?

Ainsi, loin d'être du sentiment de la Bruyère, nous pensons, au contraire, avec les hommes les plus éminents de notre temps, que l'esprit humain est toujours le même au fond, mais éprouve des variations selon les temps, les lieux et les climats, et que par cela même la littérature, qui n'en est que l'expression, doit varier aussi, et varie en effet, dans chaque siècle et chez tous les peuples, et que dans tous les temps il y aura quelque chose de neuf à dire pour les écrivains, les poètes et les philosophes. La Bruyère lui-même n'a-t-il pas su être neuf et original après Théophraste ?

C. D.

XII

SUJET.

Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. LA BRUYÈRE.

DÉVELOPPEMENT.

Ces paroles seraient pleines de découragement pour l'homme de génie, si elles pouvaient être un instant acceptées dans toute leur rigueur. Heureusement qu'il n'en est pas ainsi. Il est plus raisonnable de les considérer comme une précaution oratoire de la part de la Bruyère, et peut-être aussi comme un aveu qui échappe à sa secrète ambition d'écrivain original. Qui sait même si, en écrivant ces lignes, l'auteur des Caractères ne pensait pas un peu aux détracteurs de l'antiquité ? Qui sait s'il ne voulait pas rabaisser leurs prétentions en rapportant implicitement à

la littérature ancienne le mérite des œuvres originales? C'était le temps des discussions brûlantes sur les Anciens et les Modernes, et l'on n'a pas oublié que la Bruyère, comme tous les hommes supérieurs de son temps, ne se prononçait pas en faveur des derniers. Mais quel que soit le motif qui lui ait inspiré cette pensée, examinons ce qu'elle peut avoir de vrai, ou tout au moins de vraisemblable.

« L'art, a dit avec beaucoup de raison J. Chénier, est semblable à la nature son modèle : il a des règles comme la nature a des lois ; il n'a point de bornes, puisque la nature est infinie. » Oui assurément, la nature est la source de toute création originale ; aussi est-ce là que l'art, quelles que soient d'ailleurs ses manifestations, doit aller puiser, s'il ne veut pas vieillir et tomber dans l'uniformité. Pour qui ne verrait pas dans les objets qui s'offrent à nos méditations

« Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers, »

pour celui-là, en effet, l'art pourrait avoir dit son dernier mot à nos devanciers, et surtout à l'antiquité grecque. La Grèce n'est-elle pas la patrie d'Homère et de Platon, d'Eschyle et de Sophocle, de Thucydide et de Démosthène? La Muse, comme dit Horace, ne lui a-t-elle pas donné le génie et l'éloquence?

« *Gravis ingenium, Gravis dedit ore rotundo*
Musa loqui... »

Sa bouche et sa plume ont tout célébré. Mais faut-il en conclure que tout est dit, et qu'on a épuisé dans leur source les formes infinies du beau et du vrai? L'homme de génie jettera-t-il sa plume au vent, parce qu'Homère et Pindare nous ont laissé, dans une langue harmonieuse, des ouvrages immortels? « Si Virgile, dit Fénelon, n'avait osé marcher sur les pas d'Homère, si Horace n'avait pas espéré de suivre de près Pindare, que n'aurions-nous pas perdu! » Non, le véritable écrivain trouvera dans le silence de ses méditations des formes neuves et originales. La nature, œuvre

de Dieu, lui offrira dans tous les temps, avec des types éternels, l'empreinte divine dont elle porte les traits, et l'art, entre ses mains, deviendra l'interprète docile de ses sublimes découvertes. Sans doute, dirons-nous avec Buffon, « l'esprit humain ne peut rien créer ; mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements durables des monuments éternels. »

Voilà précisément ce que l'étude attentive de la nature produisit au dix-septième siècle, époque de grandeur et d'originalité, s'il en fut jamais ! Poètes, orateurs, historiens, moralistes, philosophes, toutes les gloires enfin s'élevèrent à des hauteurs que le génie grec lui-même n'avait point dépassées. Qui voudrait affirmer cependant que cette grandeur ne fut pas la nôtre, et que, dans ce magnifique épanouissement de toutes les forces de la pensée, nous n'avons été que les serviles imitateurs de nos devanciers ? Descartes n'a-t-il fait que rajeunir les Catégories d'Aristote, lui qui, par un prodige de réflexion, créa la Méthode, c'est-à-dire, l'œuvre la plus étonnante que la philosophie ait jamais produite ? Et que penser de Pascal, qui le suivit et le compléta ? L'antiquité peut-elle présenter un seul homme qui ait pénétré aussi avant dans les vérités éternelles ? Bossuet n'était-il qu'un imitateur de Démosthène, quand il parlait avec tant d'éclat devant les grands de la terre, du néant, de la mort et de l'éternité ? Et que ne dirions-nous pas de Corneille et de Racine, qui établirent la grandeur de notre scène sur des chefs-d'œuvre dont l'antiquité bien souvent ne fournit que le sujet ? de Molière, que Boileau regardait comme le plus grand écrivain d'un siècle où ils furent si nombreux ? de la Fontaine, qui créa pour ainsi dire l'apologue, tant il se montra supérieur à ceux qui l'ont précédé ? Enfin la Bruyère lui-même, et peut-être plus que tout autre, n'a-t-il pas prouvé qu'avec du génie, on peut encore, en imitant, faire oublier son modèle ? Il est vrai qu'en mettant

la main à ses Caractères, il put craindre de tomber dans la monotonie, écueil ordinaire des ouvrages de ce genre. Il étudiait l'homme, c'est-à-dire un fonds qui est resté le même depuis sept mille ans, malgré les changements de toute nature au milieu desquels il s'est trouvé. Mais il sentit le danger, et sut l'éviter en écrivain de génie qu'il était. Si, à l'exemple de Montaigne et de la Rochefoucauld, la Bruyère se fût occupé de l'homme en général, de l'homme de tous les temps et de tous les lieux, il est probable qu'il n'eût jamais rencontré cet art infini avec lequel il sait fixer l'attention par l'originalité des tours, ou la réveiller par une inépuisable variété. Mais c'est l'homme de son temps qu'il a pris pour objet de ses peintures; c'est le courtisan, l'homme de robe, le financier, la femme du monde qui sont venus tour à tour poser devant lui, et offrir à sa plume toutes ces différences de caractères qu'ils recevaient du milieu social où ils étaient placés. Tel est le fonds auquel s'arrêta la Bruyère, et l'on peut dire que ce choix seul est déjà un trait de génie. Qu'on le suive maintenant dans son œuvre; qu'on étudie ces cadres ingénieux, ces tours variés, ces expressions piquantes, et qui empruntent parfois tant de prix à la place qu'elles occupent, et l'on verra qu'en pensant ce que bien des gens avaient pensé avant lui, l'auteur des Caractères est parvenu à force de talent à donner à ses pensées une forme neuve et originale. Ses portraits surtout nous le montrent suivant pas à pas les indications de la nature. Aussi sont-ils dans toutes les mémoires. Qui n'a pas lu ceux du riche et du pauvre? Giton a le teint frais, l'œil fixe et assuré; il se croit des talents et de l'esprit.... Il est riche. Phédon a les yeux creux, le teint échauffé.... Il est pauvre. » Quelle peinture que celle de ce vieillard presque mourant qui a la manie de planter et de bâtir! « Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit, il n'en a point; ni pour ses héritiers, personnes viles et qui sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain! » La Bruyère avait fait de l'art des contrastes une étude approfondie. Personne plus que lui n'a eu le secret de faire

valoir sa pensée par ces oppositions de sentiments et d'idées qui mettent en relief tous les objets, et répandent sur un tableau le mouvement, la couleur et la vie. C'est qu'il savait bien que les grands effets, dans les lettres comme ailleurs, ne s'obtiennent qu'à ce prix. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'apologue de Zénobie, le fleuriste, l'amateur de prunes, morceaux achevés, où souvent au contraste s'ajoute la plus fine malice, la plus mordante ironie. Boileau, dit-on, reprochait à la Bruyère d'avoir, dans son ouvrage, évité les transitions, et de s'être ainsi affranchi de ce qu'il y a de plus difficile dans l'art d'écrire. Nous comprenons ce reproche de la part d'un homme qui, tout grand qu'il est, ne fut pas toujours très-heureux dans le choix de ces formules destinées à unir entre elles les parties du discours. Mais il est probable qu'en écrivant son livre, la Bruyère n'a guère songé à cette difficulté. Nous croyons plutôt qu'il adopta ce plan, parce qu'il répondait mieux aux exigences de son sujet. L'emploi des transitions, dans un ouvrage qui peut s'en passer, eût nui à l'intérêt sans profit pour la beauté littéraire. L'auteur des *Caractères* peut donc parfaitement se justifier de ce reproche, et je dirai même que nous devrions lui savoir gré de l'avoir mérité. Plus libre dans ses allures, il peut « changer avec une extrême mobilité de ton, de personnage, et même de sentiment, en parlant cependant des mêmes objets. »

Ainsi il n'est donc pas vrai que tout est dit, et qu'on vient trop tard.... La Bruyère, avec tous les grands écrivains, ses contemporains, est un exemple éclatant du contraire. Il n'y a que l'homme médiocre qui vient toujours trop tard, et peut se plaindre que tout est dit, parce qu'en effet il n'a rien à dire.

EM. G.

XIII

SUJET.

Racine répond à la Fontaine, qui, en lui envoyant le manuscrit de Philémon et Baucis, s'était accusé de son peu d'invention.

DÉVELOPPEMENT.

La Fontaine, merci. Philémon et Baucis
Me sont, ce matin même, arrivés en amis,
Un accueil bienveillant ne leur a point fait faute.
Vous me les adressez; je suis de droit leur hôte.
C'est plaisir; et je veux leur faire tour à tour
Visiter de ce pas les salons et la cour.
Mais, à vrai dire, ami, j'ai peur que la grand'ville
Ne vaille pas pour eux leurs Pénates d'argile.
Qu'y rencontreront-ils, dont la rusticité
Plaise à leurs cœurs amis de la simplicité?
Des mœurs dont la décence est parfois peu sévère,
L'abus du bel-esprit mal guéri par Molière,
Des fâcheux, quelques bons, beaucoup plus de méchants.
Dieu! qu'ils vont regretter le calme heureux des champs!
Et comme à leurs vallons je les renverrais vite,
Si je n'aimais point tant les avoir dans ma suite!
La Fontaine, merci. Car le charme vainqueur
De votre livre, ami, c'est d'aller droit au cœur.
Philémon et Baucis vivront dans la mémoire
De tous ceux qui chez vous liront leur douce histoire;
Et vos faciles vers, se suivant sans effort,
Auront toujours l'attrait de l'antique âge d'or.

Et cependant, ami, vous doutez de vous-même,
Vous osez condamner, alors que chacun l'aime,
De ces vers enchanteurs l'aimable fiction.
Vous craignez de manquer parfois d'invention.
Eh quoi! toujours le même! eh quoi! toujours ces craintes,
Qui, d'un autre, seraient coquetterie et feintes.

Désespoir de conteur, qui, le beau feu passé,
Reconnaît mal le rêve un instant caressé!
En ceux-ci, c'est orgueil ; en ceux-là, modestie.
Aussi, pour aujourd'hui laissez-moi, je vous prie,
Quand vous vous accusez, dédaignant vos avis,
Consulter là-dessus Philémon et Baucis.

Ils me diront bien mieux si vous avez su rendre
De leurs longues amours l'accord paisible et tendre,
Si seul, en parlant d'eux, votre cœur a parlé
Et si, pour cette fois, Homère est égalé.

Ovide, dites-vous, dans ses *Métamorphoses*,
A Rome, au temps jadis, a peint semblables choses.
Je le sais, mon ami. Mais est-ce une raison
Pour que d'imitateur vous méritiez le nom ?
De ce que deux auteurs se sont par aventure
Rencontrés dans le champ commun de la nature,
S'ensuit-il que celui qui ne vient qu'en second
Soit, pour ce seul méfait, privé d'invention ?
Qu'est-ce donc que la vie, en plaisir comme en peine ?
La répétition des mêmes jeux de scène.
Et, pour vous présenter des exemples plus hauts,
Quand vous voyez verdir, au printemps, les coteaux,
Quand Avril vous rapporte en passant, chaque année,
La nouvelle saison dans son cours entraînée,
Lui-même que fait Dieu, sinon se répéter ?
Tant il est difficile à quelqu'un d'inventer !
Les objets sont restreints ; toute la différence
Est dans l'art personnel d'exprimer ce qu'on pense.
Ovide, j'en conviens, a pénétré jadis
Sous le toit où vivaient Philémon et Baucis.
Avec charme il a peint la vie hospitalière
Des heureux habitants de la pauvre chaumière,
Loin des palais de marbre et du luxe des cours.
Mais Ovide est Ovide, et reparaît toujours.
Au soin du naturel son esprit mal à l'aise
A besoin en ses vers d'accueillir l'antithèse,
C'est le fruit défendu qui charme les salons

Où pénètrent déjà les déclamations.
Le poète, après tout, ne veut pas qu'on l'oublie.
C'est justice. Il faut plaire à Camille, à Julie.
L'art n'est qu'un accessoire, et la première loi
Pour l'auteur est de faire un peu parler de soi.
L'esprit est le marteau, la matière est l'enclume;
Le coup porte; un trait part à l'instant sous la plume,
Trait charmant, je le sais, mais enfin c'est un trait,
Et je n'en veux point voir dans un pareil sujet.
Si c'est là, mon ami, ce qui vous désespère,
De ne pas avoir eu la main assez légère
Pour cueillir en chemin ces jolis ornements
Qui gâtent à loisir les plus vrais sentiments,
Libre à vous d'en gémir. Pour ma part je préfère
Au Philémon d'Ovide un Philémon vulgaire,
Qui n'ait point tant de sel en sa simplicité,
Et se tienne plus près de la réalité.
Notre couple champêtre était par trop rustique
Pour avoir de l'esprit : du cœur, cela s'explique.
C'est ce qu'en vous je trouve, et, sans invention,
Vous m'avez plus touché par la simple raison.
Philémon et Baucis sont tels qu'ils devaient être.
Quand je les vois chez vous, je crois les reconnaître.
Que voulez-vous de plus? Ainsi donc désormais
Imitez la nature et n'inventez jamais.

La nature!... C'est là le maître que doit suivre
L'auteur qui dans les temps aspire à se survivre.
Les choses d'ici-bas ne durent qu'un moment :
La nature, elle seule, est éternellement.
C'est elle que prenait autrefois pour son guide
Un poète romain contemporain d'Ovide.
Celui-là n'allait pas, avec un manuscrit,
Faire chez les Cathos assaut de bel esprit.
C'était un sage, aimant les champs, fuyant la ville,
Arme sensible et tendre; — il s'appelait Virgile.
Il s'appelait Virgile, et quittait les cités
Pour gagner quelque coin des bois peu fréquentés;

Et là, seul, ignoré, dans la nature amie,
Il écoutait tout bas la voix de son génie,
Puis, après quelque temps de méditation,
Il donnait libre cours à l'inspiration.

Assis à l'ombre, au bord d'un ruisseau d'eau courante
Où venait voltiger l'abeille murmurante,
Il prenait, doux rêveur, tablettes et stylet,
Et, sans perdre un moment en hâte il écrivait
Les pages qu'il lisait dans les forêts antiques.
C'est ainsi qu'il a fait, ami, les *Géorgiques*.

Eh bien ! je sais quelqu'un tel que Virgile, ami.
Je connais un rêveur, qui, fuyant comme lui
Des palais et des cours l'ennuyeuse étiquette,
Des champs et des forêts cherche l'ombre secrète,
La Fontaine, c'est vous. Ami, vous le savez,
Les éloges, chez moi, sont parfois réservés ;
Je ne connais en rien de plus sotte méthode
Que tous les compliments de nos gens à la mode,
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Qu'Alceste a fustigés en si vertes façons.
Mais vous doutez de vous ; c'est à moi de vous dire :
Ami, contez encore, et reprenez la lyre.
Contez ; jamais conteur n'a fait entendre aux cieux
Contes mieux inspirés et plus harmonieux.
Soit que, sous les couleurs d'un naïf apologue,
Vous fassiez converser, par un heureux dialogue,
Chevaux, chiens et lions, renards, singes et loups,
Toutes bêtes d'esprit philosophant chez vous ;
Soit que vous préféreriez, remontant en arrière,
Nous peindre, comme ici, l'humanité première,
Contez. Vous avez fait Philémon et Baucis ;
Eh bien ! contez encore et donnez-leur des fils.
Laissez dire les sots jaloux de votre gloire,
Qui, par bonté de cœur, voudraient vous faire accroire
Que vous êtes comme eux, manquant d'invention.
Fable et conte chez vous auront toujours raison.

F. H.

XIV

SUJET.

Développer le passage suivant de Voltaire sur les caractères de la Bruyère : « Ce livre baissa dans l'estime des hommes, quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. »

DÉVELOPPEMENT.

M. de Malezieux disait à la Bruyère qui lui avait communiqué ses *Caractères* : « Voilà un ouvrage qui vous attirera beaucoup d'ennemis et beaucoup de lecteurs. » En effet, la Bruyère a peint l'homme de son temps ; il a étudié la cour et la ville, il est entré dans le conseil des grands, il a apprécié l'œuvre de ses contemporains ; rien n'a échappé à la pénétration de son esprit : il a saisi les erreurs, les défauts, les ridicules de chacun, et il a fait des portraits dont la ressemblance avec certains personnages du temps était frappante. Dès lors les passions furent soulevées. « Le peuple n'a pas d'esprit, et les grands n'ont pas d'âme, » dit la Bruyère. On s'irrita d'un tel jugement ; néanmoins on lut avec avidité cet ouvrage d'un genre tout nouveau. Puis l'intérêt parut décroître, à mesure que les années s'écoulèrent et que les hommes de l'époque disparurent. Cependant l'œuvre de la Bruyère nous attache encore aujourd'hui. Nous y voyons autre chose que des personnalités d'un autre âge : nous y voyons peint au vif l'homme de tous les temps.

On s'explique facilement la vogue qu'eut ce livre au dix-septième siècle, quand on y trouve tant d'allusions au travers de certains hommes. La Bruyère, en publiant ses *Caractères*, présentait à la société de son temps un miroir où elle pouvait se contempler : les grands, les personnes de distinction, les beaux esprits, les méchants écrivains y avaient leur place. Certes chacun ne s'y voulait point voir

ouvertement ; mais dans le fond de son cœur chacun s'y reconnaissait ; et tout en gardant rancune à l'auteur d'une ressemblance si parfaite, on aimait à lire dans ce miroir ; car on ressentait un secret plaisir d'y voir le voisin dans son naturel. On trouvait dans le personnage de *Plancus* des traits qui rappelaient Louvois ; dans la personne de *Théodote* « avec un habit austère et une mine comique », on était heureux de se représenter l'abbé de Choisy. *Théophile* avec sa « manie de gouverner les grands » faisait penser à l'abbé de Roquette, *Théagène* au grand prieur de Vendôme ; l'homme à qui « il coûte moins de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut » à Harlay Chanvalons. On rencontrait tous les jours dans les salons des gens comme *Arrias*, l'homme universel, le nouvelliste par excellence, qui sait tout, qui a tout vu ; des hommes semblables à *Cydias* le bel esprit, habile fabricant de vers à l'heure, ayant toujours sur le métier quelques stances ou quelques sonnets. Le style vain et puéril de *Dorilas* et de *Landburg* avait une singulière ressemblance avec celui de l'historien Varillas, et celui du père Mainbourg qui, suivant l'expression de M^{me} de Sévigné, avait ramassé tout le délicat des mauvaises truelles. Ce sont toutes ces allusions aux défauts, aux travers et aux ridicules de certains personnages du temps qui intéressaient si vivement la société du dix-septième siècle. Mais quand ceux qui étaient si finement attaqués, furent morts, que toute une génération fut passée, on s'attacha peut-être moins à la lecture des *Caractères*, parce qu'on prenait moins goût à ces attaques contre des personnages qu'on n'avait pas connus.

Cependant on n'oubliera jamais ce livre ; car il n'y a pas que l'homme d'une époque qui y soit représenté : l'homme de tous les temps y est peint en traits immortels. Dans son genre, comme Molière dans le sien, la Bruyère n'a pas fait seulement le portrait d'un homme ; il a su abstraire les défauts et les vices de chacun, les personnifier, créer des types qui restent, parce qu'ils sont vrais. Toujours il y aura des personnages comme *Arsène* qui « du haut de son esprit

contemple tous les hommes » ; la société du dix-septième siècle en avait beaucoup ; celle du dix-huitième n'en manquait pas ; la nôtre aussi a les siens. On sera toujours exposé à rencontrer « un homme mal élevé qui gêne tout le monde », un *Gnaton* pour qui la table est un râtelier ; un *Cliton* qui « semble né pour la digestion » ; un *Téléphe* qui « ne mesure pas et ne se connaît pas ». Dans les personnes de service qui « blanchissent auprès des grands dans la pratique des bons mots qui leur tiennent lieu d'exploits dont elles attendent la récompense », on ne verra pas seulement un duc de Lafeuillade, mais tous ceux qui cherchent à obtenir les hautes charges qu'ils ambitionnent, en amusant les princes. Il n'y a pas que le duc de Brancas qui soit connu pour ses distractions : *Ménalqua* est partout et vit toujours. Que dire d'*Onuphre*, que, par une singulière ironie, la Bruyère a placé dans le chapitre de la mode ? Sous un roi athée on verrait certainement des athées, comme sous un roi religieux on a vu plus d'un dévot « de place »

Armant d'un fer sacré son hypocrite audace.

On lit toujours un ouvrage où sont tracés des caractères d'une vérité si vivante.

Si donc, comme l'a bien dit Voltaire, ce livre baissa dans l'estime des hommes, quand une génération entière, attachée dans l'ouvrage, fut passée, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. La vérité des *Caractères* jointe à la beauté de l'expression fait la vie de cette œuvre. Toutes ces pensées si fines, si pénétrantes, renfermées dans un tour vif, concis, délicat ne sauraient sortir de la mémoire d'un peuple. Ce livre est un de ceux qui passent à la postérité : c'est un bien durable et à toujours « *κατὰ εἰς αἰῶν* », comme dit Thucydide.

G. V.

XV

SUJET.

*Lettre écrite en 1650 par un habitant de Dreux à Corneille,
(après la mort de Rotrou).*

DÉVELOPPEMENT.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, et c'est pour accomplir un triste message que je prends la liberté de vous écrire. J'ai à vous annoncer la mort d'un homme qui vous a bien aimé, si l'on en juge par la place que vous occupiez dans sa pensée, lorsque, déjà mourant, il nous parlait de vous en des termes que je n'oublierai jamais. Vous savez que Rotrou avait quitté Paris pour venir au secours de sa malheureuse ville où le devoir l'appelait. Hélas ! la mort l'y attendait aussi ; mais il l'avait cherchée : il ne s'en plaignit pas ; il ne tarda pas à succomber, après tant d'autres, au terrible fléau, et cette nouvelle perte a plongé les habitants de Dreux dans la consternation.

Vous aussi, monsieur, j'en suis sûr, vous en serez cruellement frappé ; car on ne peut avoir connu si longtemps Rotrou sans l'aimer de toute son âme ; l'affection que lui portaient ses amis était doublée de l'estime qu'inspirait son caractère, et l'on s'abandonnait aux douceurs de son commerce avec d'autant plus de confiance que l'on était sûr de devenir meilleur en le fréquentant. Je ne sais rien de plus beau que ce merveilleux accord d'un grand caractère et d'un grand talent ; c'est pour nous une impression pénible, quand nous rencontrons un esprit supérieur uni à une âme petite et basse ; nous avons un tel culte pour les grands hommes que nous souffrons de voir l'éclat des plus beaux talents terni par les vices du cœur. Chez Rotrou, l'âme était à la hauteur de l'esprit. Vous avez pu apprécier sa droiture, sa sincérité, sa justice. Avec quelle bonne foi il reconnaissait les qualités de ses rivaux, de ses maîtres,

dans cette noble et difficile carrière du théâtre ! C'est là pourtant, plus que dans tous les autres arts, qu'on a peine à se défendre de l'envie ; c'est là qu'il en coûte le plus d'avouer la supériorité d'autrui ; vous le savez mieux que personne, vous, monsieur, qui avez vu souvent de misérables cabales s'attaquer à vos chefs-d'œuvre, et les dénigrer en dépit de l'admiration universelle : lutte éternelle de la médiocrité jalouse contre le génie ! Rotrou, au contraire, était là, près de vous, dans les mauvais jours, relevant votre courage, et vous rassurant contre d'injustes critiques par les éloges enthousiastes qu'il accordait à vos ouvrages. Que de fois son amitié vous a soutenu et consolé ! c'est qu'il vous parlait d'avance le langage de la postérité. Qu'elle est touchante cette intimité qui unit deux grands hommes, et qui les aide réciproquement à supporter les ennuis et les dégoûts inséparables de leur profession ! qu'il fait honneur à tous deux, cet affectueux nom de père que vous lui donniez ! « Mon père, » disiez-vous ; mais lui repoussait doucement ce titre ; il s'en disait indigne ; c'est à vous qu'il devait tout. Et, en effet, monsieur, l'heureuse influence que vous avez exercée sur lui est évidente ; avant la merveille du *Cid*, notre ami n'avait pas donné la mesure de son talent ; ses premières pièces sont des imitations des Grecs, des Latins, des Espagnols, mais j'ose dire qu'il n'avait pas égalé les anciens dans ses tragédies, et que, dans ses comédies et ses tragi-comédies, il n'avait pas fait toujours d'heureux emprunts au théâtre espagnol, si mélangé de qualités et de défauts. Mais le *Cid*, en montrant à la France des beautés jusqu'alors inconnues, en ouvrant à la tragédie des horizons nouveaux, révéla à Rotrou des secrets qu'il devait bientôt mettre à profit, et ce sont les modèles que vous aviez donnés qui ont mûri et développé son génie. Il peignit après vous les grandes luttes de la passion et du devoir, les terribles assauts que l'une livre à notre faiblesse, et l'énergique résistance que l'autre leur oppose, dans les âmes héroïques ; il puisa dans vos pièces des inspirations, et tout le monde a dit, lui-même le premier, que nous de-

vions Wenceslas au *Cid*. On s'est plu de même à rapprocher Saint-Genest de votre *Polyeucte*, et tout le monde a comparé ces deux types admirables du martyr chrétien. Ce n'est pas seulement dans le choix des sujets qu'il vous imita ; il chercha aussi à rendre sienne la langue que parlaient vos héros. Il renonça aux pointes, aux concetti, à tous ces jeux d'esprit d'importation étrangère qui déparaient ses premières pièces ; il sut prendre vos tours et vos formes de langage ; il fit, lui aussi, de ces tirades que la voix publique a justement appelées cornéliennes : c'est la louange à laquelle il était le plus sensible.

Ces tirades, monsieur, témoignaient non-seulement d'un grand talent d'écrivain, mais d'une âme peu commune ; tant de noblesse dans les idées, tant d'élévation dans les sentiments qu'il prêtait à ses personnages, ne pouvait partir que d'un grand cœur, et en effet, quand le cœur est bas, il me semble que le vers doit s'en ressentir toujours : c'est ce qu'on ne peut s'empêcher de croire en voyant des poètes tels que vous et lui. Rotrou était digne de célébrer en vers admirables le martyr de saint Genest ; car il a lui-même donné l'exemple du martyr ; et nul n'oserait l'accuser d'avoir exagéré l'intrépidité du chrétien en face de la mort, ni de lui avoir prêté des sentences déclamatoires, car il fut lui-même aussi ferme que son héros. A la première nouvelle qu'il eut de cette fatale épidémie, il accourut ici sans hésiter un instant, sans songer qu'il trouverait peut-être la mort, ou plutôt, en y songeant et en s'y préparant. A peine arrivé, il avait déjà visité tout le monde ; il soignait lui-même les malades, et relevait le courage des autres ; il prodiguait à tous des consolations ; mais il s'exposait plus que personne ; ses amis le suppliaient de ménager un peu plus sa vie, dans l'intérêt même de ses concitoyens : il nous répondait qu'il connaissait ses devoirs de magistrat et de chrétien. Que vous dirai-je enfin, monsieur, le malheur que nous craignons tous arriva ; et il fut bientôt atteint mortellement. Ses derniers instants furent admirables de courage et de sérénité ; c'est alors que votre souvenir lui

revint, et ne le quitta plus ; il nous pria de vous avertir de sa mort, et on entendit votre nom dans les derniers mots que put prononcer sa voix défaillante.

Voilà, monsieur, l'homme que nous venons de perdre ; il est des renommées plus bruyantes, mais il n'en est pas de plus pures ; il y a des écrivains dont on parlera plus dans le monde, mais je crois que le nom de Rotrou peut suffire à illustrer une ville ; ce nom sera un éternel honneur pour sa patrie reconnaissante.

P. D.

XVI

SUJET.

De l'exagération dans les ouvrages de l'esprit.

DÉVELOPPEMENT.

Un ouvrage vient de paraître, la foule des esprits peu cultivés et peu capables de juger du véritable mérite d'une œuvre littéraire, le lit avec avidité, en vante la vie, le mouvement, l'originalité dans la peinture des caractères, l'expression forte et animée des passions ; les esprits sages, les hommes de l'art, au contraire, l'accusent de manquer de naturel et de vérité. Les hommes de l'art ont raison ; l'auteur s'est laissé emporter au delà du naturel, il est dans l'exagération. Quelles peuvent être les causes de ce faux goût que l'on retrouve même dans les plus beaux siècles des littératures ? Quels en sont les effets ? L'œuvre exagérée représente-t-elle encore l'état réel de la société dont toute littérature doit être l'expression ?

L'exagération dans les ouvrages de l'esprit vient le plus souvent, aux brillantes époques, de l'impuissance des auteurs à s'élever et à se maintenir au niveau des sublimes productions de leurs contemporains. Cependant comme ils veulent faire parler d'eux, ils se jettent dans le genre faux et bâtard du roman et semblent prendre à tâche de fouler aux pieds le naturel pour se lancer dans l'exagération. C'est ce genre de compositions que Boileau a si bien qualifié lorsqu'il a dit

« Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement. »

C'est encore de l'impuissance de se soutenir dans la sphère du naturel que nous vient ce poème où Saint-Amand

.... Poursuivant Moïse au travers des déserts
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Et cette Pharsale où Brébeuf

.... Entasse sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Parfois aussi l'exagération, dans l'expression surtout, vient de la pauvreté du langage pour rendre des idées nouvelles. C'est ce que l'on remarque surtout dans les époques de formation, témoin la plupart des productions du seizième siècle et quelques-unes du commencement du dix-septième, alors que Voiture et Balzac et tous les habitués de l'hôtel de Rambouillet, pleins d'une idée vague de cette grandeur qui fait l'originalité du dix-septième siècle, croyaient être véritablement grands en se répandant en un vain flot de phrases ambitieuses.

Mais c'est surtout au déclin des littératures, quand le cercle des idées élevées, des caractères et des passions a été parcouru, que règne l'exagération. En effet que reste-t-il à l'écrivain qui veut être original et remuer les esprits de son temps ? ou bien il doit aller se retremper à la source de l'esprit national, dans les auteurs naïfs du premier âge, et y rajeunir la langue vieillissante ; ou bien chercher des combinaisons nouvelles dans les passions et les caractères. Mais alors n'est-il pas à craindre que le peuple pour lequel il écrit, dont il recherche et ambitionne les suffrages, ne comprenne point ce langage nouveau et rajeuni, n'accuse l'auteur d'imiter, de copier ses devanciers ; ne repousse cette peinture naturelle des passions sur lesquelles il est blasé depuis longtemps ? Que va faire cet auteur qui brûle de se voir applaudir sur le théâtre, de se faire un nom dans les lettres ? Une idée soudaine se présente à lui. « Le peuple, se dit-il, est fatigué de la peinture des passions générales du

cœur humain dont l'idéal ne peut plus l'émouvoir. Ne serait-il pas possible de parler à son imagination, à ses sens ; de réveiller son âme engourdie en lui peignant de ces passions emportées, exagérées dont l'effet est de parler aux sens ? Parlons aux sens, puisque c'est le seul moyen de nous faire un nom. » Ainsi raisonne cet homme avide d'applaudissements. Et dès lors, loin cette scrupuleuse attention de Racine et de nos grands maîtres, de ne mettre l'amour que dans des âmes dignes de l'éprouver ! Une honnête femme, éprise d'un amour fidèle et pur, est chose trop commune, c'est dans une courtisane, dans une femme perdue que le poète dramatique va nous peindre un amour noble et élevé ! c'est dans une femme perdue, dans une prostituée qu'il mettra les sentiments sacrés de l'amour maternel ! Ne pourrait-on pas s'écrier avec le poète : Dans quelle âme la vertu va-t-elle se nicher ? Et encore que sont ces passions exagérées qu'on nous dépeint tous les jours ? Que sont ces sentiments ? des sentiments purement matériels, comme ceux de Triboulet dans *le Roi s'amuse* ? Adieu aux sentiments de l'amour paternel si nobles, si élevés et si fermes dans le père de Rodrigue, dans le vieil Horace, dans Agamemnon ! Piété filiale, ton image est trop pure ! amour maternel de Mérope et d'Andromaque, tu es trop grand pour des cœurs blasés ! Ces âmes corrompues t'ont avili !

Comment dépeindre ces sentiments forcés, ces passions dégradées par des cœurs indignes de les ressentir ? A une passion matérielle et brutale quelle autre expression peut-on donner qu'une expression fausse et matérielle ? Ce n'est plus cette expression de la douleur morale si noble, si digne, si calme, même au milieu de ses transports, que nous retrouvons dans les chefs-d'œuvre de Racine. Au contraire, le poète affecte même de donner à son style cet emportement qui fait que dans l'acteur chargé de représenter ce rôle : « *C'est le corps seul qui parle au corps* » et non une âme passionnée à un cœur qui sent au-dedans de lui-même les mêmes affections. Voyez les contorsions de l'actrice chargée du rôle de Lucrèce Borgia, dans la fameuse scène où Gennaro, fils de Lucrèce, sans le savoir, est sur

le point d'assassiner sa mère. Que dit-elle à son fils qu'elle avait sauvé avec tant de peine, à ce fils que travaille le funeste poison des Borgia, à ce fils qu'elle peut sauver encore? « Non, je vous dis que c'est impossible. Non, parmi les plus terribles idées qui me traversent l'esprit, jamais celle-ci ne me serait venue. Hé bien, hé bien! vous levez le couteau! Attendez, Gennaro, j'ai quelque chose à vous dire.

Gennaro : — « Vite! — Lucrezia : — Jette ton couteau, malheureux !

Jette-le, te dis-je ! si tu savais... Gennaro, sais-tu qui tu es? sais-tu qui je suis ? Tu ignores combien je te tiens de près... Faut-il tout lui dire ? — Le même sang coule dans nos veines, Gennaro ! tu as eu pour père Jean Borgia, duc de Gandia !

Gennaro. — Votre frère ! ah ! vous êtes ma tante ! »

Qu'est-ce que toute cette hésitation ? Qu'est-ce que cette demi-confiance qui ne peut sauver ni Lucrèce, ni son fils ? Entendez-vous Mérope, au moment où Egisthe va être frappé par les satellites du tyran. Elle oublie tous les dangers et s'écrie :

.... Barbare, il est mon fils ! »

Voilà l'amour maternel, tel qu'il doit être, noble, généreux, ne se répandant point en paroles inutiles ! Que Lucrèce ne parle-t-elle comme Mérope, elle eût sauvé son fils ! Mais c'eût été trop simple et trop naturel, et la scène n'eût pas été ensanglantée !

Que peuvent produire sur l'esprit ces exagérations dans les sentiments exprimés dans un style plus exagéré encore ? Interrogeons l'histoire, elle nous répondra le dégoût et l'ennui. Que sont devenus, en effet, tous ces romans fameux qui ne sont qu'un tissu d'affectation, de bizarrerie ? Depuis longtemps ils dorment dans la poussière ou servent, comme le dit notre grand satirique, à « habiller le poivre et la cannelle. » Interrogeons-nous nous-mêmes, s'il nous est jamais arrivé de lire un de ces auteurs

.... Nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Qu'est devenue la Pucelle, cette œuvre si galante dont Mme de Longueville a fait la critique en deux mots : *C'est beau, mais c'est ennuyeux*. Où sont tous ces romans du grand siècle dont les auteurs, craignant de ramper, se perdent dans les nues ? Qui lit Voiture et Balzac avec leur style ampoulé, leur recherche, leur affectation ? Rien de si fatigant, de si uniforme ! C'est toujours la même note qui résonne à l'oreille, quelque sujet qu'ils traitent. Que sera-ce donc quand l'instrument sera faussé ? quand au lieu d'une prétendue élévation, d'une idée de grandeur mal comprise, vous aurez des passions exagérées et fausses ? En effet, n'est-ce pas toujours la même manière, le même procédé que l'on retrouve dans les romans et dans les drames modernes, même dans les plus célèbres et les mieux conçus ? Une fois que vous connaissez un des ouvrages d'un auteur, vous pouvez juger sûrement de tous les autres. Au delà de la limite du naturel, il n'y a plus de distinction, tout se confond, tout se mêle : la colère, l'amour, la haine, l'ambition parlent le même langage. L'uniformité, la monotonie, voilà donc où mène l'exagération. Or, comme le dit Boileau :

Un style.... toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant condamner l'exagération dans les productions de l'esprit, si elle est l'expression de la société ? Mais précisément cette exagération, cette bizarrerie dans les caractères, cette exaltation frénétique dans les sentiments et dans les passions n'a point son modèle dans l'esprit général de la société. Elle n'a pour base que l'imagination blasée de quelques esprits malades et avides d'émotions fortes. Nous n'aimons ces héros de romans, ces scènes de carnage et de meurtre dont le théâtre abonde que sur le théâtre ou à la lecture. Et encore, les hommes de goût protestent-ils de toute leur énergie contre ces innovations funestes et dangereuses pour quelques imaginations qu'un transport soudain exciterait à mettre en pratique les maximes funestes mises en honneur dans ces ouvrages excentriques.

La vogue, nous n'oserions dire le succès, que quelques-

unes des œuvres du romantisme ont obtenue, est due moins à leur valeur réelle, qu'à une sorte de réaction contre ce qu'il y a précisément d'exclusif, d'exagéré dans les règles de la littérature classique. nous voulons parler du règne despotique des *trois unités*, contre lesquelles le grand Corneille s'est souvent si péniblement débattu, et dont l'effet est de forcer l'auteur à des invraisemblances et d'exclure du théâtre français la plupart des grands sujets de notre histoire nationale. Ce succès même est un argument nouveau en faveur de notre thèse, que l'exagération dans les ouvrages de l'esprit engendre l'uniformité et ne représente pas l'esprit de la société dont toute bonne œuvre littéraire doit être l'expression.

Voltaire avait bien raison de dire que la corruption du goût lui semblait proche depuis que le bizarre succédait au naturel. Qu'eût-il dit, hélas ! s'il avait vu ce déluge de productions incessantes qui inondent le domaine de la littérature depuis tant d'années, et que les gens de goût, les sages et les philosophes s'efforcent d'arrêter ? Sans doute, il se fût écrié : « Poètes, écrivains, vous croyez être neufs et originaux en peignant des exagérations, détrompez-vous, vos ouvrages ne dureront pas plus que vous ! L'impuissance de vous élever jusqu'à la nature idéale, de vous maintenir dans les limites de la raison, vous a fait choisir des sujets bizarres, exagérer, forcer l'expression ; vous avez parlé au corps, vos œuvres seront mortelles comme le corps. Vous n'avez point servi l'intelligence, elle vous dédaignera ; vous n'avez pas été utiles à la société en la fortifiant, en l'encourageant au bien, elle vous reniera ; vous avez trompé des âmes simples et candides, la postérité vous rejettera ; revenez donc de votre égarement,

Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix. »

C. D.

XVII

SUJET.

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses.

DÉVELOPPEMENT.

Parmi les productions du génie humain, les œuvres d'art sont celles qui prêtent le plus à la discussion. Qu'est-ce que l'art, en effet, sinon un ensemble de procédés qui nous servent à propager sympathiquement nos sentiments et nos pensées? Or, n'est-il pas évident que les impressions produites par les mêmes objets varient avec le caractère et les instincts de ceux qui les ressentent? Faites entendre à dix personnes une symphonie de Beethoven et demandez-leur ensuite de vous expliquer le sens de ces mélodieux accords, il est fort probable que vous obtiendrez dix interprétations différentes. C'est qu'en effet dans cet art divin qu'on nomme la musique, le sentiment qui anime l'auteur est souvent fort complexe, et alors il est difficile de chercher à le pénétrer sans l'altérer et le dénaturer en partie. Selon que tel point nous touche plus particulièrement et répond mieux à notre disposition d'esprit, nous nous y arrêtons et nous y complaisons en oubliant tout le reste. Tel est, en effet, l'esprit humain qu'il se laisse conduire plutôt par entraînement que par réflexion.

N'est-il donc pas possible de fixer dans les arts un point de perfection que l'artiste doit s'efforcer constamment d'atteindre? Oui, sans doute, et c'est précisément dans la faculté de sentir et d'apprécier cette perfection que consiste ce que l'on appelle ordinairement le *bon goût*. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et comme l'a si bien dit Voltaire, de même que le goût dépravé dans les aliments est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes, le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits

bien faits, de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au simple et au naturel. Le bon goût, d'après cela, se réduit à imiter la nature avec le plus de grâce, de force, de précision. Rien de plus facile en apparence, rien de plus difficile à rencontrer cependant, et comme le sens commun, le bon goût est chose la plus rare du monde.

Telle est cependant la qualité indispensable à celui qui se mêle de critique. Pour juger une œuvre, pour analyser et déterminer ce qu'elle a de bon ou de mauvais, pour en faire ressortir les beautés, pour en blâmer les défauts, ne faut-il pas être au plus haut degré doué de ce judicieux discernement, sans lequel l'esprit le plus intelligent ne sera jamais que faux et extravagant ? Examiner si une œuvre est conforme au bon goût, rechercher les idées principales qui en sont le fond, discuter les traits qui en relèvent la forme, voilà l'objet de la critique bien entendue et digne à tous les points de vue de cet éloge de Voltaire :

« La critique a du bon, je l'aime et je l'honore. »

Grâce à elle, le génie devient accessible à un plus grand nombre d'intelligences. Ce qu'un esprit peu habitué à la réflexion ne saurait apercevoir tout d'abord, elle le met en lumière et le fait briller de nouveaux feux. Enfin, juge sévère et incorruptible, elle défend les auteurs contre leurs propres faiblesses, elle les force à exercer sur eux-mêmes une vigilance continue et les empêche de tomber dans ces excès de hardiesse et ces images forcées que le succès semble parfois autoriser.

A côté de cette critique, dont le fondement est la recherche et le sentiment intime du beau, il en est une qui se réduit à un besoin insatiable de dénigrement. C'est elle que la Bruyère condamne avec raison. Engendrée le plus souvent par une sorte de dépit que les talents élevés inspirent à l'envie, elle s'attaque à ce que le monde vénère, et flétrit ce que l'admiration universelle a consacré. Au lieu d'éclairer les esprits sur le mérite réel d'une œuvre, elle cherche au contraire à y jeter le trouble et la confusion. Loin de les

aider à pénétrer les beautés cachées, elle s'efforce de voiler celles qui sont apparentes, alors qu'elle devrait seconder le travail de l'artiste, elle remplit son âme de découragement et contribue pour une bonne part à cette stérilité dont certains siècles ne sont malheureusement que trop frappés en fait d'art et de littérature. Heureux le génie qui a su s'élever au-dessus d'elle et l'écraser de sa supériorité ! Heureux celui que n'a pu atteindre le venin de ces écrivains méprisables, de ce *pâle pamphlétaire* dont parle le poète :

Qui, poussé par la faim du fond de son oubli,
S'en vient tout grelottant d'envie et d'impuissance
Sur le front du génie insulter l'espérance
Et mordre le laurier que son souffle a sali.

Les Molière, les Corneille et les Racine, ont, comme d'autres et plus que d'autres peut-être, ressenti ses atteintes. Eux-mêmes, ils eurent à lutter contre des esprits médiocres auxquels la malice avait prêté des armes terribles en apparence. Ils en ont triomphé ; mais combien en est-il, qui, arrêtés dans leur essor, ont été perdus pour leur époque et pour la postérité ?

Et quelle place une telle critique laissera-t-elle à l'admiration et à l'enthousiasme que doivent exciter dans les âmes les objets nobles et beaux ? Aucune, sans doute. Plus une œuvre sera belle, plus elle se verra exposée à cette résistance injuste qui ignore le respect dû au génie et se révolte contre toute espèce de joug. Tel mis en présence d'un tableau de Raphaël, au lieu d'admirer la pureté de son dessin, ira se préoccuper d'une draperie mal ajustée. Eh ! peu m'importe que Raphaël ait été un costumier mal habile, s'il nous émeut, s'il nous ravit, s'il nous transporte, si dans les traits sortis de son pinceau, il nous fait entrevoir un reflet de cet idéal auquel l'âme aspire, qu'elle peut concevoir, mais non pas connaître. Dans la Vénus de Milo faudra-t-il s'arrêter à l'insuffisance de l'ouverture des paupières, ou bien plutôt considérer cet harmonieux ensemble, ce mélange admirable de vigueur et de grâce, de force et de beauté ? Dans Shakespeare le grossier et le vulgaire s'allient fré-

quemment au tendre et au délicat, et le langage des halles s'y confond avec les accents du Parnasse. Jusque dans ses plus ravissantes créations, son Ophélie, par exemple, que de trivialités parfois, mais aussi quel charme exquis, quelle douceur et suave poésie ! Irons-nous donc, ne considérant que ses défauts, lui contester la supériorité de son génie ? Oublierions-nous que dans l'esprit humain il faut distinguer le bon et le mauvais côté et ne pas juger une œuvre entière par ce qu'elle a de défectueux ? Corneille a des défauts, certains de ses passages sont empreints d'un mauvais goût incontestable. Faut-il pour cela le taxer d'infériorité ? Qui ne s'est senti vivement touché à la lecture des beaux vers du *Cid* ? Que ne pardonnerait-on pas à l'homme qui les a écrits ? Mieux vaut passer rapidement sur ces défaillances, tout en les reconnaissant et en les déplorant, pour courir se délecter de ce qui est vraiment beau et sublime.

Loins de nous donc cette fausse critique, qui cache si souvent une âme envieuse ou le coupable désir d'une triste célébrité. Admirons ce qui est grand, aimons ce qui est aimable, sans chercher à nous défendre contre un sentiment aussi juste et aussi légitime. « Moquons-nous, avec Molière, de cette chicane où l'on veut assujettir le goût public.... Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. »

G. D.

XVIII

SUJET.

En quoi consiste l'imitation de la nature dans la poésie dramatique et particulièrement dans la comédie ?

DÉVELOPPEMENT.

La poésie est, sans contredit, le premier de tous les arts : sa force expressive est bien plus grande, bien plus variée,

bien plus flexible que celle de la peinture, de la sculpture et de la musique. Dégagée presque complètement de tout secours matériel, elle prend son essor et s'élève hardiment dans des régions qu'elle seule ose aborder. Mieux que tout autre, elle est propre à l'interprétation des grandes âmes et des grands sentiments.

Tels sont les avantages incomparables de la poésie dramatique, dont l'objet est de mettre sous les yeux des hommes le spectacle vivant des actions humaines. Pour rendre ce spectacle plus attachant et plus saisissant, elle choisit tel ou tel personnage déterminé, qu'elle place successivement dans des circonstances diverses : ses craintes, ses espérances, ses luttes, ses succès, ses revers, elle les étale comme un tableau à nos yeux. Notre imagination transforme peu à peu en réalité ce qui n'est que pure fiction : grâce à la sympathie naturelle au cœur de l'homme, nous embrassons les intérêts du personnage comme s'il existait réellement, et nous prenons part à ses joies comme à ses douleurs. Intéresser, émouvoir le spectateur, tel est donc le but du poète. Or, pour y parvenir, quelle doit être son œuvre ? Il faut d'abord que le poème soit proportionné aux forces intellectuelles de celui qui l'écoute, en d'autres termes, que l'action ne soit pas entremêlée de confusion et d'obscurité, qui mettraient l'esprit à la torture. Mais là ne se borne pas l'obligation de l'auteur. La poésie, en effet, a pour objet, comme tous les beaux-arts, d'exprimer sous une forme sensible l'idée du beau. La poésie dramatique est elle-même soumise à cette loi. Or, quel est le beau dans la vie humaine ? C'est la vertu : le vice est toujours laid. S'il paraît donc sur la scène, ce ne doit être que pour faire ressortir par le contraste les avantages de la beauté morale. Vouloir lui assigner un autre rôle serait le fait d'un esprit faux et extravagant.

Pour expliquer ce que nous venons de dire, examinons en particulier les deux branches principales de la poésie dramatique : la tragédie et la comédie.

La tragédie choisit (le plus souvent dans l'histoire) un

personnage illustre, qu'elle se charge de faire revivre, parler et agir sous nos yeux. Tel est son objet, en général. Or, quelle doit être ici la part de l'imitation ? Et d'abord, comme le but du genre tragique est de peindre un caractère historique, il faut que le héros qu'il nous présente reste constamment fidèle à sa nature, à ses instincts, ou plutôt qu'il soit placé dans des circonstances telles que toujours ces instincts y trouvent une occasion de se produire. Il faut donc que chaque scène apporte de nouvelles lumières sur le caractère du personnage tel que le poète l'a conçu. Or, inversement de ce qui arrive dans le monde physique, la plupart des héros sont grandis par la distance qui nous sépare d'eux. Ce n'est donc pas dans les contemporains, mais dans l'antiquité que la tragédie doit les prendre. Alors ils nous apparaissent comme des colosses dominant le monde et enveloppés d'une sorte de nuage. Leur nom n'éveille en nous que l'idée de grandeur ; grandeur en vertu, grandeur en vice, peu importe : ils sont grands toujours dans leurs succès comme dans leurs revers, dans leurs haines comme dans leurs amours. De là cette majesté continue qui règne dans la tragédie du dix-septième siècle, et qui, parfois, devient fatigante. On lit une tragédie avec plaisir à cause des belles et nobles pensées qu'elle exprime. En est-il de même quand on la voit jouer ? A mon avis, tant de grandeur s'accorde difficilement avec la scène.

Passons maintenant à la comédie. Ici nous rencontrons deux subdivisions bien distinctes : la comédie de caractère et la comédie d'intrigue. Néanmoins, la seconde peut être ramenée à la première. En effet, tous les personnages qu'on y fait paraître ont chacun leur caractère propre dont ils donnent sans cesse des preuves. Le type de la comédie est donc, à vrai dire, la comédie de caractère. Or, quel est son objet ? C'est le caractère. Étant donné un vice ou un travers de l'esprit humain, la comédie se charge de le produire dans des circonstances saillantes et faites généralement pour provoquer la gaieté du spectateur. Notons ici qu'il faut bien se garder de confondre cette gaieté avec la

moquerie. Nous pouvons rire d'un homme, dit très-bien Lessing, rire à son sujet sans nous en moquer. Le Misanthrope excitera peut-être parfois notre hilarité. Mais d'où viendra-t-elle ? C'est du contraste perpétuel de ce caractère âpre et intolérant avec la société et les mœurs de son temps. Mais l'homme lui-même, nous devons l'admirer et l'aimer comme il le mérite. La vertu, quelque sévère qu'elle soit, est toujours digne de nos respects.

La qualité essentielle de la comédie de caractère, c'est la vérité. Sans cette dernière, que serait le *Tartufe*, par exemple ? Un mensonge en cinq actes. Mais ici, de quelle adresse, de quelle intelligence le poète ne doit-il pas faire preuve ! Que d'écueils à éviter, que de trivialités à fuir ! La tragédie est noble ; la comédie est fine et délicate. Ici surtout l'imitation de la nature doit être pratiquée avec circonspection. Chaque scène, chaque vers, chaque mot doit avoir sa raison d'être : toutes les conversations vulgaires et vides de sens doivent être bannies impitoyablement. Quel intérêt, en effet, le spectateur pourrait-il trouver à des choses dont il est chaque jour non-seulement le témoin, mais l'acteur ? Et ce serait, du reste, se faire une triste idée de l'auteur, que de prétendre que tout son art doit se réduire à copier simplement ce qui est. C'est précisément dans la manière de présenter et de disposer un sujet que consiste le talent du poète comique.

Prenons pour exemple le *Tartufe* : la pièce tout entière est pleine de lui et n'a pour objet que lui seul. Et pourtant il n'apparaît qu'au troisième acte. Molière a voulu nous le faire bien connaître avant de nous le montrer. Et dans quelles circonstances se présente-il à nos yeux ? Ses premiers mots sont caractéristiques :

Laurent, serrez ma haine avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Rien, sans doute, dans ces mots, que de très-respectable. Mais pourquoi les prononcer si haut ? Pourquoi atten-

dre que son valet soit déjà loin pour lui parler. La vertu n'est pas bruyante de sa nature : l'humilité lui sied bien mieux que l'éclat. Ainsi, dès le début, nous concevons du personnage une mauvaise idée, qui ne fait que s'accroître quand nous le voyons successivement prêcher la morale à Dorine, affecter un ton doux devant Orgon, exposer sa théorie facile à la femme qu'il veut séduire, et jeter impudemment le masque quand il voit son jeu découvert. Dans toute cette suite d'événements, que de soins le poète ne met-il pas à faire ressortir tout l'odieux d'un tel caractère ? Il n'y a pas un mot de trop : chaque vers frappe un coup sûr et précis. Qui oserait cependant contester la réserve et la mesure que Molière a constamment gardées ? Il semble même qu'il n'ait pas osé exposer dans toute sa brutalité ce qui se passe au fond de cette âme cynique et criminelle : car dans toute la pièce il n'y a pas un seul monologue. On voit l'homme agir, et cela suffit.

Ainsi, pour résumer ce que nous venons de dire, la tragédie est l'interprète des grands sentiments et des pensées les plus nobles auxquelles l'âme humaine puisse s'élever ! sa démarche a par suite quelque chose de digne et de majestueux. La comédie peint les caractères, les travers et les vices : la vérité et la délicatesse sont ses plus précieuses qualités. La tragédie pure est trop pompeuse ; la comédie pure est peut-être aussi trop recherchée. La réalité absolue n'est ni d'un côté, ni de l'autre. Mais faut-il s'en plaindre ? Chacun de ces genres a fourni des chefs-d'œuvre incomparables. De nos jours, ils semblent destinés à se fondre ensemble et à ne former qu'un tout, le *drame*, qui est l'expression de la réalité, c'est-à-dire un mélange du majestueux et du grotesque, du beau et du laid. Mais nous n'avons pas ici à nous occuper de cette question. Un drame bien fait égalera peut-être *Athalie* ou le *Cid* : il ne les surpassera jamais.

G. D.

XIX

SUJET.

Expliquer et apprécier cette pensée de Platon : « La philosophie est la méditation de la mort. »

DÉVELOPPEMENT.

« Heureux ceux qui meurent jeunes, disait un poète de l'antiquité, ceux-là sont aimés des dieux. » Effrayé des calamités qui assiègent sans cesse notre existence, il implore la pitié du ciel au nom de la faiblesse humaine, il supplie les dieux de mettre le plus tôt possible un terme à cette suite perpétuelle de fatigues, de chagrins et de deuils dont se compose la vie des hommes, et ne songe pas que la vie est un combat auquel il est juste que chacun prenne sa part; que le repos n'est légitime qu'après la lutte, et que pour qui ne sait point supporter ses infortunes, la mort est une faveur qu'il n'a point méritée.

Et à côté du poète : « Heureux ceux qui meurent tôt ! » s'écrie le philosophe grec, et lui-même, au seuil de l'éternité, tranquille et souriant, il console ses amis éplorés, remercie les dieux bienfaiteurs qui l'affranchissent de la vie, et chante son propre bonheur comme le cygne qui chante son agonie. D'où vient cette joie du philosophe, cette sérénité en face de la mort ? Est-ce aussi du sentiment de la faiblesse humaine, heureuse d'être délivrée des maux qui l'accablent ? Non, sa joie est plus pure et vient d'un sentiment plus élevé.

Qu'est-ce que l'âme, qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que le monde, d'où viennent-ils, où vont-ils, voilà ce que cherche le philosophe. Il n'a pu regarder le ciel sans s'en étonner; il n'a pas impunément admiré le grand spectacle du monde; son âme inquiète va sans cesse des mystères visibles de l'univers aux mystères invisibles de la conscience, et il s'agit dans la recherche de l'insaisissable vérité sans

trêve et sans relâche. Mais tandis que son âme erre dans les cieux, il se sent *cloué* à la terre par d'invincibles *entraves* qui ne doivent se rompre qu'avec la vie. La vie matérielle lui pèse et l'égare ; ses sens le trompent et l'abusent ; chaque passion, chaque douleur, chaque plaisir est un nouveau lien qui l'attache plus étroitement à la terre, qui le fait enfoncer plus profondément dans la fange d'où il veut sortir, qui l'éloigne de plus en plus du but sublime de son ambition ; captive dans son obscure prison de chair, son âme aveuglée n'aperçoit que les ombres des choses, et ne peut voir que de vaines apparences qu'elle prend pour des réalités. Il sait bien qu'un jour viendra qui doit séparer son âme immortelle d'un corps condamné à périr, un jour où pur esprit et pure intelligence, il pourra enfin contempler la vérité en elle-même, dégagée de tous les voiles qui l'obscurcissaient et la cachaient à ses yeux mortels. Ce jour, il l'attend avec impatience, plein d'espérance dans la mort : la mort n'a pour lui rien qui le trouble ni qui l'effraye ; il n'y cherche point comme le poète un terme à ses misères, un refuge contre sa faiblesse, il ne dit point comme le sceptique dégoûté : la mort n'est rien et il n'y a rien après la mort ; il n'aspire point à l'immobilité du néant ; il ne s'épouvante pas de ce qui doit succéder à la vie ; comme le vulgaire qui ne sait s'il doit s'inquiéter ou espérer, qui craint de perdre à jamais par la mort les biens qu'il quitte, ou d'y retrouver les maux qu'il fuit. Où les autres ne voient que des ténèbres, il voit l'immortelle lumière de la vérité ; où les autres voient le néant, il voit la vie ; pour lui, mourir c'est naître à la véritable vie, à la vie de l'âme ; à l'heure où le souffle quittera son corps, à cette heure seulement il commencera à vivre, car alors seulement il commencera à penser librement, alors seulement il pourra prendre possession de son intelligence captive jusqu'alors.

Mais en attendant que le destin l'appelle, il n'abandonnera pas lâchement la tâche qu'il s'est proposée, il luttera contre l'erreur qui l'assiège de tous côtés ; la séparation que la mort doit opérer pour toujours, il l'accomplira vivant en-

core ; il s'élèvera au-dessus de la vie matérielle qui le rabaisse vers la terre ; il domptera les ardents désirs qui troublent la sérénité de son âme et qui égarent sa raison, et alors *épuré* de toutes les passions, devenu digne de connaître la vérité, il pourra peut-être, sans en être aveuglé, admirer la splendeur du monde, s'élever jusqu'à la suprême intelligence qui a établi l'harmonie universelle.

Victorque ad sidera tollit
Sidereos oculos, propiusque adspectat Olympum,
Inquirisque Jovem.

Devancer la mort en se séparant pendant la vie même de tout ce qui est éphémère et périssable ; se détacher des choses humaines ; vivre comme si le corps était mort, c'est-à-dire de la vie de l'âme ou de l'intelligence ; tel est donc pour Socrate, ou plutôt pour Platon qui le fait parler, l'idéal du sage qui ne vit que pour la vérité. Mais est-ce l'idéal du véritable sage, je veux dire de celui qui vit pour l'humanité ? Devant les sublimes promesses qu'apporte à chaque page ce divin poème du Phédon, je comprends qu'un Caton n'hésite plus à quitter, pour les régions célestes, ce séjour de *deuil* et de douleur, où il n'y a plus de place que pour un tyran et pour des esclaves ; car c'est là un de ces livres qui apprennent à bien supporter la mort, qui n'apprennent pas à *supporter* la vie. Mais s'immobiliser dans la contemplation des choses, s'isoler du sein de l'humanité, extirper de son cœur tous les désirs et toutes les passions *qui font vivre*, est-ce chose possible, est-ce chose légitime, et n'est-ce pas trop demander à la faiblesse humaine ? Est-ce même chose profitable pour la philosophie, et le philosophe gagnera-t-il à étouffer en soi tous les sentiments de l'homme ?

Vous craignez d'être abusé par le témoignage de vos sens ? Croyez-vous donc pouvoir vous élever à la connaissance du monde par la seule force de la raison ? Vous dites que les idées des choses sont innées en vous ? Mais pour que ces idées, longtemps stériles et inconnues à vous-même, se réveillent en vous, la raison a-t-elle suffi et le monde extérieur est-il resté étranger à ce qui se passait dans votre

âme? Non, si vous connaissez les choses, ce n'est point pour avoir deviné par la puissance de votre génie leurs types éternels, c'est parce que vous les avez vues ou senties à l'aide de vos sens. Et maintenant même, c'est en vain que vous prétendez vous soustraire à leur empire, vous ne croyez suivre que la raison et vous vous laissez emporter par votre imagination, qui n'est autre chose que l'action des sens surexcités, et, si l'on peut ainsi parler, la pensée et la réflexion des corps. Pour fuir le monde terrestre, vous vous enfoncez dans les nuées : une fois engagées dans cette voie, les plus fières intelligences se perdent fatalement dans un mysticisme impuissant ; les esprits les plus faibles s'abiment dans je ne sais quelle extase où ils se figurent jouir de la contemplation de l'idéal ; tandis qu'ils ne font qu'admirer des chimères et contempler le néant. Ne présumons donc pas trop des forces de notre intelligence : « L'homme n'est ni ange ni bête, a dit Pascal, et le malheur est que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Ce n'est pas ainsi que Socrate entendait la philosophie, lui qui la rappelait du ciel sur la terre et la destinait au bonheur de l'humanité, lui qui regardait l'exercice de la philosophie comme une mission divine, comme un sacerdoce, lui qui consacrait son existence tout entière à instruire les hommes et qui mourait pour les éclairer. « Le monde serait heureux, s'il était gouverné par des philosophes, » disait Marc Aurèle, oui sans doute, mais par des philosophes actifs, par un Socrate ou par un Marc Aurèle. Platon sur le trône aurait fait, je gage, un pauvre souverain ; son âme n'était pas faite pour les petitesse humaines, pour ces mesquines ambitions qui font la vie du monde, pour ces misérables soutis qui consomment notre existence. Il aurait pris d'abord en pitié, et bientôt après en dégoût et en horreur « ces fatigues de souris traînant leurs fardeaux, encore ces déroutes de souris effrayées, ces danses de marionnettes secouées par un fil. » La philosophie, telle que la concevait Platon, n'était pas de la philosophie, c'était de la poésie et jusqu'en politique il est poète : car là encore il apporte cet

esprit d'abstraction qui, ne regardant que ce qui devrait être, publie ce qui est et se heurte à chaque pas contre les réalités. De lui aussi l'on pourrait dire que c'était le plus bel et le plus chimérique esprit qui fût jamais : la génération à laquelle ses lois pourraient convenir n'était pas née de son temps et il n'est guère probable qu'elle naisse de sitôt. Heureuse la Grèce de n'avoir pas été tentée de mettre en application les théories de son grand philosophe et sans doute au mot de Platon faut-il opposer ce mot de Spinoza : « La vie n'est pas la méditation de la mort, mais de la vie. »

D.

XX

SUJET.

Voltaire écrit à l'Académie française pour la prier d'accepter le mot Bienfaisance, récemment introduit dans la langue par l'abbé de Saint-Pierre.

DÉVELOPPEMENT.

Messieurs et chers confrères,

Je viens solliciter votre haut patronage en faveur d'un terme nouveau, récemment introduit dans la langue française par le bon abbé de Saint-Pierre. J'ose espérer que vous ne regretterez pas l'appui que vous lui aurez donné, et je pourrais presque affirmer que cette expression se placera bientôt à côté des plus heureux néologismes de notre belle langue. Il s'agit du mot *Bienfaisance*.

Pour exprimer l'idée d'une bonne œuvre accomplie, nous avons le mot *bienfait*, et celui de *bienfaiteur* pour l'homme qui l'accomplit ; mais l'inclination à faire le bien, la pratique du bienfait manquait encore d'une expression juste, douce, harmonieuse. Le besoin d'un pareil terme devait naturellement se faire sentir chez l'honnête écrivain qui fit du bonheur de l'humanité le rêve de sa vie. Il est donc rai-

sonnable de dire que la création de ce mot ne fait pas moins l'éloge de son cœur que celui de son esprit. Mais une découverte de ce genre, si heureuse et si nécessaire qu'elle soit, ne saurait s'imposer, même à ceux qui s'en serviraient le plus. Vous comprendrez comme moi, messieurs, que pour être acceptée et répandue, il faut à cette expression l'appui de votre autorité, la sanction souveraine de votre illustre Compagnie. N'êtes-vous pas, d'ailleurs, les oracles du goût dans les choses de l'esprit ? N'est-ce pas dans votre sein que se perpétuent ces grandes traditions qui font de vos décisions des arrêts irrévocables ? Ai-je besoin d'ajouter, messieurs, qu'en accordant à cette expression droit de cité dans notre langue, vous prouverez une fois de plus que vous êtes fidèles à l'esprit du glorieux fondateur de l'Académie française ? Je sais bien qu'en matière de langage, la consécration de l'usage est nécessaire. Horace nous le dit expressément dans son *Art poétique* :

..... Si volet usus
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

Mais qui, mieux que l'Académie, peut faire naître cet usage en faveur des mots qu'elle en juge dignes ? Horace se fût-il exprimé ainsi, si, de son temps, Rome eût été dotée d'une Académie, je veux dire d'une gardienne vigilante des saines traditions littéraires ? Permettez-moi, messieurs, de vous le dire ici : seconder l'usage dans ce qu'il peut avoir d'utile ; le corriger dans ses erreurs, le régler dans ses caprices, telles sont, je crois, les attributions de l'Académie ; telle en est aussi la gloire ! N'est-ce pas d'ailleurs l'opinion que l'illustre Fénelon exprimait naguère dans une lettre restée célèbre qu'il adressait à votre Compagnie ? « Il faudrait, dit-il, que des personnes d'un goût sûr et d'un discernement éprouvé choisissent les termes que nous devrions employer.... Quand on abandonne au hasard ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes, l'introduction des termes, il en vient plusieurs qui n'ont ni la clarté, ni la douceur qu'il faudrait désirer.... Les mots la-

tins, disait-il encore, paraîtraient les plus propres à être choisis : les sons en sont doux, ils tiennent à d'autres mots qui ont déjà pris racine dans notre fonds ; l'oreille y est accoutumée. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour entrer chez nous ; il faudrait leur donner une terminaison agréable. » Ne croirait-on pas, en lisant ces dernières lignes, que Fénelon pensait au mot bienfaisance en les écrivant. Ce nouveau terme, en effet, ne réunit-il pas toutes les conditions qui doivent le faire autoriser ? Il dérive tout entier du latin, et tient à d'autres mots « qui ont déjà pris racine dans notre fonds. »

*Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.*

Le son en est doux et même harmonieux ; enfin il n'a point de synonymes. Le danger de l'équivoque n'est donc pas à craindre, puisqu'il est la copie exacte de la pensée qu'on veut exprimer.

Il serait à désirer que notre langue s'enrichît de beaucoup de termes semblables. Les écrivains seraient peut-être moins tentés de recourir à l'emploi des circonlocutions, des périphrases, écueil ordinaire de la plus précieuse qualité d'une langue, la clarté. C'est ainsi qu'en fuyant le mot propre, en voulant donner à son style plus d'ampleur et d'harmonie, on ôte à la pensée son énergie, son originalité, et, qu'au lieu de chercher des idées fécondes, on se contente d'arrondir des périodes sonores, « de jeter sur un désert d'idées, un déluge de mots. » Aussi m'arrive-t-il parfois de trouver, avec le doux Fénelon, que notre vieux langage se fait regretter. « Il avait, dit-il, je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. » Fénelon a raison. Cependant j'avoue que Pascal, Bossuet, Racine et Boileau ont parlé une langue qui se distingue encore par quelques qualités de plus. Ce sont là les vrais modèles que nous devons imiter. Vous en êtes, messieurs, les dignes représentants. Vous continuez, par vos ouvrages, cette glorieuse génération d'écrivains illustres. Vous avez en partage le

goût qui choisit et qui juge ; et vous avez aussi l'autorité qui décide et qui sait faire respecter ses jugements.

Accueillez donc favorablement le nouveau terme qui s'offre à vos suffrages, et vous aurez véritablement accompli, pour notre langue, un acte de *bienfaisance*. E. G.

XXI

SUJET.

De la Justice de Dieu.

DÉVELOPPEMENT.

L'homme a l'idée du juste et de l'injuste : en présence d'un acte accompli par un de ses semblables, il l'apprécie, il le juge, et selon qu'il le trouve conforme ou non à l'idée de la justice, il en loue l'auteur ou le blâme, il lui accorde son estime, ou lui inflige son mépris, quelquefois même son indignation. Lui-même, lorsqu'il fait un acte mauvais, il se condamne : la raison maintient la loi du devoir contre la volonté qui vient de la violer, et jusque dans sa rébellion, l'homme avoue qu'il devait se soumettre à la loi qu'il transgresse. Immuable, éternelle, universelle, la loi du juste et de l'injuste n'est limitée ni par l'espace, ni par le temps, et, malgré les efforts des hommes, malgré tant de désordres et de crimes, la vertu s'appelle encore vertu, et l'injustice, qui prévaut souvent contre la justice même, n'a jamais réussi à faire légitimer son usurpation par la conscience du genre humain.

Ainsi il y a une loi supérieure à l'homme, qui le domine, qui s'impose à lui, quoique sans contrainte, qui le juge, qui le redresse, et qui enfin, violée souvent, se présente toujours comme inviolable. Qu'est-ce donc que cette loi ? Qu'est-ce donc que la justice ?

Quand on exécute un acte que la conscience approuve, on sent qu'on accomplit une chose conforme à un certain

ordre que l'on n'a pas fait soi-même, que l'on ne peut changer, qui subsisterait lors même qu'on ne le suivrait pas, un ordre que l'on peut violer, mais non détruire, enfin qui serait, quand aucun entendement humain n'aurait été créé pour le comprendre. Cet ordre immuable et éternel, Dieu ne l'a pas fait; ces règles nécessaires, Dieu ne les a pas créées : elles ne dépendent point de la volonté divine, elles la dirigent. Supposez que la justice n'est que la volonté de Dieu, c'est dire qu'elle est arbitraire; c'est dire qu'elle peut être ou n'être pas : il y a des tyrans qui auraient voulu changer à leur gré l'ordre immuable de la justice : ils ne l'ont pas pu. Dieu serait fait comme eux : avec cette différence qu'étant plus puissant, il aurait réussi. Ou bien, si l'on prétend que la justice, tout en se fondant sur la volonté de Dieu, est toujours droite, toujours dirigée par une sagesse infinie, on tombe dans une contradiction manifeste ; on suppose soi-même cette loi que l'on veut nier. La volonté de Dieu est en effet toujours conforme à l'ordre, mais cet ordre, ce n'est point elle qui l'a fait. Ce n'est point en Dieu une impuissance que de se soumettre à la raison. L'homme n'est jamais plus grand que lorsqu'il obéit à la loi morale : et cependant, cette loi lui est supérieure. Or, en Dieu, la loi c'est lui-même. Dieu suit toujours la raison, mais la raison n'est point hors de lui : elle lui est coéternelle et consubstantielle. « Il l'aime nécessairement, dit Malebranche, et quoiqu'il soit obligé de la suivre, il demeure indépendant. Tout ce que Dieu veut est sage et raisonnable : non que Dieu soit au-dessus de la raison, non que ce qu'il veut soit juste précisément et uniquement parce qu'il le veut, mais parce qu'il ne peut se démentir soi-même, rien vouloir qui ne soit conforme à la loi, à l'ordre immuable et nécessaire des perfections divines. »

Ainsi la justice est Dieu lui-même : ce n'est point quelque chose d'abstrait, ce n'est point une conception sans réalité : les règles éternelles et immuables de l'ordre « sont quelque chose de Dieu, comme dit Bossuet, ou plutôt sont Dieu lui-même. » Voilà ce qu'est la justice en elle-même : évidemment

de cette conception ressort cette conséquence, à savoir que Dieu est souverainement juste dans le gouvernement du monde : de là une nouvelle question, de là un nouveau point de vue à examiner. Dieu, la justice même, appliquant, comme juge, cette loi éternelle qui est lui-même.

« On ne peut concevoir l'Être infiniment parfait sans amour pour l'ordre, et si on le suppose créateur de quelques esprits, on ne peut le concevoir sans la volonté que ces esprits se conforment à l'ordre ¹. » Ainsi vient se joindre à l'obligation naturelle d'accomplir la loi de justice, le commandement positif de Dieu qui confirme cette loi par sa toute-puissante autorité, qui la fait respecter, qui veille à ce qu'on l'exécute, enfin qui lui donne une sanction en attachant des peines ou des récompenses à l'observation ou à l'inobservation de ces règles. La loi, chose abstraite, ne peut se faire exécuter elle-même : elle porte un caractère obligatoire, mais il lui faut des ministres pour la faire respecter, pour la rappeler à ceux qui la méconnaissent, et c'est entre les mains des juges qu'est remis le pouvoir de l'appliquer : insensible, elle ne peut marquer ni estime pour celui qui est fidèle, ni horreur pour celui qui la foule aux pieds ; inerte, elle ne peut récompenser ni punir, Dieu est tout à la fois et la loi et le Juge. Dès que vous le concevez comme un Être vivant, un Être moral, vous ne pouvez le supposer indifférent aux actions des hommes. Sans doute, nos vertus n'augmentent pas plus sa félicité que nos crimes ne la diminuent : se suffisant à lui-même, trouvant dans son propre Être toutes les perfections, il ne peut ressentir une joie humaine, il ne peut non plus éprouver de la peine et de la tristesse. Mais faut-il rendre Dieu insensible à nos actions à force de le faire grand ? A force de le faire grand aussi, on le veut rendre insensible à nos prières : peut-il, lui, l'Être infini, écouter nos supplications ? Telle est l'objection que l'on a faite souvent contre la bonté de Dieu. L'Être infiniment grand peut-il s'abaisser jusqu'à se réjouir de nos vertus, et s'offenser

¹ Malebranche.

de nos outrages ? Telle est l'objection que l'on fait contre la justice divine. Mais on ne voit pas que c'est enfermer Dieu dans une apathique immuabilité, que c'est le reléguer loin de ses créatures dans une chimérique majesté, comme ces monarques de l'Orient qui ne daignent pas gouverner leur empire, et qui ne sont rois que pour cacher derrière un voile cette majesté qui pâlirait au grand jour. Ce n'est là ni de la justice ni de la bonté : ce n'est pas même de la grandeur. Que peuvent faire à Dieu, dit-on, nos actions vertueuses ? et nos crimes peuvent-ils l'atteindre ? Qu'il gouverne le monde par d'immuables lois, fort bien, mais qu'il s'occupe de tous nos actes, qu'il doive les juger, qu'il lui faille nous récompenser, ou nous punir, on ne le peut admettre. N'est-ce pas se faire de Dieu une idée tout humaine que de supposer que nos outrages le blessent, comme autrefois cette divinité de l'Olympe frappée par une main mortelle ? Ce serait, en effet, ne voir en Dieu qu'un homme que de se le figurer poussé par une sympathie humaine, ou par quelque désir de vengeance, alors qu'il récompense ou qu'il punit ; ce serait le rabaisser au-dessous des juges humains qui doivent dépouiller toute passion, toute affection comme toute colère, quand ils prononcent cette sentence dictée par la seule raison, par la seule justice. Mais leur interdit-on toute estime pour l'homme qui fait bien, et veut-on que le crime ne leur inspire pas de l'éloignement et de l'horreur ? Eh bien ! il est vrai que « le pécheur n'offense pas Dieu dans le sens qu'un homme en offense un autre », et nos crimes n'excitent en lui ni colère ni ressentiment. Mais ce n'est pas non plus pour cela que Dieu punit, pas plus que le juge ne condamne par colère et par ressentiment. Dieu aime invinciblement l'ordre qui est lui-même, et nécessairement il doit vouloir que cet ordre soit respecté. Dieu créant des êtres raisonnables et libres, puis les abandonnant à eux-mêmes, sans s'inquiéter de leur obéissance ou de leur désobéissance, n'est plus le Dieu souverainement juste et bon.

L'homme à la vue d'une bonne action porte un jugement d'approbation, à la vue d'une mauvaise un jugement de dé-

sapprobation, et, si c'est un crime qui tombe sous la juridiction humaine, il le punit, de même que, si c'est une de ces vertus héroïques et éclatantes qui frappent tous les yeux, il accompagne son approbation d'une récompense. Évidemment Dieu ne peut pas ne pas approuver le bien, et ne pas désapprouver le mal ; lui qui connaît parfaitement l'ordre, et qui l'aime parfaitement, ne peut du même oeil le voir accompli et violé.

Un homme qui aime le bien voudrait le voir partout répandu, et, quoique sans colère, il éprouve une répugnance profonde pour le mal. Veut-on qu'il en soit autrement de Dieu ? L'amour pour le bien n'est-il pas en lui infini, et l'éloignement pour le péché infini aussi ? et, avec une appréciation parfaite des œuvres de chacun, croit-on que Dieu ne veuille pas marquer aux uns son approbation, aux autres une désapprobation ? Et, revêtu, comme il l'est, d'une puissance infinie, d'une autorité à laquelle rien ne résiste, ne doit-il pas marquer effectivement cette approbation ou cette désapprobation d'une manière proportionnée au bien ou au mal ? Dieu est donc le souverain juge, parfait appréciateur du mérite, parce qu'il est infiniment sage et infiniment juste ; exécuteur infailible de sa sentence, parce qu'il n'y a pas d'obstacle pour cette toute-puissante volonté qui accomplit les choses en les voulant. Dieu aime l'ordre infiniment : il punira donc celui qui violera l'ordre : car, comme l'a dit saint Augustin, la peine est l'ordre du crime.

Mais, dira-t-on, avec cette stricte justice, qui discerne si exactement les œuvres de chacun, quelle place laissez-vous à la bonté divine ? Est-ce là le Dieu miséricordieux et clément, le père des hommes ?

C'est une erreur dans laquelle on tombe fréquemment que de ne voir en Dieu qu'un seul de ses attributs, et de le vouloir faire prédominer aux dépens de tous les autres. C'est diviser l'indivisible nature de Dieu, c'est séparer ce qui n'est pas séparable. Les attributs de Dieu ne sont pas des puissances se contrariant les unes les autres : Dieu est un, et il n'y a pas

même en lui ces irrésolutions, ces luttes intestines que nous voyons dans l'âme humaine, malgré son unité métaphysique. Dans la volonté divine, point d'opposition, point de désaccord. Dieu peut-il ne pas suivre toujours la raison qui est lui-même ? Peut-on mettre d'un côté sa justice qui veut punir, et de l'autre sa bonté, qui désarme sa justice ? Ce sont là des métaphores qui ne servent, au contraire, qu'à nous faire comprendre cet admirable accord des attributs divins, et cette harmonie constante entre la justice et la bonté divines. Dieu punit le pécheur : cela est-il contraire à sa bonté ? assurément non : car la bonté infinie ne peut être une indulgente tendresse qui ferme les yeux sur les fautes, et les laisse commettre par faiblesse. Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est¹, c'est-à-dire suivant l'ordre, suivant la raison, suivant la justice. Que serait une bonté qui s'appliquerait également aux méchants et aux bons ? ce serait une injustice, rien de plus. Dieu pardonne au repentir, sans doute, mais le repentir est un sentiment de haine contre le péché et une ferme volonté de ne plus offenser l'ordre que l'on a violé : pardonner au repentir, c'est donc pardonner le mal à un homme qui s'en éloigne et qui revient au bien ; c'est de la bonté, de la justice. Mais pardonner au pécheur alors qu'il fait le mal, ce n'est que de l'impunité. Que Dieu jette dans le cœur de l'homme des sentiments de repentir pour le ramener à lui, comme la religion nous l'apprend, c'est ce qui est parfaitement conforme à la bonté et à la justice divines. Voilà en quel sens « Dieu est bon aux pécheurs » : il leur donne les grâces nécessaires pour changer la disposition de leur cœur, afin qu'ils cessent d'être pécheurs, et qu'étant devenus bons et justes, il puisse être bon à leur égard. Mais une bonté qui encouragerait au mal en ne le punissant point, ne peut s'accorder avec la justice divine : il ne faut pas s'en étonner, car une pareille bonté n'est plus de la bonté.

Ainsi Dieu, qui est la justice même, doit être le souve-

¹ Malebranche.

rain juge de tous les hommes : le supposer indifférent à leurs actions, c'est détruire l'idée que nous nous faisons de lui ; prétendre qu'il est trop au-dessus de nous pour s'intéresser à nos fautes ou à nos bonnes actions, c'est l'anéantir à force de le faire grand, c'est rendre inexplicable la destinée de l'homme ; c'est contrarier toutes les tendances de notre âme, qui lui font voir au delà de ce monde un juge sévère et bon, qui la voit ici-bas et la jugera après cette vie ; enfin s'imaginer que la justice divine ne se puisse pas concilier avec la divine bonté, c'est vouloir que Dieu soit bon sans être juste, ce qui détruit la bonté même, c'est vouloir que Dieu récompense le bien sans punir le mal, ce qui est contradictoire. C'est cet accord entre la justice et la bonté de Dieu qu'exprime si vivement le christianisme, quand il nous montre Jésus-Christ mourant pour satisfaire la justice divine et permettre pour ainsi dire à Dieu d'être bon, sans cesser d'être juste.

O. L.

XXII

SUJET.

Pourquoi les auteurs de pensées, comme Sénèque, Montaigne, la Rochefoucauld, Pascal, la Bruyère, Vauvenargues, etc., sont-ils plus propres que d'autres à former le style ?

DÉVELOPPEMENT.

Supposez un homme qui ait quelque peu réfléchi, mais jamais écrit : supposez qu'il veuille un jour faire sortir ses idées du vague dont elles sont encore entourées, qu'il veuille donner un corps à sa pensée et la fixer par le style. N'ayant jamais cherché à rendre ses idées au dehors, il ne s'est jamais rendu un compte exact de ce qu'il pense et l'obscurité de la conception se trahira par l'obscurité du style ; pour se faire entendre, il délayera sa pensée, il croira l'éclaircir en l'étendant, il dira plus qu'il ne voulait dire, le

style sera diffus et manquera de précision ; enfin la pensée s'affaiblira en se dispersant et le style n'aura ni nerf ni vigueur : ceux qui veulent des idées nettes seront rebutés aussi bien que ceux qui cherchent le trait : l'écrivain n'aura pour lui ni les esprits solides ni les esprits brillants. Il comprendra alors qu'il lui manque ce qui fait le fond même du style, c'est-à-dire l'art de rendre une pensée donnée avec clarté, précision et force : il sentira qu'il doit demander des leçons aux maîtres de la langue, mais quels sont ceux d'entre eux auxquels nous l'adresserons ?

Sera-ce aux orateurs ? L'orateur pourrait lui apprendre à développer une idée générale, mais non pas à rendre avec éclat des idées particulières. La clarté, la précision, la force que l'on demande dans un discours ne sont pas les mêmes que l'on demande dans une pensée. Souvent telle idée qui, seule, serait obscure, rapprochée du reste du discours cesse de l'être. C'est un ensemble de feux croisés qui réfléchissent les uns vers les autres, et ce que l'on réclame ce n'est pas tant la clarté de chaque phrase, que l'ordre lumineux du raisonnement, que l'enchaînement logique des idées. Une pensée peut y manquer de précision qui est ramenée dans ses bornes naturelles par celles qui l'entourent : telle idée, en soi, est faible qui, dans la suite, acquiert une force qu'elle n'avait pas ; la force d'un discours est une force générale résultant de l'accumulation des arguments qui se suivent, s'entassent et croissent avec le discours. C'est un méchant signe pour un sermon, par exemple, si on remarque en l'entendant que telle idée est claire, que telle expression est précise, que tel passage est véhément : cela prouve bien qu'il y a des points lumineux, mais sur un fond obscur : il ne faut pas que les impressions particulières étouffent l'impression générale : la clarté, la précision, la force d'un discours, sont une clarté, une précision, une force de résultante. Celui donc qui ne veut encore acquérir ces qualités que dans l'expression de pensées particulières, qui n'en est encore qu'au détail du style, qui ne cherche encore qu'à écrire et non à composer,

devra s'adresser à d'autres modèles, aux auteurs de pensées, où il trouvera réunies toutes les qualités qui lui manquent.

Toutes ces qualités qui dans le corps d'un discours peuvent s'épandre à leur gré, chez l'auteur de pensées, se réunissent, se condensent en un seul point. Ici point de source de lumière dont l'éclat rejaillisse sur la pensée, la pensée est seule et ne peut briller que par elle-même, d'un éclat propre et non emprunté. Une pensée obscure ou dont le sens est seulement vague ou équivoque, fait croire que l'auteur n'a point su ce qu'il voulait dire. La pensée peut ne pas toujours porter en elle-même son explication, mais elle doit toujours pouvoir être entendue. Quand Pascal dit : « l'éloquence continue ennue, » il ne fait qu'énoncer un fait sans en donner la cause, mais du moins il énonce clairement ce fait : on voit fort bien à quel but il est arrivé, bien qu'on ne voie point par quel chemin ; il peut être permis à celui qui écrit ses pensées de laisser au lecteur le soin d'en chercher la raison, mais la peine d'en chercher le sens, jamais.

Cette précision scrupuleuse dont l'écrivain d'un long ouvrage peut parfois se relâcher, parce que le reste du discours est toujours là pour ramener dans ses limites sa pensée qui s'égare, l'auteur de pensées ne peut jamais s'en départir. Chaque pensée formant un tout indépendant, on ne peut juger de ce qu'il a voulu dire que par ce qu'il dit au moment même ; jamais chez lui l'expression ne doit trahir la conception, jamais rester en deçà de la pensée, ni aller au delà. Dans ce genre d'écrits, le manque de précision est peut-être un défaut plus grave encore que le manque de clarté : celui-ci peut souvent provenir de ce que l'auteur, content de se comprendre, ne songe pas au lecteur, le manque de précision ne prouve jamais qu'une chose, c'est que l'écrivain n'est point le maître de sa pensée. C'est ici surtout que l'écrivain reconnaît qu'il n'y a qu'un mot propre pour exprimer chaque pensée ; changez une seule expression dans une pensée de la Rochefoucauld et

toute une nuance disparaît, souvent même toute la pensée. C'est là qu'il faut « fureter le magasin des mots et des images », c'est là qu'il faut déployer « ce travail heureux de l'expression » que les anciens admiraient dans Horace : c'est là qu'on apprend sa langue.

Mais la pensée ne sera heureusement exprimée qu'autant qu'elle aura de nerf et de vigueur. Elle n'arrivera à la force qu'en se condensant, en se ramassant sur elle-même, pour se donner le plus de substance sous le moins de volume, en se resserrant pour se donner plus de ressort, tantôt sous forme d'épigramme, si le sujet le demande : « le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, la face du monde était changée, » tantôt sous forme d'antithèse, si elle est née du choc de deux pensées : « ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, les hommes ont fait que ce qui est fort fût juste ; » toujours elle sera vive, nette, précise, nerveuse, jamais vulgaire, jamais commune : « si vous ne pouvez mieux dire que ne l'ont fait les autres, que ne vous taisez-vous ? »

C'est à cette école que l'écrivain apprendra à écrire tout en apprenant à penser : c'est là qu'il apprendra qu'il ne faut écrire que pour se faire entendre et que l'on ne se fait entendre que si l'on s'entend soi-même ; que le style le plus parfait n'est que l'expression naturelle de la pensée la plus nettement conçue, que « bien écrire, c'est à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ». C'est là qu'il apprendra à rejeter « ces fausses beautés » que le mauvais goût admire, ces ornements parasites qui ne vont qu'à l'agrément non à la vérité : tout ce qui n'est pas utile est nuisible parce qu'il surcharge, et l'expression doit être aussi naturelle que la pensée. C'est là qu'il apprendra à ne plus chercher les antithèses dans les mots quand il n'y en a point dans les choses : « point de batteries de mots, » dit Fénelon, « point de fausses fenêtres, » dit Pascal ; ici surtout c'est la pensée seule qui doit faire honneur à la parole, non la parole à la pensée. C'est là qu'il trouvera le secret de ce style clair, parce que la pensée est nette, pré-

cis et vigoureux, parce que la pensée est fortement conçue dans toute sa portée ; de cette langue ferme et flexible, impérieuse et souple, aux images sévères, qui n'est que le vêtement le plus simple de la pensée, de ces paroles qui, de soi et sans effort, s'impriment dans l'esprit du lecteur, de ces mots qui vivent. L'abbé de Saint-Pierre fatigue sa vie à prêcher la paix européenne. Voltaire dit un jour : « Toute guerre en Europe est une guerre civile, » les ouvrages de Saint-Pierre sont morts ; le mot de Voltaire est resté.

Mais à ce commerce continuel avec les Pascal et les la Rochefoucauld il y a un danger : l'écrivain saura graver ses pensées en traits nets et profonds, il ne saura pas les relier, les fondre en système. C'est là peut-être le seul défaut des *Condésirations* de Montesquieu ; les traits se pressent serrés et forts, mais indépendants ; l'idée générale qui devrait établir l'unité du plan fait quelquefois défaut et le plus souvent ne se laisse pas saisir. De même dans Sénèque, écrivain incomparable, s'il n'avait écrit que des pensées détachées. C'est pour cela qu'après Pascal, l'écrivain étudiera Bossuet. Il sait écrire, il apprendra à composer, il apprendra ce que c'est que la clarté, la précision, la force, non plus dans l'expression d'une pensée isolée, mais dans le développement d'une idée générale. Ainsi Tacite n'a pas eu seulement pour maître Sénèque, mais aussi Thucydide. Ce n'est pas auprès du même maître que Corneille a appris, d'une part, le secret de ces vers nets, précis, d'une vigueur toute romaine et qui semblent l'œuvre d'un Pascal poète, de l'autre le développement naturel et logique des idées et des passions.

Dans toute œuvre il y a deux parts, l'expression des idées particulières, le développement d'une idée générale. Pour la première, nos maîtres seront Pascal, la Bruyère, la Rochefoucauld, Vauvenargues, pour l'autre Bossuet, Cicéron, Démosthène, quel que soit l'ordre d'idées que nous voulons rendre. A les lire, les Fontenelle pourraient profiter autant que les Montesquieu, les uns apprenant à exprimer, les autres

à développer une pensée, quelle qu'elle soit. Du commerce de Pascal et de Bossuet, l'étudiant sortira écrivain et, s'il a du génie, c'est-à-dire s'il sait penser, écrivain original. J.D.

XXIII

SUJET.

Comparer la descente d'Énée aux enfers et l'évocation des morts dans l'Odyssée.

DÉVELOPPEMENT.

Comparer Homère et Virgile, c'est comparer l'inspiration spontanée et l'art réfléchi. Ce contraste permanent, visible dans tout le cours de leurs œuvres, ne l'est jamais plus que dans les sujets communs où ils se rencontrent, la description des enfers, par exemple. Le sujet semble le même des deux côtés : Virgile doit sans doute l'idée de la descente d'Énée à celle d'Ulysse, et cependant rien ne se ressemble dans les deux poèmes, ni la composition, ni la conception, ni le dessein de l'épisode, ni l'idée générale qui l'inspire et le domine.

Ulysse n'entre pas dans les enfers, il reste à l'entrée du Tartare, et c'est là qu'évoquant par des libations sanglantes les âmes des morts, il les voit passer sous ses yeux une à une et les interroge. Dans Virgile, Énée traverse les enfers d'un bout à l'autre ; il voit sur les bords du Styx les ombres de ceux qui n'ont point trouvé de sépulture ; il passe le fleuve fatal dans la barque de Charon, parcourt le champ des larmes, *lugentes campi*, entre dans le Tartare et dans les Champs-Élysées ; assiste au supplice des damnés et à la félicité des justes. Dans Homère, nous ne voyons qu'une évocation des ombres ; dans Virgile, nous voyons une description des enfers.

Cette différence tout extérieure dans la composition n'est peut-être que le résultat d'une différence plus intime et plus profonde dans les idées des deux poètes. Homère est.

avant tout le poète populaire : ce n'est point un dieu, comme le veut la légende, qui dictait l'Iliade et l'Odyssée, c'est la Grèce tout entière, et Homère écrivait. Tout ce qu'avait inventé l'imagination jeune et riante de ces populations, à peine sorties de l'enfance, tous les génies et tous les dieux qu'elle avait devinés cachés sous les puissances souveraines de la nature, tout ce qu'elle avait rêvé sur les mystères de la vie et de la mort, tout cela était venu revivre et se réfléchir dans les champs du plus inspiré de ses aèdes. Homère, dans toutes ses œuvres, c'est la Grèce avec ses idées, ses croyances, ses superstitions; Homère, dans la descente d'Ulysse aux enfers, c'est la Grèce avec tout ce qu'elle espérait et tout ce qu'elle redoutait dans la mort. Homère ne pourra, comme Virgile, faire une description des enfers, parce qu'à l'époque où il écrit, rien dans les fables qui courent sur le Tartare n'est encore bien précis; ces fables confuses, incomplètes, souvent contradictoires, ne sont encore ni coordonnées ni réduites en système; Homère les fait au hasard entrer dans son poème, au risque de ne produire qu'un ensemble obscur et confus où les contradictions se pressent, où les incohérences s'entassent, et qu'une seule chose fait oublier, la poésie : il semble que le génie riant de la Grèce ait peine à voir et à se reconnaître dans les ténèbres de la mort.

L'homme, pour Homère comme pour Virgile, en quittant la vie, ne meurt pas tout entier; quand la flamme a consumé le corps, l'âme s'échappe et va aux enfers, mais sans conscience. Le Léthé lui a donné l'oubli, Proserpine lui enlève la science et la pensée : seul, par une faveur des dieux, le divin Tirésias est affranchi de ce sommeil sans rêve où sont plongées les âmes qui ne peuvent retrouver qu'en s'abreuvant au sang des libations funèbres la vie et la conscience. Pour ces âmes sans conscience, l'enfer ne peut être un lieu d'expiation, et pourtant Ulysse voit Minos sur son trône jugeant les mânes; il voit le géant en proie au vautour, Sisyphe roulant son rocher, Tantale au bord de son fleuve. Les ombres des simples mortels, justes ou coupables, errent

confondues dans leur vaste cachot ; pour elles, ni récompense, ni châtiment, ni Champs-Élysées, ni Tartare, elles vivent, mais sans le savoir, sans se sentir vivre, ce ne sont que des ombres, des ombres vaines et légères, dit le poète. Si une libation sanglante vient leur rendre la conscience, elles ne retrouvent que le sentiment de leurs douleurs et de leurs passions d'autrefois, ou le souvenir douloureux des joies qu'elles ont perdues. Agamemnon ne recouvre la pensée que pour maudire le crime qui l'a tué. Ajax s'indigne encore à la vue d'Ulysse et sent encore saigner sa blessure, Achille aimerait mieux vivre mercenaire chez un pauvre paysan que roi des ombres de tous ceux qui ne sont plus. Partout l'on sent courir le frémissement de la nature vivante qui se roidit contre la mort et, frissonnant dans les ténèbres, voudrait s'élancer de nouveau vers la vie et la lumière.

Entre Homère et Virgile, Platon a passé. Homère n'est que poète, Virgile est poète et philosophe ; l'un n'a fait qu'écrire et redire les mythes de la Grèce antique, l'autre a médité la vision de l'Arménien. Les vieilles fables confuses, réduites en allégories, se sont fondues en système ; les idées morales de la vieille Grèce, imparfaites et obscures, se sont complétées, épurées, éclaircies sous la discipline austère de la philosophie. La raison n'a pas détruit les créations poétiques de la foi, mais les a coordonnées et les a interprétées en leur donnant un sens. L'enfer n'est plus, pour Virgile et Platon, le dernier refuge de l'imagination effrayée de la mort se cramponnant à la vie, cherchant à embrasser l'image et le fantôme au delà même du tombeau : le Tartare est devenu un lieu d'expiation ; Homère ne l'a vu que de loin, à travers le voile des fables antiques ; il n'a pu qu'en dessiner les vagues contours, en saisir des groupes confus, sans savoir ce que veulent aux morts les dieux infernaux, ni quelle est la loi qui régit le Tartare. Virgile peut sans crainte sur les pas d'Enée s'enfoncer dans l'enfer, il a appris de son maître Platon d'où viennent les âmes et où elles vont ; ce qu'est l'enfer et ce qu'elles y trouvent ; toutes les régions en sont explorées, il sait quels peuples habitent chacune

d'elles, il peut nous y guider de la main comme dans son domaine.

Un Dieu, un esprit vit dans la nature ; de là naissent la vie et la pensée de toute créature vivante : toutes les âmes ont même origine, et cette origine est céleste. Lorsqu'elles sont entrées dans un corps humain, selon qu'elles ont conservé intacte ou qu'elles ont laissé se flétrir au souffle des passions leur pureté native, l'enfer devient pour elles un lieu de douleurs éternelles ou de félicités divines. Ici, le champ des larmes reçoit ceux qui ont succombé aux coups de l'injustice ou de l'amour, qui sont morts trop tôt pour embrasser le crime ou la vertu ; là, l'enfer et les Furies saisissent les criminels, non plus seulement les grands coupables de la Fable, héros ou titans, mais tous ceux des mortels, grands ou petits, rois ou sujets, qui ont violé les lois de la justice et outragé les dieux, égaux devant le supplice comme ils l'ont été devant le crime.

Les âmes des justes, après avoir expié les faiblesses passagères de la vie humaine, vont dans les prairies verdoyantes d'un éternel printemps jouir de leur bonheur, et mille ans révolus, abreuvés d'oubli aux bords du Léthé, recommencer le cours de leurs destinées mortelles et rentrer dans le grand courant de vie et de mouvement où se déploie l'activité divine de la nature. L'enfer, autrefois simple asile des âmes, est devenu le lieu d'expiation suprême, le lieu où la comédie humaine trouve son dénouement et son dernier acte, où le tribunal divin, par la voix des damnés, jette à l'univers le cri de la justice éternelle :

Discite justitiam moniti et non temnere Divos.

Si de la conception générale on passe aux détails, Homère reparait après Platon, mais Homère transformé par Virgile, Homère accommodé au goût du siècle d'Auguste, c'est-à-dire l'inspiration populaire transformée par l'art le plus raffiné. Sous Patinure, on reconnaît aisément Elpénor, sous Didon, Ajax ; sous Deiphobe, Agamemnon ; sous Anchise, Antyclée. Mais tout s'est ennobli et idéalisé sous la main de l'imita-

teur : Elpénor, le matelot vulgaire qui tombe ivre du haut d'un toit devient le fidèle Palinure qui, précipité de son navire et ballotté par la tempête, ne songe qu'à ses chers Troyens, sans guide sur l'immensité des flots. A la place d'Ajax, mort d'orgueil et de colère, nous voyons Didon morte d'amour; au lieu des vulgaires regrets d'Achille, nous entendons Virgile lui-même demandant par la voix d'Enée aux âmes impatientes de la mort : « Pourquoi cette passion insensée d'une misérable vie? »

Quæ miseris lucis tam dira cupido?

Des deux poèmes, quel est le plus beau? Si vous jugez en philosophe, la réponse sera facile. Si vous jugez en poète, ce n'est pas à la raison à décider, c'est à l'imagination, au goût de chacun. Nous sommes loin dans Homère de la précision terrible du Dante, et cependant du sein même de ces contradictions, de ce vague, de ces ténèbres de l'enfer homérique, de ces groupes d'ombres sans vie et sans souffle qui se meuvent dans un silence éternel, sort je ne sais quelle impression d'effroi et de tristesse qui, sans aller jusqu'à la divine horreur du Dante, nous saisit et nous étreint comme les fantômes d'une nuit agitée. Si c'est ce sentiment sincère et profond que vous cherchez dans la poésie, tout en admirant dans Virgile des passages d'une poésie incomparable, vous vous demanderez pourquoi l'ensemble du livre ne vous émeut pas. Vous vous direz que le poète ne croit pas à son œuvre : il croit, sans doute, comme son maître Platon, à une vie et à une justice au delà de la mort, mais il ne croit pas à son enfer matériel. Il n'ose pas, et peut-être n'y a-t-il pas songé, comme le feront Voltaire et Fénelon, remplacer la peinture des joies et des souffrances matérielles par celle des joies et des souffrances morales; mais il n'ose point non plus montrer Orion *poursuivant les bêtes fauves qu'il tua jadis dans les prairies d'Asphodèle*; il n'ose point montrer Hercule, l'arc tendu, chassant devant lui les ombres effarées; mais il nous montre les héros s'exerçant à la palestres, dinant sur l'herbe, et par crainte de la naïveté

grandiose d'Homère, il tombe dans le puéril. Son enfer est une transition entre l'enfer matériel du paganisme et l'enfer moral du christianisme ; c'est une sorte de compromis, de là son caractère faux ou incertain. Dans les détails même on le trouve gêné et contraint : on préfère les élans de tendresse d'Antyclée à la majesté calme et froide d'Anchise ; l'on trouve enfin ses descriptions trop précises quand l'on songe à Homère, trop peu quand l'on songe au Dante ; on regrette les lueurs funèbres du Dante, les ténèbres mystérieuses d'Homère ; l'on soupçonne que si le lecteur n'est pas ému, c'est que l'auteur ne l'était pas ; que l'enfer n'était pour lui qu'une machine épique, et que toutes ces belles descriptions n'ont pour objet que d'amener la sublime leçon de philosophie et d'histoire qui termine le livre. J. D.

XXIV

SUJET.

Comment la langue française a-t-elle passé du style périodique au style coupé ?

DÉVELOPPEMENT.

La littérature, a-t-on dit souvent, est l'expression de la société : la langue d'un peuple dans une période déterminée prend le caractère général des idées qui dominent cette période, et dans ses changements et ses progrès reproduit les changements et les progrès de la pensée. En France, du seizième siècle au dix-neuvième, l'histoire de la langue se confond avec l'histoire de la période, de sa naissance, de sa grandeur, de sa décadence, et le développement des idées pendant ces quatre siècles suffit à expliquer les phases diverses qu'a traversées la langue, et ses transformations successives.

Chez les prosateurs, une langue, naïve dans Joinville, brillante dans Froissart, mais sans profondeur, fautive de

pensées, sans souplesse, parce qu'elle se renfermait toujours dans le même cercle d'idées, naturelle enfin, mais sans vigueur; chez les poètes, une langue facile, mais incolore, claire mais sans poésie et sans harmonie, animée parfois de quelques traits heureux de l'esprit gaulois, mais noyés dans d'interminables allégories, tel est l'héritage que la littérature du moyen âge laissait aux temps modernes. Quand parut le seizième siècle, siècle d'affranchissement dans la pensée et de création dans les arts, quand l'on eut étudié les anciens, qu'on les eut compris, que l'on voulut les imiter, il se trouva que l'instrument manquait à la pensée; l'on n'avait que la langue de Froissart et de Jean de Meung pour exprimer les idées philosophiques et morales des anciens, et reproduire une poésie qui était le fruit d'une civilisation lente et raffinée; il fallut transformer pour la fortifier cette langue frêle et délicate, capable de chanter les exploits des chevaliers, mais impuissante à porter le faix de la pensée et du sentiment; il fallut faire de cette langue de conteurs une langue de penseurs et de poètes. Ce fut l'œuvre du seizième siècle; les poètes, et Ronsard en tête, s'élancèrent dans l'entreprise avec une fougue imprudente: on ne prit pas seulement la forme de la période antique, on prit aux anciens jusqu'à la forme des mots.

« Et la Muse en français parla grec et latin. »

Mais enfin, après tout, elle parla en français, et si le vieux génie gaulois abdiqua pour un instant son originalité native, son naturel exquis, sa raison ferme et lucide, les excès mêmes de la Pléiade hâtèrent sa ruine, mais sans compromettre ce qu'il y avait de solide et de durable dans sa réforme; et quand viendra Malherbe, la France aura enfin la période poétique qui ne demandera qu'à être disciplinée, pour suffire à Corneille et au dix-septième siècle.

Avant la Renaissance, la prose avait eu Commynes qui fut un historien dans un siècle de chroniqueurs, et qui donna à la langue une force, une gravité et une souplesse qu'elle n'avait point eues jusque-là. La prose fut donc

moins atteinte parce qu'elle était plus formée et plus virile; elle n'eut qu'à se fortifier sans avoir besoin de se renouveler jusque dans ses profondeurs. Le génie français opéra son alliance avec le génie antique sans trouble et sans commotion; il lui emprunta les formes générales de son langage, sans renoncer à son naturel. Rabelais et Montaigne furent des anciens sans cesser d'être des Gaulois; sur les traces de l'éloquence antique, l'éloquence française s'éleva avec la Boétie et Calvin et, dans la prose comme dans la poésie, le règne de la période commença.

« Enfin Malherbe vint.....

Qui réduisit la muse aux règles du devoir. »

Les derniers restes de l'École de Ronsard sont détruits, l'esprit gaulois, qui, sous le règne même de la Pléiade, a su se maintenir intact avec Marot, reparait dans Régnier, élève de Malherbe à son insu. Par un mouvement parallèle, la prose s'assouplit et se polit sous la plume de Balzac et de Voiture, malgré la stérilité de leurs idées, tandis que Descartes, dans sa période mâle et hardie, simple et lucide, tout en donnant à la France un système original, élève la langue de Froissart jusqu'à la hauteur de l'abstraction philosophique. Le règne de la période est complet le jour où Pascal la fait triompher dans la polémique religieuse : le dix-septième siècle a trouvé enfin la forme définitive de sa littérature.

Le dix-septième siècle est une époque de croyances fixes, de dogmatisme arrêté. En philosophie, en littérature, en religion, comme en politique, les esprits reconnaissent une autorité supérieure à laquelle ils se soumettent : comme le règne de Louis XIV n'est que le développement d'un principe, le principe du droit divin, ainsi toute la philosophie du siècle se borne à développer les principes cartésiens, la littérature sacrée, les dogmes du catholicisme, la littérature profane, les principes établis par l'antiquité classique. La langue du dix-septième siècle devait donc avoir la forme la plus apte au développement dogmatique des idées, la forme

périodique. L'idée maîtresse se déploiera à l'aise avec tout son cortège d'idées dépendantes, dans l'ampleur de la période : nul soubresaut, nulle rupture dans le tissu ferme et solide de la diction, parce que tout dans la pensée de l'écrivain forme un tout serré et contenu ; rien de heurté dans la forme, nulle explosion soudaine de la pensée ou du sentiment ne vient rompre la régularité de la période qui doit réfléchir dans sa tranquille majesté le calme et la certitude de la pensée. Le dix-septième siècle n'a point eu à se former sa propre langue, il l'a reçue toute faite du siècle qui l'avait précédé. La phrase, tout en restant aussi pleine et aussi large que dans Descartes, n'a eu qu'à se débarrasser de ce tour parfois gêné et contraint, que l'imitation du latin avait imprimé au *Discours de la Méthode*, et la période sera enfin française. Puissante et élégante dans Corneille, elle s'assouplit avec Racine, sans s'amollir, elle se plie avec Boileau aux exigences du genre didactique, et avec lui regagne en netteté ce qu'elle perd en éclat ; avec Molière, elle se retrempe aux sources vives de l'esprit gaulois ; avec Bossuet, elle égale la grandeur antique ; avec Pascal, elle l'a déjà dépassée depuis longtemps.

Sévère encore dans Bourdaloue, elle s'amollit avec Massillon : après avoir eu son Démosthène avec Bossuet, elle trouve en Fléchier son Isocrate. La Bruyère, sur les confins de deux siècles, participe des deux. Son livre des *Caractères* n'est qu'une longue série d'épigrammes, et son style est d'un écrivain du dix-huitième siècle. Mais dès qu'il revient à un développement dogmatique, il revient au style classique et le chapitre des Esprits forts est d'un contemporain de Bossuet.

A un siècle d'institution dogmatique succède un siècle de révolte. Tous les principes du dix-septième siècle tombent en ruine : la langue qui les avait exprimés ne pouvait leur survivre. Le dix-huitième siècle ne l'attaque pas, il l'admire même, mais il ne peut ni ne veut l'imiter. Ce qu'il lui faut, ce n'est point la langue de l'exposition systématique, mais celle de la lutte et de la polémique ; ce n'est point une

langue ferme et puissante, majestueuse et sereine, mais une langue agile, armée à la légère, ne disant point tout ce qu'elle veut dire, mais faisant tout entendre, tout soupçonner. Son arme n'est point l'éloquence mais l'esprit, la verve étincelante, l'ironie sanglante : point de coups qui écrasent, mais des traits perçants, qui restent dans la plaie. Le feu roulant d'épigrammes est ouvert par Montesquieu, Voltaire le suit dans la carrière et commence cette lutte de chaque jour qu'il doit poursuivre jusque dans ses tragédies et dans la *Henriade*. Avec eux la langue se détend et se met à l'aise : c'est la petite monnaie de la période. Les pensées les plus profondes et les plus vastes, au lieu de se développer, se condensent en un mot, s'aiguisent en épigrammes : la période semble proscrire même dans les œuvres théoriques : l'*Essai sur Rome* de Montesquieu n'est qu'un ensemble de traits profonds qui se suivent sans être reliés par les formes du style, et l'*Esprit des Lois*, pour les contemporains, ne sera que de l'esprit sur les lois. Buffon, il est vrai, conserve le culte de la période, mais son sujet le commandait, et d'ailleurs Buffon, par les idées, comme par le caractère, est un homme du dix-septième siècle. Deux orateurs seulement après lui doivent renouveler la période ; mais c'est en renouvelant l'éloquence : ce sont Rousseau et Mirabeau. Mais c'est qu'ils ne viennent plus attaquer sourdement l'ancienne société, mais la défier ouvertement : le vieil édifice est miné de toutes parts, ils viennent lui donner le dernier assaut : c'est la bataille décisive venant après l'escarmouche. Dans la grande œuvre de destruction, l'éloquence vient achever ce qu'a commencé l'épigramme : ici Voltaire, là Rousseau ; Beaumarchais sur la scène, Mirabeau à la tribune.

Le dix-neuvième siècle n'a cherché ni à continuer la lutte du dix-huitième siècle, devenue inutile, ni à ranimer les idées mortes du dix-septième siècle ; il a son œuvre propre dans l'histoire de l'esprit humain. Un torrent d'idées nouvelles jetées dans le monde par la Révolution, la philosophie renaissant au souffle du panthéisme allemand ; la na-

ture trouvée par la science plus belle et plus divine que ne l'avait rêvé le mysticisme de Bruno, l'histoire ranimée par l'érudition et devenant une science sans cesser d'être un art, la poésie enfin agrandissant son empire sans descendre de ses hauteurs, voilà ce qu'a vu le dix-neuvième siècle. A ce souffle de vie, sa langue s'est rajeunie comme son âme : une nouvelle période a commencé : la littérature, elle aussi, a eu son 89. Ce n'est plus le règne de l'épigramme, ni le règne de la phrase pompeuse et élégante : la pensée ne s'enferme plus dans un mot, ni ne s'étale en période, elle se fait image, l'écrivain lutte avec le peintre, il emprunte ses couleurs à la nature ; il matérialise la pensée, spiritualise la matière, les fond l'une dans l'autre et les réconcilie. Plus de période à vrai dire, mais une suite de tableaux et d'images mobiles qui vont, se serrant et se pressant, converger en un seul point. L'idéal n'est plus pour nous ni Voltaire, ni Bossuet, c'est Chateaubriand, Hugo, Michelet. La passion et l'idée qui débordent n'ont point le temps de se développer, et se fixent dans l'image : après un siècle de raison et après un siècle d'esprit vient un siècle de poésie : peut-être bien n'est-ce pas là une décadence. J. D.

XXV

SUJET.

L'esprit sert à tout et ne suffit à rien.

DÉVELOPPEMENT.

L'esprit n'est pas rare ; mais la science d'en bien user est peu commune. Deux sortes de gens s'abusent sur la puissance et le rôle de l'esprit : ceux qui n'en ont pas et ceux qui n'ont pas autre chose. Les uns, pour avoir respiré de trop bonne heure l'air épais de l'heureuse Béotie, ignorent l'esprit, et le condamnent dans les actions, dans les paroles et dans les écrits des autres. Pour eux, l'esprit, exilé de la vraie litté-

ture, n'est que l'attribut des genres secondaires, le sel de certains livres qu'on ouvre quelquefois pour se déridier. Ils ne font jamais quitter à leur style cet air de majesté ennuyée et cette savante lourdeur que le public sérieux admire dans leur prose. D'autres n'ont que de l'esprit, et n'imaginent pas qu'on exige d'eux autre chose ; ils le gaspillent, le perdent misérablement à couvrir des pauvretés, des folies ou des sottises. Leur esprit supplée à tout, au bon sens comme à la passion. Les uns et les autres se trompent. L'esprit ne vaut ni tant ni si peu : il ne remplace pas les facultés, mais il fait valoir nos qualités ; il leur donne la lumière et le relief ; il n'est qu'accessoire, et il est essentiel : c'est le superflu, dont on ne peut se passer. En un mot, il sert à tout et ne suffit à rien.

Aucun genre ne peut produire d'ouvrage excellent d'où l'esprit soit absent. Lui seul donne l'animation et l'éclat à ces sortes de livres, qui, par le ton et le sujet, sont intermédiaires entre les inspirations de la grande poésie ou de la grande éloquence, et les travaux plus humbles de l'érudition et de la science. Encore n'est-il ni déplacé ni même inutile dans ces deux genres extrêmes.

L'esprit doit accompagner le génie, pour adoucir les chutes auxquelles il est sujet. Lorsque le souffle cesse de le porter et qu'il s'abat avec une rapidité d'autant plus dangereuse qu'il a volé plus haut, l'esprit le soutient dans les régions moyennes. Il n'y a que l'esprit qui puisse dissimuler les inégalités de l'inspiration, quelquefois en cacher l'absence, la maîtriser lorsqu'elle touche au délire et glisse du sublime dans l'inintelligible.

L'esprit est plus nécessaire encore à certains livres d'où on a voulu le bannir comme une compagnie bien frivole pour ces muses sérieuses, l'histoire, la philosophie, et d'autres, plus austères encore, que l'antiquité n'a pas connues. Il ne faut pas leur demander de prendre pour devise le « *ridendo dicere verum*. » Il ne s'agit point de livrer l'histoire et la philosophie aux caprices, aux extravagances et aux parodies de certains docteurs burlesques. Mais est-il nécessaire qu'un

auteur mette en fuite le grand nombre des lecteurs, lettrés, mais non pas érudits, qui ouvrent un volume pour le lire et non pour le consulter? Votre livre a coûté mille recherches, mille soins, peut-être un voyage : vous ne manquerez pas de nous en instruire ; votre préface trahit l'orgueilleuse fatigue d'un martyr de la science ; vous chanceliez sous le faix des archives dépouillées, des chartres déchiffrées, des parchemins et des manuscrits retrouvés. Vous obtiendrez ainsi les récompenses les plus enviées, et cette célébrité qui s'attache aux emplois plutôt qu'aux hommes. Mais, quant à votre popularité d'écrivain, c'est un secret entre vous et le libraire. Un grain d'esprit aurait donné la vie au livre ; il eût reçu moins de couronnes et compté plus de lecteurs. Me laisserez-vous croire que vous l'avez voulu ainsi ? Il y a un grand orgueil à faire vœu de pauvreté, lorsque peut-être on ne possédait rien.

Tout autre est la méthode des bons écrivains. Pour emprunter des exemples à notre seule littérature, les grands tragiques de dix-septième siècle n'avaient guère moins d'esprit que Molière ; on s'en aperçoit en lisant *Nicomède* et *Bérénice*. Dans les pages du *Discours de la Méthode*, règne une simplicité pleine d'agrément ; de temps à autre, une comparaison, un trait rapide viennent égayer la gravité du sujet et révéler la finesse ingénieuse et discrète du grand philosophe. La métaphysique de Leibnitz ne dédaigne pas les fleurs dont s'empressent à la parer une mémoire prompte et une vive imagination, comme ces personnes vraiment vertueuses qui ne craignent pas de paraître belles. On ne lit le père Malebranche qu'avec le sourire sur les lèvres. Il y a dans la Logique de Port-Royal un chapitre sur les sophistes que la Bruyère eût envié à Nicole. Ces mêmes solitaires de Port-Royal, qu'opposent-ils aux thèses, discours, traités, plaidoieries des pères Jésuites, à cette grêle d'in-folios ? Un gros pamphlet théologique ? non : une satire étincelante, une raillerie mortelle, les petites *Lettres de Louis de Montalte*. Tous ces écrivains portaient légèrement le fardeau d'un grand sujet. Ils ne croyaient pas que l'es-

prit pût rien gâter aux belles choses. Ainsi pensait Voltaire : l'*Histoire du siècle de Louis XIV* est un modèle de narration courante, agréable et précise. Les progrès de la critique historique ne permettent-ils plus d'imiter ce style vif et facile ? Parce qu'on fait mieux, parce qu'on pense plus juste, faut-il qu'on dise plus mal ? Voilà ce qu'il faudrait faire entendre aux illustres de la science moderne. Mais peut-être ne sont-ils que sages. Qui sait si le petit nombre de leurs lecteurs n'est pas le secret de leur talent ?

D'autres écrivains tombent dans l'excès contraire : ceux-ci se condamnent à n'avoir que de l'esprit, comme ceux-là s'interdisent d'en montrer jamais. Si l'on fait un livre médiocre avec beaucoup de science et point d'esprit, on fait un livre frivole et nul avec beaucoup d'esprit et point d'idées. Le fond de toute œuvre littéraire n'est, en effet, qu'un choix d'idées raisonnables, disposées dans un certain ordre. Une comédie, une épître, une satire, tous les genres qui réclament des qualités légères, brillantes, grâce, ironie, gaieté, ne peuvent se passer d'art, de bon sens et de méthode. L'esprit revêt d'une forme agréable les pensées ou les faits, accumulés par l'observation et l'invention ; sinon il ne sert qu'à couvrir des extravagances et des sottises. Dans cette tâche ingrate, il se perd et se compromet ; il devient trivial, recherche la pointe, poursuit le trait douteux dont on rit en haussant les épaules. Si l'art de composer manque aussi à l'écrivain, en dépit de son esprit, il ne fera jamais une pièce ni un livre, c'est-à-dire un tout dont les parties ont entre elles une proportion et un lien. S'il ne peut faire un livre, une pièce, il ne saura pas davantage écrire un chapitre, une scène, moins encore une page, une seule phrase : chaque partie à son tour est un tout composé de parties plus petites. De là, la médiocrité de ces livres, qui, par le manque d'unité et de transitions, ressemblent à des rêves et ne sont en effet que des rêveries, où l'écrivain prend tous les tons, effleure et gâte tous les sujets. D'abord une vogue passagère donne à l'auteur de perfides encouragements. On a trouvé que dans votre der-

nier livre il y avait de l'esprit ; qu'il y en ait trop dans le prochain. Comment tenir ces promesses ? Ne faudra-t-il pas un jour faire banqueroute aux espérances exagérées d'un public qui, par son admiration, est devenu votre créancier ?

L'esprit, sans bon sens, sans connaissances et sans style, c'est le superflu cachant l'absence du nécessaire ; c'est un tapis de Perse jeté sur un grabat : la pire des misères. Au contraire, joint à des qualités plus solides, l'esprit fait d'un bon livre un livre utile et charmant ; l'auteur, après avoir trouvé et ordonné son sujet, rassemblé et choisi ses idées, leur donne l'agrément d'une forme spirituelle et vive. Par le plaisir, il oblige à l'attention un public dont la curiosité se lasse aisément. Il met dans son ouvrage, non pas tout l'esprit qu'il peut, mais l'esprit qui convient au style. Son esprit vient à propos, et les pensées auxquelles il sert d'ornement valent toujours la peine d'être bien dites. Quoi qu'il écrive, il se sert naturellement de son esprit, sans économie mal entendue et sans vaine prodigalité ; il ne l'étale, il ne le cache jamais, en sorte qu'il n'est point bouffon quand il plaisante, ni pédant quand il s'élève à la gravité. Heureux privilège de l'esprit qui se connaît, se possède et se gouverne : tantôt le sage se dirige à sa gaieté ; tantôt l'ignorant se plaît à sa science. A. F.

XXVI

SUJET.

La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même. (Mme de Saint-Lambert : Avis d'une mère à sa fille.)

DÉVELOPPEMENT.

S'il n'y avait que la justice dans le monde, on s'y égorgerait. La revendication du droit est assurément légitime : mais peut-elle s'exercer toujours sans troubler l'ordre et la

paix générale ? Nous vivons trop près les uns des autres dans l'état de société pour ne pas nous coudoyer ; nos existences se mêlent ; nos intérêts se contrarient ; nos droits se limitent et se gênent. Il ne faut pas s'imaginer le droit d'un individu comme un terrain clos de murs, où l'on ne peut pénétrer que par escalade ou par effraction. Comparez-le plutôt à ces pièces de terre qui bordent le grand chemin : chaque jour le passant distrait fait sans le savoir une usurpation ; la route ronge sans cesse et emporte à la longue un morceau du petit champ. Dans ce conflit perpétuel de droits et d'intérêts, comment vivre en paix et qui pourra nous empêcher d'être une société de plaideurs obstinés et de duellistes à outrance ? une vertu moyenne, un peu dédaignée, plus utile qu'éclatante, la politesse.

Dans une famille, c'est l'amour qui assure le respect des droits réciproques, dans la société en général, c'est la loi. Mais ces rapports de chaque jour avec des inconnus ou des indifférents, c'est la politesse qui les règle et les adoucit ; ces droits qui ne sont écrits nulle part et qu'aucune loi positive ne garantit, c'est la politesse qui les maintient, sans les rendre onéreux. Il faut respecter le droit d'autrui en faisant respecter le nôtre : tel est le principe. Il y a donc là une sorte de contrat tacite dont la politesse assure l'exécution, sans qu'il y paraisse ; car le rôle de la politesse, c'est de dissimuler les droits qu'elle fait respecter ; elle les rappelle sans les nommer. Elle se garde bien de les invoquer comme un article du code ; elle fuit la solennité des revendications directes ; elle semble s'excuser, et, sans s'humilier, réclame un droit comme une faveur. Elle a donc été parfaitement définie par Mme de Lambert « l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même. »

Ceux qui ont fait un code de la politesse, ont méconnu son vrai caractère, s'ils ont pensé enfermer dans quelques préceptes pédants toute cette science de nuances et de tempéraments, si fugitive et si variée. Sans doute on ne naît pas poli, et la politesse n'est pas de ces vertus que nous

trouvons dans notre cœur. Elle s'apprend ; mais elle ne s'apprend pas à l'école. Le bon sens nous en fait d'abord concevoir la nécessité. Puis, la vie, sans nous rendre moins fermes sur tout ce qui touche à nos droits, nous rend plus délicats sur nos devoirs et diminue cette première fierté qui nous faisait dédaigner d'avoir raison poliment ; mais elle ne nous en apprendra jamais assez pour que nous songions à nous ériger en casuistes de la politesse.

Il y a dans la politesse divers degrés ; elle se modifie suivant l'inégalité des droits mis en présence, qu'elle doit concilier. Envers les supérieurs elle est obligatoire et n'exprime que le dévouement et le respect. Elle est touchante et méritoire quand elle s'adresse à des inférieurs. Il y a là une délicatesse qui n'échappe pas aux âmes généreuses. La charité est presque humiliante sans la politesse. Le don aura plus de grâce, si par vos égards vous rappelez à celui qui le reçoit de vous, qu'il est votre égal, et que le bienfait appelle la reconnaissance sans exiger la soumission. Le juge qui interroge un accusé ne doit point, dans son langage, l'écraser d'un mépris qui, rigoureusement, ne peut frapper qu'un condamné et que la pitié devrait encore lui épargner. Que du moins les injures du magistrat ne devancent pas les rigueurs de l'arrêt. Mais le véritable exercice de la politesse est dans une société d'égaux. Là elle préside à tous les actes de la vie sociale ; sous ses auspices, la conversation s'engage, se poursuit, s'alimente par la contradiction sans dégénérer en dispute, ménageant les amours-propres, fuyant les souvenirs désagréables et les sujets dangereux ; et, sans être dirigée par personne, grâce aux habitudes de ceux qui la soutiennent, écarte tous les pièges, évite tous les écueils. Les femmes comme la marquise de Lambert, sont faites pour enseigner aussi bien que pour définir la politesse. Elles en sont les gardiennes. Leur présence semble l'imposer, et elles savent au besoin rappeler d'un seul mot le précepte à ceux qui l'oublient. D'un geste ou d'un sourire, elles envoient Vadius et Trissotin achever leur querelle dans l'antichambre. Autrefois un jeune homme, introduit de

bonne heure dans une semblable société, y observait d'abord le silence, qui est le commencement de la sagesse mondaine ; puis il apprenait peu à peu cet art de vivre, de contredire sans choquer, de ne jamais se heurter aux prétentions rivales et de n'y pas céder, ces habitudes de bonne compagnie, et cette tolérance de bon goût, aussi éloignée de la roideur que de l'extrême liberté, qui font tout l'homme extérieur, comme l'étude solitaire fait l'homme intérieur.

Quelques philosophes chagrins ont décrié les salons, peut-être pour que la curiosité leur en ouvrît les portes : le monde est avide d'entendre ceux qui prêchent contre lui. Un grand nombre d'esprits sont demeurés rebelles à cette loi de la politesse qui coûte à leur farouche orgueil. — La politesse, disent-ils, est une concession — sans doute : l'état de société n'exige-t-il pas bien des concessions ? On use de ses droits modérément afin d'en user longtemps avec sécurité. — Mais la politesse est une hypocrisie ! — La politesse a son abus. Vous ne voulez pas être Philinte ? soit : Imitiez du moins Alceste, ce *boudeur* que Molière a immortalisé. Il est misanthrope, mais gentilhomme, et quoique Oronte soit un sot, il ne lui dit pas d'abord son fait. Il prend un détour :

Mais un jour à quelqu'un dont je tairai le nom...

Il n'abandonne pas tout de suite cette forme que lui suggère la politesse.

Je ne dis pas cela....

et n'éclate que quand l'homme au sonnet l'a poussé à bout.

Franchement, ils sont bons à mettre au cabinet ?

Assurément, c'est encore trop de franchise, mais ce n'est pas de la grossièreté : Molière, je pense, l'a voulu ainsi.

C'est donc un puéril orgueil qui se révolte contre la politesse, et ce sont les esprits faux qui n'y veulent voir qu'une frivole coutume. Sans doute il y a des préjugés qu'on doit éviter, des formes dont on peut sourire. Mais s'en fâcher, quelle folie ! On dit que la politesse sert parfois de masque aux plus mauvais sentiments. C'est elle, en effet, qui fait

vivre en face l'un de l'autre deux ennemis, et qui met une sourdine à toutes ces haines, obligées de feindre non pas l'amitié mais l'indifférence. Que de méchantes pensées que l'habitude comprime et qui ne reparaitront plus ! Que de violentes colères qu'on dissimule avec un sourire, et dont on s'applaudit ensuite d'avoir ajourné l'explosion ! Que de passions dont la politesse tempère l'expression et que la réflexion pourra plus tard pacifier dans la solitude ! Ainsi cette vertu décriée tient lieu de raison, de vertu et de bonté à ceux-là mêmes qui en sont dépourvus. Modeste et fragile en apparence, elle protège, sans qu'on le sache ou qu'on veuille en convenir, de grands intérêts, la paix de la vie et le charme de la société. Les sots rachètent leur sottise en subissant cette loi sans murmurer. L'accepter librement et de bonne grâce, c'est la marque d'un excellent esprit, juste et bien discipliné.

A. F.

XXVII

SUJET.

Expliquer cette pensée de la Bruyère : « La moquerie est souvent indigence d'esprit. »

DÉVELOPPEMENT.

Rien n'échappe à l'esprit pétillant de Gélaste, ou plutôt rien n'en est digne : il se rit, se raille, se moque de tout. Il entraîne la foule en l'éblouissant par ses bons mots. Politique, art, littérature, religion, morale, philosophie, rien n'est à l'abri de ses traits mordants et satiriques. S'il produit lui-même quelque ouvrage, n'allez point y chercher le sérieux et l'utile, toujours il cherche à vous faire rire au milieu même des situations les plus touchantes. Il n'a qu'une corde à sa lyre, c'est celle de la moquerie. Le peuple le déclare le premier esprit du royaume, et à peine quelques hommes supérieurs osent-ils soupçonner en lui

moins d'esprit qu'il n'en fait paraître, et dire en secret avec la Bruyère : « La moquerie est souvent indigence d'esprit. » Lesquels sont dans le vrai ?

Un livre vient de paraître. Il traite des questions les plus importantes. Chacun en loue l'ordonnance, la justesse et la profondeur des vues. Chacun y applaudit. Gélaste le lit avec empressement. Soudain, il prend la plume ; vous croyez qu'il va en faire un éloge pompeux, en montrer l'utilité et l'à-propos ? Il va relever avec une ironie mordante quelques incorrections, quelques négligences de style éparses çà et là dans ce livre que les sages du siècle proclament le plus utile, le plus nécessaire. S'il a quelques louanges à donner, ce n'est point à la sagesse des aperçus, à la profondeur des pensées qu'il les donnera, mais bien plutôt à un trait brillant, à une pensée ingénieuse, mais sans consistance. Il n'y voit, il n'y cherche qu'une chose, comment il pourra faire rire. Son âme insensible est incapable de saisir le sentiment généreux qui a guidé, soutenu l'auteur dans une longue et pénible étude. Le sérieux de l'ouvrage blesse sa vue délicate, habituée aux étincelles brillantes, mais sans intensité. La clarté du soleil l'offusque. Il faut à ce papillon léger des fleurs odorantes, une riante prairie, de délicieux bocages, de légers ruisseaux. Une belle et vaste forêt l'effraye ; un fleuve rapide et majestueux fatigue sa vue, fait tourbillonner sa faible intelligence ; un style sérieux et grave le rebute ; le naturel dans la diction lui déplaît ; il ne veut que du brillant, de l'artificiel. Son esprit n'est point capable de digérer la nourriture forte dont ce livre abonde. Il ne s'arrête que sur les sommets ou sur les angles saillants ; il s'arrête à l'écorce, incapable de pénétrer plus avant.

Ne lui demandez pas de nobles émotions à la lecture de l'histoire de Léonidas et de ses trois cents ; ce n'est point le généreux dévouement de ces Spartiates qui le frappera, mais bien le mot de leur chef une heure avant le combat : « Compagnons, combattons avec courage, ce soir nous souperons chez Pluton. » Il vient d'assister à un martyr. Mais ne croyez pas qu'il ait compris, admiré cette constance au

milieu du supplice, cette fidélité à sa foi : non, ce qu'il a remarqué, c'est le peu d'habileté du bourreau, c'est l'air embarrassé du martyr. Dans un prochain ouvrage, il en tirera une comparaison ingénieuse, un rapprochement prétentieux. Il critique pour l'amour de critiquer, pour satisfaire son penchant à la raillerie. Vous le voyez l'oreille tendue, les yeux attentifs, la bouche béante au sermon d'un célèbre prédicateur; vous croyez qu'il recueille avec avidité la parole sainte, qu'il admire l'orateur et sa morale sublime; détrompez-vous, il cherche à remarquer un geste mal placé, une phrase embarrassée, un mouvement oratoire à critiquer. Et, comme son cœur n'est point à l'unisson de celui qui parle, tout lui paraît ridicule. Il a vu tout à fait à l'opposé de tout le monde. Mais peu lui importe, pourvu que dans quelque circonstance prochaine, il puisse exciter le rire au sujet de l'orateur et de son sermon, il est satisfait. Il rit du bien, il rit du mal. Nulle différence pour lui entre l'homme de génie, l'orateur passionné et un humble prosateur du dernier rang. Mais, s'il se trouve au milieu d'une réunion nombreuse, tout y devient l'objet de ses attaques, de ses railleries : vice, vertu, dévouement, lâcheté, bonne foi, fidélité à la parole. Toutes les actions humaines, tous les actes de vertu ne lui apparaissent que sous un côté risible. Pour lui, le dévouement d'un paysan sauvant son seigneur, emporté par la rapidité du courant, c'est la grue retirant l'os du gosier du loup. L'homme désintéressé, qui conseille un roi ou un prince par l'amour seul du bien public, n'est conduit que par l'égoïsme : c'est le renard louant le corbeau pour lui arracher sa proie. L'homme sincèrement religieux, c'est un Tartuffe faisant de la religion un moyen d'acquérir les biens de la terre, les honneurs parmi les hommes. Son âme ne sait point démêler l'hypocrisie de la véritable dévotion. Ne lui parlez point des douceurs de l'amitié, du bonheur d'un commerce intime et familial, il n'y trouve de plaisir qu'autant qu'il lui donne lieu de faire ostentation de son prétendu bel esprit. Il n'a point de lien si cher qu'il ne brise pour le plaisir de lancer

une épigramme. Il n'ambitionne que la réputation de plaisant. C'est là pour lui l'idéal du bonheur. L'honneur, l'amour, la fidélité conjugale n'échappent point à sa verve satirique. Adieu l'union et l'harmonie au sein de la famille, lorsqu'un esprit railleur ose pénétrer dans les intimités du foyer. Le railleur, c'est la peste des vertus domestiques. Rien n'est si puissant que les armes du ridicule. Il ébranle les trônes aussi bien qu'il bouleverse la société, qu'il détruit la vertu. En présence de la raillerie, il faut bien du courage pour être vertueux ! Mais honte à celui qui ose couvrir de ses sarcasmes une action honnête ! Il fait preuve de bien peu de cœur et d'esprit ! et qui voudrait à ce prix acquérir la réputation de plaisant, d'homme spirituel ?

Incapable d'apprécier les véritables beautés d'un ouvrage littéraire, d'estimer et de comprendre aucune des vertus morales, si le railleur veut exprimer lui-même les sentiments intimes du cœur humain, il n'y mettra que des contrastes ridicules. Il ne voit dans l'art même qu'un moyen d'exciter le rire. Du reste, comment exprimer dignement une grande et généreuse pensée, quand on ne la ressent point, quand elle ne fait point battre vivement le cœur ? Car *« le cœur seul nous rend éloquents ; du cœur seul viennent les grandes pensées. »* Le cœur seul nous fait sentir et comprendre la grandeur de notre mission d'artiste. Si la passion de la critique et de la raillerie s'est emparée de nous, nécessairement nous ne comprendrons pas notre mission, ou du moins nous ne la comprendrons point tout entière. De là ces disparates dans nos productions. Semblables à ces artistes du moyen âge, qui à côté d'un tableau religieux, représentant les plus sublimes mystères du christianisme, placent les figures les plus discordantes, peut-être pourrions-nous bien exprimer certains détails moins sérieux, moins grands, moins élevés, mais notre œuvre n'en sera pas moins incomplète, sinon entièrement mauvaise. Semblables à ces poètes dont parle Horace, nous rassemblerons quelques lambeaux de pourpre qui pourront bien éblouir des yeux inhabiles, mais un esprit sage se rira de nous.

Ainsi la manie de faire rire a suggéré au burlesque Scarron l'idée de l'Enéide travestie, où les situations les plus touchantes, les sentiments les plus généreux, sont indignement traînés dans la fange de l'expression. Son âme n'a point senti ce qu'il y avait de pathétique dans la piété du fils d'Anchise. Les malheurs d'un peuple entier ne l'ont point touché. Et que penser d'un homme qui ne cherche qu'à faire rire alors qu'il devrait nous faire entendre les sanglots des mères, les gémissements des épouses, les cris d'alarme des guerriers ! Néron, lui aussi, nous a donné un tableau de l'incendie de Troie, alors que la lyre en main, la couronne de laurier sur la tête, il chantait les malheurs de la race de Priam, au milieu de Rome embrasée par son ordre. Mais c'était le comble de la folie ! Il donnait satisfaction à son orgueil insensé. Avoir de l'esprit, ce n'est pas seulement savoir exciter le rire, c'est savoir l'exciter en temps opportun ; c'est encore bien penser, bien sentir surtout, et bien exprimer au dehors ce que l'on sent fortement au dedans. Avoir de l'esprit, c'est avoir un cœur sensible. Or, rien n'est plus opposé à la passion, au cœur que la manie de se railler et de rire de tout et partout.

Si Vauvenargues a dit avec raison que c'est une grande marque de médiocrité que de toujours louer modérément, à combien plus forte raison ne peut-on pas dire avec la Bruyère que la moquerie, qui est tout à fait l'opposé de la louange, est souvent indigence d'esprit.

Cependant, il faut l'avouer, il est une espèce de raillerie noble, grande et convenable, sublime même quelquefois, qui, loin d'exclure l'esprit, en est la marque infailible. Mais alors on ne raille point pour railler, pour s'acquérir le titre de plaisant, d'homme spirituel, la raillerie alors est un cri du cœur ; c'est le bon sens outragé, la raison indignée, le cœur révolté qui venge « l'honnête homme à pied du faquin en litière » ; la vertu foulée aux pieds par le vice triomphant ; les règles de l'art franchies par un esprit sans frein et sans mesure. C'est Horace, Boileau, Molière, Béranger. D'autres fois, la moquerie n'est qu'un cri de désespoir, un

cri sublime d'une âme tourmentée par la vanité de la science et de la sagesse humaine, qui rejette en raillant la raison de l'homme entre les bras de la foi. La moquerie alors s'appelle les pensées de Pascal ! C. D.

XXVIII

SUJET.

Que faut-il penser de cette phrase de Voltaire : « Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poème épique et dans l'ode. »

DÉVELOPPEMENT.

Les faiseurs de rhétoriques et de poétiques n'ont pas inventé cette figure qu'on appelle la comparaison : c'est un des procédés de langage et une des formes de raisonnement que la rhétorique et la logique naturelle mettent au service de notre esprit. Son rôle est d'éclaircir une pensée obscure en la rapprochant d'une pensée analogue, plus claire, et qui en donne l'idée, en substituant à la notion abstraite l'image d'un objet vivant. Souvent elle sert, non pas à éclaircir une idée obscure, mais à orner une idée claire, à lui donner cette grâce, cet éclat que veut la poésie, et que certaines pensées, nûment et simplement exprimées, ne comporteraient pas en elles-mêmes. C'est ainsi qu'elle rehausse de tableaux vifs et rapides, l'ode et l'épopée. La poétique de ces genres a toujours fait une belle place aux comparaisons. C'était d'abord un ornement, ce devint peu à peu comme une nécessité pour les poètes lyriques ou épiques de varier et d'embellir leurs vers par des comparaisons. On en étudia l'emploi dans les maîtres, Homère, Pindare, Virgile ; on en marqua le retour presque régulier, on en fixa la forme symétrique ; on risqua ainsi de leur ôter le mérite de l'inattendu et de l'originalité. Rivée par un certain tour poétique, dont elle semblait inséparable, la com-

paraison ne pouvait se transporter dans aucun autre genre sans en dénaturer le caractère. C'est là ce que Voltaire a exprimé dans cette phrase : « Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poème épique et dans l'ode. »

Sur la foi d'un pareil axiome, il est arrivé à la poésie épique et lyrique d'user mal à propos et trop souvent d'une forme, dont on lui attribuait le privilège exclusif. Rien n'est plus aisé à un médiocre écrivain que de jeter dans ce moule banal une comparaison sans nouveauté et sans esprit ; mais rien n'est plus monotone pour le lecteur. Pour quelques images heureuses semées dans Malherbe, dans Racine, dans J.-B. Rousseau, que de comparaisons froides et vides dans ce fatras de nos poésies lyriques et de nos épopées, œuvres laborieuses du talent sans inspiration, dont les meilleures ne sauraient prétendre qu'à l'estime de leurs rares lecteurs. Si je cherchais dans Voltaire d'ingénieuses comparaisons, je n'irais pas les emprunter à la *Henriade*. En revanche, ses poésies légères prouveraient, même contre lui, que la comparaison n'est pas déplacée dans ce genre, pourvu qu'elle en prenne le ton et en parle le langage.

Elle égaye la gravité du poème didactique, elle y apporte des images dont l'expression permet à l'écrivain de se déployer ; elle introduit de la poésie dans un genre qui, par lui-même, en est indigent. C'est une récréation pour l'esprit fatigué.

... Dant crustula blandi

Doctores. .

Horace l'a dit, et Boileau s'en est souvenu.

Horace, qui a écrit un poème didactique à son insu, a d'inimitables comparaisons, affranchies pour la plupart de l'antique symétrie de *ut* et de *sic*. Sans être aussi original, Boileau nous offre dans l'*Art Poétique* plus d'une comparaison agréable et bien placée :

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène, etc.

LICENCE. — SUJETS ET DÉVELOPPEMENTS.

9

et surtout le joli morceau qui sert d'introduction au second chant :

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête, etc.

Les comparaisons sont rares dans la poésie dramatique, dans la tragédie surtout, car la comparaison est quelquefois un élément de bonne plaisanterie que l'on ne peut bannir de la comédie. Sur la scène tragique elle est déplacée. Le drame, en effet, est tout entier dans l'action. Chaque personnage, jeté dans une intrigue serrée, pressante, obscure, dont il ne peut dominer les circonstances ni prévoir le dénouement, ne regarde ni à côté, ni derrière, ni devant soi. Il faut, pour comparer, une certaine liberté d'esprit. Dans l'épopée, le poète qui se tient à l'écart de la mêlée des événements a le loisir de les méditer. Il fait des comparaisons : c'est son droit de spectateur et son métier de poète. Les acteurs du drame ne le peuvent, emportés qu'ils sont par l'action. Aucun personnage, à moins d'être mal lié à l'intrigue (et alors il ressemble à un spectateur égaré sur la scène), ne doit risquer de comparaisons, ni réciter d'apologues. C'était là une des règles excellentes du théâtre tragique au dix-septième siècle. Les Grecs ne mettaient guère de comparaisons dans leurs pièces, sinon dans la bouche du chœur, où elles ne sont jamais déplacées, parce que le chœur n'est pas directement et personnellement intéressé à l'action.

Quelquefois la prose elle-même admet mieux les comparaisons. Il ne s'agit pas de cette prose poétique, qui donne aux nombreuses imitations du Télémaque l'air de poèmes dont on aurait retranché les inversions et les rimes. Ces sortes de compositions, en se multipliant dans notre littérature, ont fini par y créer un genre qui, n'en déplaît au maître de philosophie de M. Jourdain, n'est ni prose ni poésie : car il réunit la forme de la première avec le ton qui appartient à la seconde. Les comparaisons qui sont prodiguées dans ces ouvrages, ne diffèrent pas de celles que l'on rencontre dans les odes et les épopées ; mais elles ne

sont plus souterruées par l'agrément et l'harmonie des vers. Il n'y a donc point d'argument à tirer de cette importation malheureuse des habitudes d'un genre dans un autre. La comparaison poétique paraît encore plus dépaycée, lorsqu'on l'introduit inopinément dans un livre dont le sujet demande un ton constamment grave et contenu. Au milieu d'un ouvrage historique, où les détails et les chiffres abondent, où les plus merveilleuses campagnes sont racontées jour à jour dans un style de rapport qui ne s'échauffe, ni ne s'élève jamais, on est surpris de rencontrer une de ces comparaisons pindariques, qui se sont usées au service de tous les poètes épiques et lyriques de tous les temps et de toutes les littératures, depuis plus de deux mille ans ; telles que l'assimilation d'un conquérant malheureux à un lion blessé, ou à un grand chêne, battu des vents et menacé par la foudre.

C'est dans nos grands prosateurs qu'il faut étudier l'usage heureux de la comparaison. La prose ne souffrant pas les redondances poétiques et les ornements parasites, la comparaison, pour y trouver place sans en ralentir le cours et sans en dénaturer le caractère, doit être nécessaire à la clarté des idées, qualité dominante et essentielle d'où dépendent l'éclat et la beauté du style ; elle doit être rapidement et incidemment exprimée. Bossuet a le secret de l'enchâsser si bien dans son discours, qu'elle ne peut plus se détacher de l'objet dont on l'a une fois rapprochée. Lorsqu'il compare les princes et les fleuves, qui vont disparaître les uns dans la mort, les autres dans l'océan, c'est-à-dire tous dans un gouffre où ils perdent leur nom, il règne dans sa phrase comme une admirable confusion qui ne cause point de trouble à l'esprit, mais qui ajoute à l'impression, et de deux images distinctes, peu frappantes, si elles sont isolées, n'en laisse devant l'esprit qu'une seule, vive et saisissante, celle d'un écoulement perpétuel de toutes ces illustres vies vers l'abîme d'oubli où elles vont se perdre.

La comparaison épique et lyrique ne convient qu'à l'ode et à l'épopée : la comparaison convient à tous les genres. C'est

ainsi qu'il faut entendre, c'est du moins de cette manière qu'il faut modifier l'observation de Voltaire. En effet, comment n'en serait-il pas ainsi? Aucune figure de rhétorique n'appartient exclusivement à un genre. Raison ou passion, l'esprit de l'homme reste le même, soit qu'il compose une ode, soit qu'il écrive une lettre familière. Il accomplit sur des objets divers les mêmes opérations et emploie les mêmes procédés, mais le ton change et l'expression diffère. Chamfort s'est plu à reproduire une querelle domestique dont les deux acteurs appartenaient à la classe populaire. Il y a beaucoup plus de figures de rhétorique dans ce dialogue trivial que dans une scène de Corneille : ce ne sont qu'hypothèses et que prosopopées! L'idée de Chamfort était ingénieuse et vraie. Toutes les figures du style nous sont naturellement suggérées par notre esprit. La diversité des genres les modifie ensuite; mais aucun ne peut jamais leur imposer une forme définitive à l'exclusion de toutes les autres.

A. F.

XXIX

SUJET.

Dialogue sur les premières pièces de Corneille, entre le duc d'Enghien, Balzac et Scudéry.

On suppose que, le lendemain de la première représentation de *Polyeucte*, le duc d'Enghien, accompagné de Balzac, rencontre Scudéry, et engage avec lui une discussion sur la pièce nouvelle, et sur les tragédies que Corneille avait déjà fait jouer. Le prince les défend avec chaleur contre Scudéry, qui les attaque au nom des bienséances et au nom de la langue. Balzac, tout en feignant de s'abstenir, suivant sa mode, raille légèrement Scudéry et conclut en faveur de Corneille.

DÉVELOPPEMENT.

LE DUC D'ENGHIEN. Hé bien, monsieur de Scudéry, que dites-vous du Polyeucte ? Êtes-vous enfin des nôtres, et vous réconciliez-vous avec la muse de M. Corneille ?

SCUDÉRY. Votre Altesse m'excusera ...

LE DUC D'ENGHIEN. Bon ! il ne s'agit pas d'Altesse. Nous parlons tragédies : l'académicien a le pas sur le prince.

SCUDÉRY. Comme il vous plaira. Quant à la nouvelle pièce mon suffrage n'importe guère. Après tant de conversions, vous faut-il encore la mienne ? Je me suis enfui hier au soir, après celle de Pauline ; et j'ai su seulement à mon réveil, par un de mes amis, que Félix était chrétien.

BALZAC. Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous êtes resté jusqu'à la fin. Tout le monde vous a vu : vous enragiez ; mais vous êtes resté. Quant à nous, nous avons applaudi, et, ce qui est bien plus, toutes ces dames ont pleuré. Vous pouvez les dénoncer à l'Académie, si elles ont pleuré contre les règles, en dépit d'Aristote et d'Heinsius.

SCUDÉRY. Mon Dieu ! que trouvent-elles de si beau là dedans ?

BALZAC. Je ne sais : mais elles étaient fort émues. Elles étaient partagées entre Sévère et Polyeucte. Elles regardaient le premier d'un œil fort doux : c'est un homme très-galant, très-humain et très-brave, et ses victoires donnent du prix à ses soupirs. D'un autre côté, Polyeucte est si haut, si magnanime ! Elles aimaient Sévère, elles admiraient Polyeucte ; elles plaignaient Pauline de n'avoir pas épousé l'un, et trouvaient beau qu'elle se sacrifiât pour l'autre.

SCUDÉRY. Et moi, je trouve Pauline bien sottie d'être si attachée à son Polyeucte. C'est un méchant homme et un impertinent.

BALZAC. Je conviens qu'il a d'étranges procédés. La mort de Néarque n'excuse guère la vivacité avec laquelle il renverse les idoles. Il faut respecter la religion de son pays.

SCUDÉRY. Vous raillez. Mais que dites-vous d'un héros qui

veut, au moment de périr, convertir sa femme de force pour lui faire partager son supplice, et qui, ne pouvant y réussir, la rejette brutalement dans les bras d'un ancien amant ? Il n'aime pas et veut être aimé.

BALZAC. Vous n'entendez pas la chose comme nous,

SCUDÉRY. Je l'entends comme Pauline, qui répond comme il faut à ses sots conseils :

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager !

BALZAC. Elle se trompe, et cette erreur qui la désespère, rend la scène tout à fait tragique. Mais le spectateur ne se trompe pas : il sait fort bien que Polyeucte n'a pas dessein d'offenser Pauline. Il veut lui donner la vérité, même au prix du martyre, c'est-à-dire au prix du ciel. Sinon, il la lègue à un homme qu'il estime et qu'elle a aimé. C'est l'endroit le plus beau de son caractère.

SCUDÉRY. Vous ne me persuaderez pas cela. Je tiens pour le bonhomme Félix, quoiqu'il finisse mal. Je conçois qu'il fasse couper la tête à un gendre aussi entêté, et qui l'injurie avec si peu de ménagement. A sa place et dans son rang, je n'aurais pas agi autrement.

LE DUC D'ENGHIEN. C'est que vous n'êtes pas endurant : vous vous croyez toujours dans votre gouvernement.

SCUDÉRY. Votre Altesse prend la peine de se moquer de moi. Elle est trop bonne. Je ne parle pas ici en homme d'épée et en gentilhomme, mais en auteur tragique et en humble élève d'Aristote. Polyeucte n'est pas propre au théâtre : il n'excite ni la pitié, ni la crainte ; il n'excite que l'impatience que donne toujours une vertu si froide, si méprisante, si outrée, si éloignée de la nature.

LE DUC D'ENGHIEN. Et Pauline, ne nous en direz-vous rien ? Je suis curieux de savoir comme vous la traiterez, vous qui avez été si dur pour Chimène.

SCUDÉRY. Hé bien, en vérité, elle est fort touchante et fort honnête. Elle répond en personne fort bien élevée et de bon lieu, aux belles galanteries de Sévère ; et je l'aimerais si elle n'était point entêtée de son grand fou de mari. Assurément,

elle a beaucoup plus de vertu que Chimène, qui est une impudique, et beaucoup plus de grâce qu'Émilie et Camille, qui sont des furies.

BALZAC. D'adorables furies !

SCUDÉRY. Libre à vous de les adorer. La Sophonisbe de Mairet est une autre personne. Elle ne dit rien qui ne convienne à son rang, et il n'est pas possible de se tuer avec plus de grâce ni d'une façon qui sente plus sa princesse. Il n'y a que Mairet, et un ou deux autres encore, dont Corneille n'est pas, à mon gré, et ne sera jamais, pour trouver les choses fines et les jolies pensées et pour savoir les dire. On ne rencontre pas chez lui ces imaginations bizarres, qui étonnent dans votre auteur. Il est bon qu'un héros sorte du commun, mais non pas qu'il sorte de la nature. Corneille n'aime que les aventures extraordinaires et les héros extravagants. Tous ceux qu'il invente poussent toujours quelque vertu à l'extrême ; et c'est cette exagération qui choque quelques personnes de goût. Polyeucte, Horace, Rodrigue, que la religion, l'honneur ou l'amour les pousse, sont des furieux et des enragés.

LE DUC D'ENGHIEN. Ne dites pas de mal de Rodrigue ; c'est mon héros. J'ai pleuré le jour qu'on l'a joué pour la première fois, et je n'ai aucune honte de l'avoir fait. Au risque de n'être pas rangé parmi ces quelques personnes de goût dont vous parlez, j'avoue que j'aime l'exagération de Corneille. J'aime les beaux coups d'épée et le grand amour de Rodrigue, le courage et l'orgueil d'Horace, la magnanimité invraisemblable d'Auguste, et quoique l'héroïsme de Polyeucte soit encore plus rare, et son cœur plus profond, je crois que je comprends aussi ce genre de vertu. Quand je ne comprendrais pas, j'admirerais encore. Car c'est ce qui me dépasse et ce qui m'étonne que je trouve admirable. Je sais gré à Corneille d'avoir fait les âmes de ces gens-là plus grandes que les nôtres, et je m'en veux de ne pas leur ressembler. Il ne me semble pas qu'un auteur doive se donner la peine d'écrire une tragédie pour nous représenter des gens de qualité, causant comme nous faisons, avec un peu plus

d'esprit et un peu moins de naturel, sans sortir des passions et du langage de cour. Ce n'est pas nous qui pouvons servir de modèles aux héros de tragédie ; c'est eux qui doivent être nos exemples ; et leur vertu fût-elle inaccessible, il serait beau cependant d'avoir fait quelque effort pour s'en approcher. Voilà pourquoi j'adore les pièces de Corneille. Qu'en pense M. de Balzac. ?

BALZAC. Je pense que Votre Altesse a très-bien parlé et que M. Corneille serait fort heureux de l'entendre. Je suis à peu près du même avis ; mais vous savez qu'en toute question, je doute plus que je ne résous.

LE DUC D'ENGHIEN. Je voudrais que toute l'Académie vous ressemblât en ce point, et qu'elle laissât au public la liberté de son goût. Le parterre est juge et sans appel, et je trouve que messieurs de l'Académie, dans leurs arrêts, imitent un peu trop messieurs du parlement.

SCUDÉRY. Au moins l'Académie se connaît-elle en style mieux que le parterre. Si elle n'a pas le droit de prononcer qu'une pièce est mal faite, que le sujet en est choquant, l'intrigue défectueuse et les personnages invraisemblables, elle peut reprendre les fautes de langue, et vous avouerez que les vers de Corneille en sont remplis. Je l'ai bien fait voir pour le Cid, et M. Chapelain a retrouvé beaucoup de fautes qui m'avaient échappé.

BALZAC. Mon cher monsieur, vous avez montré beaucoup d'esprit et de subtilité. Mais êtes-vous bien sûr d'avoir démontré tout ce que vous vous proposiez ? Rappelez-vous que vous ne vous entendiez pas toujours avec M. Chapelain. Il justifiait ce que vous aviez condamné, et ce que vous n'aviez point blâmé, il le signalait comme une faute. Ce dissentiment ne prouve autre chose, sinon que notre langue n'a pas tout à fait fini de se polir et de s'achever ; que les règles en sont encore incertaines et la grammaire douteuse, et qu'elle est, pour tout dire, gouvernée encore aujourd'hui moins par des lois que par l'usage, souverain maître du langage, au jugement d'Horace, même dans un idiome accompli et parfait. Elle dépend aussi de l'inspiration des

écrivains, et il est bon de laisser à leur génie et à leur invention quelque liberté. Remarquez que, sans l'aveu ni la permission des doctes, et presque à leur insu, les termes créés par les bons auteurs se répandent et prennent autorité. Il faut attendre beaucoup des belles disputes sur la langue qui se font dans votre Académie, et auxquelles pennent part des hommes tels que Ménage, Chapelain, Habert, Vaugelas, Levayer, et vous, monsieur ; mais ne doutez point que les décisions de ces personnes, que je respecte infiniment, ne feront pas loi comme fera un vers du *Cid* ou d'*Horace*, connu, répété, aimé de tous les gens qui ont été voir jouer la comédie, et le nombre en est grand. Et si ce vers admirable contient une faute de français, cette faute, dans vingt ans n'en sera plus une. Dès aujourd'hui je sais bien des gens qui plutôt que de parler français comme le veut notre Académie, aimeraient mieux parler comme Corneille, et se faire mettre avec lui hors de la loi. Or, prenez garde, messieurs, à la quantité de ces gens-là, et souvenez-vous un peu qu'après tout le français n'est que la langue qu'on parle en France. Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans qu'on a commencé à écrire purement, en vers. La prose naît, et nous aidons de tout notre pouvoir à ce qu'elle sorte de son bégayement. Laissez faire le temps, les auteurs et le public. Au bout de vingt-cinq autres années peut-être, le temps sera venu de parler des lois de notre langue. Mais j'ai bien peur, mon pauvre monsieur de Scudéry, qu'alors ni vous ni moi ne soyons plus de l'Académie, ni de ce monde.

LE DUC D'ENGHIEN. Que répond à tout cela monsieur Scudéry ?

SCUDÉRY. Il faut bien que je me taise, vous êtes deux contre un.

LE DUC D'ENGHIEN. Non pas : je vous laisse aux prises ; je vais rejoindre nos dames.

Le duc s'éloigne et SCUDÉRY dit à Balzac :

Voilà M. le duc bien épris de Corneille ! Il ne fait pas hon d'être d'un avis contraire au sien.

BALZAC. Comment Corneille ne plairait-il pas à un prince

de dix-neuf ans, qui aime la gloire, qui brûle d'aller à la guerre, d'être victorieux et d'être aimé! Et puis, ne savez-vous pas qu'hier, en écoutant Sévère et Pauline, les beaux yeux de Mlle du Vigean ont pleuré?

A. F.

DISSERTATIONS LATINES

I

SUJET.

Quid, quum ad mores, tum ad litteras pertineat hoc Ciceronis scitum : « In omni disciplina infirma est artis præceptio sine summa exercitationis assiduitate. » (Ad Herenn., III.)

DÉVELOPPEMENT.

Eminet inter omnes Evangelii parabolas excellens illa, sæpiusque doctorum commentariis illustrata, qua Christus audientibus hominem fingebat e cujus corpore dæmon unus quum pulsus foret, nec ille tamen bono acerrime studuisset, rursus in eundem septem dæmones impetum fecerunt ; addebatque Jesus hujus hominis conditionem pejorem quam antea factam esse. Qua quidem figura bene significatur quid valeant consuetudo atque exercitatio, et quam levis operæ doctrina futura sit nisi assiduam exercitationem adjunxerimus. Parum es enim, si quis bonum esse sibi proponat, nosse quid sit bonum, semelque naturam vicisse, nisi iterum atque iterum officii tenax, tandem quæ in ipso interius obstabant ejecerit. Eos solos hostes victos esse docet Thucydides (1) quorum ipsam voluntatum jugi patientem feceris. Non is boni nomine dignandus est quem semel ho-

(1) Liv. VI. 1^{re} Discours de Nicias.

nestum inveneris (quis enim adeo est perditus qui non interdum virtute moveatur?), sed ille unus qui sapientiæ præceptis mores continuo adstringit. Est enim ut etiam qui officii normam non sequitur, aliquando tamen, aut meliore voluntate ductus, aut proprio naturæ instinctu bene mereatur; sed unus ille qui indeflexo cursu ad virtutem tendit bonus vocandus est, quod de hoc uno, priusquam egerit, præfari possis, eum, quum tentationis et periculi tempus adfuerit, non cupidinibus aut gratiæ servitutum, sed qua vocet virtus secuturum.

Quis enim prope non bonus inveniretur, si ad virtutem satis esset bonum noscere? Quis adeo cæcus qui officium discernere, vel in prope delicatissimis occasionibus, non valeat? Quis tam a natura male genitus, qui virtutem imprimis non diligat, aut diligendam non sentiat? Sed alia sunt multaque, quæ nos ab officio deflectunt: « Meliora video, » ut ait poeta: « deteriora sequor. » Quid enim? Hoc olim puer a matre officii præceptum didici, hoc tiro philosophus, docente magistro, optimum esse intellexi. Sed me præsentis horæ voluptas allicit, trahit occasio; aspera virtutis via, voluptatis autem via adeo floribus ornata ut, licet audiam eam secutis in præceps incidendum esse, vix tamen credam, Herculem Prodicum mirer quidem, rarius sequi velim. Etiam si ad vitium non alliciar, pigritia saltem obstat quin virtutem fortiter amplectar: nunc enim molliorem ætatem agere licet: sin autem me virtuti dederò, ea continuo labores a me novos exiget, ea me, velut Herculem, nunquam, nisi portas cæli tenentem jamque inter deos receptum, quiescere patietur.

Hæc sunt impedimenta quæ multo plures a bono arcent quam ignorantia recti. Unde igitur auxilium veniet? Unde vires quibus naturæ repugnantiam vincamus, quibus voluptati resistamus, quibus tot illas occasionum illecebras procul excutiamus? Scilicet a voluntate primum sed deinde, sed sæpius a consuetudine. Nempe voluntas, quod proprie valet, primum vincit, segnitiam exsuperat, hostem pellit: consuetudo vero et exercitatio ne pulsus redeat efficiunt.

Eæ, in ipsa arce ex qua vitium ejecerunt, virtutis præsidium constituunt; eæ, postquam malas ex agro herbas, avulserunt, jam fecunda frumenti semina deponunt. Quis enim hominum — ut infirmi ad omnia sumus — quis posset ad finem integer durare, si quantus in principio ad virtutem labor exstitit, tantus per omne ævi tempus continuandus esset? Sed hoc duplici beneficio consuetudo præstat, ut quæ nos ad vitium advocant illecebræ in dies minores fiant, minusque validæ, contraque in dies nos acrius virtutis vinculum adstringat. Ita incipientes voluntate asperam virtutem rapimus; ad extremum ipso instinctu jam gratam sequimur: adeo ut tandem — quis juvenum credere velit? — plus facilitatis in virtute quam in vitio inveniatur. Quod vero aliud honestius atque nobilius bonæ vitæ præmium esse possit, quam ut jam totus vir bonus sit, et proprio motu rectum teneat, nullaque extra justos sapientiæ terminos cupido pervagetur? Hæc enim propria est consuetudinis atque exercitationis virtus, ut quidquid quotidie atque indesinenter agamus, nobis in dies facilius atque expeditius fiat; id vero à quo desueverimus, nobis in dies magis desuetum magisque repugnans, etiamsi ante placuit, inveniatur.

Hanc exercitationis vim omnem optime explanavit vir quidam nostræ ætatis inter doctos eximius in thesi cui: « De consuetudine » inscribatur, qua quidem ostendit consuetudinem excellentem esse facultatem, solique, inter omnia animantium genera, homini concessam, cujus hoc esset proprium, ut quæ principio nonnisi quodam voluntatis delectu efficere potuissemus, hæc deinde ipsa inconscio instinctus impulsu exsequeremur, et quæ primum asperima factu fuissent, ea postremum in promptu haberemus. Unde videre est, et quantum ad hominis optimam institutionem exercitatio conferre possit, et quam acriter cavendum sit ne ea nonnisi bene sit erudita. Ut enim nos ad virtutem, si bona fuerit, ita, si mala, ad vitium proclivos præcipientesque faciet, et, quæ optimum rectæ vitæ instrumentum, et eadem pravæ pessimum inveniatur.

Verum ego hæc, etsi gratissima sunt, *spatiis exclusus*

iniquis, relinquam; et jam, non quæ ad mores exercitatio conferre possit, sed quam sibi partem in litteris excolendis vindicet, spectabo. Quam quidem ego non in omni litterarum civitate æquo jure dominari velim. Est enim litterarum civitas quasi in certos vicos viasque descripta, quibus non unus et idem ubique legum codex, eademque tabulæ esse debeant. Nec quidem in poesi — quamvis ne inde quidem excludi omnino jure possit — in lyrico saltem carmine, consuetudo plurimum valet. Vis igitur cognoscere quæ exercitatione facilius careant? Aspice quæ juvenes exsequi valeant. Possunt scilicet ab ingenioso juvene beneque erudito versus condi, grati saltem, si non perfecti; sed quis juvenis in soluta oratione tolerabilis reperiatur? Hæc illis vix contigit honesta atque ornata postquam ætas matura successit et jam capilli incipiunt nigri albis misceri, si cui ingenium suppeditet, nec doctrina optima assiduusque labor defuerit. Jam inde necesse esse fatearis quam sibi magnam in litteris exercitatio partem velit, sine qua nec historiarum auctor libros condere possit, nec philosophus studiorum materiam exornare.

Sed hoc tibi quam clarius etiam apparebit, si, omissis cæteris solutæ orationis generibus, ad illud quod præstantius eminet atque nobilius fulget, nempe ad eloquentiam, te contuleris? Quam præcipuè artem spectabat Tullius, quum in his ad Herennium libris, scitum illud de quo disputamus expromeret: « In omni disciplina infirma est artis præceptio, nisi cum summa assiduitate exercitationis. » Quæ quidem sententia adeo dilacida Quintiliano videbatur, ut etiam adderet: plus sibi videri sine disciplina exercitationem valere ad informandum oratorem quam sine usu doctrinam. Idem poetas nasci aiebat, oratores fieri. Ac tamen Cicero tum etiam quam illa diceret Rhetorices libros scribebat, idemque jam extra adolescentem proventus se ad rhetoris ludum sæpius contulit; et Quintilianus in edocenda juventute ætatem totam consumpsit. Verum ambo norant non modo quantæ artis, sed quam multæ temporis, quanti laboris, quanti studii sit, quantæ exercitationis oratorem insti-

tuere, qui in omni causa seu forensi, seu privata bene loqui possit; cui et ingenium in irveniendis argumentis, et ars in disponendis suppetit, qui et verborum copia abundet et elegantia et numero, qui, vel paratus simpliciter, vel ex tempore, ornate dicat, qui et sui semper et aliorum potens sit, qui sensus iudicum vulgique statim discernat, et inde orationem aut flectat, aut plane invertat; qui denique omnium animos ita in manu teneat, ut, quum placuerit, aut cohibeat, aut immittat, aut remittat, aut impellat; ac per totam concionem omnes, ut voluerit, suscitet aut placet animorum tempestates. Scilicet norant eximii illi antiquæ ætatis oratores, tot tamque varias virtutes nunquam posse nisi perpetua exercitatione comparari; ideoque nullam laboris atque studii horam intermittebant. Quam improbus Demosthenis labor fuit, quo ille etiam ingentem loquendi difficultatem superavit! Nota et illa indefessa Ciceronis studia, qui, quum nunquam neque a litterarum, neque a philosophiæ cultu obsolevisset, quum tot dixisset causas, solebat tamen, si quando ad recreandum ingenium libros stylumque arceret, etiam quum inter amicos deambulare, quoddam imprevisum causarum genus suscitare ac unumquemque sodalium rogare quid in simili casu factorus foret. Ita jam senior, jam inter universos magister dicendi habitus, adhuc præter quotidianam fori ac prætorii exercitationem ampliore aliam sibi quærebat. Ea est vis consuetudinis, tantumque ad augendas ingenii vires confert! Adeo sine multa exercitatione nemo in litteris excellens æque ac in vita bonus fieri potest!

Quid igitur? Nosne artem et disciplinam vanam aliquid atque inutile esse nuncupabimus? Et qui tot annos in discendo ipsi consumpsimus, qui tamdiu nostræ institutioni studuimus, quique id exoptantes convenimus ut publico diplomate nobis liceat præcepta litterarum juvenibus infundere, eosque et eximium eloquendi genus et optimam scribendi normam edocere, nosne, inquam, eos hortabimur ut confestim e scholis evolent, desertisque libris, relictis veterum exemplaribus, se aut ad iudicem catervatim latria-

turi conferant, aut quam multas possint membranarum paginas atramento inficiant, si possint, bene, sin aliter, quoquo modo scripturi. Non ita profecto : sed postquam discipulis easdem quas ipsi a magistris olim accepimus præceptiones transmiserimus, talia addemus : « Illa sunt, juvenes, quæ ad nos magistros pertinebant, ut quæ vera, quæ bona, quæ pulchra essent cognosceretis, imo ut ea assequi cuperetis; ut vero assequamini, vestrum est. Quod si vestras mentes desidia corrumpi passi eritis, dum cæteri ad palmas conspicui evadent, vos extremam arenam tenebitis, supremumque, ut ait Plato, derisi, et capite intra humeros dejecto, effugietis. Sin contra alacri studio doctrinam amplexi eritis, et præceptis, quæ ipsi potestis, exercitationem scilicet assiduam addidiritis, tum, etiam si principia aspera fuerint, tamen ut idem Plato dixit, vos tandem præmia et laudes hominum, et cæteros virtutis ingeniique honores accipietis. » Hæc nos juvenibus; sed quo ea melius retineant, jam nos præceptis quamdam exercitationem docentes adjungemus, et, nunc laudantes, nunc adhortantes, nunc exprobanes, nunc etiam, si opus fuerit, gravioribus argumentis usi, ut ipsi exerceantur curabimus. Ite e manibus nostris decedent quamdam exercitationis studiique consuetudinem retinentes, nec, si diis placet, deinde omittent. Hoc enim in omni disciplina plerumque accidit ut tiro facile tædio labore, ille autem qui paulummodo sub vexillo mansit jam vehementi studio ardeat : eo quod nulla ignoti cupido, et quæ ignores bona facile spernas; sin ea semel aspexeris paulumque ad ea te contuleris jam mora nulla fiet donec in iis totus hæreas.

II

SUJET.

Quibus de causis apud Græcos, præsertim Athenis eloquentia viguit.

DÉVELOPPEMENT.

Quum apud cæteros populos nonnulli oratores vix nascerentur, tum excellentissima gens illa jam eo consummata artis pervenerat, ut cæteræ gentes eloquentia omnino vincerentur. Etenim nemo non fateatur necesse est eam gentem omnibus naturæ bonis instructam in potestate sua omnes artes et in primis quamdam persuadendi Deam habuisse. Atqui animadvertendum est tantam hujus artis præstantiam apud Græcos e pluribus causis pendere, primum ex ingenio et studiis moribusque, dein e rationibus et constitutis quibus respublica administrabatur, denique, Athenis præsertim, ex auctoritate philosophorum et præcipue Platonis : cujus e schola tot magni viri sunt exorti, qui magnitudine sua in omnibus rebus omnium admirationem moverint.

Quis dubitet Græciam facultate quadam homerica præcipuam fuisse, et ex ea ingenium suum traxisse? Quemadmodum enim ex Oceano vis torrentium et impetus, fontiumque cursus initium capiunt, ita ex Homero, qui non solum poeticis verum etiam oratoriis eminet virtutibus, ortum eloquentiæ et exemplum Græcia excepit. Græcis quidem contigit ut omnes consiliorum ac litium artes, quæ apud Homerum tam plane explicantur, discerent, sive ante omnium oculos dictæ in secundo Iliadis libro sententiæ, sive in nono magnificæ, quas habet missa ad Achillem legatio, orationes evolvebantur, et in animis fideliter sedebant; ita ut gens illa, quasi a puero illius viri præceptionibus erudita, et aliorum poetarum sententiis immorari et innutriri solita, beatissimam rerum verborumque copiam, consilium, dividendi ordinem, præparandi probandique rationes, deni-

que vim elocutionis, et felicissimam dicendi facilitatem effinxerit. Quanto animi ardore omnes Græci scholas frequentabant! quanto cognoscendi cupiditas omnes rapiebat! Ergo non erit mirandum si facundia plurimum apud illam gentem valuerit; cujus viri quidam, scilicet illi captivi de quibus Thucydides mentionem facit, injuriam solvere potuerunt, ea lege ut nonnullos Euripidis versus recitarent.

Adjice quod gens illa per omnes eloquentiæ numeros ire debebat, apud quam respublica in potestate populi erat, et populus in potestate oratorum. Hic quondam viri dicendi periti et orationis veneres consecuti summis muneribus donabantur et summos magistratus inibant; inde factum est ut unusquisque palæstræ accommodatus diserte loqui et omnes omnium rerum, quæ ad dicendum pertinent, fontes animo continere studeret.

Verumenimvero Athenis præsertim eloquentia floruit, propterea quod in illa divina sede philosophi plurimum apud cives suos valuerunt. Quorum præclarissimus Plato Academiæ fundamenta jecerat. Scholam autem illam multum eloquentiæ contulisse patet, ex ipsa Tullii sententia, qui jure dixit: « Fateor me oratorem, si modo sim, aut quicumque sim, non e rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis exstitisse. » Quapropter, siquidem Tullius ex Academia perfectus orator exstitit, non mirari debemus quod ex ea tot et tanti viri apud Græcos, supra quam enarrari potest, eloquentes exierint.

Nam eloquentiæ sicut reliquarum rerum fundamentum est sapientia, et in primis hæc pars philosophiæ quæ moralis dicitur. Nonne enim Demosthenes, Platone duce, in recessus animi et latebras penetravit, ut totum hominem, officia, cupidines, et affectus præcipue vel hos mites, vel illos concitados cognoscere, utique voluntates rapere posset, quo vellet, servandæ patriæ gratiâ? Nonne scientia Platonis Demostheni fuit necessaria? Nimirum, si Princeps ille oratorum arma rationis tam ingenti pondere tractavit et clamores admirationesque Græcis excussit, illi philosophorum Principi

ex magna parte gratiam tot et tantarum victoriarum debuisse videtur.

Has igitur ob causas Græci, præsertim Athenienses, oratoriis virtutibus eminentissimi fuerunt. Nec immerito Virgilius dixit : « Orabunt causas melius. » Nam Græci natura disertis et magnificæ orationis amantissimi, ad enucleate dicendum a pueritia informati sunt ; hoc vero proprium fuit Homeri, ante alia magni profectus et magni impetus ingenia, facundiam Græcorum fingere ; adeo ut continuo diligentissima cura intenti tam præclaris operibus plurimum eloquentia valuerint. Petiverunt enim a poetarum lectionibus et a philosophorum præceptis spiritum in magnis rebus, in verbis sublimitatem, in disserendo rationem, in affectibus motus omnes animi et ingenii, qui ad excogitandum acuti et ad explicandum ornandumque sint uberes, (quid plura !) studium et ardorem quemdam amoris, sine quo nihil quidquam egregium in vita fieri potest. Adde quod reipublicæ constitutio et gentis etiam mores viam ad hanc artem consummandam faciliorem fecerunt. Quid sequitur nisi ut Græcia non gentis nomen, sed eloquentiæ apud posteros habeatur.

G. V.

III

SUJET.

Oratio Politiani. quum decimum Quintiliani librum ampliorem invenisset.

DÉVELOPPEMENT.

Nobiles discipuli, felix inter omnes ætas nostra merito dicatur, quæ, quum tot clarissimos litteris viros ipsa tulcrit, omnes præteritorum temporum viros subito quasi renasci et resurgere videat : ecce ignota diutissime opera, quæ in tenebris et pulvere abhinc duodecim seculis oppressa marcebant, rursus ad cælum effunduntur ; quæ contra, nescio quo maligno fortunæ favore, trunca atque imperfecta

in manibus quotidie versabantur, omnibus nunc numeris absoluta et ad unguem facta videntur. Quod quidem de illustrissimo rhetore Quintiliano hodie accidit, et, bona venia dicam, lætus magis quam gloriosus, magistri vestri ministerio. Institutionis oratoriæ librum decimum jamdudum degustavimus; sæpius, in hac schola, præcepta illa, tam lucida, vobis commendavi, et scriptoris exquisitum sermonem vobiscum delibavi. Sed Quintilianum nondum noveramus : hoc operis caput, a barbaris rudibusque librariis corruptum, illud omnino omissum; stylus ipse nonnunquam infectus, nec latinitatis exquisitum florem redolens. Ego vehementer angebar et dolebam miserrimum tanti auctoris casum, quum pridie avitum bibliothecæ pulverem excutienti, subito apparuit ille liber optatissimus, docta manu scriptus. Quem vobis affero, optimi discipuli! Admiremini insigne ingenii monumentum, et lætitia, ut ego, exsultate, antequam hoc opus una meditemur et relegamus!

Considerate enim quem fructum ex illius scriptoris studio ac quotidiano quasi cultu percipere possimus. Scio equidem multa inesse præcepta, quæ, morum nostrorum atque vitæ mutatione inutilia fortasse jaceant : jam non publicis declamationibus indulgemus : discipuli, nostra ætate, immutuerunt; magistri tantum loquuntur et dicendi jus totum sibi vindicant. Non magis his Quintiliani præceptis attendimus, quæ actionem et gestus spectant : nihil nunc interest utrum latus veritas necne, utrum frequenti pedis suppositione utamur an immoto corpore loquamur, utrum Clodii impetum, an Lælii remissionem eloquentiam referamus. Quanquam ne hæc quidem quæ circa declamationem atque actionem effudit contemnamus, quum ea ipsa institutione formatos noverimus oratores eos quos maxima admiratione prosequimur, Ciceronem atque Demosthenem. Quin etiam gratias Latino rhetori referemus, qui oratorem adeo attente instituerit, ut ne levem quidem manus aut lateris motum docendum casui permiserit.

Verum, discipuli, majora tractavit locuples auctor Quintilianus. Scriptores primum tum Græcos, tum Latinos, non

infimos quidem, recenset; litterarum succum et medullam expressit, non, ut ipse locutus est, bibliothecas excutit. Quam dulci et venusto et presso sermone Homerum, auctorem haud dubie principem, a quo, velut a Jove maximo sumit exordium, cultui nostro proponit; Virgilium multo magis Homero proximum, quam poetarum secundum: adeo cæteros poetas facile devicit; Demosthenem, plenum illum lacertorum oratorem, et quibusdam nervis intentum; Ciceronem, ex quo qui voluptatem percipit, jam profecit. Multi, quos nobis avara invidit antiquitas, tanta laude nominantur, ut vehementi desiderio flagremus, quum tot periisse ingenia audimus. Quis nobis amissum reddat Antimachum, quis Hortensium? Quantam nobis movit Quintilianus expectationem, irritam sine dubio, de eorum ingeniis? En eam ipsam, quam negarat fortuna, immortalitatem, una hac rhetoris maximi diligentia, adepti sunt.

Non autem desiderium tantum nobis Quintilianus decimo hoc libro tradidit, sed, quæ indefessa industria exsequamur, præcepta. Quum enim Græcos Latinosque oratores necnon poetas enucleato genere dicendi laudaverit, vehementer nos ad eorum imitationem hortatur, quidque ex singulis percipiamus, indicat. Suam Demostheni vim, suam Ciceroni rerum atque verborum copiam, nocturna diurnaue manu exemplaria versando, auferte, nec vos pudeat sanctis adeo vestigiis insistere. Non vero inertem atque turpem nobis commendat imitationem, quum suo ingenio interdum fidentum esse, nec verbum verbo serviliter reddendum enuntiat. Imprimis, juvenes discipuli, hoc nos cavere jubet, ne dulcibus nonnullorum scriptorum vitiis indulgeamus. Quid magis ad formandum iudicium valet, quam quod de Seneca, maximo quidem scriptore, sed lasciviores atque minutis sententiis necnon subtilibus argumentis frequentiore, scripsit? Hoc optime expertus est, si Senecam imitari aggrediamur, tantum nos ab illo defluxuros, quantum ipse ab antiquis descendit. Veterum nos auctorum æmulatione prudens includit, quod veteres soli expressa, non adumbrata eloquentiæ signa, consecuti sunt.

Imitemur, inquit optimus juventutis magister, sed, ante omnia, excogitemus Ne eorum exempla sequamur, qui unam atque alteram sententiam, in Demosthene aut Virgilio deprehensam, assuunt : nos in recessus tenebris atque silentio contineamus, ne intentio animi, quæ sententias et lucidas et cohærentes eliciat atque exprimat, minuatur aut frangatur. Hoc maxime caveamus, Julii Secundi exemplo magis ac magis sapientes effecti, ne melius scribere velimus, quam possumus. Aliud enim est, quidquid nobis se offert, sine discretione chartis mandare, aliud, puerili metu laborare, et ne ab optimis iudicibus irrideamur turpiter reticere. Quæ quum scripta legeritis, jam non, juvenes, stylum reformidabitis : stylus enim est, ut ait Quintilianus, optimus dicendi effector. Scribetis multum, multum præsertim cogitabitis. Hanc animorum pigritiam procul abjicietis, quum hæc verba aureis notis inscribenda legeritis : pectus esse et vim mentis quæ disertos faciat.

Sunt, ut videtis, et magna, in hoc libro discipulis præcepta ; sunt et præceptori sua. Hos enim versus legendo quotidie, quantuluscumque sim magister, melior atque vobis dignior existam. Politianum docebit Quintilianus ; Politianus, quæ a Quintiliano acceperit, vobis diligenter tradet. Quis enim juventutem melius regere poterit, quam qui juventuti, quod in eo erat eloquentiæ et ingenii adeo tradidit, qui, quum fortasse in foro Ciceronis aut Messalæ æmulus esse potuit, maluit oratores optimos informare, quam optimum se oratorem existere ? Hoc est professoris exemplum ad quod continuo respiciamus, quod referre, aut saltem longius sequi tentemus. Nihil enim hunc magistrum fugit : ab infantia sublatum puerum ad civilia officia perducit, quæ cuique ætati convenient, proponendo. Quanta præterea hominis diligentia ! Quanta patientia ! adeo quidem mihi perfectus videtur, ut librum illum a me repertum fere non vellem, ne vobis infirmior atque debilior magister videar.

Versabitur diutissime in manibus vestris liber ille ; sed ne tædium a rhetore reformidate. Stylus rhetoris illius sub-

tilis est atque elegans; omnes enim flosculos undique carpit atque delibat. Præcepta, quæ apud grammaticos horrida videntur, grata effecit Quintilianus, orationis mira venustate et cultu: suasit denique, neque, ut tyrannus, leges dedit. Etiam inviti ad tam jucundam doctrinam, Ciceronis stylo expressam, attrahemini. Quum hoc legerimus, nullus erit qui se magistrum audiisse, nullus qui se profecisse non sentiet. V.

IV

SUJET.

*Perpendetur Aristophanis de Æschylo et Euripide
judicium.*

DÉVELOPPEMENT.

Cum apud veteres publicum quasi munus quoddam exple-ret comœdia, illius præsertim apud Aristophanem ea fuit auctoritas et ratio. Quidquid enim vel ad civitatem regen-dam pertinebat, vel ad mores spectabat castigandos, vates ille comicus in scenam induxit, et pari orationis lepore atque sententiarum venustate condivit. Noti sunt facetiarum aculei quibus Cleonem turbulentissimum civem lacessivit, aut philosophos perstrinxit. Non obscurum est quanta vi cives suos mala judicandi insania laborantes in Vesparum fabula exagitet. Restabat ut in litterarum regimen immi-graret, et sub argutum judicii acumen varios ingenii foetus subduceret. Quod mire præstitit; dum Æschylum et Euri-pidem inter sese disputantes scenæ committeret.

Illa enim disputatio non tam acris et lepida est concer-tatio, quam sapiens et callidum de Euripidis et Æschyli fabulis judicium. Utriusque enim ingeniose perpenduntur et vitia et virtutes, ita tamen ut vates Æschylo potius quam Euripidi indulgeat. Quod probe agnosces, si primum, quid veniat in judicium, attenderis. Eo valere debet carmen,

Æschylus ait, ut mores illustret et civitatem maximis amplifiet commodis. Illud exquisierunt summi poetæ, illud summo prosecuti sunt studio et Musæus et Orpheus, quorum alter mysteria homines edocuit, alter autem morborum indicavit curationes; nec aliud in proposito fuit Homero, qui bellicas cecinit virtutes, et laude extulit immortalī

Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετὰς θ' ἡμῖν κατέδειξε
 Μουσαῖος δ' ἐξακρίσειε τὰ νόσων καὶ Χρησμούς,
 ὃ δὲ θεὸς Ὀμηρὸς
 Τάξεις ἀρετὰς ὀπλίσσει ἀνδρῶν.

Quem nobilem non habuisse animum Æschylus Euripidem arguit, eundem etiam atque etiam urgens, ita ut tandem ex illius fabulis gravissima et civitati et moribus fuisse illata damna comprobet. Quid enim aliud aut Phædra aut Stenobæa apud Euripidem quam civium animos abducunt a virtute, et ad vitium facili lapsu impellunt? Non ita vero Æschylus qui nihil non honestum et integrum, nihil non forte et gravitate plenum, in fabulis commendavit. Hæc certe ab Aristophane prudenter et callide agitata. Namque licet non omnino fateamur Atheniensium mores, Euripide fabulas docente, fuisse immutatos, neque Euripidi culpæ adscribamus quod generosæ Atheniensium uxores propter Bellerophonem veneno sibi mortem consciverint, quodque cives ducum imperata detrectent, et omni deliciarum genere et luxu diffluant, haud tamen negandum est, Æschyli tragœdias melius optimis accommodari moribus, Euripidem vero civitati potius detrimento quam saluti fuisse. Quid enim? num leviter nocet atrox et implacabilis Medea, dum filios trucidat; num leve creatur periculum dum Phædra libidinis impetum sequitur, et summo ardore odiosos effundit ignes, aut dum Ænona, schedula in Phædræ manu demortuæ assumpta, Hyppolytum audacter apud patrem accusat?

Expenso quid utrique vati in proposito esse debeat quædam de personis subjiciuntur. Æschylo exprobrat Euripides quod sæpe illius personæ plus æquo sileant. Ita Niobe in scenam inducitur, nec ullam emittit vocem, dum chorus in longum carmen erumpit et tragœdiæ pars fere peragitur

dimidia. Haud clare dignoscas utrum hæc ab Euripide sint tantum perfecta, an Aristophanes ipse tanquam proprio jure vindicet. Quidquid autem opinatur comicus vates, liceat ab illo discedere, et Æschylo plurimum favere. Quis enim neget silentium illud vim habere maximam. Testis est illa Darii uxor Atossa quæ omnino vocem compescit, audita Xerxis clade, neque ulla facit verba, nisi nuntiata filii salute.

Illæ rationi et vero magis consona, quæ Æschylus ipse de Euripidis personis asperere quidem et acerbe, sed acute et callide exagitat. Reges enim et heroes apud hunc vatem sæpenumero a dignitate deflectunt. Non paucos videre est qui pannis squaleant vilibus et veste minime regia prodeant induti. Ut in miserabili hoc habitu maxima sit vis animos commovendi, non tamen illum dixerim ulla culpa vacare; quippe quum nihil obstaret quin spectantium permoverentur mentes, minime læsa personarum dignitate. Ita dum Electra colono cuidam servili fungitur ministerio, quid necesse erat illi regium detrahare splendorem? Eadem in Æschyli aut Sophoclis fabula regiis non desinit uti moribus, quin tamen in commovendis animis cadere aut labi videatur.

Hæc lepide quidem et concinne dicta, at majus et illustrius quod utriusque de sententiis aut verbis subditur. Mirum est enim quam vere et prudenter Aristophanes judicet, quid in hac parte eniteat, quidve sit reprehensione dignum. Primum quidem Æschyli gravitatem et sublime elatumque dicendi genus extollit, ita tamen ut nonnulla turgide et inflata dicta notet vituperanda. Ecce in certamen venit, chorus ait,

ἥπου δεινὸν ἐριβρεμέτας.
 δεινὸν ἐπισκύνιον ξυνάγων, βρυχώμενος ἤτοι
 ῥήματα γομποπαγῇ, πινακῆδὸν ἀποσπῶν
 γηγενέει ρυστήματι

Ista fortasse Æschylo in vitium verti credas; si tamen hanc disputationem omnibus indages vestigiis, non obscure significatur huic poetæ priores ab Aristophane deferri. Æschylum enim sermonis sublimitate mirabilem fingit, ea tamen lege ut asserere liceat istam granditatem tumori aliquando

esse finitimam. Nec aliud visum est Quintiliano qui solita cum elegantia : « gravis Æschylus, inquit, et grandiloquus sæpe ad vitium. » Ita romanus rhetor et Atheniensis comicus in eandem convenerunt sententiam, ut, quæ Athenis comprobata sunt, Roma mirari non dubitaverit.

Magis etiam probabuntur quæ de Euripide eleganter disputat, cujus cum subtilitatem et cavillationes arguit Aristophanes, exquisiti sane iudicii argumentum dedit. Quid enim aliud innuit, cum illum δξύαλον et φρενοτέκτονα vocat, illique vertit culpæ, quod σχινδαλάμων παραζόνια, σμιλεύματα τ' ἔργων congerat? Nec immerito; Euripides enim argutias et sententiarum ambages amat; illique placet oratio arcessitis aspersa salibus, et dicendi spinæ, et verborum captiunculæ. Quod facile agnosceret qui Hyppolytum coram patre sese purgantem audiverit. Præclara quidem et composita illius oratio, et decoris nitet virtutibus. At fortasse ars deprehenditur nimia, et non sine molestia diligens; Hyppolytusque, ut comicus lepidissime ait, δξύαλος ἀλινδήθρα ἐπῶν συνάπτει.

Recte igitur de Euripide plerisque in partibus iudicavit Aristophanes. Huic tamen iudicio, ut omnibus sit numeris absolutum, quædam deesse videntur. Duas enim præcipuas Euripidis virtutes prætermittit, magnam scilicet in movendis animis vim, et orationem sententiis clarissimam. Quæ jucunde extollit Quintilianus, dum tragici vatis genus colaudat. « Is et sermone magis accedit oratorio generi, et sententiis densus et in iis, quæ a sapientibus tradita sunt, pæne ipsis par; in affectibus vero cum omnibus mirus, tum in iis qui miseratione constant, facile præcipuus. »

Hæc Quintiliani verba si Aristophanis sententiæ conjunxeris, de Euripide id habebis iudicium, ut nihil supra desideres. Attamen nobis liceat rem quasi in medio relinquere, nec tantos inter viros componere litem. Æschylus dignus habeatur qui, duce Baccho, ex inferis ad lucem prærupat, sed Euripides omni tragicæ artis honore gaudeat. Æschylus sede regia, si Baccho licuerit, princeps sedeat, caveamus tamen ne Euripides summo excludatur loco, sed potius uterque tragœdiæ scæptrum pari fere laude teneat. 1.

V

SUJET.

Non usus, quamvis præcipuus, imitandus. (SÉNÈQUE.)

DÉVELOPPEMENT.

Nostræ quidem naturæ nihil magis consentaneum est, quum juvenes sumus, aut nondum longa rerum experientia instructi, quam hunc virum eligere, omnibus superiorem æqualibus multisque laudibus ornatum, quem quasi ducem et magistrum sequamur. Attamen, apud Senecam, qui optime hominum naturam noverat, quique tot et tam utilia, quum ad mores informandos, tum ad excolendas litteras, præscripsit, id legitur : « Non unus, quamvis præcipuus, imitandus. » Operæ igitur pretium est exquirere annon imitatio interdum nocitura sit.

Si quis aliquem ea mente intueatur, ut suas omnes ab eo opiniones accipiat, acceptasque inter homines sequatur et divulget, non solum a præcipuo humanæ conditionis munere se abdicat, sed etiam semetipsum haud invitus redigit ad nihilum; exuit enim hanc intelligendi facultatem, qua verum a falso distinguere potest, qua boni malique notionem sibi comparabit, utriusque agnoscet fines, qua Deum ipsum, uberrimum hunc virtutum et fortitudinis fontem, ignorare non licet, qua denique, adjuncta quidem oratione, ceteris viventium naturis, quæ sub cœlo sunt, antecellit; exuit et facultatem sentiendi, cujus ope et auxilio voluptatem doloremve percipere datum est; nulla jam de re proferet judicium, nullo sui ipsius instinctu impelletur; liber vero et libere educatus, sed assiduæ cujusdam viri tanquam indagatori deditus, vitam non *vitalem*, servorum ritu, ducere cogitur.

Multa autem, neque bona neque utilia, inde consequi solent : fac ut non modo plures, sed omnes etiam ita suam intelligendi judicandique rationem ad unius tantum exem-

plar componant; quidquid postea agetur, ad unum idemque propositum tendet; omnes homines iisdem ducti sententiis, eadem spe allekti, eandem quoque sequentur viam, iisdem prope verbis utentur. Tunc, dempta opinionum actionumque varietate, sine qua universa hominum societas existere nequit, demitur et bonorum malorumque cognitio, virtus ipsa, cujus ignoratur natura, non jam colenda est, et, abolita omni officiorum religione, nemini ulla in posterum ratio reddenda erit: quicumque non aliter atque ille, quem imitatur, cogitaverit, quicumque eadem, quæ fecit eximius ille dux, et ipse fecerit, in tuto collocabitur; bene enim de Deo, bene de genere humano meritis fuerit. Quo igitur evanescet verissima hæc officiorum nostrorum notitia et descriptio? Quid futurum erit de isto poenarum metu, per quem Deus prohibet ne sœda edamus facinora? Quid de illa mercedum spe, quam animis nostris concepimus, si quas docti fuimus, easdem coluerimus virtutes; qua etiam in summis hujus vitæ angustiis adjuti gaudemus et delectamur?

At enim, quem imitamur, is haud immerito principem in civitate locum obtinet; nam, si ad mores perficiendos spectes, præcipuus est; justius de cunctis rebus judicat, acrius sentit, probat meliora, nec, quod proprium est summæ sapientiæ munus, deteriora sequitur. — Haud equidem infitias iverim hunc, quem elegisti imitandum, plurimis animi dotibus vigere; sed non ea ornatur prudentia, non eo mentis acumine, non ea ratione, ut omnem omnium doctrinarum varietatem unus comprehendat, et cunctis jure præ ceteris imitandus esse videatur. Quo factum est ut tot tamque illustres philosophorum doctrinæ, non probandæ tamen, olim apud Græcos floruerint: Zeno scilicet homines virtutibus adeo rigidis instruxit, ut ipsis officiis omnino inservientes prope humanos exuerent sensus, nonnullasque, et easdem præcipuas, opiniones aut ignorarent aut non sequerentur. Epicurus contra homines tam abjectæ subjecit doctrinæ, ut, qui eam secuti sunt, cum immundissimis omnium animalibus poeta antiquus eos con-

ferre non dubitaverit, Zeno tamen et Epicurus suis civibus doctissimi quidem et præcipuo dignissimi honore habebantur. Quid dicam de Socrate, omnibusque illius discipulis? Quid de Aristotele, cujus disciplina usque in *Medium-Ævum* provecta est, et ita polluit ut celeberrimum illud verbum « Ipse Dixit » vel gravissima refelleret argumenta?

Ita, qui unum, vel præcipuum, ad informandos mores imitati sunt, recta de via declinavere. Si omnes illorum errores nunc referre velim, totus hic dies me deficiet; utrum ea, quam suscepimus explanandam, sententia de litteris excolendis juste apteque dici possit, perpendere magis æquum dixerim.

Non a natura quisque suum dicendi aut scribendi genus sortitus est; verum, juvante quidem uniuscujusque natura, quum exercitatione assidua, tum aliorum imitatione, nostram dicendi facultatem solemus instituere: plurimis e floribus, ut apes thyma carpentes, conquirimus, ut ita dicam, mel nostrum. Sic voluerunt præstantissimi artis oratoriæ magistri; Marcus enim Tullius Cicero stylum dixit optimum esse veræ eloquentiæ magistrum et effectorem; Horatius Pisonibus suadebat ut exemplaria græca manu nocturna diurnaue versarent. At idem Horatius, ne justos ultra fines excedamus, his nos verbis retinere et coercere videtur: « O imitatores, servum pecus! » Alios ergo imitemur oportet, non autem servilem in modum persequamur. Ut apes non unum florem, quamvis pulcherrimum odoriferumque delibat et carpit, sed ex alio in alium migrat, variosque succos in unum mellis acervum conducit; sic nos, si proprium et peculiare dicendi genus habere volumus, omnes omnium ætatum omniumque gentium auctores perlegamus, et quasi in nostram naturam vertamus necesse est: tantum abest ut unum, quamvis sit præcipuus, sequi et imitari debeamus!

Ne omnia litterarum genera attingam, neminem fallit quantæ molis, quam multi temporis, quantæ denique exercitationis sit oratorem informare; quem in omni causa loqui coactum scimus; cui et ingenium in inveniendis rebus et

artem in disponendis necessaria esse fatebimur. Quare veteres Romani, quem forensibus officiis destinabant, eum a teneris primum annis doctrina quam maxime varia imbuendum curaverunt, deinde ut causidicum quemdam juvenis ille quotidie comitaretur, causasque agentem audiret, ut non eo tantum duce uteretur, sed etiam omnibus interesset negotiis, et ex aliis causidicis, vel contraria profitentibus, absolutissimam suæ artis notitiam sibi colligeret. Sic ceteros intuendo oratores, discit quomodo audientium animos ad arbitrium tractare liceat, aut iis quam laxissimas remittere habenas, aut, si velit, adducere, aut denique per totam concionem, ut sibi libuerit, eos immittere possit et impellere. Sic in ipso certamine certare assuescit!

Quid igitur? Nos ne, qui tot annos artibus ingenuis studimus, qui omnes rerum scriptores quum veteres tum recentiores perlegimus, qui pulcherrima edidicimus poetarum carmina, qui eloquentissimas omnium oratorum conciones sumus perscrutati, eaque tantum ratione aliquid, non enucleate dicam, sed recte apteque, si Diis placet, conscribere potuimus, discipulos hortabimur ut, relictis pluribus veterum exemplaribus, se aut ad causidicum unum, quamvis præcipuum, catervatim latraturi conferant aut uni poetæ unique annalium scriptori, illum modo imitaturi, addicant et associant? Non ita profecto; sed postquam easdem, quas nos et ipsi a magistris accepimus, præceptiones transmiserimus, unde sumus exorsi redibimus, et omnia, quæ singillatim dixerimus, velut in fascem colligata audientium coronæ proponemus. Quidquid ergo antiqua tempora perfectissimum absolutissimumque in omni genere tulerunt et produxerunt, tum assidua manu versate, ut nonnihil excerpere, vobiscum referre et quasi alimenta quædam in vestrum corpus redigere queatis: quemadmodum sententias variorum auctorum, sic verba, sic verborum translationes et figuras vobis proprias efficit, e quibus, parce quidem detortis, fiat et constet vestrum dicendi genus; nedum unum ducem, quamvis præcipuum, imitantes sequamini. I.

VI

SUJET.

*Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer
par ses efforts, mais par son ordinaire.*

DÉVELOPPEMENT.

Plerisque habetur virtus splendida res, speciosa, quæ naturam humanam excedat, omniumque oculos fulgore perstringat : de qua verius ego Flaccum sensisse existimo, qui scripserit :

« Virtus est medium vitiorum, et utrinque reductum; »

Ut mirabiliter huic cum Tullio convenerit, cujus sententia illa est : « virtutem esse animi habitum, naturæ modo et rationi consentaneum. » Quæ quidem Tullii Flaccique de virtute æstimanda conspiratio, quid aliud quam declarat : Qui, virtus hominis quantum valeat, compertum habere velit, hic quotidianum vitæ usum, non ea acta perpendat, male cum humana natura congruentia, quorum nec omnibus, et rarissimæ alioquin se occasiones præbeant.

Quosdam enim sæpius summa rerum necessitas, et intenti omnium oculi, fortiter agere quasi jubent ignavos, et facinora, ut ita dicam, præoccupant. Qui autem consul, prima acie, Achilles alter, fertur, idem fac inter gregarios ignobilis pugnet, clypeum forsitan abjiciat, Thersita fædius. Verum ita timiditatem repressit, ita ingenio insitum vitium sub freno tenuit, ut ex pavidissimo repente fortissimus evaderet. Eumdem isti, crastino die, animum futurum, quis spondere ausit? Præsertim, quum nullus testis adfuturus sit, qui intueatur, nulla laudis merces, quæ maneat. Eamne germanam virtutem dicas quæ ex tempore nata fuerit, et quasi ex rerum angustiis eruperit? Idne tibi egregie factum videbitur, quod ipsæ rerum necessitates coegerint, expresserint, rapuerint? Nunquam profecto mihi clemens Augus-

tus visus est; qui, postquam per omnia flagitia sibi viam ad tyrannidem munivit, patrum majestatem proculcavit, legum auctoritatem infregit, impetum in rempublicam fecit, provincias Urbemque ipsam cædibus redundare passus est, Cinna, iisque quibuscum Cinna conjuraverat pepercit. Quem enim ad parcendum, non animi liberalitas et innata bonitas impulit, sed ratio quædam et ars adduxit, ut importunam naturam refrenaret, clementemque se mentiretur. Nunquam mihi fortis erit Otho ille, qui ignava atque enervata vita consenuit, licet præclarissime cum letho egerit. Neque enim hominum vita aliquot dierum brevissima serie, sed longo annorum tenore, constat; quæ quidem recte solida degenda est, non uno aut altero insigni facto distinguenda.

Non est quod inficias eo pulchram esse vim illam, quæ aliquando hominem supra naturam extollat : verum eam, utpote quæ non in homines cadat, portentosam habeo, admiratione potius quam imitatione dignam. Est enim quædam præclare agendi modestia, qua quidquid in fortitudine fervidius, temperetur; quidquid in patientia asperius, mitigetur; quidquid in munificentia nimis effusum, coerceatur; quidquid denique in vivendi ratione humanæ naturæ modum excedat, honesti naturæque finibus delimitetur. Quid enim prodest se supra naturæ humanæ culmen extulisse? In præcipiti virtus ad vitium vergit : hunc enim corruiat necesse est, qui ad tantam altitudinem pervenerit, quoque sublimius ascenderit, eo profundius devolvatur. Non eam virtutem esse ducimus, cujus ostendendæ neque locus neque copia unicuique semper sit; quæ ex eventis pendeat; quæ, si temporum prætervolaverit opportunitas, perpetuo lateat. Quod si enim ad Catonem attenderis, num hujus memoriam ea pietate posterī prosequimur, quia, conclamata republica, lucem perosus animam projecit? Quod quidem nimis fortitudinis, naturamque humanam excedentis, duco : verum, si vis, quod sponte sua mortem occupaverit, ob id Catonem miror : confitendum tamen est, Catonis laudem eventis obnoxiam fuisse. Quæ enim nulla esset, nisi Cæsar patriam invasisset, Italiam civili bello funestavisset, liber-

tatem denique decoraque omnia Pharsalica acie contrivisset. Non potius Catonem laude ac cultu prosequeris, quod florentem patriam consilio et voce adjuverit, frugalitate ornaverit; omnibus bonis artibus cohonestaverit, obsessam deinde manu tutatus fuerit, labantemque pro virili parte sustentaverit, neque Cæsaris impotentiam regnumque expectaverit, ut optime de patria, de virtute mereretur?

Itaque, quantum hominis virtus valeat quærenti tibi, assidua vitæ disciplina, quæ quidem consilio nostro, neque autem fortuna regitur, non unius aut alterius diei laus, perpendenda est. Neque enim, reor, Alexandri virtutem omni ex parte conclusam dixeris, quum Clitum sodalem, inter potandum, telo percusserit, Callisthenemque naso atque auribus multaverit. Mera enim atque germana virtus, neque hinc, neque illinc vergere debet, mediocritate quadam temperata, inter nimium et parum, ut ait Tullius, interjecta, æquabiliter fusa, quasi ponderata et examinata. Non extraneo atque alieno fulgore, quem ipsi eventa affinxerint, splendet : lucet ipsa per se, non hominum oculos perstringit, sed lenius mulcet, non autem testes, non forum, desiderat; domi nascitur, intra pectus, in umbra, neque sibi theatrum majus arbitratur quam conscientiam. Hanc non species commendat, neque persona, quam rerum necessitas imposuit, non diuturni magistra officii; verum, nescio qui modus, et æqualitas vitæ per omnia sibi consonans. Unde autem virtus hæc agnoscatur, quæris? Accipe : ex placido vitæ tenore, ex perpetuo animi habitu, quem neque res adversæ flexerint, neque secundæ corruperint, unam prementis viam, neque assultibus, sed æquo gradu, procedentis. Non generosum equum aiunt, qui calcaribus eget ut primum irruat, et præceps agatur; dein, simul atque primum impetum fervidiore ingenio profuderit, sudore fluat, citra metam impar defecturus : at, quem nativa ac gemina vis ultro incitet, ut neque tardo, neque effrenato cursu, quo rector destinet, perveniat. Haud aliter virtus in pectore hujus quem vere sapientem duco, quasi in sacrario reposita, habitat, non diversatur. Fit enim sæpius ut a quibus laute

semel excepta sit, ab iisdem brevi negligatur, iisque hospitium renuntiet. Verum autem statim ac in sapientis animum intravit, medullis adhæret, radicesque penitus agit, nedum fundamento careat; ibique penates commoratura defigit.

G. P.

VII

SUJET.

M. Tullius in Bruto suo « C. et L. Memmios fuisse oratores mediocres » commemorat, « accusatores autem acres atque acerbos; itaque in iudicium multos vocavisse, pro reis rarius dixisse. »

Quod Tullii de C. Memmii iudicium conferendum erit cum illd ejusdem oratione, quam a Sullustio traditam accepimus.

DÉVELOPPEMENT.

M. Tullius in illo, cui Bruti nomen inscribitur, dialogo, quum varia oratorum genera, quot et qualia ab Urbe condita ad ipsius consulatum floruerint, perlustraret et quasi recenseret, Caii Memmii ingenium et eloquentiam commemoravit; sed paucis verbis breviorique iudicio, cum fratre Lucio, hunc, tanquam ab fraterna ignobilitate ne secernendum quidem existimans, complexus est et conjunxit. Mentione enim facta Gracchorum, priusquam Marcum Antonium et Licinium Crassum attingat, primamque illam veluti maturitatem Romanæ eloquentiæ, « Caium et Lucium Memmios fuisse oratores mediocres memorat, accusatores autem acres atque acerbos, itaque in iudicium multos vocavisse, pro reis rarius dixisse. » Num eundem illum C. Memmium esse credideris, cujus Sallustius summam ingenii libertatem et facundiam claram pollentemque, in eo quem de Jugurthinis rebus librum scripsit, pluribus locis laudaverit? num illud genus eloquentiæ, magnum et populare, quo terreri senatus, quo plebs contra moveri, rapi et incendi soleret?

Quam dissensionem tantorum auctorum nullo pacto, nisi aliquam Memmii orationem habeamus perlegendam, dijudicabimus. At autem Sallustius, habitam ab illo concionem, quam ex tam multis orationibus transcribere dignum existimavit, exemplar veluti nobis et facundiæ insigne documentum reliquit. Ne quæramus igitur an vere et omnino fuerit Memmii oratio, sed eam, amota dubitatione, judicare aggrediamur. Inde, utrum consentiendum Tullio sit necne, videbimus.

Proponamus ante oculos nobis quæ reipublicæ essent tempora, qui status animorum, quæ vulgi studia. Jam vertebat in dedecus Jugurthinum bellum, quod Adherbali, socio et amico, auxilium petenti populus Romanus præstare nequiverat. Legatorum jussa sperni, violari regem, diutino foedere in amicitiam receptum, cives trucidari et proculcari majestatem Romani nominis passus erat, donec, missus, crescente populi dolore, consul, qui publicam contumeliam exstingueret, et memoriam inauditæ rei victoriis aboleret, Calpurnius Bestia, accepta ab hoste pecunia, sub specie ditionis, sub initæ pacis nomine, Jugurthæ Africam totam ipsumque Adherbalem tradere ausus est. Quo audito, irasci, ut æquum erat, plebs Romana; multa de indignitate rei orationibus serere tribuni. Quorum unus, insignis moribus, præterea libero dicendi more et odio nobilitatis egregius, adstante populo, hanc fere, quam a Sallustio traditam accepimus, concionem habuisse dicitur.

Quam si quis legendam susceperit, talem dicendi modum plurimum in Foro tunc valuisse, et movisse animos audientium haud profecto mirabitur, quum ipse primum sententiarum splendore veluti perstringatur, et hujus flamma invidiæ incendi ac conflagrare sibi videatur. Fere nihil concitatus est, nihil aptius temporibus et plebis ingeniis, nihil quod tribunitiæ facundiæ exemplar melius esse possit aut insignius documentum. Sin vero resumptam orationem perpendere et excutere libuerit, iterumque, æquo animo introspicere, qua sit parte validissima et qua infirmior, qua stet et qua claudicet aliquando, qui sit modus exor-

diendi et perorandi, quæ ratio perducendæ ad summam orationis, tunc aliud forsân senties et Tullianæ opinioni proximum. Finge enim tibi, si placet, aliquem oratorem Tulliana eruditum formatumque disciplina, cui de iisdem ac Memmius ille noster rebus et eodem tempore data fuerit materia, et locus verba faciendi. Quid ille primum? Num adversus se jam incipiens omnium animos concitabit ex audientium grege, tum hos ignavos socordesque appellando, tum illis divitias superbiamque exprobrando? Minime: at pauca graviter præfatus de summo Reipublicæ dedecore, memorabit clades, sociorum ærumnas, civium cædem, prodicionem consulis, tot turpia facinora; postremo quid Calpurnii fœdus illud sit, et qualis Jugurthina fides; in quod denique malorum quasi profundum Romam præcipientem demerserit imperita et imperiosa nobilitas. Quæ omnia ita disseret, ut plebi gratus, nemini tamen odiosus sit, neque inimicior senatui quam Jugurthæ hostis dici possit, sed publica semper agere videatur.

Tum quid censeat libere profitebitur: arcessendum Jugurtham, cujus indicio noxii convincantur; sin venturum se neget, falsamque ita dedicionem denuntiet, sumendas a proditoribus pœnas, auferendum imperium indignis, sumendum aliquem demum de plebe qui erigat animos militum et fortunam populi Romani. Quid contra noster? Rerum neque ignota docet, neque nota commemorat. De Jugurtha hoste publico pauca, de patribus multa, nullo tamen nomine prolato, loquitur, ut vix cognoscas quibus reipublicæ temporibus concionem illam habuerit. Quid sibi velit, proponit quidem; sed non, ut debuit, in ipso fine orationis, sententiam, jam argumentis illustrem, recolligit: at de misericordia quædam subtilia magis quam vera disserit. Tota autem concione, nihil aliud quam populo ignaviam et patribus imperium exprobrat, eo etiam genere dicendi et iis verbis quæ tribunum quemlibet in quolibet civitatis statu loquentem decerent. Usitata ergo et trita Canuleio ac Licinio, Gracchisque summa vi et invidia exprimit, irato semper aut irridenti similis, pollens quidem et effi-

cax oratione, non orator tamen magnus jure appellandus.

Quapropter Tullio acer tantum et acerbus in accusando fuisse visus est; ut qui non quæsitâ, summa diligentia, composuerit, sed omnia, prout in promptu essent, prout invidia semper furens et incensa suppedicaret, protulerit; cui fuerit pro arte odium, pro scientia ac disciplina ingenita quorundum mentibus vis illa maledicendi et arguendi. Qui viri, si pro reo innoxio dicturi sunt, subito infantes, frigere videntur; sin adversus inimicos verba facturi, quasi impetu animi ad ipsum invehuntur eloquentiæ fastigium, in defendendo segnes, in lacescendo et in impugnando egregii invictique, non ex tota parte et in omni genere oratores vocandi, sed in eo tantum, ubi, auxiliante ira, ingenium libere sinant procurrare et exspatiari. Quorum prædicare eloquentiam æquum est, artem vero laudare non minus præposterum quam si quis Virginium, occisa filia, concionantem, aut Agrippinam Patres Conscriptos, ut de obscura Germanici morte quæretur, cum lacrymis rogantem, oratoria laude donaverit. Inde quid sentiamus perspicuum est: Tullium, quæ dixit, recte dixisse, non tamen qui et qualis ille fuisset Memmius, plenius ostendisse. Itaque mihi magis tacendo severus quam loquendo fuisse videtur, qui talem virum apud æquales, Sallustii memoria, præstantissimum, et, ut ex ea concione intelligi potest, vere eloquentem paucissimis verbis et inimica quadam ac meditata brevitate, fastidienti similis, judicaverit. Ne quis tamen levem illam optimi iudicii quasi pravitatem gravis Ciceroni exprobrare audeat. Ea est enim semper, vel si de defunctis viris et de præteritis temporibus pronuntietur, mentis veluti iniquitas, ut illis faveamus, qui easdem ac nos ipsi, partes olim tenuerint, iis contra qui adversa foverint, natura infesti et inimici fiamus. Non ad Memmii facundiam Tullius, sed ad tribunatum respexit, et consularis potius de plebeio quam de oratore orator disseruit. Quanquam cavendum est ne iniquitatem illam Ciceronis verbis amplificemus: videre est quid de Gracchis senserit, quid scripserit; quos, quamvis inimicos nobilitati, neque prætermisit, neque brevi et communi

judicio conjunxit; sed utrumque justa laude donavit, Caiique exitum, lætum reipublicæ, litteris gravem ac luctuosum deflevit. Ex quo perspicitur potest Tullium non cupiditati neque invidiæ morem gessisse, sed tantum alienata mente, quoties tribunitiæ ac plebeiæ eloquentiæ scribenti occurreret aliquid, uti solitum. At Sallustium rursus num eo crimine omnino caruisse arbitraris? Num hunc impetu animi nunquam, sive præsentia, sive vetera etiam recense-ret, ductum fuisse existimas? Quem Cicero, plebis odio, paulum extenuavit, Crispus contra, nobilitatis odio eundem extulisse videtur.

Vera est, credo, sententia hujus qui, re diligenter inspecta, inter utrumque, quod præcepit poeta, tenere constituit. Memmii enim intelligit natura eloquentem fuisse, non oratorem arte factum, sed proprium ingenium, sine ullo magistro, sine ulla disciplina exercuisse. Non adeo pauci exstiterunt viri, Memmio simillimi, maxima dum vivunt civitatis momenta, illustrium sæpe rerum, quæ eo tempore sunt gestæ, gravissimi auctores. A filiis ne leguntur quidem illæ quibus patres incendi solebant orationes, neque ea scriptæ servantur diligentia, eoque studio quo dicentium ex ore audiebantur. Fuit enim hoc illis singulare ac peculiare, ut vis tota dicendi ab iis affectibus profecta esset, quibus et ipsi et æquales simul agitantur. Quibus ubi moveri homines desierunt, orationum omnis hebescit acies et honos exolescit.

A. F.

VIII

SUJET.

Quid ad informandum adjuvandumque oratorem valeat philosophia dices ac definies.

DÉVELOPPEMENT.

Veteres Græci, uno sapientiæ nomine, cogitandi et dicendi artem appellabant : nam in his antiquissimis disciplinarum

omnium originibus, ut quis recte sentiret, is graviter eloqui videbatur. Mox sapientiæ fines ita prolati sunt, ut in partes tantum imperium dividi oportuerit : inde philosophiæ, inde eloquentiæ genera inventa sunt, jam tum certo discrimine secreta sejunctaque, sed vicinitate adhuc arctaque necessitudine constricta. Sed brevi fœdus naturæ, et quasi memoria pristinæ consanguinitatis exolevit; ut, quæ germanæ, ex eodem veluti partu humani ingenii editæ sint, sese invicem superbe et inimice haberent. Floruit enim, Socrate vivente ac repugnante, genus sophistarum, qui oratoribus cum philosophis commercium omnino esse nollent, ne in scholis horum, vera magis aut pulchra et justa quam utilia laudare, discerent, et inania captando, rebus agendis impares fierent et inhabiles. Philosophi rursus contraria nec minus superba respondere : nihil sibi esse cum illa præstigiatorum turba, quorum labor omnis ac disciplina ad id pertinerent, ut in parvi momenti rebus, parvo lucro, quam maxima industria mentirentur.

Sed, credo, his temporibus, tum oratorum, tum philosophi erravere, et mutuum necessariumque auxilium male repudiavere : nam hoc erat, ut ait Cicero, tanquam linguæ et cordis discidium. Eloquentia sapientiæ ita sese comitem sponte adjungit, ut nemo fere sit qui recta et magna de philosophia sentiat, qui eadem non vehementer graviterque dicendo exprimat. Sequitur enim pondus et magnitudinem sententiarum copia et splendor orationis. Nunquam audimus aliquem, quum verum longa indagatione excussisset, infantem fuisse et imparem in tradendis quæ invenisset; sed contra nonnullos, nunquam umbratili scholarum disciplina instructos, Rhetorumve declamationibus eruditos, ad eloquentiam, sola vi ingenii, et rerum ipsa, quas significare vellent, sublimitate, fuisse provectos. Quid inde manifestum nisi philosophiam verum ac præcipuum esse fontem, unde omnis dicendi dignitas, vis, et lepor etiam defluere videantur?

Lustra enim varios quot sibi fines orator proponere possit, et, dum singula recensens, vide quid tum ad hoc, tum ad

illud genus eloquentiæ præstet ac conferat philosophia. Dissimile longe sibi ac diversum est officium oratoris, sive in curia aut in concione de publicis rebus verba facit, sive apud iudices, accusatoris partes aut defensoris agit, sive de aliquo genere doctrinæ, docentis more, disserit. Sed tamen orator, ex tribus his rebus unam sibi proponat necesse est, ut aut probet, aut flectat, aut delectet audientes : huc enim se omnis confert, huc se reducit eloquentia. Quid ergo? Facile apparebit quid ad ea efficienda philosophia valeat. Nempe philosophia quid aliud quam humanum ingenium introspicit, quo et quam multiplici cupiditatum impetu rapiatur, describit, et quibus, tum in agendo, tum in cogitando ac disserendo, legibus constanter et assidue parere videatur. I nunc, qui forensem aut quamlibet aliam eloquentiam adipisci habes in animo, audi philosophos; disce qui et qualis sit intus auditor ille cujus animum concitare aut recreare aut ad iram, misericordiam, ~~ad iram~~ flectere, cujus risum movere aut ~~luctum~~ ^{luctum} elicere tibi opus erit; disce ~~varias~~ ^{varias} vitæ temporibus aut conditionibus aptos et congruentes : nam quæ tragœdiarum artificem nosse decet, ea tu quoque penitus introspexeris oportet. Vero oratori, quæ sunt in hominum vita, quandoquidem in ea versatur orator, atque ea est ei subjecta materies, omnia quæsitæ, audita, lecta, disputata, tractata, agitata esse debent, quæ ad vitam hominum pertineant. Ut imperatori, locorum, ubi pugnandum est, natura nota et explorata est, ita sit tibi omni modo trita ac perlustrata, et in obscurioribus etiam angulis cognita, regio illa, ubi prælia orator committes, ingenia dico hominum.

De capitali re, apud iudices, dicturus es : sive accusatorem, sive defensorem agas, necesse est non factum modo et minora quæque, quæ in patrandò scelere evenerint, singula cognoscas, et callide explicare et ad utilitatem causæ convertere scias et componere, sed et inspicias animum rei, inspectumque audientibus detegas. Nam, prout interiora mentis scrutari audet aut potest iudex, non tam quod aliquis fecerit, quam quo fecerit animo, scire vult, eoque tan-

tum cognito, scelus justa pœna sese mulctaturum intelligit. Quis te igitur causidicum inter illas conscientiæ tenebras, nisi ipsa philosophia ducet : nempe illam dico, quæ sibi verbum illud, antiquis, ut aiunt, dictitatum, summisque ac recentioribus philosophis acceptum proposuit : γνῶθι σεαυτόν. Ergo aderit, facem suam præ te ferens, et saluberrima imbutum doctrina, longa sapientium omnis ætatis experientia auctum et eruditum, ad maximam difficillimamque forensis artis partem accinget. Docebit et quo pacto, ut validiora sint, argumenta necti soleant, quibus viis, qua ratione, res, vera per se, fiat, ut ita dicam, verior, quum in lucem demonstratione prodierit.

Præterea orator non semper circa facta argumentaque et intra forensis causæ angustias laborat, ut legem aliquam aut silentio vitet, aut interpretando ad inusitatum ac pejorém sensum inflectat et detorqueat, aut subtilitate quæsita prudens obscurat, factumque composita narratione extenuare aut amplificare, aut necessitate excusare, aut etiam, veluti recte et ex jure, aut saltem non contra jus factum laudare aggrediatur, denique, si nihil habeat quod pro reo, cujus causam suscepit, vel mentiendo, proferat, adversarium probris lacessat, et nullo temperet genere conviciorum. Majus hercle! officium est oratoris, ad altiora nobilioraque tendit ac pertinet divina vis illa dicendi, et hæc demum, quam dicimus eloquentiam. Disserant copiose et subtiliter perridiculi isti rhetores de litium genere, de principiis, de narrationibus, de apparatu orationis; describant, si placet, manuum pedumque motus aptos variis animi affectibus, et per tales artes, moveri animos, vitam periclitantis amici defendi, magnas res geri profiteri audeant. Nos sequimur Ciceronem qui aliud sibi oratoris munus, aliam quasi eloquentiæ effigiem proponere visus est. « Cujus, aiebat, tanta vis est ut omnium rerum, virtutum, officiorum, omnisque naturæ, quæ mores hominum, quæ animos, quæ vitam continet, originem, vim, mutationesque teneat, eadem mores, leges, jura describat, rempublicam regat.... » Eloquentia autem quomodo ad hoc fastigium proveheretur, nisi

duce et adjutrice philosophia? Qua si instructus fuerit orator, non grandis tantum ac sublimis in maximis rebus erit, sed in iis etiam quæ aliis tenuia nimis aut humilia aut fastidiosa viderentur, verus, simplex, altus etiam, et plane eloquens. Nam ex iis, impetu suo, et se et audientes rapiet ad æterna illa justi ac recti principia, et ab angustiis legum ad sanctissimum supremumque jus naturæ veluti confugiet; qualibet de causa dicturus sit, de parva et privata, aut de magna et publica, intueatur inviolatæ illud et perennis Justitiæ exemplar, quod philosophia ante oculos proposuerit, in eoque defixus, linguam et orationem dirigat. A. F.

IX

SUJET.

Latius officiorum patet quam juris regula.

DÉVELOPPEMENT.

Eo fœdere, ea aut tacita aut scripta lege societas hominum primum conjuncta vigere cœpit, et nunc etiam viget, ut nos invicem nostraque pari diligentia observemus, et amore etiam colamus. Sed aliud est ab alienis rebus abstinere, aliud est præsidio alios augere et amicitia fovere; alterum enim necessarium, alterum gratuitum est; alterum a nobis exigere posse ac debere intelligimus, alterum propria animi natura ducti impulsique suppeditamus. Ex hoc priori genere officiorum constat id quod jus vocamus; posterius autem, quo cetera officia continentur, aut supra jus, tum civile tum naturale, aut saltem extra jus esse videtur. Unde, ut opinor intelligi potest quo pacto et qua sententia vocem illam L. Annæus Seneca, vir egregius, et stoicæ disciplinæ longe perfectissimus et, ut videtur, jucundissimus magister protulerit: latius patere officiorum quam juris regulam.

Quid sit jus, jam breviter posuimus: res per se satis ostenditur. « Jus est, inquit Tullius, ne cui quis noceat. »

Ne invade rem aliorum, conjugem, liberos, domum, bona omnia cujuscunque generis sunt, et ipsius (nam bonorum præcipuum hoc est et maximum) libertatem. Inde, rursus, conjux, domus, liberi, bona, libertas, omnia demum tibi in tuto erunt. Huc se jus omne naturæ refert : abstineant alii aliis. Præterea, ad hoc confirmandum naturæ fœdus, plurimæ leges dictæ sunt, quibus devinciantur ii ipsi, quorum in mente justitiæ lux, ut ita dicam, longo vitiorum et malarum artium usu obscurata paulatim exoleverit. Sunt poenæ scelerum quæ bonis libertatem, malis verecundiam, toti denique hominum societati pacem stabilem validamque pariant ac constituent.

Sed reputa nunc qualis esset civitatis illius status, in qua justitiam omnes colerent et abstinerent alienis rebus, nulla vero officia, nisi quæ legibus descripta, sine poena violari non possent, sibi peragenda arbitrarentur? Quid igitur! Quo pacto fieret conjunctio illa civium et commercium non dico amicitiae (nam amicitia supervacanea et omnino voluntaria est, nec imperari solet aut potest) sed justî præsidii, quod alii aliis, nulla lege jussi, nisi ea quæ in nobis insita sit, nulla saltem externa vi coacti, quotidie præstamus? Si quis inopi aliquid de propria re suppeditaverit, aut periclitanti in fluvio manum porrexerit, aut unum ex his exiguis solitisque beneficiis in rogantem aliquem, vel antea ignotum, nulla fere impensa aut certe minima, nullo periculo vitæ, nullo fortunarum detrimento, contulerit, is profecto ipsum *benefactoris* nomen et virtutis laudem effugiet : secutus est naturam suam; indulsit humanitati suæ; paruit legi, non scriptæ, sed natæ; non beneficium contulit : officium præstitit.

Audio enim jam permultos, sic reclamitantes : gratiam, benevolentiam, caritatem, aut quam Græci vocant *φιλανθρωπία*, aut quolibet nomine appelletur, voluntarium profecto animi effectum, non officium in tali re apparere. Nam quibus, aiunt, signis a beneficio officium secernitur? Scilicet ea officii natura est, ut is, in quem præstemus officium, rursus nos ad præstandum exigere et cogere possit.

Sunt quidem plerique qui hoc asserant et vehementer ratiocinando confirment. O deterrimum sophistarum genus! O pestem beatæ ac bene moratæ civitatis! Nam, si vera dicunt, facile prospici potest qualia horum e sermonibus proposita oriantur ac defluant. Benefacere aliis, officium aut sit, aut non sit, necesse est. Si non est, cur ego succurram inopiæ et ærumnis aliorum? faciam id, si libet; si non libet, cum prætore, cum legibus, cum memetipso non mihi res erit. Si contra benefacere officium est, adest statim vir inops, indigus, infelicitatis omni genere confectus et requirit, imperat beneficium, habitu eodem ac si bonum suum, a me raptum, recuperaturus venerit. Quid tunc reliquum virtuti, quid benevolentiae et humanitati meae? Intellego equidem mihi meas divitias cum eo quodammodo dividendas: ipse dividat, nolo. Voco illum in partem harum fortunarum quas mihi aut natura tradidit, aut labor comparavit: arceo invadentem res meas. At, malæ philosophiæ disciplina imbutus, audacissime profiteris te jure, id quod agis, acturum esse. Jus autem, cujus nomen summa impudentia avaritiæ tuæ obtendis, vetat ne cui quis noceat; ne aliena invadat et rapiat. Quid tu aliud quam mea rapis, invadis? Quo pacto injustus simul et justus esse potes? Num fieri unquam potuit ut jus staret contra jus? Num lex idem jubet, idem vetat? Vides ut cuncta, contraria quamvis ac repugnantia, fas et nefas inconsulto permisceas; ut justitia, quam longius et citra bene descriptos fines extendere voluisti, ipsa ante in incerto posita, periclitetur; ut fœdus societatis hominum, quod te arctiori vinculo vincturum existimabas, dissolvatur.

Sunt igitur ea officia, quibus nulla jura respondeant; quæ, ut liberius, ita melius pleniusque colimus. Nulla in servanda justitia laus est, præter communis ac necessariæ probitatis laudem: jura enim nemini colere non licet. Gratuitis benevolentiae officiis fungi, ea demum vera virtus est; quippe quæ non in temperando et abstinendo rebus aliorum, sed in agendo ac benefaciendo constet. Dat pœnas si quis contra jus peccavit; præmio donari is dignus videri solet qui offi-

cia, quæ sine pœna negligere potuit, non neglexit. Ne forte tamen credas ea, quæ gratuita vocamus, supervacanea esse officia. Res publica ac civium societas justitia firmatur et, tanquam stabili fundamento, nititur; sola benevolentia conciliatur et conjungitur. Qua sublata, viverent homines, sibi invicem semper finitimi, non infensi, non socii, neque bellum, neque amicitiam inter se unquam haberent. Non satis est igitur bono viro neminem læsisse, nihil subripuisse. Adjutor quoque aliis ac defensor et *benefactor* esse solet, in observando jure non vituperandus, laudandus in colendis officiis.

G. P.

X

SUJET.

Testantur historiæ et litterarum monumenta poetas cum philosophis semper conspirasse ad mores informandos.

DÉVELOPPEMENT.

Silvestres homines sacer interpresque deorum
 Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus;
 Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones :
 Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
 Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
 Ducere quo vellet : fuit hæc sapientia quondam,
 Publica privatis secernere, sacra profanis,
 Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
 Oppida moliri, leges incidere ligno...

Ita, si Flacco fidem adhibeas, jam a prima mundi nascentis origine, non modo cum philosophis ad mores informandos conspiraverunt poetæ, sed et penes poesim omnis primo fuit philosophia. Sed, ne poetæ statim in illa re credamus (quippe qui haud scio an artis prædicandæ causa laudes illas eximias singulari oblectatione cecinerit,

... Ne forte pudori
 Sit tibi musa lyræ solers, et cantor Apollo,)

Horatium igitur tanquam testem non omnino sincerum re-

moremur, et ipsos philosophos, ipsos præsertim rerum auctores audiamus.

Nempe si paulum generis humani totius historiæ attendas, et veterum gentium facta moresque uno eodemque iudicio amplectaris, facile animadvertes apud omnes æque populos a poetis prima litterarum edita esse monumenta, poetarumque munus fuisse et tanquam commune officium, de moribus, institutis et legibus carmina componere. Solonem quis nescit versibus inclusisse multas prudentesque sententias, quæ mentibus hominum melius infixæ, legum illis et institutorum facilius memoriam revocarent? Sed ante Solonem alii fuerunt, quorum carmina quanquam ad nos non pervenerunt, tamen fama permansit, et nomen cum ipso musarum nomine quasi junctum et mixtum ad nostrum usque tempus floruit; quos adeo constat cantu primos homines leniisse et ad meliorem cultum informasse, ut templa et altaria et sacra sua colerent, et sacerdotes sanctos haberent: in quo numero Linum, Amphionem, Orphea, pluresque alios videre est. Quid autem de illis qui deorum responsa in terris ferebant, vates iidem et sacerdotes, qui, divinis rebus omnino intenti, religiones carmine commendabant, et cantus, tanquam ex ore numinum, plenos majestatis et sacræ formidinis, hominum auribus acceptos faciebant? Vide apud Homerum quæ sit illa pietas erga sacros cantores, sine queis neque lætitia in epulis, neque spes in ceremoniis, neque virtus in bellis, neque solatium in adversis, neque fides in jurejurando, neque suavitas ulla aut robur in tota vita inesse poterat! Ita auctoritate sua, quæ sapientiæ nascentis auctoritas erat, omnia, etiam barbara, subegerant! Quæ, ut ait Plato, si oculis eam intueri liceret, mirificos sui amores in nobis accenderet; tunc autem, qualiscumque erat, satis splendida, quamvis vestitu poesis rudibus temporibus accommodata, tamen vim tantam habuit, et tanta primos homines veneratione tenuit! Vati conjugem, a culpa servandam, proficiscens Agamemno credidit: neque ante culpæ succumbet, quamvis jam prona in scelus Clytemnestra, quam procul ab ea relegatus sit custos ille pudicitiae sacer et incor-

ruptus. Tanta inerat carminibus potestas, adeo divinarum humanarumque legum sanctitatem vates in gentium animis retinebant! Sed altius pergere libet, quando in fabulis ver-samur, et a mendaci antiquitate veram historiæ rationem petimus (nam quis infitias eat magnam istis mendaciis subesse vim veritatis, et integra inde patefieri præteriti temporis testimonia?): Apollinem ipsum in causa audiamus, qui, Olympo pulsus, et ad Amphrysum pastor factus, gentem agrestem musica pacavit, et multas artes edocuit, et adeo cantu detinuit et grata scientia ornavit, ut Jupiter, veritus ne nimia felicitas apud mortales, poesi juvante, oriretur, natum ad se revocaverit.

Quis vero dubitat quin, quum ita vates ab ipsa rerum origine nihil nisi philosophiæ præcepta carminibus celebra-rint, et vitam hominum sapientiæ legibus instituerint, postea etiam huic officio non impares fuerint, sed semper ad omnia bona, et pulchra, et justa, mentes nostras intenderint? Ho-merine poemata negabis ea esse, quæ magna morum docu-menta contineant?

Belli Trojani scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi :
Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

Meliusne philosophis, annon, id non ad hanc quæstionem pertinet : sed certum est, nihil eum aliud, quam quod optimi philosophi, docere. In scena quoque dum tragædias spectat populus, nobiles affectus et virtutem discit inconcussam. Comœdia mores ridendo castigat, et satira vitiis notam inu-rit. Interea laudes heroum aut pacis munera lyrico car-mine celebrantur, aut de agris colendis præcepta versibus heroïcis traduntur, aut ipsæ silvarum feræ in senariis indu-cuntur, quæ mores hominum delicatius excolant.

Nil intentatum *sacri* liquere poetæ

quo melius philosophiam in poliendis et mitigandis moribus adjuvarent, et cœlesti se dignos origine, divina dignos tutela ostenderent.

Sed satis in historiis aut in litterarum monumentis de ista poetarum dignitate quæsitum : quid enim omnia ex ordine genera carminum referamus? Quippe quibus una omnibus eademque lex imposita est, ab ipso fonte quidquid verum et bonum et pulchrum est haurire : hac tantum conditione placet placebitque in æternum poeta : et quum philosophia, id est vera et casta philosophia, eadem eodem ex fonte quærat, et inde splendorem suum et vim omnem habeat, quid mirum si poeta cum philosopho concurrat, si ambo semper conspirent, et, quamvis diverso itinere, tamen unum finem prosequantur? Ab ipso enim Deo uterque profectus, ut ita dicam, ad ipsum etiam Deum, id est, ad summam lucem, ad justitiam, ad veri pulchrique splendorem, et ipse tendit, et homines secum rapit. Una demum est eademque philosophi ac poetæ doctrina; sed, quum eadem doceant homines, diverso sermone utuntur : ille linguam usurpat hominum, hic autem deorum. I.

XI

SUJET.

Rectene an false, præsentium ille laudator Aper, in Dialogo de Oratoribus, vitio malignitatis humanæ, vetera semper in laude esse contendit, præsentia in fastidio?

DÉVELOPPEMENT.

Convenit inter omnes, qui Dialogum de Oratoribus penitus perspexerunt, Apro plurimum diffidendum esse, homini parum certi vel potius iniqui atque immodici iudicii, qui παράδοξα semper affectet ac præ se ferat. In hoc autem potissimum loco, ubi vitio malignitatis humanæ vetera semper in laude esse contendit, præsentia in fastidio, considerandum est qua mente, quo ad se aut ad suos respectu ductus, ita pronuntiaverit. Scilicet pertinacissimus ille et, licet a Secundo et Materno victus, non subactus præsentium laudator, ægre ferebat plerosque suæ ætatis auctores seque ipsum (quamvis

se proponere non auderet) parum laudari, aut, quoties laudabantur, magis etiam efferri priscos oratores, veteres poetas. Quid? Num vitio humanæ malignitatis reprehendebantur ii, apud quos multa jure ac merito veniebant in vituperationem! Nonne veterum scripta, utpote quæ et meliora et salubriora essent, prope sola, in laude esse debuerunt? Nonne æquum fuit, et Antonium oratorem, et Hortensium, et M. Tullium, et Virgilium Horatiumque, totque alia præstantissima ingenia, quæ utrum rerum copia an excellenti verborum compositione et puro dicendi genere præstent incertum est, etiam tum primas partes obtinere, amplissimisque honoribus et summa gloria frui, quum Messala, Piso, Aper, Maternus, Saleius Bassus florere dicerentur, qui nulla nisi, ut ita dicam, sterili ubertate, ampullis, ambitiosa oratione, dulcibus denique omnibus vitiis abundabant?

Si æquabiliter et sine studio judicium ferre Aper in animo habuisset, debuerat certe non tantum ad præsens tempus et ad suos amicos, verum etiam ad auctores omnium nobilissimos et tempora maxime litteris illustrata respicere, ne diceret de universo quod vix in jejunam ætatem degeneremque cadebat. Quod si fecisset, vidisset se valde deceptum: vidisset Æschylum, Sophoclem Euripidemque, in maxime ingrata civitate, tragicis tamen præmiis et publica laude, non post mortem dico, sed dum vivebant, ornatos, nedum per Atheniensium invidiam oblitterata veterum poetarum nomina in lucem retraherentur. Vidisset Herodotum, adstante fere tota Græcia, æquatam Isthmiis victoriis, laurea que corona donatum; Demosthenem ita superioribus oratoribus prælatum ut, licet multitudinis auribus non blandiretur et parum popularem auram captaret, apud omnes nihilominus admirationem haberet, et, quod multo gravius pulchriusque est, fidem. Vidisset et apud Romanos Ciceronem illum, non, ut ipse scripsit non sine quadam jactantiæ arrogantiaque suspicione, æqualium invidia petitum et obrutum, at contra, ut par erat, Catoni, Gracchis, Crassoque et Sulpicio, aut in curia, aut in omni forensi contentione, antepositum; et, divo Augusto principe, Virgilium theatro iis plausibus

exceptum ut multo majori in honore esse videretur quam ipsi illi, qui vulgo scenæ vocabantur reges, Attius Plautusque et Terentius. Nos autem, quin addimus temporum recentiorum nostræque gentis exempla? Nempe, si quis hodierno die Apri discipulus quereretur, quod nostrates in præsentī tempore, si laudes pensentur, illis cedunt qui, Ludovico Magno regnante, tot egregia opera ediderunt; quis hoc vitio malignitatis humanæ factum credat? nisi forte invidi animi est et iniqui, hos etiam nunc admirari ac venerari quodammodo, qui omnibus præteritis scriptoribus excellere vivi jam ferebantur.

Quæ unquam argumenta cum ejusmodi exemplis conferri possint? Quibus argutiis hæc refellantur? Nequidquam Aper responderet, hoc esse humanæ naturæ insitum, ut quidquid stet in excelso in se invidiæ obtreccionem moveat. Fit enim ut iis, qui ad gloriam debilibus pennis nituntur, seque vix extollunt supra vulgi caput, propterea quod primo idem consequi speramus, æmulemur, at postquam spem exitus fefellit, invidiamus. Imo etiam fieri potest aliquando ut unus e præstantissimis parvi æstimetur, et invidia, tanquam igne ruente ad summa, conflagret. Quid autem postea? Reipsa sæpissime, ne semper dixerim, quæ vere ponderis sunt gravissimi et summæ auctoritatis, debitas inveniunt laudes, majores etiam interdum apud æquales, quod nova sunt, apud posteros autem jam obsolescere longa admiratione cœperunt.

Ne Flaccus quidem me terret quin, aperte et missis ambagibus, Aprum maxima ex parte erravisse iterum atque iterum dicam. Ecquis enim adeo crassus et plumbeus est, qui non intelligat eum in illa epistola, quam ad Cæsarem de præsentium poetarum detrectatoribus scripsit, minime Apri fautorem videri? Nam, ne ipsum Augustum et Mecænatem, litterarum patronos, nominem, quis erat Romæ acuti et politī ingenii civis qui non Ennium Virgilio, Horatio Lucilium posthaberet? Ceteri, quos satirarum auctor carpit suspenditque naso, fuerunt, si non *ignobile vulgus*, at certe infimi omninoque indigni tantorum virorum æmuli,

quorum iudicium nec flocci quidem facere Aper debuit.

Quid plura? Disseruimus quomodo ille causarum communi opinioni adversarum actor et laudator præsentium eo adductus fuerit ut vivis ereptam verti ad antiquos omnem gloriam dicere sustineret : nimirum quod sibi suisque præcipuum musarum et eloquentiæ honorem vindicabat, animadverteratque esse invidiæ et malignitatis humanæ odisse atque aggredi quod supra se elatum sit; ad hoc, homines pluribus in rebus eo maxime delectari quod e longinquo prospiciatur, minusque mirabile quod in proximo situm sit, minus sanctum videri. Sed ex nonnulla veri parte profectus, mox in gravissimum errorem incidit, cui repugnant nec pauca, nec obscura illustrissimarum gentium exempla. A. G.

XII

SUJET.

Apprécier Suétone et Plutarque.

DÉVELOPPEMENT.

Quum Tacitus annales et historias componeret, ac principum impotentiam, senatus patientiam, populi dedecus immortali stylo notaret, iisdem ferme temporibus duo viri, historiarum scriptores exstiterent, qui non longam temporum seriem ac populorum vitam explicarent, sed virorum aliquot gesta, mores, mortem narrarent : Suetonium dico ac Plutarchum. Qui quidem, vel si in ceteris omnibus discrepauerint, in hoc tamen conveniunt, quod uterque perfectam infra illam historiæ speciem jacuit, quam Livius olim, dein Tacitus expresserant. Aliud enim est populos in apertam scenam ac lucem rapere, sæculorum ac factorum cursum devolvere, quomodo magni viri populos, populi viros duxerint aut traxerint explicare; aliud arcti temporis in spatio includi, unius viri imaginem exprimere et testem illam temporum, populorum altricem, historiam unius vitæ in angustiis comprimere.

Quum ipsius historiarum generis, quod amplectebantur, necessitate cogeretur uterque viros suos velut e theatro suo detrudere, unius actoris responsa sine ceterorum actorum dictis actisque repetere, gesta consiliaque eorum sine externis causis, sine externa temporum rerumque institutione, hoc scriptor potissimum eniti debebat ut necessitatis vitium quam aptissime arte sua repararet. Suetonius autem principum eorum historicus, qui redacta ad nihilum senatus ac populi auctoritate soli scenam occuparent, soli in se totam republicam haberent, quum materia ipsa hoc vitium narrandæ virorum historiæ insitum repelleret, aliud majusque veluti ex industria quærere videbatur. Etenim quum res ipsa juberet eum progredientem sensim viri vitam explicare, mores, vitia, principem per gesta ac dicta principis exprimere, gesta autem pro temporum successu ac serie narrare, ita ut nobis vir appareret

Simplex duntaxat et unus,

ille tanquam virorum ementiendæ staturæ impar, historiæ corpus frangit, in minuta frusta dividit : hic genus principis, hic mores, illic gesta, publica, inde privata vita, civilia, externa bella : dicas eruditi historici notulas per varia scrinia divisas, antequam scriptor arte sua composuerit, editas : opus, ut videtur, hujusmodi grammatici qui Sallustio olim aut Pollioni historiarum materiem colligeret : quum vero hoc tempore grammatico adesset poeta qui in frigida membra spiritum infunderet, qui mortuum corpus vivere juberet, nunc abiit poeta, solus mansit grammaticus.

In Plutarcho vero vivunt viri : nascentes videas crescentesque; adolescentiæ interer. Scriptor

Jam nunc dicit jam nunc debentia dici,

ita ut in vitæ progressu præterita facta facem præsentibus afferant, præsentia futuris ; inter gesta dictaque eminet animus qui totam vitam illustret luce sua, qui omnia ad unum redigat. Non jam facta, ut in Suetonio cognoscis, sed virum ; non sparsa lineamenta spectas, sed vultum totum imagi-

nemque fidam : in Suetonio doctorem habes, in Plutarcho pictorem ; apud illum discimus, apud hunc videmus ; in illo materia, in hoc opus : Suetonium consulimus, Plutarchum legimus.

Hinc in Plutarcho si minus populum in quo vir vixit, at virum certe cognoscimus : in Suetonio ne virum quidem, ob hoc etiam quod virum solum nobis tradere vult : in Augusti vita vix Agrippæ ac Mecænatis nomina refert, tanquam sine illis qui fuit esse potuisset Augustus. Ex hac etiam historiarum ratione, in repetitionibus creber ; quoties ad regnum accesserunt duo ejusdem familiæ principes, eadem iterum de genere referenda.

Notularum autem collector, eo scribendi pæne utitur genere, quo notulæ conscribuntur : dummodo intelligatur, unam dicendi laudem putat esse brevitatem : exilis, emendatione nimia sicca oratio, pressa et concisa, non vero illa Tacitiana brevitate quæ multa una amplectitur, quia multa una videt, sed ea quæ potius sit verbis parcens quam sententiis dives. Hinc etiam illa miranda animi tranquillitas, dum per seditiones, pestes, scelera, privata ac publica flagitia placidus incedit, dum Cæsareæ domus fæcem ac lutum sine tædio versat, oculis ostentat, pæne cum quadam animi voluptate retractat

securus ab alto

Spectator scelerum.

Hic vere est ille sine ira, sine studio scriptor, quem nobis pollicetur Tacitus, verbis vero potius quam re, quum sæpe tranquillitas in historico scriptore non tam animi æquitatem quam duritatem declaret : omne dictum in Tacito animi intus frementis indignationem prodit : in Suetonio vix postquam longam Neronis flagitiorum seriem placidus devolvit, semel erumpit dolor : Tale monstrum per quatuordecim annos passus terrarum orbis tandem reliquit. » Sed ex illa ipsa tranquillitate oritur maxima Suetonii virtus, veracitatem dico et candorem : non, Taciti more, scelus ubique perscrutatur, suspicatur, eruit : narrator est, non accusa-

tor : si difficilius, ut aiunt, versum unum ex Homero detrahas quam clavem Herculi eripias, difficilius etiam errantem Suetonium semel deprehendas. Præterea nobis Taciti opus perficit : Tacitus enim quæ publice agitur fabulam ostendit, ille quæ post scenam :

Apparet domus intus et atria longa patescunt.

Si ad Plutarchum transeas non siccam et emendatam illam invenies grammatici exilitatem, sed nescio quid mite, temperatum, floridulum, non pressum, sed abundans nec ideo diffuens, imaginibus sæpe vividum, ut quum nobis ostendit, capta Roma, Romam cum Brenni gladio in lance positam, aut Camillo redeunte, Romam in Romæ mœnia redeuntem. Nonnunquam Athenas redolere videtur, si abstraxeris illud antithetorum *κακότηδες*, quod quidem, temporum potius quam scriptoris vitium, fors eum ad *conferendas illas* Græcorum ac Romanorum *vitæ* non minus impulit quam jactata illa adeo victam Græciam solandi libido. Sæpe poetam audire putes, præsertim quum ea morientem hora Catonem ostendit qua avium cantus Aurora revocaret. In hoc etiam excellit quod magnos viros per parvas res, qui fuerint, exprimit : dictum unum, risus, gestus unus, satis illi est ut nobis Agesilai, Aristidis, Alexandri animum pangat, et sæpius ac felicius in nugis virorum naturam revelat quam alii in magnis illis gestis, quæ in publicum acta nunquam apparatu vacant.

Verum si, quod ad artem attinet, longe præstare Plutarchum apparet, quod ad doctrinam, nihil inter ambos conferendum : Suetonius enim grammaticus est, Plutarchus autem ethicus scriptor : ille factis, hic moribus studet : ille undique rerum gestarum monumenta colligit, hic insignia dicta, vitæ præcepta, sapientiæ documenta : quid viri sui die quadam fecerint, quo loco, quomodo, parum curat, dummodo possit, sicuti libeat, animos eorum prospicere, cupidines fidis coloribus exprimere ; consilia, non acta spectat, interna, non externa. Pompeium ad Pharsaliam victorem facile pingeret, quo aptius verborum compositio con-

cluderetur, quo insignius aliquod præceptum emineret. Adde quod, quidquid vulgo narratur temere admittit, ridicula prodigia sine risu narrat, Apollinis sacerdos : Theseos et Numæ vitas curiose tractat, vera, falsa, ficta congerens, dummodo docte eloquatur, sapienter præcipiat, si pulchre animos *describat* contentus.

Quum igitur tres res in historiarum scriptore requirantur, doctrina quæ vera colligat, ars quæ mortua resuscitet, philosophia quæ res nectat et alias ex aliis pendentes monstret, in Suetonio quidem invenitur doctrinæ ubertas, ars abest; in Plutarcho artem invenias, doctrinam desideres : philosophiam quidem, veteribus artem ignotam, in utroque frustra requiras : in Plutarcho animi humani cognitionem et experientiam mirabere. Si utrumque in unum quasi coegeris, perfectum habebis hujus generis historiæ scriptorem, sed in hujusmodi tantum materia quam Plutarchus exornavit : describendis enim Suetonii imperatoribus omnis Plutarchi venustas et elegantia horrore deficiet : imperii monstris vir unus par erat, Tacitus. J. D.

XIII

SUJET.

Num quæ sit inter Senecam et Tacitum in dicendi genere cognatio?

DÉVELOPPEMENT.

Cuique quidem populo et omni tempore est suum dicendi genus, ad quod scriptores vel præstantissimi sese affingere pæne coguntur, quod vero ingenii sui vitiis aut dotibus suum faciunt et in colorem suum trahunt, ita ut in cujusque scriptis facile videris quid ille e proprio fundo hauriat, quid e communi mutuetur. Sic, ut unum exemplum, et illud quidem illustrissimum afferam, si quis Senecæ et Taciti opera penitus inspexerit, vel in tanta et materiæ et, ut videtur, dictionis diversitate, in illa unius copia et abun-

dantia, in hac alterius pressa brevitate, cognatos tamen agnoverit, tanquam nota sua, quæ eos tulit ætas, signaverit.

Principum quidem sub imperio oppressa libertate, deserto foro, inquieta illa Romanorum eloquentia, cum veteribus moribus immutata, quum jam res deficerent, ad verba confugere cogeatur. Ergo sordere cœpit rectæ et integræ dictionis salubritas quæ solas res consecrabatur, sensibus verba inservire jubebat; contemptus in affectatæ simplicitatis nitor, et oratorum locum obtinuerunt rhetores, declamationum professores, syllabarum aucupes : non jam placuit nisi picta et versicolor oratio; flosculis et sententiolis respersa omnia : hinc lumina sententiarum quæ sæpe in eloquentiam, sæpius in declamationem incidebant, quum deberet dicta, vel si res repugnarent, in rasa antitheta exacui, ut omnis sensus in fine sermonis acumine feriret aurem, ac nefas respirare nisi in loco qui audientium acclamationes ac plausus peteret. Quæ quidem degeneris eloquentiæ forma, mox adeo apud omnes invaluerat, ut vel validissima ingenia inscia regeret, sicut quidquid Seneca et Tacitus commune inter se, seu in vitiis, seu in virtutibus habuerint, ex illa dictionis forma, quamvis hanc sæpe ingenio suo correxerint, velut e communi fonte redundare, ausim contendere.

Rerum quidem inopiam verborum copia cælare et exornare non Senecæ illi opus erat, quem, principem eruditionis Plinius salutabat, quem infensus licet, et facilitate inventionis et ubertate doctrinæ et sententiis figurisque ac beatissima rerum copia inter æquales omnes eminere Fabius ipse profitebatur. Sed et suis et sui temporis vitiis transverse actus, Hispanici illius ingenii, splendidi magis quam robusti, acritatem et calorem quem majores olim in bella protulerant, in litteras proferens, non tam cupit lucere orationem quam splendere; non vult res illustrare, sed oculos perstringere, non animos docere, sed obstupescere, ita ut, « sibi nimium indulgens, nimiumque sua omnia amans, » ne verum sanguinem perdat, vitiosum etiam colligat. Hinc

virtutes omnes, hinc vitia. Non Seneca, Ciceronis aut Livii more, quæcunque ad idem spectant, sentiis certo ordine quem dederit ratio dispositis, in una compositione comprehendit; sed præcipuos sensus in suas vel minimas partes dividit ac dissecat, quas singulas quidem ingeniosissime exornat et quo sæpius sit antithetis locus minutos passim et corruptos, quibus rerum pondus frangitur, spargit sensiculos, ita ut subsultet sermo nec in unum corpus coalescat, singulis non membris, sed frustis collatus. Omnia splendent, verum eo lumine quod non continuæ flammæ, sed scintillarum inter fumum micantium speciem referat. Neque enim sensus plenos et integros luminibus sententiarum terminat, quibus cetera oratio illustretur, sed oratio tota scatet sentiis, quarum densitas, ut in magnis satis ac frugibus accidit, sibi invicem obstat. Primum quidem quum plurima paucissimis verbis illustrentur, semperque insigni forma eniteant, miramur tot res unius dicti in circuitu contineri: miramur copiam in brevitate, vehementiam in facilitate: sed ubi videmus hoc esse deliberatæ artis opus, toties eandem rem recurrere quoties novam dicendi formam invenerit scriptor, antitheta antithetis, sententias sentiis insistere verbis diversas, sensu similes, vano vocum strepitu defatigati, quo eamus incerti, querimur inter tam effusam orationis volubilitatem rem non amplius procedere et tandem quod antea copię ducebamus, nunc sterilitatis esse suspicamur.

Taciti vero oratio, eadem exordia capiens, in contraria vitia decedit. Et in illo sententias sententiæ premunt, at non omnes in una re immoratae, non circa idem spectaculum obversatae. Non nos scriptor ante se agit ut in eundem locum ex quo profecti sumus reducat, et continuo loco movet et per nova ducit ac sæpe quidem tanta celeritate, ut rapidius grassantem vix sequi valeamus. Quæque enim sententia sibi sufficit, non sensum claudit nec quæ jam explicata sunt reponit aut quæ post explicabuntur prænuntiat; non ab illis aut quæ jam dicta sunt aut quæ modo dicentur lumen capit. Et plerumque tanquam non satis habeat Tacitus

tot tantaque in unius verbi angustias cogere et abstrusiores sententias, circa quas singulas sæpe philosopho diu inermorandum est, alias ex aliis serere, omnes illas unum ample compositionis in corpus coagmentat, ita ut lectori non tantum penetrandus scrutandusque sententiarum sensus, sed et intelligendus ordo ac velut in currendo percipienda hæc argumentorum ratio quibus illas conjungit et uni præcipuo sensui subjicit. Hinc Tacitiana illa obscuritas, hinc affectatio styli quem sæpe vi contorquet ut quidquid voluerit significet, hinc legentis lassitudo quem non tam fatigat legendi tædium quam tam rapidum cursorem sequendi labor. In Seneca tamquam esse Tacitiani sermonis membra dixerim; temere quamlibet Senecæ sententiam lege. Taciti sæpius credideris. Sed quod Seneca ter, quater per unam paginam, Tacitus in una sententia exprimit; quod ille in uno libro explicat, hic in unam compositionem cogit.

Verum ex hoc utriusque genere dicendi sicuti profluit Senecæ sterilis copia, Tacito affectata obscuritas, sic et dehinc oriuntur illa lumina, quibus res mirum in modum illustrantur, veluti quibusdam fulguribus. Ne hic igitur queramus illam eloquendi et puritatem et amplitudinem qua Cicero res ethicas, qua Livius crescentem populi majestatem exornarat et explicuerat. Depravata jam dudum veteris sermonis sinceritas, jam amiserere vocabula audacius detorta et derivata veram significationem, neque alioquin eodem stylo exprimenda erat illa Senecæ doctrina quæ bene mori docebat atque illa Ciceronis, quæ bene vivere, non eodem quidquid in servitute ac dedecore extremum et quidquid in libertate ac dignitate amplissimum. Ciceroni et Livio edocendi tantum animi erant: Senecæ et Tacito corripiendi, supra sese efferendi. Hinc in Seneca sententiæ sublimes, quæ animos prope attonitos habent, seu Catonem cum mala fortuna componit inter publicas ruinas rectum, seu totam rerum naturam oculis circumspiciens, omnia æternis legibus regi proclamant, invigilante illo Deo, qui « semel jussit, semper parat. » Hinc in Tacito eloquentia illa indignatione accensa, quæ in uno verbo amentes imperatores, servilem

senatum, plebeculam infra hominem prolapsam, infami nota usque ad extremam posteritatem signat.

Ex his omnibus non immerito his rivis, ex eodem fonte ortis, per diversas regiones effusis, Taciti et Senecæ orationes comparaverim. Utrunque sententiarum vis et copia, sed quæ apud Senecam potius e verbis, apud Tacitum rebus conflatae sint. Hinc unius continuus fulgor, hinc alterius pressa obscuritas. Plerique primum mirantur splendentem ubique Senecæ orationem, quos defatigat Taciti pressa ubertas; austerioribus dotibus dulcia vitia anteponunt. At qui rerum non superficiem sed intimam naturam scrutatur in dicendo similes protinus et Tacitum et Senecam agnoscet, et qui rerum copiam verborum copia antiquiorem habet, quantumcunque inter se commune habeant, similes eos magis quam pares esse profitebitur. D.

XIV

SUJET.

Querendum erit quo pacto Socrates, acerrimus Sophistarum castigator, inter eos ab Aristophane annumerari et lacessi potuerit.

DÉVELOPPEMENT.

M. Tullius, in Bruto suo, priusquam illorum qui in Romana civitate dicendo valuerint, nomen famamque commemoret, pauca de Græcis, ut decuit, præfatus, incidit in mentionem Atheniensium quorundam oratorum, qui omnem eloquentiam ad pravos usus detorquendo, corrupissent. Illi enim quemadmodum causa inferior (nam sic loqui solebant) dicendo superior fieret, docere se profitebantur. Iis vero, inquit, opposuit sese Socrates, qui eorum instituta refellebat. Fuit enim Socrates, non singulari tantum ac privato Ciceronis, verum etiam communi omnium iudicio qui Platonis aut Xenophontis chartas evolverint, sapientissimus vir et acerrimus, cujus præceptis ac pene dicam numine,

ab sophistarum veluti vinclis liberam se eloquentia vindicaverit, quo revocante, philosophia in cœli mensura incertaque astrorum indagazione defixa, ipsosque ultra mundi fines evagari solita, terrestria et humana tum primum respicere, et se demum intueri cœperit. Attamen hunc talem virum poeta, non parvæ famæ nec contemnendi ingenii, sed arte contra ita egregius, ut ad nostram ætatem paucos pares habuerit, coram populo, non ridenda modo et inania, sed turpia ac scelestâ serentem, improbe dicendi ac vivendi auctorem, iis denique simillimum, quibus acerrime obstitit, in scenam olim induxit Aristophanes. Quo consilio, qua invidia, aut privata aut publica, Nubes illas scripserit, quo pacto aut falli, aut mentiri et a vero (quoquo modo erravit) aberrare potuerit, dignum sane quod intento animo quæratur visum est.

Jam primum hæc, de qua agitur, nihil aliud nisi comœdia est; quam ne nos alia mente ac scripserit ipse Aristophanes, perlegamus cavendum est. Comœdia autem liberum dicendi genus est, multo autem liberius, si modo hujus temporis ac civitatis licentiam animo revocaveris. Erat enim hoc insigne popularis reipublicæ, ut poeta, non tantum quid de publicis rebus, quid de summis viris sentiret, aperte profiteretur, sed eos etiam, quos forte libuerat, sine ulla nominis mutatione, quælibet loquentes induceret; sic enim fieri et populus gaudebat et leges patiebantur. Fere nullus Athenis, aut virtute aut ingenio adversus procacem illam et inverecundam comœdiæ lasciviam tutus exstitit, præsertim si quid præ se subridiculum ferret aut insolitum; aut si nihil omnino, tamen, falsis fictisque vitiis, ridebatur. Socrates vero, si os tantum habitumque inspexeris, promptam amplamque Aristophani materiam præbuit, quum ipsi Alcibiadi, amantissimo discipulo, vultu deformis haberetur: erat nempe, ut memorant, simus, labiosus, collo brevis, abdomine tardior, toto corpore habituque Silenum patrem referebat. Talis per vicos incedere, paucis comitantibus, et interdum in Foro, cum oleariis aut cetariis, colloquendi causa commorari sueverat; plebs interea, ambulanti

disserentem, non sine risu circumspicere. Inde ad comicam fabulam hunc componere Aristophanes facile potuit ac pene dicam, jure : concessa enim libertate utebatur ; neque, si fabula hæc nihil aliud quam jocus fuisse videatur, in auctorem irasci dignum arbitrarer.

Nunc mihi Nubes perlegenti, quum multa lepida et ignoscenda, tum multa occurrunt, plane infesta et maligna, et, ut liquet, commentitia ; ita ut non magis derisor Socratis quam accusator dici possit Aristophanes. Unde tanta exorta est et erupit inimicitia ?

Fuit Aristophanes, ut ex ipsius comœdiis satis constat, tenax priscarum rerum laudator, et eorum qui ante Medica bella floruerant morum defensor. Nihil illi acceptum nisi longo usu ac veluti vetustate sacrum ; non Pericles tantum, non Aristides, sed et ipse, credo, Solon recentior et plebi amior videbatur. Quin et deorum, quorum ope civitas condita et aucta ferebatur, cultor non reverentissimus, sed pervicax tamen et assiduus cultor erat. Puto equidem, si quis secretiorem adierit animum, ad credendum plebeiis religionibus de deorum ortu ac numine, segnem hunc invenit ; sæpe etiam in jocis, cum Jove et cum toto deorum cœtu plusquam familiariter agebat. Sed deos esse publice oportere profitebatur, quorum nomen vulgi animis saluberrimum timorem injiceret, et sanctiore quodam vinculo cives patriæ devinciret. Hoc igitur sibi proposuerat, eoque toto ingenio incumberebat, ut nova omnia novarumque rerum auctores, omni modo lacesseret et irrideret : nam sic rebatur quum in omni civitate, tum apud Athenienses, ad res secandas plurimum valere sales et vel scurriles facetias. Sæpius ergo et acrius adversus philosophos invehebatur, qui facile plebis juvenumque ingenium et ad nova quælibet natura promptissimum allicerent ac detinerent. Sed præcipua longe in Socratem ira : pulchra sane et honesta de amore docebat pessimus vir, pia de diis, civilia de patria ! E cujus colloquiis, prava disciplina instituti et eruditi, accedebant ad militiam et ad rempublicam adolescentes, religionis avitæ contemptores, voluptatum acerrimi quæsitores,

civitatem tradere parati. Quorum exemplar insigne prorsus et egregium proponere erat : famosum nempe illum juvenem, splendide vitiosum, pergratum jam levissimo populo, in cujus mox manus, nisi boni obsisterent, ventura erat respublica. Interea magister hujus, similes illi viros informando, libere urbem pervagari ac malas artes docere, in conspectu templorum et in urbis sinu, templa et urbem verbis irridere, arcere a palæstris adolescentes et eos ad mollem vitam, quos laboranti patriæ succurrere oportuit, instituere poterat ! Talem virum, reticente lege, comœdia tamen, publici periculi vindex, prohiberet.

Illa omnia de sophistarum grege rectissime dicta fuissent, de Socrate minime. At Socraticam disciplinam ab illis deterrimæ philosophiæ præceptis, quæ ab Sicilia allata, Athenis nuper gliscere ac vigere cœperant, dijudicare aut nesciebat aut nolebat. Miram sane rem, et in qua stupeamus, qui Platonem perlegimus, quum in Socratem impetum faceret Aristophanes, Prodicum, Protagoram, Gorgiam ceterosque opprimi rebatur. Si quis tamen investiget quo pacto sophistarum acerrimus castigator in iis indiscretus annumerari potuerit, reputet ille, quam fuerit in dicendo Socrates tenuis, acutus, subtilis, per quas sæpe angustias audientis animum ad propositum παράδοξον, inscium itineris deducat. Erant qui se delusos arte quadam existimarent et ad principium sermonis, per tot ambages regredi vellent, tanquam sibi ipsis irati quod nota et humillima roganti imprudentius annuissent, finemque tetigissent inviti. Nihil erat tum reliquum illis, nisi ut hominem « sophismata nectere » dicerent. Inde quum alii alia de illo sentirent, alia referrent, malevolos libentius, deteriora suadentes, audiebat Aristophanes. Sibi igitur falsum quemdam Socratem finxit, cui nulla cum vero Socrate nisi oris habitus, verborum similitudo; imaginemque illam Socraticam fabula expressit, confusam deformatamque, non ita tamen ut vera facies vultusque viri nulli dignosceretur. Plura occurrunt in Nubibus quæ Socratis mores ac verba imitantur, præsertim si ad ea tempora respicias, quibus nondum ab omni Rhetorum sub-

tilitate expeditus, disserere cœpisset. Poeta enim Socratem inducit crebra, ut solebat, interrogantem parva magnis, humillima altissimis componentem similitudine pingue ingenium discipuli ab iis quæ quotidiano usu noverit, ad majora et ignota possit traducere. Sic, comparando, fulminis naturam et sonitum *Strepsiadem* docet : lepidum sane, quamvis sordidum jocum, et rei saltem aptissimum ! Sed quis contra Socratem sanctissimum hominum, præstigiatoris more, pallia furantem, nummosque ab discipulis omni modo elicientem et abradentem agnoscere potuit ?

Ipse Aristophanes Socratem non tunc bene noverat. Ubi autem cum illo versari et colloqui cœpit, Socratici sermonis suavitate, vitæ præterea doctrinæque innocentia ipse capi visus est ; nam poetam ac philosophum una cœnantes, benignis inter se, more sodalium, verbis disserentes, in *Συμπόσιον* suo Plato induxit ; tamen vix octavus agebatur annus ex quo Nubes primum in scenam prodierant : unde alterum mutavisse sententiam, alterum injuriæ inmemorem factum fuisse manifestum est. Imo ! Ipso die spectaculi, dicitur Socrates risisse clementer, quippe cujus gloria per tales facetias neque exstingui neque etiam extenuari posset. Ne nos severiorem induamus animum ; ne nobis, ne poetæ irascamur, cujus aliquando delectemur salibus et jocis. Quid enim ? Aristophanis argumenta tunc Socrates ipsa vita, moribus, dictis revincebat et objecta facillime diluebat. Nunc si quis, post tot elapsa sæcula, comœdiæ fidem addiderit, adsunt Platonis, adsunt Xenophontis chartæ quæ ab antiquis criminibus ipsorum totiusque philosophiæ et nostrum quoque vindicent magistrum.

A. F.

XV

SUJET.

Quid de illa Senecæ philosophi sententia : « Nullum scelus impunitum ? »

DÉVELOPPEMENT.

Maxima plerumque hominibus peccandi causa est quod scelus impunitum manere posse existiment. Quam quidem opinionem adeo non probo, ut ne unam quidem culpam pæna carere censeam. Ac ne quis hanc legem declinari speret, dummodo dii non sint, omniaque morte conficiantur, sermonem hunc intra præsentem vitam circumscribere volo.

Pauci sunt qui humana supplicia, scelere admissio, effugiant, sæpiusque evenit ut longo post intervallo temporis, ea quæ impunita latebant, adducantur in lucem et iudicium. Quam vehementius tum noxius cruciatur, longa jam spe impunitatis subito destitutus ! Quanta scœnora criminis diu impuniti solvit ! Quam terribilis apparet claudo pœna, sed certo pede adveniens ! Permultos ita deprehensos fuisse nemo negaverit. At forsitan hoc mihi objeceris, homines scelestos aliquando per solertiam aut vim pœnam effugisse. At ne ii quidem impuniti sunt ; civium enim suorum contemptu castigantur.

Sin autem illud dixeris, pauca quidem, nonnulla tamen scelera æterno oblivio opprimi posse, id quidem minime negavero, sed scelestos quasdam tamen pœnas solvisse, suppliciumque suum per multos annos tulisse, plane tibi demonstravero. Timor enim quotidie scelestum cruciat : quocumque se vertat, omnium in se oculos conversos cernere sibi videtur, omnes scelus suum ipsi mox exprobraturos credit. Sin autem, spe quietis, in solitudinem recedit, cogitationibus in unum conversis, majore formidine torquetur. Frustra studiis animum intendere conatur : animus ad cædem et scelus effugit. Frustra locorum mutatione mentem a

tristi cogitatione abducere tentat, terrasque et maria perlustrat :

Scandit æratas vitiosa naves
Cura.

Denique tantis torquetur angoribus ut nonnunquam, detecto scelere, iudicio obvium se offerat, imminentemque capiti suo gladium ipse detrahat.

Gravia igitur, vel abscondito crimine, noxios supplicia exercent, instante metu. Sed hominem, etiam si vel timore, si fieri potest, omnino se exsolverit, pœna tamen non carere existimo. Imo, gravioribus eum suppliciis cruciari censeo, quam si eadem, quæ alii, perpessus fuisset. Quis igitur est ille tortor, noxiis infestissimus, nullis precibus commotus, nulla arte deceptus? Conscientia. Judicem scelestus effugit, se effugere non potest : ipse sibi iudex est tristissimus. Quocumque ille se vertat, ipsum sibi minitantem invenit. Perpetuo se ipse iudicio judicat, nec se ipse absolvit. O quam satius ei fuisset, si sceleris pœnam hominibus solvisset !

Morbus enim animi scelus est; qui virtutem colit, valet; qui peccat, ægrotat. Morbi remediis levare aut sanari possunt; morbi animi pœnis et suppliciis aliquo modo curantur : et, sicut ait apud Gorgiam Plato, nocuit potius amicis quam profuit is qui damnandos amicos eloquentia aut aliis quibusdam artibus liberavit. At si quis, graviter ægrotans, omni opera illud curavisset ut corpus medicis et remediis inexpertum haberet, sibi que ipse hoc persuasum fecisset, se bene valere, an eum hac ratione sanari potuisse existimas? Minime profecto. At, quia animi morbi multo graviores sunt, quam corporis, multo miserior est qui impuniti sceleris sibi conscius, nullam pœnam exsolvit, quam qui ægrotans remediis abstinet. Noxius igitur, etiamsi sereno vultu ambulat, mali non expers habendus est, sed

« manet sub pectore vulnus. »

O quam felicior qui semel e pectore ferrum extrahere

ausus est ! Equidem furias quas nobis fabula effinxit, sceleris conscientiam esse censeo. Is est Sisyphi scopulus noxium sine fine immenso pondere opprimens.

Frustra Neroni senatus populusque, cæsa matre, gratulantur ; is etiam locos, ubi scelus patratum fuit, abhorret, disceditque ne planctus ad Agrippinæ tumulum editos audiat !

Senecæ igitur sententiam valde probandam existimo : sceleri enim scelus, sicut virtuti virtus, præmium est.

P. S.

XVI

SUJET.

Fingetur Valerius Cato, grammaticus Sullanis temporibus insignis, priusquam discipulis suis satiras Lucilii legat et interpretetur, proloqui de satira, intacio Græcis carmine, de Romano poeta, priscæ Atheniensium comediæ æmulo, acerrimo liberrimoque flagitiosorum omnium, quanticunque fuerint, insectatore.

DÉVELOPPEMENT.

Postquam sæpius vobiscum, amici, de Latinis scriptoribus confabulatus sum, qui quidem Græcorum vestigia secuti, iis æmulari studuerunt, nunc demum ad hoc singulare carmen devenio, quod intentatum Græci nobis reliquerunt, totamque nostrum est : satiram dico, quæ tantum apud nos effloruit. Si modo huic studio nunc totam vestram operam, sicut antea, impendetis, magni nostri Lucilii satiras vobiscum perlegam, et pro virili parte, quantulacunque est in me explanandi facultas, interpretabor ; is nempe, licet non primus satiras scripserit, princeps tamen et pater, ut ita dicam, satiræ mihi esse videtur : tantum decus huic carminum generi ab illo poeta est additum. Spero fore ut dignum prorsus vestro discendi amore illud judicetis.

Ac primum, si quis vel paulisper Latinum ingenium ins-

pexerit, non sane mirabitur quod in satira nostri scriptores a principio inclaruerint. Longe enim aliud Græcorum et Latinorum ingenium : Græci, ut pote tam disertī, tam acutī, tempus in diuturnis disputationibus terunt; eos juvat res arcanas et ab ipsa natura involutas scrutari; ea est causa cur tot et tantas philosophiæ disciplinas excogitaverint, cur primi Græcorum poetæ in carminibus ea, quæ ad philosophiam spectant, tractaverint. Romani autem subtilis et spinosæ contentionis parum studiosi, semper agere potius quam disserere parati, in primis eorum carminibus multum propriæ indolis retinuerunt; inde sit ut in satira, quæ quidem præcipue ad mores attinet, sese libenter exercitaverint. Addite quod illud carmen imprimis hanc asperam et ferream veterum Romanorum gentem oblectare deberet : namque in ea, quæ « *satura lanæ* » appellabatur, minus urbanitatis et venusti leporis reperire erat quam acerbitalis cujusdam et acrimoniam. Haud mirum igitur si tot satirarum scriptores Roma genuerit, et si nulla pæne alia per longos annos nostrum ante Ennium poesis exstiterit; ea enim mirum in modum ad mores erat accommodata; ea omnem civium publicam privatamque vitam fideliter expressam reddebat. Sed et ceteros poetas et ipsum quoque Ennium mitto; quippe mihi festinat animus ad eum qui ceteris tanto præstiterit, cujusque nomen pæne satiræ nomen factum sit.

Non solum a natura Lucilius præclarissimis dotibus quæ ad satiras scribendas valent, ornatus fuerat, et quasi de industria a deo quodam informatus, sed ejus nobilissimum genus haud semel ei profuit quo facilius libera animi verba proferre, et omnibus flagitiosis, quancunque essent, insectari posset; is enim, qui Africano et Lelio amicis familiarissimus utebatur, nullum prope videbat quem metuendum haberet : nec minor inde ei audacia crevit, et omnia dicendi voluntas. Quis hanc pæne infinitam ejus satirarum multitudinem considerare possit quin admiretur quot vitia his mordacibus suis versibus insecutus sit? nec ulla res est quam non tractaverit. Quod ad religionem spectat, vanam illam superstitionem simul atque pietatis assimilata spe-

ciem carpsit. Quod ad rempublicam, hæc fori jurgia, et nimiam bonorum ambitionem, et impios civium dissensus depinxit. Quod ad mores, quam sæpe degeneres Romanos ad pristinas majorum virtutes cohortatus est! Nam non solum hominum istius ætatis flagitia eadem vi, qua M. Cato, lacesivit, non solum acerrimum vitiorum insectatorem se præstitit, sed egregium quoque virtutis prædicatorem. Quis vestrum mirabiles versus illos nescit, quibus quidem id, quæ sit virtus, magniloquis verbis exposuerit? Dicebam nuper satiram hanc nostram a Græcis ignotam fuisse; attamen mihi Lucilium perlegenti sæpe fit ut priscam Atheniensium comœdiam animo recorder; Cratinus enim, Eupolisque et Aristophanes eadem dicendi licentia usi sunt; eadem vi quidquid de religione, de republica, de moribus, de scriptoribus etiam sentirent, profitebantur; eadem audacia potentissimos cives insequi solebant; horum æmulus noster poeta mihi esse videtur, et plane dignus qui cum iis comparatur. Hoc tantummodo, magno Lucilii honori, insuper addam : ut acerrimus est in hominibus incusandis, ita, quid honestum sit et admiratione dignum, veneratur, nec unquam ut Aristophanes in ea, quæ « *Nubes* » inscribitur, comœdia, hunc pæne divinum Socratem omni opprobrio et contumelia affecisset!

P. D.

XVII

SUJET.

Socrate et Lucien aux enfers. — Dialogue.

DÉVELOPPEMENT.

SOCRATES. Salvere te, Luciane, jubeo. Ergo ad nos descendisti, et, quos vivus lacessebas, præsens invisisti.

LUCIANUS. Et expectatus quidem, ut mihi videor.

SOCRATES. Quid istuc verbi est?

LUCIANUS. Nempe in hanc ulteriorem ripam ubi sum e

Charontis navigio projectus, tanto clamitantium in me et convicia jactantium consensu exceptus sum, ut prope exsurdatus inde evaserim. Aderant omnes, quos in dialogis insectatus sum, noti et ignoti, qui se aut nominatos fuisse querebantur, aut sponte, culparum conscientia, agnoverant et derisos esse intellexerant, tyranni omnes ac sophistæ, dediti olim lucro, deliciis, aut philosophiæ, aut malæ cui-libet arti; in gregem mihi infensissimum coaluerant, ut meæ rursus morti illuderent, et quis mihi in fluminis trajectu vultus animusque foret, inspicerent. Credo me, si manus Manibus essent, dilaceravissent. Sed umbra umbras effugi. Audis ne illos nunc etiam, in Acherontis ripa, furentes ac minitantes?

SOCRATES. Audio. Nam hæc est vestra his in locis conditio, qui deorum hominumque derisores esse voluistis, ut continuo iis, quos libere olim sitis persecuti, occurratis. Quid, quum Cleoni obvius fit Aristophanes? Necesse est det aliquando pristinæ facietiarum pœnas.....

LUCIANUS. Aut illum iterum verbis ludificet. Nisi forte qui sunt defuncti, non eadem, qua in priore vita, dicendi urbanitate, ac jocandi vi et lepores utantur. Imo! magis etiam ingenio vigeant necesse est, quum jam illa corporis tarditate expediti sint.

SOCRATES. Ita : nam tu exemplo eris.

LUCIANUS. Humano in me et benevolo animo esse videris. Inde te philosophum scio.

SOCRATES. Quo pacto?

LUCIANUS. Etenim, quum alii omnes in me desæviant, quos jocando vel levissime attigerim, tu solus, si non amice, clementer tamen me et subridenti magis quam irascenti similis excipis. Attamen plura de te, de tua morte, de falsa illa tua fortitudine animi, male locutus sum. Induxi enim te, o bone Socrates, in Cerberi et Charontis conspectu, flentem infantium ac feminarum more, et ululantem. Num tu hos meos in te jocos rescivisti?

SOCRATES. Rescivi.

LUCIANUS. Nec ideo succensuisti mihi?

SOCRATES. Ne subiratum quidem me, re audita, fuisse memini, quamvis falsa nec satis verisimilia dixeras.

LUCIANUS. Vere igitur tu philosophus.

SOCRATES. Miraris, quod ego sim philosophus. Ne tamen plus justo mireris. Nam hoc te aliquando, dum vivebas et me etiam lacessebas, suspicatum fuisse arbitror. Scis enim, convicia in me facientibus quam fuerim commodus. Meministi fabulæ illius Aristophanis nostri; quæ, etsi asperrima, facetissima eadem mihi visa est. Vidi me in scirpea suspensum et nubibus proximum, et quod longe gravius fuit, nugas captantem, more sophistarum, et vana ridiculaque disserentem. Tum quid ego? Erubui, fugi? Quid? Poetæ succensui? Minime: at risi inprimis, quamvis ea meo detrimento ac prope dicam periculo comœdia ederetur. Nam poetæ joci, in vulgi animis hærerere ac gliscere cœperunt, qui deinde in vera crimina verterentur, et in me erumperent et reum capitis facerent. Nec minus Aristophane sodali ac convictore usus sum. Qui præsens gravissimis hujus contumeliis non motus sim, quomodo nunc, quum Meliti Anytique insidiis caream, ista tua urbanitate lædi possim? Hoc præterea conviciorum tuorum solatium habeo, quod non minus ac me, deos etiam a te lacesitos fuisse sciam, et eos quoque viros, quibus, non in laudum modo sed et in conviciorum societate conjungi non recusaverim. Quid Jovem istum tuum cinædum, meretricem Venerem, Achillem et Alexandrum, ventosos homines ac plenos gloriarum, Platonem adulanti similem, Aristotelem circulatori commorem? Nam omnes eodem verbere verberasti? De diis, quidquid libebit (nam hic demum libere loqui et quæ sentiamus profari licet) pace mea dixeris. Sed cur in tot præclaros viros, qui nihil in te gravius admiserint, invecus fueris, scire velim.

LUCIANUS. Non habeo quod respondeam, o Socrates. Scribendo enim, nullo proposito, jocatus sum: nam sic meum ingenium, ad cavillationem promptius, et monebat, et quasi vi quadam impellebat. Sed sæpe etiam vivorum et mihi cœvorum hominum pravitatem et arrogantiam, sub falsis mor-

tuorum virorum nominibus, castigavi. Molestus, si in vitia ac scelera hominum aperte incurrissem, visus essem : cum umbris bellum gessi, quod neque mihi, neque iis periculosum fuit.

SOCRATES. Crimina non inepte dissolvīs, Luciane. Do tibi igitur veniam perlibenter. Veni nunc mecum, ut adeamus eos, quos seorsum in fluminis ripa sub arborum tegmine ambulantes ac disserentes hinc prospicere est. Qui quidem et mihi sunt amicissimi, et a te sæpius lacessiti.

LUCIANUS. — Cavendum ergo mihi est ab illis !

SOCRATES. Ne quid timeas : eos benignos ac sinceros viros experieris ; docebis quis status sit rerum, quis animorum Athenis ; quo pacto, quum tot tam petulanter in deos opprobria jactavisses, cicutam vitaveris. Fas tibi libero, et, ut suevisti, jocosō sermone loqui. Nam ii sunt perurbani viri et a nimia gravitate abhorrentes ; et ego salibus non infensus sum, quippe qui tuis facetiis, quamvis ipse ludificatus, arriserim.

LUCIANUS. Te jocosum esse, o Socrates, et olim, et modo intellexi.

A. F.

XVIII

SUJET.

Exquirendum erit cur eloquentiæ Romanæ discipuli, post primas exercitationes adolescentiæ, Rhodum vulgo proficiscerentur quo meliores essent, ut ait Tullius, et doctiores.

DÉVELOPPEMENT.

M. Tullius Cicero, postquam Romanos oratores recensuit, et Latine facundiæ, ut ita dicam, ortum et adolescentiam Bruto Atticoque proposuit, de se ipso interrogatus, quibus studiis ipsam suam eloquentiam formaverit, profitetur. Dicit enim se, quum Romæ aliquandiu studuisset, Athenas esse profectum, inde Asiam peragravisse, et demum venisse

Rhodium, ut a Molone doceretur : qui profecto, ut declarat Tullius, optime juveni consuluit, quum illius redundans eloquium et tanquam extra ripas diffluens coercuerit. Rhodus scilicet apud Romanos tanquam veræ sanæque eloquentiæ sacrarium habebatur; et hoc in more positum erat, ut eloquentiæ discipuli post primas exercitationes adolescentiæ vulgo in hanc insulam proficiscerentur, quo meliores essent et doctiores.

Unde autem ista laus Rhodo contigerat? et qui fit, quum Athenæ maximis oratoribus efflourissent, et prope eloquentiæ cunabula et tanquam ædes esse viderentur, ut Rhodus nobilior Italiæ ludus evaserit? Plures quidem, ut arbitror, causas ex ipso Ciceronis dialogo, cui Bruti nomen inscribitur, deprehendere licet.

Etenim jamdudum eloquentia intra Athenarum mœnia non continebatur, sed ultra processerat. Abierat jam et transvectum erat tempus, quo domus Isocratis solus fere ludus toti Græciæ patebat, et Athenis modo, quales Pericles, Æschines, Demosthenesque, oratores sese offerebant. E Piræo eloquentia evecta omnes peragraverat insulas et tota Asia peregrinata erat; ita ut undique rhetores extitissent, diversæque etiam scholæ essent exortæ. Quid enim! Nonne jam plura eloquentiæ genera numerabantur, quibus sui fautores, sui sectatores aderant. Hinc Attici, illinc Asiatici, tanquam hostilibus in castris stabant. Inter hos eligendum erat. Eloquentia scilicet, quum e patria excessisset, sese externis moribus ita obleverat, ut vernaculum sermonem prope dedidicisset, et priorem, ut ita dicam, saporem esset oblita. Inde Asiatica oratio effluerat, non quidem sine munditiis, sed mollis, effusa, qua languescerent animi, non recrearentur. Tullius ipse duo genera Asiaticæ dictionis commemorat, unum quidem sententiosum, id est, sententiis concinnis venustisque vendibile: alterum autem minus sententiis frequentatum, sed verbis volucre et incitatum. Quam quidem, ut arbitror, eloquentiam docebat ille Dionysius Magnesius, quem Cicero in Asia audierat. Attici vero, quum priscam Græciæ facundiæ vim retinere et salubritatem ser-

vare contenderent, huic effuso generi contrarium plane genus sectabantur. Quippe qui pressi, simplices, breves erant : sed dum Atticorum virtutes imitari niterentur, proxima his virtutibus vitia, quod plerumque accidit, tantummodo erant consecuti. Scilicet tenues, exiles, sæpe etiam inopes erant, non tam corporis habitus opimos, quam gracilitates admirati. In istos sæpe Tullius invehitur, qui Attici esse volunt ; et dum Lysiam vel Thucydidem æmulantur, elumbem sermonem, vel aridum proferunt.

Ad utram igitur scholam adolescens qui laudem oratoriam affectabat, et per omnes artis numeros ire cupiebat, ducendus erat ? Utraque, equidem ut opinor, fugienda. In Asia quippe delicatum ac solutum dicendi genus sibi comparasset, gratum quidem, sed non forensibus certaminibus aptum, nec rebus gerendis idoneum. Sed quæ præcipua virtus Romani oratoris esse debebat, nisi virile robur, quo omnes impetus sustineret, et ipse adversarios aggredi posset ? Quale Catonis fuit, non Hortensii. Nonne enim Hortensius, qui suavi ac fuso isto Asiatico dicendi genere valebat, postquam adolescens enituerat, vir factus diu obmutuit, et quum locutus est, juventutis suæ successus nunquam æquavit ? Isti enim flosculi, qui in juvenili oratione delectant, in viri sermone displicent nec esse suo loco videntur. Quid autem de Atticis ? Num illorum exilis sermo in Romano foro aliquid valere potuisset ? Sed lacertis nervisque oratori ad populum regendum opus erat ; et umbratilis Atticorum facundia lucem tumultumque concionum expavisset.

Genus aliquod igitur erat eligendum inter Asiaticum Atticumque medium, quo vis dulcedini, gravitati lepos conjungeretur. Quod quidem genus, ubi, nisi Asiam inter et Atticam, in Ægei mari, Rhodi scilicet, florere poterat ? Rhodi nempe, tanquam in arce quadam, undique fluctibus cincta, prisca Græci ingenii vis retinebatur ; quæ, quamvis Asiatica mollitie temperata, nondum plane exoleverat. Istius igitur ingenii vestigia adolescentes Romani Rhodum quæsitura veniebant : prisca sermonis integritatem, salubre veterum dicendi genus, non pravis artibus inquinatum repetebant.

Quid autem? Assidua veterum oratorum lectione, rhetorumque præceptis humanior cultiorque illorum mens efficiebatur, et Græco sole tanquam colorabatur oratio; ita ut eos fieri doctiores Tullius jure dixerit.

Sed quomodo meliores evadebant? Nonne contra Athenis veterum ducum exempla, Pæcilis adhuc in fronte picta, juvenes ad virtutem melius incitavissent? Quem vero fugit Athenas voluptatum semper sedes fuisse; hinc plurima juvenibus observata lenocinia quibus a studiis ad delicias avocarentur, studiaque etiam plerumque ad voluptatem versa et ad ostentationem composita fuisse? Rhodi vero, ut eloquentia, sic philosophia severior erat. Hinc nempe sapientiæ præcepta hauriebantur, sine quibus, ut arbitratur Tullius, non modo non orator sed ne vir quidem evadere queas. Nonne autem Stoïcus ille Panætius, cujus de officiis liberum ipse Cicero secutus est, Rhodiensis fuerat? Rhodi igitur florebat virilis illa doctrina, quæ maxime Romano ingenio conveniebat, et qua, post eversam rempublicam, egregii adhuc viri instituti sunt. Stoïci philosophi, rigidi virtutis satellites, ad civem Romanum informandum, scilicet prudentia, justitia, fortitudine, temperantia instruendum, aptissimi erant: quæ quidem virtutes maxime ab oratore petendæ sunt. Discipuli igitur eloquentiæ Romanæ, quum incorruptam facundiam, tum severam philosophiam Rhodum quæsituri proficiscebantur, ut mentem simul animumque optimis præceptis imbuerent. I.

XIX

SUJET.

In historia non modo casus eventusque rerum, sed ratio etiam causæque cognoscantur.

DÉVELOPPEMENT.

Ciceronianum hoc verbum sæpissime usurpatur, historiam lucem veritatis esse et magistram vitæ. Vocem excellen-

tissimam ! quæ omne id amplectatur, quod sibi semper propositum habere debeant historiarum scriptores. Primum enim et præcipuum officium videtur, si quid de illustribus viris aut de populorum fortuna referre moliaris, ut quam certissimam rerum gestarum memoriam requiras, et vere temetipsum prius temporum testem efficias, quam nos ad fidem adhibendam audeas arcessere. Haud quidem prona est et expedita, adeo multis e causis mendacia fictique eventus oriuntur, sed necessaria investigatio. Humanæ memoriæ imbecillitate et nuntiorum rumorumque impudentia fit, ut plura aut veram faciem mutent atque immoderate augeantur, aut etiam omni ex parte fingantur, quæ neque unquam evenerint neque evenire potuerint; unde de gentibus, de viris pejor meliorve fama divulgari soleat. Tuum est discernere ac docere, cui narrantium potissimum confidendum sit, et, si possis, quid reipsa actum sit, quid non; tuum, videre, an de victis victores, ut par est, mentionem aliquam forte iniquam fecerint, victi de victoribus; an quis mendaciorum auctor fuerit inter hos, qui rerum testes ipso tempore cum partium odio aut amicitia exstiterint. Tunc tandem tibi licebit seriem annorum ad justam imaginem exprimere, casus eventusque probe explicare, et, quod in animo erat, lucem veritatis præstare legentibus.

Sed aliquid superest, quod annalium aut historiarum scriptores affectare quoque se fatentur. Quod si ita cuncta narratur, nulla scilicet interposita sententia, nullo de viris, de rebus ipsis indicio, quis non credat fortuitum cadere civitatum civiumque sortem, ire incerto cursu quicquid humanum est; fortunæ esse, non prudentiæ ac fortitudinis, vincere, amplificare rempublicam, suam sibi gloriæ partem comparare; fortunæ, non imperitiæ et turpitudinis, vinci, civium salutem in discrimen adducere, improbi impotentisque principis nomen esse meritum? Quis, quum te nulum inde documentum, nullum præceptum excerptum videt, existimet legem quamdam et summam voluntatem huic fortunæ imperare, ita quidem ut ex iisdem causis, in similibus profecto tempestatibus, eadem necessario exo-

riantur : et non nihil valere vim humanam, ut pleraque vel gravissima et maximi ponderis huc aut illuc sese inclinent, seu in utilitatem, seu in perniciem vertantur? Quis denique historiam magistram vitæ censeat? Nempe ita nil aliud quam minutissima consecratur mens et nugis ornatur, nedum informetur ad virtutem et prudentiam. Nisi forte arbitris plurimum spectare ad mores, si exactissime noverimus quot omnino Persæ in Marathonicis campis educti in aciem, quot fugati, quot postremo cæsi fuerint; et lectorem multo melius ad agendum et tractandam rempublicam instructum iri, postquam didicerit ad unguem, quis in hoc aut illo Urbis conditæ anno consulatum exercuerit, quot in Gallia, in Hispania, in Britannia, reges aut etiam imperatores partes summas invicem obtinuerint.

Non ita est : lepidè et vere narrando delectat tantum historiæ scriptor; alia vero via se præstat quoque utilem. Quoties, in quotidiano usu, senum omniumque jam plura expertorum opinioni et exemplo confidimus, nemo nostrum adeo stultus est quin exposcat una, et quid in pari temporum rerumque occasione egerint, et præsertim quare ita agere decreverint. Tum non modo præsentem difficultatem habemus expeditam, verum etiam veluti copiam præceptorum in futurum colligimus. Haud aliter de historia. Imo, quanto magis omnium hominum facinora animadvertere debemus et pendere, ut quæ nos imitari oporteat aperte cognoscamus! Quanto magis gentibus confidere, nunc felicissimos, nunc miserrimos eventus expertis! Sed tum prosperæ tum adversæ fortunæ causas scrutemur necesse est, ut manifestum pateat, qua potissimum ratione hanc vitare, illam consequi liceat. Nam si principia et exordia satis perspexerimus, rectam de rebus concipiemus opinionem, rectum feremus iudicium : et, quod proxime sequitur, optimis sapientiæ atque honestatis disciplinis imbuemur. Quantum leviora ingenia publicis commodis noceant, ex Atheniensium exemplo audiemus; quantum prosit, vel in maxime reformidandis discriminibus, invicta constantia arctissimoque salutis ac dignitatis vinculo coacta civium conspiratio, do-

cebit reipublicæ Romanæ cum Pœnis decertantis imago : aliud alia memorabunt.

Quid plura? Historia, præterquam lux veritatis et testis temporum, etiam causarum indagatrix et interpret evadet; imo, rata non satis esse casus eventusque enucleate illustrare et ex obscuris facere apertiores, inde aliquid providere in futurum, et prope de periculis quæ impendeant, de quibusdam rebus in melius mutandis vaticinabitur. Tunc eam triplici nomine magistram vitæ appellabimus : quippe quæ gentes gentium exemplis moneat, unde ad laudem et legitimam amplificationem comparandam atque confirmandam jam partam potestatem pergere queant; principes, si qui sint, jubeat, veterum principum memoria, ut a crudelitate et nimia imperii sævitia abstineant, neve malint ob inexhaustam bellorum victoriarumque sitim timeri, quam ob benevolentiam et modestiam et facilem aditum diligere; privatos denique cives, proposita et detecta penitus illustrissimorum virorum vita, miris præceptis alat, ut et domesticos mores ad præstantissimum exemplar componant, et potius ceteris quam sibi consulant, si forte eis honores expugnare evenerit. Ita sane nonnulla philosophiæ pars in ipsa historia inest, causas rerum perquirente, nec jam abhorrere ab instituendis sapientia et moribus. V.

XX

SUJET.

« *Vetusta scribentis antiquus fit animus.* » (TITE LIVE.)

DÉVELOPPEMENT.

Quum primum T. Livii historias attrectavi, et antiquissimos Romanorum annales, eo duce ac magistro, evolvere cœpi, quum ceteris tanti ingenii virtutibus, dicendi vi, narrandi copia, pari verborum ac sententiarum splendore admodum delectabar, tum hoc maxime, quod ille, quæ ex

antiqua fide allata aut testimonio scriptorum comprobata commemoraret, ipse vere vidisse videretur. Et si quis me tunc ignarum interrogasset, quo potissimum Reipublicæ tempore T. Livium vixisse ac scripsisse suspicarer, profecto hæsissem ambiguus, nec quid responderem, satis certum habuissem. Quo enim pacto ex scriptis ejus ætas, ubi flourerit, nosci possit, nec ipse perspicio, nec ab ullo assignari posse intelligo. Sermonis tantum splendida ubertate et puro dicendi genere, nisi quibus consulis, quo saltem latinitatis ævo scripserit, ipse manifestum facit, et se senescenti Tullio et adolescenti Virgilio æqualem fuisse satis ostendit. Est vero præterea communitas, et quasi germana animorum similitudo in æqualibus viris, quamvis diversa et antiqua etiam scribentibus. Nam eadem vident, iisdem rebus student, eorundem fere colloquio et amicitia fruuntur, nec tempore, sed mente quoque congruunt, vel quum præterita facta commemorant, non sermone tantum, verum etiam iudicio, et toto dicendi ac sentiendi genere, quam moribus, quam vita, quam studiis et inter se similes, ab iis pristinis viris, quorum res narrant, dissimiles sint, testantur, et semper, vetera dicendo, recentiora et sua cum iis conferunt. Scio hoc saluberrimum esse, nonnullorum iudicio, si historiarum scriptores a rebus, quas narrando perlustrent, ætate et animo alieni sint, veriora enim eos haud præoccupata mente, et tanquam ex remotissimo et altissimo loco visas res proferre, quum eorum semper mentionem faciant qui « nec beneficio, nec injuria » ipsis cogniti sint. Quod est aliquando subfrigidum.

Hoc, qualecumque sit, non erit in nostro aut reprehendendum aut laudandum. Livii enim cum ceteris æqualibus fere nulla est communitas. Cujus quum deficient libri, quos de bellis civilibus et de novissimis libertatis temporibus scripsit, non equidem dicere ausus sim, nisi alieno testimonio admonitus, utri partium faverit, utrum secutus sit, Pompeiumne an Cæsarem. Sed putabam hunc Romulo, Urbem condenti, et humili magnæ Romæ exordio adfuisse, et gessisse operam adversus Sabinos, Æquos, Samnites, et

omne Latinorum Etruscorumque genus, Manlio, Camillo, Fabricio consulibus; eundem turbis forensibus immixtum fuisse, et longos plebis dolores, accensam tribunorum, superbam Patrum eloquentiam, bella, foedera, orationes, ipsum locorum virorumque habitum, fora, templa, domos, ergastula, omnia demum vidisse, audiisse, gessisse, peratuisse. Adeo vivido sermone non narrare sed monstrare omnia videbatur, adeo acriter, in varia Reipublicæ fortuna, prosperis rebus delectabatur, adversa æquo animo sed tamen constanti deflebat, elades extenuando, victorias contra extollendo, et si quid stultis aut per ignaviam aut per fraudem delictum fuerat, rei pravitatem, vel mentiendo excusabat! Ita ut, singulari dono deorum, longam illam populi Romani vitam, ab trojanis incunabulis et a prima adolescentia, laboribus dedita, ad fastigium illud roboris et gloriæ, eum vixisse et non minus raptis Sabinis quam Cannensi fugæ aut everse Carthagini interfuisse crediderim. Interea viri illa alacritate et ipsa interdum iniquitate gaudebam: non, credo, maluissem rectum alium et sincerum scriptorem et eundem eruditissimum, qui nunquam odio aut benevolentia peccasset, et e cuius ipsa integritate quo temporis intervallo a factis virisque abesset, metiri potuissem.

Nec tamen T. Livium Augusti temporibus vixisse semper nescire potui. Inde crevit admiratio, ex opere in auctorem translata; et eo me adduxit ut quærerem quo pacto me Livius, ut ita dicam, legentem simulata antiquitate fefellisset. Tunc demum hujus artem et animum introspexi. Occurrebat alius et ipse historiarum scriptor, ætate, sed non ingenio superior, Crispus Sallustius; quem antiquitatis in omni re, etiamsi non in vita, et amatorem et imitorem fuisse dictitabam. At ille mores tantum pristinos prædicare, et vetus dicendi genus affectare mihi visus est: vetustiora enim et jam obsoleta verba, « cinctulis Cethegis » exaudita et usitata usurpat quam sæpissime, nec tamen id, quo contendit, obtinet, ut antiquus habeatur: semper enim Cæsaris et amicitiam et mores redolet. Longe alia Liviana vetustas. Ille, an priscos Romanorum mores verbo laudaverit, vita

imitatus sit, incertum est ; satis constat priscum sermonem nunquam ab eo affectatum fuisse. Quid igitur ? qualis et unde hæc, de quâ disserimus, Livii vetustas ?

Scilicet, quum esset patriæ amantissimus, ea tempestate tamen vixit ubi Reipublicæ operam navare non posset. Fuisset, credo, aliis et melioribus temporibus, par ingenio, eloquentia et popularium studio, iis quorum voce resonabat adhuc Forum viris, Crasso, Antonio, Hortensio, Sulpicio, Tullio. Sed quum magnæ jam eloquentiæ materia, dificiente libertate, deficeret, ad præterita tempora, ubi civis demum et orator Romanus esse posset, sibi confugiendum ratus est. Inde, quum evolveret maximos Pontificum annales, et Pictoris scripta aut Ennii versus perlegeret, et ea etiam, longe antiquiora, dubia tantum hominum memoria tradita, diligenter colligeret, opus suum, majori, ac solent veterum historiarum scriptores, ardore et animo amplecti cœpit, et magnitudine rerum permotus, poetarum magis quam historicorum more, scribendo incaluit. Quamvis disciplina Græcorum et toto discendi genere, ut ceteri ejusdem ætatis viri, segnior ad credendum factus, omisit suam suorumque æqualium doctrinam, et ad ingenuitatem quamdam illam, quæ ut puerilibus animis, ita nascentium populorum ingeniis insita est, sponte relapsus est. Utpote vere Romanus, fuit veterum religionum cultor diligentissimus. Quidquid poetæ, quidquid fama vulgi, ad amplificanda Romanæ gentis initia, magnifice commemorabant, se pro vero habere ac credere simulavit. Imo, habuit, credidit ! Inde quum in medio gravissimarum rerum animo versaretur, agentis magis quam spectanti similis, si quod spectaculum oculis præbere aggressus est, non res arte, ut pictores solent, composuit, sed quæ vidisse sibi videbatur, quæ videndo passus erat, summa libertate et summa vi expressit. Quotiescumque aliquem loquentem induxit, ipse rostra conscendit, ipse inter forenses strepitus, inter curiæ tumultum, quæ odium in hos, voluntas in illos, quæ commoda aut pericula Reipublicæ monerent, disseruit. Nec Romanum modo, sed Carthaginiensem, Græcum, Hispanum induit, et

quocumque animo, qualibet veste, ut quemque decuit, locutus est. Nam sic, vetusta scribendo (quod ipse de se vere confessus est), antiquus illi animus factus fuerat.

Felix, qui, quum se præsentium temporum malis, inertia et servituti scribendo subduxit et eripuit, tum venturis etiam auctoribus, optimum scribendæ historiæ exemplar, quod legerent et imitarentur, proposuit, et ubi perfugium dignitati, otii oblectamentum, publicæ cladis solatium expectaverat, ut non speratam, ita non abolendam, laudem invenit!

A. F.

XXI

SUJET.

Æstimabitur quoad philosophiam, religionem, et poesim, sextus Æneidos liber.

DÉVELOPPEMENT.

Non equidem mihi in animo est monere et explicare, quidquid in sexto Æneidos libro ad philosophiam pertineat : nam, quum pauca in toto opere a philosophis Virgilius assumpsit, tum fere omnia assumpta in hunc unum locum collegit; nec mirum, quum poeta in animi immortalitatem incidat atque alteram vitam, quæ maximas movet, non sapientium modo, sed cunctorum hominum controversias ac dissensiones. Non revocare suscipiam, quot ad religionem, adeo multa mihi in mentem recurrunt de solemnî Sibyllæ ritu, de honore deorum, de documentis antiquæ religionis, de Orco et manibus. At imo

Non, mihi si linguæ centum sint oraque centum,
Ferreæ vox,

referre possim quot loca reperiantur, quæ potissimum ad poesim spectantia dici queant, quum sit hic liber, quarto quidem excepto, ex omnibus Æneidos maxime, ut opinor, poeticus. Quæ quum ita sint, nihil restat nisi ut æstimare

et dijudicare aggrediar, quam partem habere videantur in sexto hoc libro et philosophia et religio et poesis, quem in modum nova poemati ornamenta, novum decus addant. Melius sane res sese habeat, si tria illa æstimare una liceat, ita ut neque philosophiam a religione, neque poesim ab utraque sejungamus; quippe quæ reipsa, apud Virgilium, arctissimam observent societatem. Sed certius ac dilucidius ac brevius disseremus, si separatum erit quidquid proprie atque admodum peculiariter ad unamquamque illarum rerum spectat, et suo tempore actum erit, si primum de philosophia, deinde de religione, ac postremo de poesi locuti erimus.

Reperire est fortasse quosdam qui velint ex sexto *Æneidos* libro inferre, quibus potissimum doctrinis indulserit Virgilius. Quos scilicet persuasum habeo inania aut tenuia quærere; quis enim unquam Maronem tanquam philosophum æstimavit et laudavit? Virgilium, non Lucretium habemus. Itaque rara et brevissima inveniuntur in *Æneide* philosophiæ documenta, nedum longæ et continuæ ineantur disputationes. Imo perlegenti mihi sæpius hunc librum, ac diligentissime colligenti undique sapientis præcepta ac sententias, videtur poeta minus propriam ac sibi convenientem doctrinam a principio usque ad finem obtinuisse, quam diversas disciplinas elegisse, prout poeticæ elocutioni atque operi suo optime accommodarentur. Quippe qui Platonem prorsus imitetur, quum in primo *Orci* limine pueros infantes proponit; imitetur stoïcos, quum honestam voluntariam vitæ fugam satis declarat, positus extra *Tartarum* hominibus,

..... qui sibi letum
Insontes peperere manu;

et alias,

Secretosque pios, his dantem jura *Catonem*;

Pythagoræ præcepta sequatur, quum defunctorum hominum animas, « quibus altera fato corpora debentur, » monstrat volantes *Lethæum* ad fluvium,

Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti;

se denique prope discipulum illius scholæ, quam Eleaticam vocant, fateatur, quum docet unum esse in orbe universo corpus quod unus spiritus regat,

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Errant igitur, si sunt qui Virgilianam philosophiam requirant : quod si Pythagoram et Platonem parte aliqua exprimere tentat noster, quid mirum? Non alios poetis propiores (quippe alter poeta, alter non veste sed mente vatibus simillimus fuit,) philosophos reperias; nec quidquam aliud, quod magis grandisonas sententias, ut ita dicam, secum ferat, quam illam de unica totius orbis mente ac vita doctrinam; aut quod ad misericordiam et dulciores affectus legentem melius flectat, quam *infantum animas flentes*, quam immissam a deo mortuis hominibus diram lucis cupidinem et miram illam μεταμύχωση? Nunc cuilibet placeat Virgilium vel inter Peripateticos ponere, vel inter Pythagoreos, vel inter Stoicos, vel inter Eleaticos; placeat etiam, ut certe nonnullis, eum christianæ doctrinæ paululum participem dicere, ob id quod triplicem defunctis vita sedem assignat et infantibus non integram tribuit innocentiam : nos quidem arbitramur poetam a philosophia suum quoque ornamentum exposcere, nil aliud.

De religione, non eadem. Fatebor me non vulgo in Virgilio animadvertere parem atque in Homero sacrorum religionem, et ritus fidem, et deorum intimam reverentiam; nempe, quum numina inducit aut describit divinos honores, Homerum apertissime imitatur, et, si audeo dicere, hoc quasi quemdam locum communem poetarum existimat, quasi epicam hereditatem. Inde fit ut sæpissime, quidquid in Æneide ad religionem pertinet, frigeat et paulo languidius videatur. At in hoc libro, quantum res discrepat! Non tantum sextus liber Æneidos plura quam quilibet alius de religione veterum habet, verum etiam majora et graviora et plus efficientia. Pium, ut semper, Ænean videmus non

temperantem a sacris atque exsequiis : sed hic nescio quid severioris subit, nec quisquam vel subrideat, tanta cum dignitate, tanta interdum cum tristitia hæc aguntur ! Quid quod apparet veneranda Sibyllæ facies, cum omnibus vaticinantium artis cærimoniis, non mortale sonans, afflata Phæbi numine et secretissimis Tartari recessibus initiata ? Quid quod veluti sacrum iter una peragunt, aureo ramo armati, et natus Veneris et Phæbi sacerdos ? Quid quod majori cum auctoritate et quodam cum terrore recluditur inferna Ditis sedes, quum poeta, non jam musas et Parnassi cohortes invocat, sed deos illos,

... Quibus imperium est animarum, Umbrasque silentes,

ut sibi liceat,

Pandere res alta terra et caligine mersas ?

Quid denique quod publicæ aut potius poeticæ religionis præcepta de manibus fusius quam alias et gravius explicantur ? Quod vestibulum ante ipsum monstra horrenda improbos monent quid sint passuri, pios etiam aliquando terrent, quamvis pestes illas virtutibus effugiant ? Quod præstantissimis carminibus retrahitur vetus ac venerandus imprimis error, inhumatam turbam centum annos circum Stygiam paludem vagari et volitare ? Quod exsistunt ante oculos impia inferorum numinum judicia et immite Rhadamanthi et Minois consilium,

Desine fata deum flecti sperare precando ;

et scelerum facies pœnæque nocentium expediuntur, audito catenarum ac suppliciorum fragore ; et bonorum præmia, strenuorum imprimis ac Trojanorum, callide et jucunde poemati adjiciuntur ?

Si non sine aliquo detrimento separatim æstimavimus quæ sit philosophiæ, quæ sit religionis pars in sexto Æneidos libro, ob id quod ab ipsa illa philosophia religio non absit, neque a religione philosophia ; quid de poesi dicam ? Ubique enimprehenditur, ubique abundat, et in his quæ ad phi-

losophiam, et in his quæ ad religionem, et in his quæ neque ad philosophiam neque ad religionem spectant. Non hic ad-sunt arma epicæque certaminum dimicationes; sed res adest, quæ majestate haud careat, et quodammodo Virgilio ingenio aptius conveniat. Quid divino afflatu et poetica elocutione magis dignum unquam reperiatur, quam ille *descensus Averno*, quem re et vatis labore excellentiorem judicem quam visum Ulyssis, in ipso Homeri opere, ad primas Orci fauces? Quid præterea melius congruit cum pictura (quam velut alteram artem et optimum poeseos auxilium sibi adjungere solet Virgilius), quam Tartari tormenta et Elysiorum deliciæ? At plures sunt haud pro dubio qui, quum de sexto *Æneidos* libro fit mentio, statim sibi fingant ac revocent in animum extremam operis partem, vaticinium scilicet illud Anchisis, quo totam romanæ gentis gloriam et immortalia heroum nomina facinoræque explicat, adstante populi regis auctore *Ænea*. Fuit enim, præsertim apud Romanos, hic locus qui vi poetica potissimum vigeret et excederet e communi via. Quem cur laudare aggrediar, quum satis laudant tot poetæ, qui in epicis carminibus condendis hoc Virgilianum invicem imitati sunt, ita ut videretur non posse aliquem heroa versibus illustrari, quin ei proponeretur integra majorum et posterorum series? Mihi autem diligentius et quasi propius consideranti hoc succurrit, magnum semper esse Virgilium, sed maximum in describendis aut movendis affectibus; quod quidem plurimum ex quarto, at quoque amplissime ex sexto libro percipias, utpote qui defunctorum funeribus doloribusque vel futuris miseriis maxime valeat. Memorem tristes inhumatorum animos,

Tendentesque manus ripæ ulterioris amore;

et locos lætos, amænaque vireta ac sedes beatas, ubi palæstras exercent aut choreas strenui duces,

Quique sui memores alios fecere merendo;

et notissimum illum et cuique in memoria de Marcello fletum; ne repetam quod jam notavi.

Infantumque animæ flentes in limine primo,
Quos dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos
Abstulit atra dies et funere mersit acerbo ?

Jam finem faciam, ne discurram longius, poeta ipso trahente, hoc sane sub fine testatus, mira in sexto *Æneidos* libro fieri philosophiæ ac religionis ornamenta, quæ neque obscuram neque frigidam habeant, ut plerumque, expositionem ; miram præsertim nitere poesim, opportunissima Virgiliano ingenio data occasione.

XXII

SUJET.

Suffit-il de connaître le bien pour être disposé à le pratiquer.

DÉVELOPPEMENT.

Ut ad eloquentiam, ita ad virtutem
bibenda fuligo lucubrationum, et in
sudata veste duraudum.

(QUINTILIEN. *Institutions orat.*)

In summa rerum ignoratione versari omnes natura universorumque jam vitiorum insita penes se ferre semina quis negaverit ? Quod quidem cum antiquis, tum recentioribus philosophis tantopere patuit ut, cum nulla fere sit res quæ non in controversiam inter ipsos venerit et disputationem, nemo unquam omnium de eâ quæ in manibus est dubitaverit. Eadem de miseriis hominum tum corporis, tum animi apud Lucretium, Senecam, Plinium Majorem, quæ apud nostros (1) querelæ : hoc uno inter se dissentiunt, quod alii, utpote qui falsis dediti numinibus, rem, non causam, perpexere, alii vero e christiana doctrina rationem atque argumenta explanandæ rei gratia duxerunt. Id igitur in aperto est et constat, hominem natura imbecillem, infirmum, multimodis erroribus obnoxium esse et qui ægerrime quid ve-

¹ Par Nostros j'entends Port-Royal, La Rochefoucauld, Pascal, Nicole et une partie des moralistes modernes.

rum sit, quid rectum, perspiciat. Huc accedat oportet quod prava corruptaque puerorum et juvenum institutione ac disciplina falsæ opiniones præjudicatæque in animos irrepunt et illabuntur, quibus semel impressis haud sese facile quis expediat.

Jam vero et corpore et animo invaluimus, quoque in vitam interius prodiimus, hoc majore vi et impetu animos cupiditates invasere. Non nunquam interea et veritas prodit, quæ cohortetur, quæ suâ luce densissimas quibus involvimur tenebras discutiat, quæ ad se nos vocet et trahat. Nos vero non nollemus sequi, sed instat et segnes moramur. Ipsius nos lux e vestigio circumdat et perstringit, sed suam caliginem cupiditates brevi circumvestiunt, atque oculorum nostrorum aciem retundunt. Cohortantem audimus, atque ex illius ore quasi toti pendimus, sed libido, voluptas, avaritia, inertia, ambitio, quemadmodum socios Ulyssis illæ apud Homerum Sirenes, ita nos ad sese alliciunt et alligant.

Fictum est a poetis Herculi, cum infans esset, duas propter incunabula adstitisse Dearum imagines; alteram quæ sordidâ veste, mœsto vultu et pallido, nihil nisi perferendos labores, superandos amnes et montes, debellandas feras, nullum aliud præmium nisi se ipsam ostenderet; alteram contra gemmis, auro, specie fulgentem, nihilque aliud nisi flores, et sarta, et forma insignes puellas præ se ferentem. Quam posteriorem adspersus perquam generosus infans, illam amplexus esse dicitur et coluisse.

Non vero ita et nos. Quemadmodum hic, sic et ipsi quid bonum sit, quid malum dispicimus, vacua autem et inani prorsus admiratione contenti, nihil nisi oblata a voluptate præmia cogitamus, intuemur; ut ait Ovidius:

Video meliora, proboque,
Deteriora sequor.

Nobis ipsa quidem virtus placet, sed ad eam per pericula, per ignes, per vias prædonum latrociniis infestas eundum est, et refugimus pavidi. Transisse amnem vellemus, sed per

præcípites colluctantesque inter se undas, et adverso alveo et ingruente tempestate trauseundus est, atque idcirco quæ ultra amnem sunt, viridantes hortos, opacas sylvas, serpentisque per prata rivulos prætermittimus. Nos juvat vincere, sed nisi per saxa, per montes arduos quorum juga hostes insedere, viam feceris, victoriæ cedendum est, et militum ignavorum more, perhorrescimus et stamus. Corpore laboramus, et si ex integro sanum te volueris, amputandum membrum quoddam, secundumque est; at versatur ante oculos dolor ex amputatione percipiendus, nihil ultra videmus, et membrum medico recidendum nolumus porrigere. Sic et cum animo res agitur.

Vitiis laboramus et quodammodo obruimur; at ut rursum invalescas, radicitus extirpanda sunt, et propositas molestias ærumnasque horremus. Id unum cogitamus et reformidamus, præsens malum, atque ad futura bona nostra omnino acies caligat. Præcepta sapientiæ totis auribus haurimus et miramur, at si qua forte occasio se dederit perficiendorum, perducendorumque ad finem quæ mirati modo sumus, quasi memoriam simul amisimus, et voluntatem. Ita de omnibus fere est, ut de stoico quodam philosopho narratur qui, cum mirum in modum apud discipulos diu de fortitudine, de constantia, de patientia dixisset, subito dolore laterum correptus, præceptorum modo rerum immemor exclamavit, et ita, ut quivis alius, ingemuit.

Ad colendam igitur virtutem haudquaquam satis est eam nosse, quemadmodum ut summus orator fias aut fabularum inclytus scriptor, parum est vel perdidicisse regulas ac leges compertasque habere, quibus ars oratoria aut tragica continetur.

Quo magis mirum videri debet summum illum virum, Socratem, ita sensisse, nihil aliud improbitatem esse quam ignorantiam, quoque quis humanitate et doctrinâ magis excultus foret, eo propensorem ad virtutem futurum, utpote qui melius rerum vim, naturamque compertam haberet penitusque perspectam; quasi non quodammodo duo in unum et eundem homines coierint unaque versentur, quo-

rum alter natura ad id continuo spectat ut fiat melior, alter autem unum hoc studet et cogitat, quomodo sensibus et corpori bene et abunde futurum sit : ex quo quidem quasi intestino duello fit ut, quod tamen optimum et rectissimum alter duxerit, alter nihilo secius a sequendo eum deterreat, atque ad faciliora deducat et commodiora.

Nesciebat, credo, Cæsar, quum Rubiconem transiret, patriæ nefas esse bellum inferre ? Nesciebat Seneca ex illa sua institutione stoica laudabilem paupertatem, contemnendas esse et despicendas opes, cum villæ tamen undique per Italiam ipsi assurgerent, cum sœnore pecunias quam maximo crederet, cum vix ac ne vix quidem ad eorum nomina qui ædes illius compleverant prænuntianda vires nomenclatoris suppetere ? Non ita sane : at ii, quid rectissimum foret noverant, sed infirmiores quam ad colendum id et reipsâ exsequendum erant et molliores utilitatique et ambitioni, posthabitis iis quæ optima scirent, inservierunt.

Ex quo colligendum est non ideo nos ad recte vivendum impelli, propterea quod novimus quid sit recte vivere. Et id quidem ex his imprimis causis evenire mihi videtur : quod in summâ rerum ignorance natura versamur ; quod insitum nobis est concupiscendi mali studium ; quod penes nos repositæ penitus manent quas a puerili juvenilique institutione hausimus pravas falsasque opiniones ; quod vulgi erroribus abripimur, et æstum commodius ducimus sequi quam contra obluctari, et niti ; quod virtutem ac vitium, res suapte natura inter sese abhorrentes et alienas conjungere volumus et copulare ; quod denique, ne plura, quasi spississimis nubibus, ita variis nostris et multimodis cupiditatibus lux, quam præ se virtus fert, hebescit sæpiusque obruitur.

V. C.

VERS LATINS

I

SUJET.

Horace pleure Tibulle.

DÉVELOPPEMENT.

Præcipe lugubres, Elegeia, præcipe cantus
Insuetamque doce carmina mœsta lyram.

Abripuit lethi vis immatura Tibullum,
Et romana simul nænia conticuit.

Quis possit tantum lacrymis æquare dolorem?
Solus erat dignus funera flere sua.

O quantum decus extinctum ! quando altera surget
Musa, Philetæos digna referre modos ¹?

Quando Callimachi laus æmula ? solve capillos,
Fle mecum Ansonii funera Callimachi !

En unquam alter erit qui te canat, alma voluptas,
Vel te languidulo carmine dicat, amor.

Occidit ille quidem multis deffendus amicis,
Occidit at nulli quam mihi flebilior.

¹ Philetas, poëte élégiaque grec, contemporain d'Alexandre-le-Grand.

Suavis amicitiae nexu nos prima juvenus
Junxerat, et musae par socierat amor ;

Et vetus auspicius concordia facta Camenis,
Mansit ad extremos intemerata dies.

Viximus unanimes, fraterno corde gemelli ; 10
Miscuimus curas, miscuimusque jocos.

Potando quam saepe mero, levibusque susurris
Fregimus aetivam fronde favente diem !

Dulce sodalitium, fraterni foedus amoris,
Te dura abruptit Parca severa manu.

Una dies infesta mihi tot gaudia vitae
Eripuit, dum te, care Tibulle, rapit.

Quin animae partem eripuit, quoniam usque solebam
In te dimidia vivere parte mei.

Ergo ego qui semper ludens ridensque videbar
Spernere Fortunae vim subitasque vices.

Ad componendos servant me fata sodales :
Luctibus assuetis nostra senecta gemit.

Nunc ubi tot vates, ubi plurima turba canentum,
Miscentumque leves nocte dieque choros ?

Undique multiplici mors improba saeviit ictu,
Ictu quo fractae conticuere lyrae.

Et modo densa viris, interlucere videtur
Ordinibus raris attenuata cohors.

Quot lacrymis causae mihi funera crebra meorum !
Quam fleti Varius Virgiliusque mihi ! 10

Nunc dolor ecce novus, raperis tu, care Tibulle,
Crudelique iterum vulnere corda feris.

Saltem nullus honor cineri eripietur, amice,
Nullaque erit bustis sanctior ara tuis.

Te memori pietate colam, mea dextra quotannis
Curabit flores spargere purpureos.

Mixtaque cum lacrymis effundens carmina dicam : L
An mox tale decus qui mihi solvat, erit ?

M.

II

SUJET.

Platon renonce à la poésie pour s'attacher à Socrate.

DÉVELOPPEMENT.

Cur in Palladia passim concurritur urbe ?
Quis locus effusus, quæ nova fama vocat ?
Ad tragicum erectas animis certamen Athenas
Junior, at summa laude, poeta tenet.
Expectatur opus ludis tibi, Bacche, dicatis,
Prima cothurnati palma Platonis, opus.
Scilicet hunc doctis ipso sacravit ab ortu
Virginibus pueri dictus Apollo parens ;
Atque suum labris visæ instillare jacentis
Nectar, quas patrius misit Hymettus apes ;
Ut simul infusam sancto genitore poesim,
Mellitumque puer duceret eloquium.
Densa igitur cuneis fremit, et rumore secundo
Turba etiam absentem luminibusque petit :
« O decus exoriens ! o nobilis Attica ! noster
Æquatur Sophocles, Æschylus ille redit. »
Ipse tamen quid agis ? quid te remoratur euntem ?
Ingredere, optatum jam recitetur opus.
Sed juvenem interea sapientia ceperat, olli
Forte audita sui Socratis ore loquens.

Nempe monebat uti divum stet numine mundus ;
Cœlestes deceat qua pietate coli ;
Quid patria et virtus, etiam quæ jura parentum,
Quid valeat sanctæ nomen amicitiae ;
Non exstingui animas, sed postquam e corpore missæ
Exierint, demum vivere, seque frui.
Hic stetit, insueta defixus voce docentis,
Et quasi Sirenum cantibus obstupuit.
Discentem mox vera piget vanæ hactenus artis
Captasse haud studio præmia digna suo.
Jam penetrare animo, quoniam datur, abdita rerum,
Sublimesque avidus gestit inire vias.
Atque : « Procul, juveni dulces, ait, este Camenæ ;
Ludite nunc alios : fit Plato Socraticus. »
Nec mora : subjectis, laudis melioris amore,
Ignibus urit opus ; palma parata, cinis.
Nec refugit vultu speratæ incendia laudis :
Additur hinc menti robur et ingenio.
En tibi olor, pater o Sophiæ ! sub imagine somni
In gremio nuper visus adesse tuo.
Et primas teneris plumas inducere membris,
Molliter hic recubans, candidus hospes, olor ;
Unde petens subito cœlum natale volatu,
Ambrosium liquido funderet ore melos.

V.

III

SUJET.

*Flaccus, Athenis studens, amico in urbe viventi, quæ sit
vita sua narrat.*

DÉVELOPPEMENT.

Pars animæ non parva meæ, Venusine sodalis,
Nate puer mecum sub eodem consule, mecum
Sæpius heu ! plagas regis partite sonantes
Orbili ; dum tu, patriis tunicatus in agris,
Findis humum dives propriam, laudasque parentes
Talia quod parci servarint prædia nato ;
Pauper ego, et felix non multi jugeris hæres,
Munificum patrem, et sapienter prodiga laudo
Dona, neque abnuerim toto spectacula censu
Pendere, nec visis decedere nudus Athenis.
Num dubitas ? Audi : nosces, incredule, qualis
Vita fluat, quales sint absque labore labores,
Quam nova, quam vario redeuntia gaudia vultu
Afferat una dies ! Solem non sæpe marinis
Vidimus exstantem thalamis : prior emicat ille,
Pigrior ipse comes longo sequor intervallo.
Ne tamen indigno credas torpere sopore :
Ut bibimus modice, modici dormire solemus,
Et vigilem captamus lumine lucem.
Sed tunc prima sua mens passim lege vagatur,
Somnia producens, erratque in margine somni.
Mox liber in manibus capitur, plerumque poetæ,
Et, mea Pindaricis vel Ceis somnia mutans,
Nunc currus et equos Dircæo carmine miror
Volvi præcipites ; nunc Cei nœnia vatis
Jucunde horrificat mœrentes suaviter aures ;
Sæpius ad lectum ridenti Teia fronte
Musa sedet, flavosque rosis præcincta capillos,

Vina canit, faciles aut garrula laudat amores.
 Sæpe etiam (sed tu fida occultare memento
 Aure pius, detecta tibi deliria soli),
 Sæpe ego Dircæos cœli per aperta volatus,
 Ales et ipse, sequor : felix si viribus illum
 Æquassem ; sed enim ceratis Icarus alis
 Sæpe cado, cunctis et cogor nare diebus.
 O mihi si Graiæ dignetur adesse camenæ
 Spiritus ! ut feriam sublimis sidera fronte,
 Romanus fidicen ! sed me quum navis ab alto
 Fracta refert, fessusque peto sine remige portum
 Me dolor in celeres, non frigidus, urget iambos,
 Et nova, non sine dis animosus, carmina tento.

De solido non sæpe die pars multa labori
 Demitur : invadunt socii mea tecta, librisque
 Cunctantem eripiunt : socii, clarissima Romæ
 Progenies, Fabiique truces, sanguisque superbur
 Paulorum, multoque inflati consule Cossi,
 Tuque Metellorum, gens olim dura poetis !
 Me colit hæc pubes, et in unum vivimus ! Illis
 Diligor obscurus, nec claro de patre natus.
 Sed ne nobilium juvenum me forte clientem
 Esse putes : æquis sociati legibus omnes
 Vivimus : ad cœnam, si qua in commune paratur,
 Non vacuis curro manibus : sed gloriior unus
 Vel nardum vino vel nardo vina mereri.
 Nullas pulso fores : illi me mane salutant.
 Non ego demirror servili voce patronum
 Stulta cavillantem : rident mea dicta sodales.
 Qualia miscemus salibus risuque maligno
 Colloquia ! ut dulce est in circumstantia quæque
 Sermonis lepidi tenues vibrare sagittas,
 Et terrere hebetes, et ineptum spernere vulgus !

Sed jam rhetoricos patefecit janua ludos :
 Mille tonant linguæ, totidem cruciantur et aures ;
 Garrula multisona fremit omnis Græcia voce.
 Quo ferimur ? ludum clari *rhetoris* adimus ;

Audio clamantes juvenes ; recitamus et ipsi ;
Sollicitique parum laudet carpatve magister,
Cedimus, indociles collo juga ferre latino.

Nunc juvat illustrem sapientis adire tabernam :
Plurima quippe bonas modico artes venditat auro :
Hic porcus fieri disces, sed protenus illic,
Si cupis, in rigidum sapiens mutabere ferrum ;
Rex eris et sutor ; tibi nec diademata deerunt
Nec crepidæ ; molles, Epicuri audimus alumnum ;
Zenonis, rigidi. Sed neutri tradimus in nos
Arbitrium ; nullique cohors addicta magistro.

Decedente die, quum sol Salamina vaporat
Occiduus, per templa Deum pia sæpe caterva
Composito gressu, quamvis sine thure, vagatur.
Nos etenim pietas antiqui temporis illos
Urget adire locos, et bis sacra templa deorum
Numine et artificum : bis relligiosa voluptas
Cernere Phidiaco spirantes marmore divos !

Et quum vesper adest, et puro incedere cœlo
Stellarum cœpere chori, discedimus urbe,
Et vocat ad notos Academi silva susurros.
Hic reptare juvat, gelidoque accumbere fonti ;
Hic tendit virides non alta cacumine ramos
Arbutus, a nostra tandem rediviva bipenni.
Ignoscit Latio Sullanos silva furores,
Damnaque Romanis reparat sua, jamque videntur
Cressere gaudentes caris victoribus umbræ.

A.

IV

SUJET.

*Plinius Secundus adolescentem quemdam sibi carissimum
præceptis carmini intextis hortatur ut carmina nonnun-
quam scribat ; eo potissimum usus argumento, quod hi
lusus, ut vocantur, ingenium delectant, exercentque, et*

*amores, odia, iras, misericordiam, humanitatem, omnia
denique quæ in vita versantur, recipiunt.*

DÉVELOPPEMENT.

« Non ego carminibus vanas impendere curas,
Stultaque subtili necquicquam adnectere filo
Verba volo : studeant illi quos magnus Apollo
Afflavit sancto nascentes numine vates,
Grandia laudanda celebrare poemata voce ;
Carmina Mæonides olim et quem Mantua misit
Condiderint, vasto ingenii erumpentia fonte ;
Me non tanta decent : *mediocribus esse poetis*
Non Di, non homines, non concessere columnæ. »

Hæc ait, o Juvenis; nec quod prudenter ab omni
Ambitione vacas, et quod tua nomina cautus
Multis nominibus stultorum adjungere non vis,
Qui, Phœbo invito Musisque vetantibus, audent
Frustra Castalios explosi accedere fontes,
Te culpare velit sapiëntia amica Secundi.

Sed quid? Tune putas solum hunc debere rotundis
Claudere verba modis, qui famæ poscit honores,
Vultque per ora virum vivus per sæcla volare?
Non ita : si mentem delectat sancta Poesis,
Si te magna movent prisci certamina Homeri,
Sive Sophocleis quando oblectare cothurnis,
Carmina si Flacci descendunt grata per aurem ;
Quo placeant magis ista tibi, quo plenius olim
Mellis Pierii valeas retinere saporem ;
Divina hac animos arte exercere memento.
Non bene discernit versus qui condere nescit.

Quid? Præter virides palmas nomenque sonorum,
Munera quæ paucis fateor contingere posse,
Ignorasne, puer, quot quantaque divus Apollo
Præmia militibus servet sua signa secutis?
Vel qui laude caret vivit tamen usque beatus,
Qui, modo justa petens, novit quid ferre recusent,
Quid valeant humeri, nec magnos laudis honores

Postulat, atque ducis famam vult miles habere.

Hic humili calamo dulces celebrabit amores,
Hic, quæ grata prius, quæ tristia, quæ bona rursus
Attulerit variis mutabilis hora figuris,
Seu mollis faciat lenem Clementia mentem,
Seu jecur inflarit male siccum splendida bilis,
Quidquid agat, soli sibi vates atque poeta
Chartis illa velut fidis mandabit amicis.

Dulcius hinc aderit simul et felicius ævum :
Nam bona, si subter tecum mediteris et ornes
Carminibus gratis, etiam meliora videntur ;
At quæ dura prius, postquam sunt condita versu,
Vulnera ceu dulci unguento sopita quiescunt.

Hinc melior fies : quod Delphi regula jussit
Hinc veniet, tacita ut tectæ penetralia mentis
Adspicere, et quæ intus mendosa expellere possis.

Hinc etiam ingenium crescet : te deinde per Urbem
Quodlibet excipiat munus, seu magna capessas
Imperia, et fines nostros virtute propages ;
Seu te pacifici plus ducat fama triumpho,
Atque oratoris nomen tibi nobile poscas,
Nulla tibi ars melius teneros formaverit annos.

Ergo dum calidus dum venas acrior urget
Sanguis, et exundans currit per membra juvenus ;
Dum mens casta manet, dumque incorrupta ; tibi que
Nil vita ingenitæ rapuit virtutis, et ardor
Nobilis ad pulchrum ferventique impete fertur ;
Dum generosa potest facere indignatio versum ;
Carmina nunc, Juvenis, facias ! Nunc et cape plectrum !
Virtutem extollas, vitium sectere flagello !
Ridebunt faciles tentanti recta camenæ.
Cantavit Plato dum juvenis ; cantavit et ipse
Tullius ; et nosmet — prohibet quis dicere verum ?
Sæpius et nosmet juvenes cantavimus olim !
Quin cantamus adhuc ; postquam jam barba senescit,
Et caput inclinat, quadam dulcedine capti
Carmina adhuc facimus — monstranda sodalibus unis !

V

SUJET.

La Statue d'Homère (d'après Christodore).

DÉVELOPPEMENT.

Salve, magne parens, divum sacer æmule, salve !
Ante omnes dilecte senex, tua candidus ora
Agnosco, patremque pia te mente saluto.
Quis te sic molli spirantem condidit ære?
Quisve hominum, Superûmve? Deum fecisse putemus :
Humanum artificem et doctæ miracula mentis
Tantum vincit opus. Potuit nam sola Minerva,
Oris sola decus nitidamque effingere frontem;
Quippe diu incoluit viventis corpus, et ipsi
Versibus, ut perhibent, argutoque ore locuta est.
Tanti operis felix, iterum te diva creavit,
Teque libens facili redivivum duxit ab ære.
Stat pater ante oculos, habitu, vultuque, comaque
Jam senior : sed pulchra viro dulcisque senectus.
Circa aures fluitat cano de vertice mollis
Cæsaries; per colla gravi jam prona senecta
Funditur; interea mento cadit, ampla nitensque,
Et nudum late propexa in pectus abundat
Canities. Supra, vastæ sapientia fronti,
Illa hominum nutrix et prisca magistra priorum,
Insidet, et proprio diffundit lumine vultum,
Inde supercilii sub fornice, luce carentes
Apparent oculi, et vacui per inane vagantur,
Nil mortale vident; æterno sole beata
Alternæ noctis reditum mens nescit et umbras.
Sæpe examen apum, Parnassi e rupe canora
Advolat, et vatis sua mella reponit in ore.
Interea a dextra cervicem inclinat et aurem :
Sensit adesse deum. Phœbum sanctasque puellas

Carmina, quæ nulli prius audivere, canentes
 Miratur, trepidoque arrectus colligit haustu.
 Sic versus afflante deo, sic carmina ducit,
 Carmina venturis semper recinenda poetis.
 Ne tu perpetuam meditantis rumpe quietem :
 Bella sub Iliacis cernit ferventia muris,
 Arma, viros, urbem, classes, pontique procellas,
 Et cœnas pugnasque Deûm, æternosque hymenæos ;
 Nunc forsân tumido furias incendit Achilli,
 Aut navem cautique dolos molitur Ulyssis.

F.

VI

SUJET.

Sophoclis funus.

*Dum Lacedæmonii Athenas obsident, supremum diem obit
 Sophocles. Hostium duci Lysandro Bacchus in somnas
 adesse visus rogat ut, bello paulisper omisso, Atheniensibus
 tanto viro suprema solvere liceat. Annuit Lysander. Pos-
 tero die universus populus atheniensis, mutata veste,
 dolore fractus sui poetæ justas exsequias prosecutus est.*

DÉVELOPPEMENT.

Æmula Cæcropias arces, ductore Lysandro,
 Dum premit ingenti Sparta obsidione, minasque
 Plurima captivis intentat machina muris
 Exitium clademque ferens, urbisque superbæ
 Ipsum, si liceat, nomen delere parata ;
 Visus adesse duci per amicæ tempora noctis
 Liber, et hostiles placare benignius iras :
 « Da bello requiem et tantos compesce furores,
 Inclyte dux, paulumque tuis respiret ab armis
 Attica gens, cui Liber adest, respiret amati
 Intumulata, nefas ! et tristior umbra poetæ !
 Hunc tu, delicias populi cœlestis et aulæ

Nec Baccho ingratum, tumuli reperire quietem,
 Musarum ni sordet honos, patere : impia cessent
 Prælia, dum tandem sceleratas fugerit oras
 Et placidam cœli vates intraverit ædem! »
 Scilicet obsessæ miseris in mœnibus urbis
 Perniciem lugens patriæ clademque futuram
 Grandævus Sophocles fato concesserat, ingens
 Ille decus gentis Sophocles, princepsque cothurni :
 Mens tantis oppressa malis devictaque fessum
 Mole senectutis corpus demiserat Orco,
 Alter et unanimes torquebat luctus Athenas !

Paruit attonitus monstri gravitate Lysander,
 Attonitusque viri fama, Musæque superbos
 Vicerunt animos et corda furentia bello :
 Liber honoratum vidit, mora nulla, poetam.

Aspera nam positis, spectatrix funeris, armis
 Sedit et obstupuit civili Sparta dolore;
 Unius amissi sed enim jactura poetæ
 Moverat oblitam proprii discriminis urbem.
 Communem patriæ credas periisse parentem,
 Tanti hominum late sonuere per aera questus,
 Tantaque funereum comitata est turba feretrum,
 Matres atque viri, Sophoclem clamore vocantes !
 Ad tumulum venere senes, venere puellæ
 Effusæque comam et plangentes pectora palmis;
 Utque nihil Sophoclis supremo deesset honori,
 Cephisum flevisse ferunt et lenis Ilyssi
 Flumina, nec rigidum lacrymas tenuisse Laconem !

Sic tulit insolitos devicto ex hoste triumphos
 Ingenium, et tragico cesserunt arma cothurno !

A. L.

Deuxième manière.

Urbis Cecropiæ vasta obsidione premebat
 Mœnia Spartanus miles ; nil profuit urbi
 Alma Minerva suæ ; nil profuit almus Apollo ;
 Numina cesserunt... jam fervidus occupat arcem
 Hostis, et insultans muro dominatur ab alto.

At suffusa polo nox opportuna furores
 Non ultra patitur procedere; tota silescent
 Castra; viros sopor altus habet; sola, anxia mater
 Pro nato vigilat; vigilat pro conjuge conjux.

Fessus et in castris, dum tædia longa laboris
 Oblitus somno premitur dux ipse Laconum,
 Sæpius in somnis, olli jam visa figura,
 Adstare ante oculos Bacchus pater ecce videtur.
 Non facies est vera deo : non ore benignus
 Ridet, pampineos non vivida dextra racemos
 Exagitat; sed tristis adest et, fronte severa,
 Has loquitur mæstas effundens pectore voces :

« Vita defunctum, mea nuper gaudia, vatem,
 Ah! saltem patere in nuda tellure recondi!
 Immitis belli sileat furor; arma quiescant
 Turbida, neve pios pompæ funebris honores
 Irrequieta fero turbet Bellona tumultu! »
 Scilicet obsessa, jam tum grandævus, in urbe,
 Nobilis hic Sophocles, tragicæ laus inclyta musæ,
 Melpomenes insigne decus, qui digna cothurno
 Carmina tot scripsit, longum ventura per ævum,
 Exierat vita, patriæ quasi dura negasset
 Cernere vincla suæ aut tristi superesse ruinæ.

Nec mora : jussa Dei dux inviolanda facessit
 Mane novo : jam nulla viros ad prælia cantu
 Buccina sæva vocat : late vexilla per auras
 Nulla movent bellum... castris stupor incubat ingens
 Undique, et ipsa premunt longinqua silentia muros.

Lento mæsta gradu procedit pompa per urbem :
 Plurimus it civis, defixo lumine; nullus
 Servitium commune putat, nempe omnibus idem
 Ingens incubuit pariter dolor; omnibus unum est
 Triste viri desiderium! Feralia vati
 Munera solvuntur; patriæ increpuere catenæ
 Rursus, et umbra viri nil sensit... conscia ad Orcum
 Fugerat : Elysios jam mirabatur honores.

I.

VII

SUJET.

Græcus quidam ad Juvenalem.

*Illi quidem gratulabitur quod in vitia tam vehementer
invectus est, negabit autem romanos mores græca tantum
corruptela esse adeo depratos.*

DÉVELOPPEMENT.

Romanus pravos romanæ gentis in usus
Inveheris merito, merito reprehensor inuris
Moribus insanis vehementi carmine labem
Quam non ulla dies, quam nullum diluet ævum.
Justo sed desiderio virtutis avitæ
Ictus, in indignos, animo stimulante, nepotes
Dum furis, obliti dum fervidus ultor honesti
Degeneri Romæ jactas convicia, Græcos
Esse mali causam, Græcos corrumpere mores
Arguis; urbs igitur caput et regina subacti
Orbis, ob unius noxam, te judice, gentis
Corruit in præceps, fit Græcia causa ruinæ!
Roma suis ruit, haud alienis, pestibus ultro,
Quin simili gentes, ipsa pereunte, peribunt
Exitio. Fuit ipsa mali lethalis origo;
Ambitione mala populos quum subdidit omnes,
Quo nunc corripitur fudit nam prima venenum.
Quid mirum si, servitio compressa, decorum
Græcia dedidit! Libertas dum stetit alma,
Incolumis stetit et virtus, viguere colendo
Et morum gravitas, pudor, et comes usque pudoris,
Sancta fides, pietas, jus et reverentia legum.
Quot quantosque viros illis fecunda diebus
Patria nostra tulit! Quæ gens bellicque domique
Viribus ingenii peperit miracula plura?
Verum ubi servitio premitur, non digna parentum

Tantum soboles scurrili turpiter arte
 Utitur, obsequio dominis inservit et astu
 Astutos vincit, vitiis immergitur isdem
 Perdita Roma quibus domitum male polluit orbem.
 Quin et nequitiam, fateor, superavit herilem,
 Quoque modo non servus hero corruptior esset
 Hic ubi majores et opes et plura tenebit
 Commoda, ubi poterit multo plus turpis honesto?
 En quo vos duxit dominandi sacra cupido,
 Quo nos immeritos per vim lex dura coegit!
 Græcia sic Romæ pro damnis damna rependit.

V. A.

VIII

SUJET.

Lucretius Carus ad amicum.

*Illi suadebit ut doctrinam Epicuri ad bene vivendum
 amplectatur; eum monebit ne sequatur eos qui, prava
 magistri interpretatione, summum bonum in corporeis
 voluptatibus ponant; docebit eos tantum vera frui felici-
 tate qui, omissis corporis deliciis, virtutem appetant ac
 rerum causas cognoscere conentur.*

DÉVELOPPEMENT.

Si vere sapere et placidam traducere vitam,
 Dulcis amice, cupis, doctrinam amplectere mecum
 Quæ te securum per iter deducat euntem,
 Carpe voluptates, optabilis una voluptas!
 Non ea quam vulgus petit haud imitabile doctis,
 Turpiter inservit quum sæpe cupidine captum
 Omnigenis vitiis, rectum quum respuit excors.
 Namque voluptatem nobis, quam quærimus una,
 Una dabit virtus et mens sibi conscia recti!
 Ne credas igitur nostri gregis-esse nepotes
 Qui se furtivo mendaces nomine jactant,

Et praecepta volunt Epicuri vera tenere.
Tale nihil docuit. Vixit quis purior unquam,
Exemplo mores ut commendaret honestos
Et data per vitam melius praecepta probaret?
Pravus at interpres doctrinae, si qua magister
Pocula praeberit, cito respuit ore superbo,
Ut bibat illicito tetrum de fonte venenum.
Num sordet monitor non exauditus et errat,
Judice te, multi quod non praecepta sequuntur
Discipuli, allexit quos corporis una voluptas?
In culpa est moniti qui non intelligit usum.
Numinis absentis metus anxius, horror inanis,
Sævaque relligio, deliræ somnia mentis
Fugere ex animis, Epicuri fausta fugatis
Exorta est ubi lux tenebris, rebusque colorem
Restituit verum, penitusque arcana rexit
Abdita naturæ, ruptis ut libera vinclis
Ad bene vivendum mens sese accingeret ultro;
Immemor officii non ut, ratione relictâ,
Abripiat genus humanum malus impetus, et jam
Vile pecus, ventri domino subserviat uni.
Grata valetudo, dulces dant gaudia sensus,
Ast animi quanto major potiorque voluptas!
Ipse sui compos, quum compede liber ab omni,
Vi propria erigitur, jam non terrenus, et infra
Despicit humanos sublimi ex arce tumultus!
Quo celeres, pennis alienis fultus uterque,
Surgamus, propriis donec consurgere fas sit
Viribus, et dociles vestigia tanta sequamur;
Solus enim recto vitæ nos tramite ducet
Cui natura dedit rerum cognoscere causas.

V.

IX

SUJET.

Virgilius Horatio.

*Rogabit verecunde amicum et fautorem suum ut meminerit,
si veteres poetas multi etiam nunc mirari perseverent,
non ideo impugnare atque odisse quidquid nova laude dignum sit ; præsertim vero sapientem et fortem Ennium
adversus elegantes poetæ vel amicissimi jocos defendet.*

DÉVELOPPEMENT.

Hospita me fessum dum Mantua nostra teneret
Virgilium, non certe incomposito pede currens
Carmen, (amicorum carissime Flacce meorum,)
Legi, sed salibus mordax, nimiumque lepore
Festivo nitidum. Jam non bene, transfuga, Romam
Deserui, ut fugerem resonantia jurgia plebis,
Clamosasque fori voces ; nunc jurgia vatum
Accipio. Insanos commoti pectoris æstus,
Pars animæ non parva meæ, compesce catena,
Atque cavillantem ne dedigneris amicum.
Desine, nempe precor, nunc bella inferre sepultis,
Sermonis lepidi et tenues vibrare sagittas
In veterum libros, nam das ludibria ventis,
Disperdisque oleum, Baviis et gaudia certe
Blanda paras ; illos video clamare per urbem :
« Invidet ut figulus figulo atque poeta poetæ,
« Sic Flaccus veteres corrodit dente maligno,
« Sed videt antiquos, intabescitque videndo
« Carmina, nec patitur magnas exsurgere laudes ! »
Mævius et Bavius te tristi nomine signant.
Desine, nempe precor, cæca infortunia mente
Pingere, et absentes præsentibus addere curas.
Nam si laudentur veteres, damnantur inepte
Non ideo præsentibus antiquosque novosque,

Pallentes studiis adamant releguntque vicissim.
 Nunc Flaccum volvunt ; annosa volumina Livi
 Interdum lustrant, aut carmina blanda Tibulli.
 Ast ego, Virgiliusque tuus, (sed parce paventi),
 Sæpe oculis lustro nocturnis atque diurnis
 Quod tibi tam sævas ac cæcas concitat iras.
 Nec nunc me meminisse pudet, bona mutua sumpsi
 Multa quidem, clarasque Enni de stercore gemmas,
 Scilicet hoc : « Nobis cunctando restituit rem. »
 Ille mihi æterno vates florebit honore
 Maximus ante alios, genuit quos Roma Metelli.
 Esse locuturas Enni sermone negabo
 Pierides, sed romanæ laus clara juventæ
 Stat, veluti lucus mihi majestate verendus,
 Arbustis densus quem complent undique sentes,
 Silva tamen caput intonsum levat obvia soli.
 Crede mihi, finem vanis impone querelis,
 Augusti melius certamina dicere clara,
 Aut si tu levior leviora canis, nunc dulce loquentem
 Dulceque ridentem Lalagen committe puellis.
 Sit tibi cura mei, quanquam censoris, amici.

X

SUJET.

O miserum nimis, si quis sceleris laboret conscientia ! Frustra ille ad soporem confugit, somniis infestum ; frustra per convivia instantis pœnæ oblivionem quærit. Accumbebat olim splendidæ mensæ cum amicis Theodoricus, si vino forte ac deliciis impii animi stimulos retundere liceret. Cur subito, cunctis mirantibus, pallescunt regis ora, corpusque totum tremiscit ? Scilicet appositus piscis in humanum corpus sensim convertitur, teque, Boethi, te ullorem horret et deprecatur nequidquam : nam e convivio abductus non ante illudentem lymphatæ

*menti imaginem depulit quam vitam ipsam maestissima
mutavit morte.*

DÉVELOPPEMENT.

O infelicem nimium, addictumque sequaci
Supplicio, pedibus si quis calcare nefandis
Ausus justitiam, patrati conscia secum
Corda gerit sceleris, pacemque lacessit ademptam.

Ille importuno curarum pondere victus
Membra toro frustra imponit, somnumque morantem
Invocat ; horrendis recubantem infesta figuris
Somnia terrificant, coguntque exire cubili.
Sæpe, sed incassum, lætis ad festa vocatos
Convivas hilarat dictis, mentemque serenam
Mentitur vultu ; sævum stat pectore in imo
Vulnus ; et instantis, falsa inter gaudia, pœnæ
Usque minax illi ante oculos assurgit imago.

Dum curas animi rex Theodoricus edaces
Pellere conatur, convivia optima parari
Jusserat, et secum lautis accumbere mensis
Quilibet arte viri possent, formave puellæ,
Exstinctos dudum recreare in gaudia sensus.
Lætitiæ dat signa aliis, dat signa bibendi,
Exemploque monet pateras siccare, dapesque
Per varias lassi fastidia vincere ventris.
Ipse sibi jam deliciis vinoque videtur
Sedavisse suæ tormenta latentia mentis ;
Sed dum cuncta adeo rident, ædesque resultant
Cantibus, en subito regis pallescere vultum
Mirantur comites, totumque tremiscere corpus.
Scilicet appositus media inter fercula piscis
Cœpit in humanam sensim transire figuram,
Et membra aurato jacuere humana catino.
Interea regi, forma crescente, tremoris
Præcipites crescunt motus. Exterritus, amens,
Ultorem te, te agnovit, generose Boethi,
Jamque tuum, si qua possit ratione, cadaver

Effugere aggreditur, precibusque avertere tentat,
 Incassum ; mensas frustra sociosque reliquit :
 Usque abstat lateri, qualem olim viderat, umbra,
 Lymphatamque tenax deludit imagine mentem,
 Nec prius absistit quam, fata vocansque timensque,
 Delirantem animam rex singultu expuit imo,
 Et leges adiit superas æternaque jura !

XI

SUJET.

Horatio, qui se quinque dies tantum rure futurum pollicitus erat, scribit Mæcenas, hortaturque eum ut Romam redeat.

DÉVELOPPEMENT.

Quinque dies mihi pollicitus te rure futurum,
 Sextilem totum mendax optaris, Horati ;
 Quæ promissa dabas fugiens, ego non tibi sævus
 Objicio ; sic mentitur genus omne canentum :
 Quæ scriptis, eadem video mendacia factis,
 Nullaque debetur vestris fiducia verbis.
 Non studui vinclis te stringere, fictus amicus,
 Nec quæ parva dedi (vellem majora dedisse)
 Objiciam : turpe est objectum munus utrique.

Sed mihi quem socium vitæ sociumque laborum
 Assiduum feci, cui cuncta arcana retexi,
 Cui res imperii licet et mea sæpe morari
 Tempora, cui soli me præsto semper apertum,
 Hic fugit : absentem socius desiderat æger,
 Ut luget sociam deserta columba fugacem ;
 Dimidiumque sui sperans, dum computat omnes
 Ignavi mensis soles, conditque molestos,
 Otia rara terens quæ Roma regenda reliquit,
 Immemor ille levi pede florida rura pererrat ;
 Gaudet agris, ovibusque suis, et melle liquenti ;

Villica Musa suis in vitibus ipsa racemos
 Colligere, ipsa gravi gaudet supponere prælo ;
 Herba tibi redolet, spirat tibi lenior aura,
 Aureaque autumnos sumpsit tibi silva colores ;
 Promissamque fidem rides, veteremque sodalem.
 Hæc ergo mea dona mihi nocuere, meumque
 Oblitum valere a me secernere Flaccum !
 Quem non divitiis, hunc conciliasse putabam
 Colloquio, lepidisque epulis, et mente benigna :
 Nequicquam, quoniam nil nostrum curat amorem.
 Rura placent adeo ! Mæcenas rure placeret
 Forsan, at urbanus cum spreta spernitur urbe.

Sed quo corde feror ? Certe me Flaccus amavit,
 Certe Flaccus amat ; par inter nos amor : ergo
 Huc redeat ; docilis properet se reddere nobis,
 Atque simul risus redeant, cantusque, salesque,
 Queis sine triste merum, tristis Cynara ipsa videtur.

XII

SUJET.

T. Varro ad Atticum.

Varro bibliothecæ publicæ, cui eum præfecerat Cæsar, villam suam Tusculi, librosque direptos ab Antonio remiscitur, et studiorum suorum pacem recuperatam lætatur.

DÉVELOPPEMENT.

Qui mecum patriæ tristes longosque tumultus,
 Attice, lugebas, miseram quum tetra nefandis
 Undique misceret Discordia cædibus Urbem,
 Impiaque in fratres armaret brachia fratrum,
 Luctum expelle, licet, frontemque attolle serenam.
 Pax rexit en patriæ, pax insperata Camænis.
 Spesque animis melior. Quassatam nempe furenti
 Tempestate ratem Princeps in tuta reduxit

Æquora, et effetis parat otia dulcia nautis.

Laudibus ille tuis, o Roma, et dignus amore est
Qui finem potuit sævis imponere bellis
Major, et ardentes compescere mentibus iras,
Exhaustæque gravem patriæ sarcire ruinam!

Publica concelebrent alii hujus munera, munus
At mihi privatum semper memorare placebit.

Olim me Cæsar præfecerat ædibus illis
Accumulata quibus sapientum scripta virorum
Servantur, placidæ docta oblectamina Romæ.

Hic procul armorum strepitu, turbaque forensi,
Qualescumque meæ vires impendere mentis,
Haud sine, ni fallor, fructu, nec laude, solebam.
Ah, utinam longos talis mansisset in annos
Vita! Diis aliter visum est. Antonius una
Nobis cuncta die rapuit, pacemque librosque.
Scilicet at potuit Musarum parcere asylo
Quem non, infandum! Ciceronis gloria movit,
Nec puduit, contra leges et jura, sacratum
Obtruncare caput, mutisque affigere rostris!
Ipse ego tanta inter periissem funera, præsens
Ni deus insidias aliquis vitare dedisset
Promissumque diu gladiis subducere pectus.
Effugi Romam invitus, duroque salutem
Exsilio; virtus quum nulla resisteret, emi.
At pacem quoties, et libros exsul adeptos
Deflevi, quoties et pristina gaudia vitæ!
Te desideriiis etiam, te villa vocabam
Tuscula, dilectos ubi felix inter amicos
Otia miscebam docto jucunda labori.

Hic arbustorum mollem resupinus ad umbram,
Aut nitidos flectens vestigia lenta per hortos,
Mentis ad arbitrium tempus producere mecum,
Attice, gaudebas; ibique ambo rebus amice
Multa super variis vario sermone serentes
Usque movebamus placidæ discrimina rixæ.
Huc etiam interdum veniebat amabilis hospes

Tullius, Ausoniæ laus inclita Tullius oræ.
 Oh ! quam præcipiti fugiebant tempora cursu,
 Si quando egregias Græcorum panderet artes
 Callidus, atque sui nos ingeniosa Platonis,
 Durave Chrysippi gravior præcepta doceret.
 Nos et amabamus lectis recreare poetis
 Colloquia, aut linguæ tenues vibrare sagittas
 In stolidum vulgus, modicisve accumbere mensis.

Hæc in perpetuum nobis periisse putabam
 Gaudia ; sed sortis miseratus tædia iniquæ,
 Ereptas villæ sedes Octavius ultro
 Reddidit, atque iterum libros permisit amatos.

Nunc ergo domus, o musis dilecta latinis,
 Securam excipies Varronis amica senectam.
 Tu mihi blanda quies fesso, tu dulcis egenti
 Hospita et amissis eris omnibus una levamen.
 Hic reliquam tandem potero traducere vitam
 Ignota evolvens linguæ monumenta paternæ,
 Atque, tui tutus docti sub tegminis umbra
 Dum lateo, ætati saltem prodesse futuræ.

A.

XIII

SUJET.

Major Pisonum fratrum Horatio Flacco.

*Scribet se, artis poeticæ præceptis docilem, de tragœdia
 quam nuper condere ausus sit patrem suum consuluisse,
 qui, nimia forte indulgentia, filii opus probaverit; post
 descendisse hæc in aures Metii, diu et nunc etiam hæsilan-
 tis ; denique coram Horatio sistere, cujus erit iudicium an
 membranæ intus positæ, priusquam emittentur, nonum
 annum exspectare debeant.*

DÉVELOPPEMENT.

Flacce, parum cauti præsens tutela poetæ,
 Dum tua te caris Mandela sodalibus aufert,

Nonne times ne Musa procax e tramite cedens,
 Præceptore procul, nimium se fervida tollat?
 In lucem ut soleant juvenum properare libelli
 Scis, vafer, ut cupiant, Sosiorum pumice mundi,
 Tractari manibus, Vertumni ut numen adorent.
 Flacce, fatebor enim, similis me vellicat error
 Ausum Cecropio suras vinxisse cothurno
 Et vatis spectasse decus plausumque theatri.
 Attamen haud timeas, Pisonum dulcis amice,
 Mitte supercilium : non inconsultus abibo,
 Patriciamque traham indigne per pulpita musam,
 Ridendus caveæ. Rogitavi candidus ipse
 Consilium censoris : adhuc sub iudice lis est.

A patre principium : nam scis ut callidus audit,
 Acer iudicio, turpi discernere rectum
 A puero doctus. Versus submitto. « Pedestri
 « Musa dolet sermone, pater? Feliciter ausim?
 « Hæc equitem populumque decent? hæc Cæsaris aurem? »
 Cognatæ quis possit homo maledicere musæ?
 Candidior facit ipse pater, testemque recuso.
 At, dum cauta memor commendo silentia, nati
 Quis sileat de laude pater, de vate futuro?
 Est qui dicta foras eliminat, ostia pulsat
 Metius, obducto vultu nutuque severus,
 Arreptaque manu : « Piso, sic prodīs amicos,
 « Clam sapis ingratus? Num tu Jovis auribus ista
 « Servasti? » Taceo prudens et posco libellum.
 Ille graves habitus censoris sumit honesti,
 Plaudere nonnunquam, quædam reprehendere, semper
 Quæ mala deficient, clementi carpere tactu.
 Quum tacui : « Vario curarum torqueor æstu,
 « Piso, Romulidum sunt non indigna theatro,
 « At sunt quæ titubent, quæ limet firmior ætas.
 « Nec vanus fuit ille labor : nec Cynthius aurem
 « Vellit inexperti, quum sint laudanda, poetæ.
 « Sed poteris, Piso, quoniam non carmina peccent,

« Errantes oculos populi vanumque favorem
 « Conciliare tibi? Poteris placare Catones?
 « Cetera, non Meti tantam componere litem;
 « I, sequere ingenium quo te vocat æmula virtus,
 « Di faveant votis, præsens te servet Apollo! »

Nunc sto discipulus, sed non formidinis expers,
 Judicis ante pedes : nobis supremus, Horati,
 Quæsitoe venies. Ardore addidit illos
 Digna die virtus, scribendi justa cupido,
 An fuit imprudens nostræ fiducia venæ?
 Dic mihi, dic sodes, quæ sint formosa superne,
 Quæ male procedant, quæ tristis adulteret error;
 Quæ non induerit sensus persona decentes,
 Quæque Sophoclea spirent indigna Camæna.
 Accipiam tua jussa libens : si carmina mandas,
 Roma digna parum, meritæ demittere morti,
 Me manibus cædam ipse meis, me lumine tollam,
 Æternusque sopor versus urgebit in arca.
 Sin hæc exsilio tantum nec funere mulctas,
 Cunctabor patiens, quamvis invita senescant,
 Dum matura magis nonus sacraverit annus.

I.

XIV

SUJET.

*Dum Florentiæ conflatur illud signum quo Perseus simul et
 Medusa effinguntur, anxio artificis nuntiatur æs deficere.
 Festinat ille amens et quidquid antea fustum possidet for-
 naci devorandum immittit... Mox flumen æris evomitur.*

DÉVELOPPEMENT.

Italica insignis quondam vivebat in urbe
 Sculptor, qui rigido conflabat callidus ære
 Sublimes statuas, hominum simulacra deumque,
 Is Persei voluit vultus sævæque Medusæ

Fingere, Palladio juvenis quum numine fretus,
 Gorgonis horrendæ fatalia vincula vitans,
 Anguicomum rapido victor caput abstulit ense.
 Jamque opifex vacuum sabulo formaverat udo
 Effigiem, liquidi penetrans ubi massa metalli
 Redderet immotam, lente solidata, figuram.
 Subjicit ardenti flammantia ligna lebeti
 Sculptor, et assiduo speculatur lumine massam.
 Nec mora : ferventi moles liquefacta camino
 Æstuat : — ecce patent laxata foramina, — flumen
 Qua data porta, ruit ; fulgentem projicit arcum,
 Atque avidas properat sabuli saturare cavernas.
 Jamque propinquabat mirandi meta laboris,
 Quum subito fluxit labentis lympa metalli
 Rarior, — attonitus damnosum inspexit ahenum
 Cælator, fremuitque videns ; « Heu, deficit æris
 Materies, clamat, statua imperfecta peribit !
 Æra petit demens ; nulla ædibus æra supersunt.
 Tum simulacra manu rapiens, quæ fecerat ante,
 Egregiæ artis opus : « Vos o, mea gloria, durum
 Oppetite exitium, pereat ne gloria major ! »
 Dixit, et impasto carissima signa lebeti
 Injicit, avertens oculos : — renovata metalli
 Unda fluit ; statuæ perfecto forma labore
 Exstitit, auctori decus immortale futurum.

M.

XV

SUJET.

Lucrèce à Memmius.

Memmius, exilé en Grèce, prétendait se faire attribuer, sous prétexte de l'embellir, le domaine légué par Épicure à ses successeurs. Patron était alors le chef de la secte.

DÉVELOPPEMENT.

Proh ! violaturas Epicuri tecta verenda
 Audiimus tristes, Memmi, consurgere lites,

Tu quarum ipse, nefas! pars magna videris et auctor,
Tu, meliore animo quondam mihi notus, iniquo
Fretus judicio, pugnas in verba magistri!
Nam sacer ille parens, extrema mortis in hora,
Tempora prospexit longe, seriemque futuram
Vidit alumnorum splendere in luce serena,
Quales in radio morienti mille tueris
De Cælo ad terram descendere pulveris ignes,
Utque perennis honos almis contingeret hortis,
Hos, ubi doctrinæfecundo semine crevit,
Docta secuturis vestigia, lege suprema
Semper habere dedit sanctas ubi vixerat ædes;
Quas, exinde piis habitatas, ordine justo,
Sectæ principibus, sibi postulat ultimus hæres,
Has cupis, immeritus raptor, jamjamque tenebis!
Lege vales, at jure Patro. Sacra nonne loquuntur
Testamenta satis? de judice nonne triumphant?
An fas est hodie morientis omittere jussa?
Namque homo, res fragilis, vento quasi mobilis arbor,
Huc illuc agitur pellente libidinis aura;
Tollitur ipse : ideo tantum remanere necesse est
Quod mutare vetat mors, et mens imperet ævo;
Ah! dum corpus iners funesto verme laborat,
Posthuma sic quædam contingat vita sepultis!
Ista quidem noster moriens Epicurus habebat
Grata propinquantis lethi solatia; quæ tu
Inideas! At nunc, si testamenta magistri
Non vereare, cave tua ne violentur, alumne

O per si quis amor nostri, si gratia mansit
Carminis, immemori tibi quondam a vate dicati,
Rudera sancta domus Patroni redde, nec, exsul,
Exsilio immeritos mulctes : nam vera Patronis
Hæc patria est ubi primum habuit doctrina penates;
Verus hic hæres adest, propior, non sanguine, at ipsa
Mente nepos; quem tu sapientum errantibus umbris
Linque sacerdotem, dignum miscerier illis.

Te quoque si tali forsán digneris honore,
Tu majora petis, mihi crede, alienaque regna;
Tantum Epicureus civis, neque es ordine princeps.

Denique mirandum sanctis properare ruinis
Diceris exitium quoddam, domus unde resurgens
Floreat uberior (qua solus, amice, fruaris).
At quid floris opus veteri non semine nati?
Majestate sua plena est, non indiget auro
Splendeat ut fecunda domus. Quid inutile tentas,
Quidve malum? Tibi cur servas data munera cunctis?

Siccine dedecoras magni praecepta magistri,
Interpres mendax, et qua nunc gaudet abuti
Profanum vulgus, prima dulcedine captus.
Namque voluptati quos vitam impendere jussit,
Hosce voluptatem penitus novisse putabat;
Sed plerique bibunt insani in margine fontis;
Purior unda tamen, quam non agitaverit aer,
Qua pulvis vel pluma cadens non luserit, ima est.
Maxima ne, rebus nimium exterioribus hærens,
Gaudia prætereas, quæ dat mens conscia recti.
Suave quidem, Memmi, spumante rubescere vino;
Suave frui sommo vel amænum carpere florem,
Deliciisque, velut sertis, incingere vitam;
Suavior at puro cum pectore dulcis egestas.
Utrorumque simul sit copia grata bonorum.
At virtutis honos prius officiumque sequendum.
Ergo linque domos et te postpone Patroni,
Sic mihi, sic aliis, Epicuro gratus et ipsi.

V.

XVI

SUJET.

Hymnus Atheniensium post Salaminiacam pugnam.

Post Salaminiacam pugnam constituerunt Athenienses in ipsa insula tropæum quod circum lecti adolescentes choreas duxerunt.

Præerat illis Sophocles, qui tum annum agebat septimum et decimum, isque carmen illius modi exorsus est :

Atheniensium Pæan.

Canamus lætum Pæana, orti fortibus et bonis ; quumque nobis ætas infirmior paternæ laudis consortium inviderit, saltem ante hæc tropæa grates numinibus Græciæ agamus.

Defendit Athenienses suos Minerva.

Constiterat super nostras puppes dilecta deæ volucris ; quin et vidimus magnam Telamonis Ajacisque umbram nos iterum adversus Asiam impellere, fausti certaminis vates.

Vicimus, fractaque barbari regis sceptrum per Ægeas aquas vehuntur : ipse fragili cymba vix aufugit, Asiæque fletus audiet lamentantis et abjectæ. Nos autem exsultantes ad astra tollamus Athenarum nomen, tuum que, o Salamis, fida invictaque Athenarum soror.

Mox victrices manus mœnia urbis nostræ excitabunt e rudibus, nec illa quidquam majus viset aureos currus agitans Apollo.

Quam si barbari rursus aggrediantur, tum patria in manibus nostris spem habebit ; nos Græcia omnis fatebitur sobolem fortissimis patribus non infitiendam.

DÉVELOPPEMENT.

Eia agite, o socii, lætum Pæana canamus !

Fortibus atque bonis auctoribus orta juvenus,

Nunc hymnis patrios mecum celebrate triumphos,

Quumque avidis pugnæ, tantæ consortia laudis
Debilior nobis ætas inviderit, una
Cecropidum saltem faustis, hæc ante tropæa,
Numinibus grates memori de pectore agamus.
Dis placet hæc pietas, Di nos et nostra tuentur.
Ipsa Minerva suas objecta texit Athenas
Ægide, quin etiam felicitis nuntia pugnæ
Militibus Græcis, Persis minitantiæ cladem,
Signa dedit, certo confirmans omine mentes.
Nempe super nostras volucris dilecta Minervæ
Constiterat puppes, dominam testata faventem.

O Socii, patrios mecum celebrate triumphos !

Vidimus, atque animis robur portenda tuendo
Crevit in immensum, Telamonis vidimus umbram,
Vidimus Ajacis sancta hæc in bella ruentes,
Nosque videbantur, felici sede relictæ,
Rursus in Eoas gentes impellere nutu,
Atque viæ simul esse duces vatesque triumphi.

Vicimus.... Unde minas Græcis intenderat ultro,
Quæ sibi jactabat nimium rex barbarus, undas
Fracta per Ægeas hinc illinc sceptræ vagantur.

O Socii, patrios mecum celebrate triumphos !

Qui magnis opibus regni rebusque secundis
Ebrius, innumeris onerarat navibus æquor,
Qui simul Inachidis nostræque paraverat urbi
Servitium, demens ! afflicta classe, salutem
Ipse fuga quærit celeri ; nunc parvula tantum
Cymba vehit regem, solio vitæque timentem.

O Socii, patrios mecum celebrate triumphos !

Abjectæ fletus Asiæ gemitusque parentis
Audiet, immanis rex nuntius ipse ruinæ,
Pollicitus meliora suis, quum Susa redibit,
Quam multa extincto plorabit sponsa marito !

Quam multa, audito natorum funere, mater,
Mentis inops, tundet repetitis pectora pugnis !
Nos exsultantes, posita formidine, clarum
Nomen Athenarum, cives, tollamus ad astra.
O invicta soror, sociæ fidissima genti,
Tu quoque carminibus, Salamis, celebrabere nostris;
Teque, Neoclides, dicam, cui Numen honestas
Partes commisit patriam civesque tuendi ;
Laudaris patriæ vindex et totius ultor
Helladis, ac totum crescet tua fama per ævum.

O Socii, patrios mecum celebrate triumphos !

Mœnia nostra jacent, hostili eversa tumultu,
Regis opus, sed mox tutas cingentia Athenas
Civili stabunt iterum ædificata labore.
Pulchrior exsurget mediis urbs nostra ruinis,
Illa nec quidquam majus, sublime per auras
Phœbus agens currum, in toto mirabitur orbe.
Quam si forte iterum, correptis barbarus armis,
Milite cum multo rex aggrediatur, amata
Tum patria in nostris manibus tutamen habebit,
Et Medi secura minas ridebit inanes.

O Socii, patrios mecum celebrate triumphos !

Stabit Athenarum decus, et nos Græcia dignam
Patribus egregiis sobolem servata probabit ;
Dicet et, accepta rursus quum clade tyrannus,
Nostræ quid valeant vires expertus abibit :
« Virtus tanta viros genus arguit esse virorum. »

O Socii, patrios mecum celebrate triumphos !

M. A.

XVII

SUJET.

Virgilius Mæcenati.

*Excusat se poeta viro ingenioso et eleganti quod, in ultimis
Æneidos libris, græcis antiquitatibus vetustiorum loco-
rum hominumque nomina italica miscuerit.*

DÉVELOPPEMENT.

Tu ne, precor, libris irascere vatis amici,
Quod priscum Italiæ memorent tibi gentis honorem,
Regibus antiquis, Etrusco sanguine nate
Mæcenas ! Italum sed te natura creavit,
Fecerunt studia et Phæbi commercia Græcum :
Atticus es flore ingenii, salibusque facetis,
Atticus arguto subtilis acumine mentis.

Me sine Romanos gestare in pectore sensus,
Et patriæ meminisse meæ ; sine carmine dignos
Majores censere meos ; et Græcia quidquid
Lusit amabiliter, nostris postponere factis.

Mæonias fastidit opes mea Musa, novosque
Accedit fontes : spinas animosa, rubosque
Horrentes penetrat ; sibi callem strenua pandit
Integrum, Aonio contingens omnia melle.
I, sequere audacem Musam, dilecte sodalis,
Quo vocat invitum : subjectam collibus istis
Aspicias hanc parvo prope mersam flumine vallem,
Mugituque boum resonantem, et pauca videntem
Tecta humilesque casas densa latitare sub umbra ?
Illic nempe suum mundo exæquata locabit
Majestas Romana forum. Illic voce potenti
Compellet Brutus nova quærere jura Quirites ;
Hic Catilina gravi frangetur consulis ore,
Oblatam hic Cæsar removebit fronte coronam.
Aspicias impendens Capitoli immobile saxum

Desuper : hoc clarus spoliis Marcellus opimis
 Ascendit, Marius Cimbrorum sanguine fusus,
 Et triplici Augustus redimitus tempora lauro,
 Compostum placidis celebrat dum legibus orbem.
 Quæ majora tibi poscis spectacula ? Vate
 Illa indigna putas ? injustam mitte querelam
 Et faveas grandi, nostris ut viribus, auso.
 Di patrii indigetes, vestro succurrite vati,
 Dum cano Romanum Romana per oppida carmen.
 V. DE B.

XVIII

SUJET.

*Umbra Darii Atossæ reginæ apparet, narratque Xerxem
 Persarumque exercitum terra marique fusos fugatosque
 fuisse.*

DÉVELOPPEMENT.

Nocte super media, tacitas dum fessa per umbras
 Mortales terris placidæ dant membra quieti,
 Dum loca cuncta silent, secura jacebat Atossa
 In thalamo, somnosque inter laquearia luxu
 Splendida carpebat, propioris nescia casus.
 Quum jam sopitam ridentia somnia mentem
 Deciperent, subito defuncti conjugis umbra
 Adstitit in mediis, aspectu clara, tenebris,
 Ingens, et largis humectans fletibus ora,
 Et tremula incautam compellans voce maritam :
 « Infelix, carpis tranquillæ roscida noctis
 « Munera, dum Xerxes, tua cura et sola voluptas,
 « Et truncata viris fugiunt terraque marique
 « Agmina Persarum, fatali marte refusa,
 « Et plorat tua gens natorum multa suorum
 « Funera ! Sed Græci Persarum morte triumphant,
 « Insultant victis, et ovanti pectore gaudent

« Per Salaminianos calcare cadavera campos.
 « Heu ! Miseranda dies ! Alios maris obruit unda,
 « Percussitque alios lethali vulnere ferrum.
 « Sic, patria procul, haud ulli germana supremam
 « Adstitit ore legens animam, nec sedula mater
 « Reliquias potuit dulces componere terra.
 « Filius at noster, quantum mutatus ab illo est,
 « Qui nuper, Græcis cladem minitatus acerbam,
 « Æquabat divis animos ! Super æquore cymba
 « Nunc regem fragilis vectat, qui ponte minaci
 « Europæ atque Asiæ mirantia littora junxit.
 « Dedecus æternum nostram per sæcula prolem,
 « Crede mihi, ventura premet Mihi, Atossa, superstes,
 « Infernas utinam lethum te mittat ad umbras,
 « Ne mala tanta diu crucient tua vulnere corda !
 « Parcit cura sequax manes vexare sepultos. »

Dixerat : Adversos tolerandi nescia casus
 Hæret Atossa ferox luctu, atque immobilis, amens,
 Miraturque malum ; nequidquam conjugis umbram
 Affari tentat ; cohibentur verba dolore,
 Ruptaque singultu vox imis faucibus hæret.
 Brachia tendentem, et cupido retinere volentem
 Amplexu fallit ; disceditque umbra per auras.

G.

XIX

SUJET.

Epistola Sannazarii ad amicum.

Scribit se Maroniani sepulcri et Neapolitani littoris accolam, Theocriteique cujusdam idyllii suavissimi memorem, Bucolicum Virgilii carmen ad piscatoria argumenta traduxisse.

DÉVELOPPEMENT.

Est sua nempe locis virtus, quæ corda repente
 Tangat, et imperio sensus moderetur amico.

Dum freta^a Parthenopes proprio splendentia sole
 Accola perlustro, monumentum sæpe Maronis
 Visere, et antiqui^a numen tentare poetæ
 Nescio^a quis tacite suasit deus. O bona vatis
 Colloquia, o magnæ præsens mihi gratia mentis!
 Virgilium audiui tacita de sede loquentem,
 Conscia Virgilium celebrabant littora ponti,
 Littora quæ vatem quondam videre vagantem.
 Ergo antiqua mihi stimulabant somnia musam,
 Auraque, dum Siculo veniens spirabat ab ore,
 Blanda Syracosii referebat^a carmina vatis.
 Tum memini versus, cunctis qui mentibus hærent,
 Ut piscatores gemini sub nocte quiescant
 In casula, ut placidi mores, ut somnia lætus
 Alter in alterius demittat suaviter aures.
 Cætera quid taceam? Tum me Musa impulit audax
 Ut leve bucolica tentarem carmen avena,
 Et Siculum sequerer procul Andinumque magistrum.
 Nam piscatorum fraudes narrare juvabat,
 Quique labor miseris, et quænam industria victum
 Afferat, atque probum vivendi exponere morem;
 Illos simplicibus tentavi inducere verbis
 Ante oculos, lepido inter se sermone loquentes,
 Nec nimis exculto, species ne falsa noceret.
 Quod si carminibus deerit sua gloria nostris,
 Si me vanus amor, si spes deludit inanis,
 Ne tamen ingratum credas periisse laborem,
 Quando læta levi fluxerunt otia ludo.

XX

SUJET.

Laërte à Ulysse.

DÉVELOPPEMENT.

Hæc tibi perveniet,^a fortassis, epistola, nate,
 Si Notus, unda, Dii, fataque læva sinent;

Quam dextra longam propero titubante, daturus
 Ducenti merces in vada salsa viro ;
 Undique te cunctis, quot erunt, rimabitur undis,
 Atque ubivis lateas inveniendus eris.
 Sic tibi tradiderit nato, bonus ille, dolenti,
 Votaque Laertæ votaue Penelopes !
 Sic, nisi, quod spero, te jam remeante fruëmur,
 Dixerit ille redux : « Ne lacrimate, valet ;
 « Hunc vidi, hunc tetigi, nobis et humillima junctæ
 Dextera, non merito gaudet honore manus. »
 Quamque pio amplexu grati dignabimur ora
 Qua tua mens, fili, verbaque transierint !
 Quamque paterna manent stringendum pectora pectus
 Quo, memor effigies, manserit umbra tui ;
 Umbra, jocus mentis, desideriiue levamen,
 Umbra reversuri Palladis auspiciis !
 Namque Minerva viam faciet tibi fida per iras
 Trojanæ Veneris, fluctivagique Jovis.
 Illa quidem interdum varias induta figuras
 Mœstam invisit, hero deficiente, domum.
 Dulcibus alloquiis lugentum spem fovet ægram ;
 — Fraus neque sinceræ polluit ora Deæ ! —
 Illa, tibi simul atque tuis vigil affuit usque,
 Patris amica, genus, grata magistra, docet ;
 Telemachumque potens in dira pericula vitæ
 Ducit, ut evadat per mala multa bonus ;
 Huic parit insidias inamabilis ista procorum
 Turba, sed invictam porrigit illa manum :
 Dumquæ caput valida carum teget ægide, nullus
 Raptus ab incolumi fronte capillus erit.
 At mirare Deam ; metuit ne lædat ocellos
 Lumine cœlesti, discipulumque latet.
 Neve nimis clara nitens ope, neve superbus
 Dedidicisse queat pectora cauta patris.
 Dux ratus ipse sibi, sic liber it aut putat ire,
 Pallas at insequitur ; nec regit illa, tegit.

Jam sapit ille virum puer ingenioque senescit ;
Jam te nunc acie mentis, ut ore, refert.
Te multis pius optatum rate quæsiit undis,
Oceanique minas naufragus ipse tulit.
Nec male consuluit matri, nec amantibus hospes
Mollior infestis, nec fuit asperior.
Difficilemque viam risum tenet inter et iram :
Quid faciat ? Pereat ? quid nece inutilius ?
Ah ! vivat potius, forte ultor serus, at ultor,
Certe, si redeas, unus in arma comes.
Ut Leo quem rapuit venator ab ubere matris
Servitium doctus lambit herile jugum,
Senserit at dentes, mordebit, liber iturus,
Fit canis illequidem, sed leo rursus erit !
Interea comeduntur opes, invitaque ridet
Plena domus strepitu, pernicieque sua ;
Inque gulam tua regna ruunt ; his nam gula virtus
Una, nec alter inest heu ! nisi ventris amor.
Ah ! meliora virum nostra florente juventa
Corda videbantur condita pectoribus ;
Longa tumescebant dapibus convivia magnis,
Grandiaque exstabant, cum cute, monstra boum ;
Immensique sues, quos dextra ceciderat arcu
Nostra, nec ulla meam terruit esca famem !
Et post quemque cibum, plenos exhausimus utres ;
Gaudeo quum memini quam bene vixerimus.
Sed bona nostra quidem consumpsimus omnia ; sed nunc
Gaudia furantur ; nunc aliena vorant.
Denique femineæ movit si gratia formæ
Corda, petita fuit nobiliore via :
Bella movebantur spectanda in honore futuræ
Conjugis, et fortes nos faciebat amor ;
Splendebant digna victorum incendia luce ;
Has tibi præstitimus, nos, hymenæe, faces !
Et referebantur dominæ captiva decenti
Munera, dejecti vel diadema ducis.

Grata sed Eumæi tantum pastoris amantes
Digni sceptrâ petunt, imperiumque suum.
Allicit hos corpus grave, præda domestica, vaccæ,
Venantur stabulis; certior ictus erit.
Cura Procis, porcos, sua, debellare; superbus
Nam terreret aper dentibus invalidos.
Exstruitur magnum pecoris de strage tropæum :
Sane Penelopæ talia dona parant.
Dum tamen heroum pugnant in pocula vires,
Vinaque, testis humus, sanguine plura, bibit;
Dum per et ancillas epularum sæpe malarum
Participes, ad heram tendit amoris iter,
Ac facili gaudet turpissima turba triumpho;
Quam breviter sperant obtinuisse, tua est;
Et tua semper erit; tua nam stetit intus imago,
Atque diu docuit, cara, pudicitiam.
Haud igitur thalamos linquit, nisi credat amantes
Vocis mulcendos dulcibus illecebris;
Connubium spondet sperantibus, et mora nondum
Defuit; et vacuum spes inhiare solet.
Finis adest; metæ fugientis contigit hora :
Jam tenuere diem? Res fugit, umbra manet.
Quam bona deceptis finxit mendacia prudens!
Ut quæ dextra dedit, læva perita rapit!
Si clausura fuit productum tela dolorem,
Auctum at forte die nox opus abstulerat,
Nunc prodest didicisse animos doctoris Ulyssæi;
Mansit et uxor adhuc tincta colore viri.
At, redeas; neque mentem unam dignabere amore,
Ipsa etiam facies par viget usque sibi.
Num refugis? — Quæ fama tulit vaga nomina Circes,
Hanc mihi nescio quid falsa tulisse negat;
Quin et amasse Deam tu dicere; namque Calypsus
Insula Telemacho præbuit hospitium!
Forsan et immeritas rumor pervenit ad aures
Conjugis; illa, dolens, flet magis atque magis.

Mitis at ignoscet, Venerem cui noverit hostem,
 E certaminibus dummodo victor eas.
 De patre quid memorem? retuli uxoremque genusque;
 Dicta satis reditus maxima causa tui.
 Quid nunc de solo et curante negotia ruris
 Qui latitem misero, corpus inerme, situ?
 Nos a sole tegunt, fraterna cacumina, quercus;
 Nos humilis tecti cespes ab imbre tegit;
 Lacte alimur, neque carne macra, parvoque beati:
 Aurea paupertas, te remeante, foret!
 Te mihi cuncta canunt; famuli te verba fidelis;
 Te canis exspectans, ut moriatur, herum.
 Te, tibi nata soror nascenti conscia, pomus.
 Respiciamne intus? nomina corde sonant.
 Vota igitur, nate, adjiciam, neque frigida vota,
 Lapsa licet veniant tristis ab ore senis.
 Si quis in extincti vigeat calor ultimus ima
 Mente, superstes, in hæc verba, tepebit amor:
 O redeas, ne forte tibi pater arguar absens,
 Raptus et in longum, nec rediturus, iter.
 Est via trita satis, supremo in limine vitæ,
 Quæ pateat subita mortis aperta manu;
 Cuncta viatores bona, pondus inutile, omittunt,
 Omnibus intrandum est. — hactenus ire, nefas!
 Advenias igitur cito! nomen et umbra futurus,
 Jam vocor, atque pater me trahit Arcesius.

A. L.

XXI

SUJET.

La visite du Sultan à Paris et à l'Exposition.

DÉVELOPPEMENT.

Nostris quanta oculis rerum miracula pandis,
 Aurea Pax! Per te populi commercia mutant,
 Candidaque unanimes jungit Concordia gentes!....

Scilicet armorum jam tota Europa tumultu
 Infremuit ; patrias clades ultura, feroci
 Pectore belligeros volvit Germania motus : —
 « Quis furor iste, viri ? Quæ ferri insana cupido
 Impulit armatos nobis concurrere ? » — Dixit,
 Jure suo pollens, vanis nec territa monstis,
 Gallia : suadentem communia commoda reges
 Audivere ; procul rabies infanda recessit,
 Grataque securæ jam carpunt otia gentes.
 Quum sævos Martis non formidare furores
 Jam potuit, populos et reges Gallia faustis
 Ad sese vocat auspiciis, mirandaque præbet
 Quæ pleno fecunda sinu Lutetia condit.
 Advenere simul populi regesque : Borussas
 Qui ditione tenes, nostra inter mœnia nobis
 Cernere te licuit ; venit, comitante ministro,
 Tristia qui nobis modo bella inferre parabat,
 Atque Parisiacos est ædmiratus honores.

Sed majora manent : qui Turcis imperat, ipse
 Quem lex sacra vetat patriis excedere regnis,
 Ille novus nostris successit sedibus hospes.

Quadrijugis invectus equis ostroque superbus,
 Hic nostram, multis circa plaudentibus, urbem
 Ingreditur, curruque viam molitur ovanti ;
 Assidet huic princeps noster ; monumenta, domosque,
 Et diversa procul monstrans, comitatur euntem.

O fortunatas præsentî numine gentes,
 Si reges belli non insatiata cupido
 Consociet, si sola fides et cura suorum,
 Si jungat communis amor ! Nos vidimus illum
 Regnatorem Asiæ nondum sibi visa petentem
 Littora, et extrema quærentem munera terra,
 Profectura suis : nihil inscius, omnia visu
 Attento spectare cupit, documentaque passim
 Colligit, et causas ardet penetrare latentes ;
 Lætis luminibus rerum miracula lustrat
 Quæ nobis misit diversa per æquora tellus,

Doctior et doctos studioso interrogat ore.

Talia sunt miranda novæ spectacula pompæ,
Talia et ætatis nostræ benefacta : residunt
Invidiæ veteres populorum, et sæva quiescit
Armorum rabies ; late pax aurea floret,
Securasque premens optato fœdere gentes,
Temperat unanimum studiis communibus orbem.

Arctius o utinam coeant hæc fœdera ! Mites
Concipiat sensus, sæclis labentibus, ætas,
Pacatumque regant Amor et Concordia mundum !

J. C.

XXII

SUJET.

Alexandre sur la terre de Troie.

*Proficiscens ad subigendam Asiam, carmina Homeri secum
semper ferre solitus, parumper stetit in Sigeo, attonitus
solitudine camporum ubi Troja fuerat. Ibi Paridis lyram
ab accolis oblatam respuit, poscitque, sicubi reperissent,
lyram Achillis, quæ fortium virorum laudes canebat.
Exclamatque : « O fortunatum adolescentem, qui vivus
fidum amicum, dein virtutis magnum præconem nactus
es? » Denique, misericors in victos, manibus Priami in-
ferias instaurat.*

DÉVELOPPEMENT.

Ævi flore vicens, gressuque elatus ovanti,
Laudis amans, Asiæ longinquas tendit ad oras
Magnus Alexander ; patris dignissimus heres
Ingenio, gestit populis indicere leges,
Inque suum externas dominator cogere terras
Imperium. Sed non exercet barbarus iras,
Grandia mente agitans ; novit pietate moveri,
Nec temerare manus humano sanguine gaudet ;
Nam didicit clemens alienos flere dolores,
Mæonium ingenti complexus amore poetam,

Cujus in æternum rediviva juvena virebit,
Quemque superba canit vatū regemque patremque
Græcia. Bellorum per mille pericula, vatis
Usque memor, princeps sublimia carmina versat,
Otia rara terens, rerum quæ cura reliquit.
Jam retulit multos felici Marte triumphos,
Quum venit ad campos, ubi milite Græcia multo,
Conjurata malos Paridis punire furores,
Conseruit Priami regno lugenda vetusto
Prælia. Sigeum contemplans lumine littus
Attonito, atque locos ubi quondam Troja superbas
Tollebat turres, positis stat nobilis armis
Ductor, et ingentes volvit sub pectore sensus.
Grandi Græca viro Trojanaque fata recursant;
Hector et Æacides, quos carmine dixit Homerus,
Et bellatorum sæclis miranda futuris
Nomina, qui bellum patriæ pro laude gerentes
Invenere necem media inter tela decoram;
Circumfert oculos, urbis si rudera possit
Cernere; sed mirans ipsas periisse ruinas
Crudeles secum meditatur temporis iras,
Et fragiles hominum sentit non posse labores
Stare diu. — Regem vero venisse, per agros
Fama tulit; properat concurrere multus ad oram
Accola; victorem, Trojæ cui noscere casus
Tantus amor, gentis legati munere donant,
Quippe lyram Paridis, servatam mille per annos,
Faustus ut accipiat crebris cum vocibus orant.
At donum, menti revocans ignobile nomen,
Respuit; ignavum refugit meminisse, malorum
Tantum, causam, Paridem; qui, victus amore,
Non animos unquam gessit sub corde viriles,
Cujus et Iliacas peperit dementia clades.
Non gaudere virum deceat testudine, chordis
Quæ quondam molles Helenæ celebravit amores.
Rex tamen adstantes verbis compellat amicis,
Et, « quicumque, viri, Sigeia rura tenetis

« Et campos ubi Troja fuit, jam nulla timendi
 « Vobis causa manet; securi vivite; non vos
 « Vexabit miles; non vos violabit inultus.
 « O utinam vobis potius lyra grandis Achillis
 « Contigerit! Nam cura foret, mihi credite, chordas
 « Tangere quæ laudes quondam sonuere virorum »
 Conticuere omnes; post parva silentia, princeps
 Mox ait : « Æacide, sublimibus edite fati,
 « Infernis tibi fas, juvenis, gaudere sub umbris;
 « Non tibi quippe fides comitis, dum vita manebat;
 « Defuit Actoridæ; primævo flore peremptum
 « Te cecinit nunquam perituro carmine vates. »
 Dicere plura nequit : pietati pectora sentit
 Cedere, et insolitos oculis erumpere fletus;
 Denique, fortunam Priami miseratus iniquam,
 Principis inferias instaurat manibus; orat
 Voce Deos, ac digreditur, data fata secutus.

L. G.

XXIII

SUJET.

Civis Atheniensis, civi Romano Sal. (De Paulo.)

DÉVELOPPEMENT.

Hospes, amicitia, similique cupidine veri,
 Heu! desiderio potius, junctissime nobis,
 Qui doctrinarum male fida nocte gemebas,
 Luce repentina mecum lætabere, fors an
 Quam sacer attonitis vir nuper fecit Athenis.

At quis hic est? et quæ sapientia? Plurima namque
 Verba virum audiimus magna cum laude loquentum :
 Hic in mente hominem sola, ille in corpore ponit;
 Hic nescit, dubitans animone an corpore constet;
 Unus callidior sine re videt undique formam
 Et se ipsum negat. Unde parum curanda videntur
 Talia! Nos docuit sublimi Academia cantu

Somnia, et ad cœlum natas morientibus alas;
Fas erit in tumulto longum hunc didicisse volatum,
At, vivi saltem, quo tendimus? unde? Siletur.
Nos, Epicure, jubes volvi per stercora porcos :
Volvimur; at cruciat nunc spes male certa futuri;
Quid manet ornatum suprema veste cadaver?
Ore faves. Num trita diu pede Porticus olim
Non doluisse dedit? Nos an minus arida torquet
Veri sacra fames miseros? Fruimurve potito?
Si vitam angustam mens anxia mortis et ortus
Transeat, invictis prohibetur utrinque tenebris;
Nec licuit novisse facem! Renovare dolores
Haud opus experto doctrinæ exilis inane;
Nos monet innumeros doctores passa juvenus
Nequidquam! Quis hic ore novo novus imminet error?

Hoc mecum; tamen audi, nec pœnitet; audi.
Felicem! si verba tibi veneranda, fidemque
Conscia tradiderit ferventis epistola cordis!

Nomine Paulus hic est; Romæ qui civis et orbis,
Eloquio et ratione potens, ingressus in urbes
Excipitur plausu aut saxis. Tamen ora resolvat,
Pendent e labris cuncti, instinctumque superne
Spectantis laudant intenta silentia vulgi!
Nec docet ille tamen veteris præcepta Platonis,
Stoïcidum leges, vel alius verba magistri,
Aut sua; vox hominem minime sonat; edita cœlo
Non sapiens, sed tantum humilis, fert jura, sacerdos.

Forte, Deos plures sapientibus esse, Diisque
Templa, sacerdotes templis, nec fidere dicas
Pontifici. Saliusne, augur, Flamenve? Quis ille est?
Quem colit? Æternam Vestæ succendere flammam,
Anne Jovi tauros auratis cornibus albos,
Cædere vel capros, Judæi est cura ministri?
An nova sanguineis oracula sensit in extis?
Ni, turbæ vacuum jam pridem habitantis Olympum,
Heu! juga nota lupis, numerum Deus auxerit unus?

Ne metuas; Deus ille chaos non auget, at omnes

Terra quibus longe, ratioque expalluit, umbras
Discutit, exoriens ut sol vaga nubila pellit
Splendidus, et puri regnat de vertice mundi!

Illius est, homini si quid subluxerit intus.

Amplior est quam cui similes incedere possint,
Majestate sua cum grandem compleat orbem,
Imo contineat, naturam amplexus : in illo,
Vesperis ut radio ludentes pulveris ignes,
Volvimur atque sumus; nec ubi vivamus et unde
Quærendum est alias. Ille est, quem ducimus, aer;
Ille animus, pollent quo regna latentia mentis,
Aer interior! Naturæ namque perenni
Ingenioque subest communis vita. Sacrantur
Cui merito vinum, fecundaque munera panis.
Nulla fero ante aras procumbit victima cultro,
Nullus miscetur fumanti sanguinis æstu
Thuris odor; nulla lætatur cæde creator,
A quo principium est vitæ. Ut quos abstulit hora
Ultima, rursus agat dilectæ lucis in auras,
Mors vitam renovat mutatis undique formis.
Quod fuit, illud erit. Si quid dormire silentis
Credimus æterno fusum torpore sepulcri,
Germinat, opperiens vitam, jamjamque futurum est;
Fessaque sic vicibus recreantur corpora lethi.
At mentes, animæ, ingenti quibus imperat orbi
Forma hominis, regina potens; at condita flamma
Pectoribus, — cælo delapsa revertitur astris!
Æternum vivunt in morte, Deoque fruuntur,
Qui virtute sacri sedis meruere supremæ
Delicias; sontes pœnis traduntur amaris;
Orbanturque Deo desiderioque laborant.
O virtutis honos, irritamenta bonorum!
Mors ut enim maneat nos fausta, jubemur amare;
Mutua et humanas dum jungat gratia mentes,
Nos deus accipiet dignos: quid suavius olli,
— Quopatrenatus homo est, — pia quam concordia fratrum?
Hæc cecinit Paulus mirantibus ore rotundo,

Plura etiam quæsitâ tulit divinitus : olim
 Innocuum vixisse hominem, quem femina primam
 Duxerit in culpam, mors et labor unde perennis
 Fluxerit, atque novis ætas obnoxia morbis;
 Exin progeniem materna labe notatam
 Semper onus capiti magis accumulasse gravato;
 Descendisse Dei, miseratum tempora, natum,
 Corpus ut indueret, summo dignatus honore,
 Virtutis monitor, Deus alter et ipse, colendæ,
 Ac puro lueret vitiorum sanguine labes.

Ille quidem est Christus quem Paulus nuntiat orbi,
 Cujus adoranda cœli via morte reclusa est.

Quid tibi de Paulo? — Doctrinis fessa repugnat
 Mens tua? At ecce novus doctrinæ panditur ordo.
 — Turba deum quondam te disturbavit ab aris?
 Numen at ignotum, quod longe optavimus ambo,
 Majestate Deus patuit, falsumque Tonantem
 Fulminibus veris veteri dejecit Olympo!
 Qui pater et judex cœli de sede superna
 Pectore vel nostro præsens hominem inspicit imum;
 Qui meritos amat, indignos fugit, arbiter æqui;
 Atque celebratur fraternis vocibus, unus!
 Quid speres melius? Fugit irreparabilis ætas :
 Nonne vias satis assidui tentavimus omnes,
 Ut liceat certa Fidei requiescere pace?
 Nec semper volitare placet. Sedeamus, amice.

A. L.

XXIV

SUJET.

*Plinius amicum suum Maximum ad Achaiam ordinandam
 missum hortatur ut, qua par est humanitate, provin-
 ciam illam administret.*

*Cogita te missum in veram et meram Græciam in qua
 primum humanitas, litteræ, etiam fruges inventæ esse*

dicuntur. Missum ad homines quondam liberos, nunc æquo certe fœderis jure cum populo Romano conjunctos, quod fœdus fide ac religione tenuerunt : reverere deos urbium conditores, artium liberalium auctores; reverere veteris gloriæ monumenta, ipsam illam reverere senectutem quæ in homine veneranda, in urbibus sacra est. Quod si paulo arrogantius græcula se jactantia efferrat, id ipsum tantæ avorum laudi condona. Hæc est terra quæ leges quondam petentibus Romanis misit : Athenæ sunt ubi Romana etiam nunc juvenus litteris expoliri solet ; Lacedæmon est, quæ tot fortes animos edidit Italia nostra vere dignos ; quibus omnibus reliquam umbram ac residuum libertatis nomen eripere durum, ferum barbarumque sit.

DÉVELOPPEMENT.

Si quis amor nostrî, liceat mihi, Maxime, pauca
 Præcipere et monitu vero suadere sodalem.
 Mente memor serva quanto splendescat honore
 Nunc permissa tibi tellus. Dilecta Minervæ
 Græcia nempe fuit sæclo venerabilis omni.
 Primum ibi nascentes terris risere Camœnæ,
 Mensque humana novo cœpit mitescere cultu,
 Atque feros sensim didicit deponere mores.
 Hic primum tellus rastro proscissa dehiscens
 Nesciaque obstupuit Ceceris flavescere dona.
 Libera servitio bellisque invicta remansit
 Indomita virtute diu, solosque fatetur
 Græcia Romulidas dignos qui jure reposcant
 Imperium. Pacis leges ac fœdera junxit :
 Religiosa fidem pactam conventaque servat.
 Gentem igitur sociam clemens facilisque gubernat,
 Et reverere pius divos ac numina Graium
 Queis olim placuit tot cingere mœnibus urbes,
 Et quorum auspiciis, multo certamine victrix,
 Græcia vel pacem grandi decoravit honore,
 Artibus et lætas carpsit cultissima lauros.
 Etas longa viri nobis veneranda videtur :

Sic tibi longævæ gentis sit sacra senectus.
 Græcula si nimium sese jactantia tollit,
 Da veniam meritis. Delapsis jure superbit
 Græcia temporibus, famaue tumescit avorum.
 Quid memorem victum Xerxem Persasque fugatos,
 Barbariem toties insigni clade refusam,
 Lugentemque Asiam natorum funera multa ?
 Quidve tot heroas, præstantia nomina laude,
 Æmula quos æquat virtus Romana valendo ?
 Illa juvet meminisse diu ; tum pectore grato
 Excidat haud unquam quæ munera Græcia nobis
 Intulerit quondam, quæ vel nunc munera reddat.
 Hæc olim Romæ leges et jura petenti
 Tradidit, hæc juvenum mentes exercet et ornat,
 Pieridum sedes et grata sacraria Phœbo.
 Hæc eadem virtute docet quid robora possint,
 Exemplisque ferax animos ad grandia tollit.
 Eia igitur, pro tot meritis concede precanti
 Græcis ut prosit majorum plurima virtus.
 Jam satis atque super, fati ludibria acerbi,
 Dedidit lætosque dies sortemque secundam
 Græcia. Da miseris obliviam grata malorum
 Auspicioque tuo redeat felicius ævum.
 Sic tua degenerem foveat clementia gentem.
 Pristina libertas periit : sed nomina restent
 Umbraque permaneat victos solata nepotes.

XXV

SUJET.

Le Songe d'Horace.

*Dormienti Horatio apparet umbra Romuli, suadetque ut
versus latina lingua scribat.*

DÉVELOPPEMENT.

Jam mihi sopito longæ pars maxima noctis
 Transierat ; vera, ut perhibent, jam venerat hora,

Quum divina monent mortales somnia mentes,
 Ante umbris levibus lusas et imagine vana.
 Ecce parens numenque tuum, Romane, Quirinus
 Adfuit ante oculos, divino candidus ore,
 Verbis degenerem sic natum affatus amicis.
 « Tu quoque, tu veterem linguam, musasque Latinas,
 « Carminaque antiquis olim tum grata Cethegis
 « Despicias, et Graiæ malecautum ob gentis amorem,
 « Tentas versiculos externa ducere lingua !
 « Nunc mos ille viget ; doctas imitatur Athenas
 « Rustica Roma ; rudi mollem trahit ore loquelam :
 « Usque adeo pellar victorem Græcia vicit !
 « I nunc et campis spicas jam collige messis,
 « Adde tuam oceano magno, quasi rivulus, undam,
 « Si placet ; innumera jam culmina trita pedum vi,
 « Parnassi veterem conscende novissimus arcem.
 « Nempe quid intactum venturis Græcia liquit
 « Vatibus ? an grandi meditaris dicere versu
 « Regum facta, duces et bella ? Epos occupat ipse
 « Mæoniæ vates. Mordaces stringere iambos
 « Gestis ? sed proprium sibi tanquam addixit iambum
 « Archilochus, nullo dein a tirone vibrandum.
 « Hercle Sophocleo dubitas instare cothurno ;
 « Ipsa suos monstrare queant epigrammata vates,
 « Non tangenda aliis : dum quodlibet incipis, ecce
 « Officit ingentis misero tibi nominis umbra.
 « Interea veteris quid sordida lingua Quirini ?
 « Illa relinquetur nautis, cauponibus ? illam
 « Sola suburbanis retinet plebecula villis ?
 « Quin tu Pacuvii lingua dignaris et Enni
 « Scribere ? quin sapiens meditaris carmina, nulli
 « Quæ tentata vides, aut imperfecta ; vetusti
 « Arripe Lucili strictum imperterritus ensem :
 « Excipient plausu satiram risuque Quirites
 « Jure suam. Simul ignoto tibi carmine Romam
 « Externaque licet Latium donare camena.
 « Ergo age, Pindaricam Romanus suscipe musam ;

- « Thebanum resonet Romana per oppida carmen.
 « Scribe, valeque. Bonus cœptis, precor, adsit Apollo.
 « Afflabo ipse meo civilem numine vatem ;
 « Interdum at grata celebres tu voce Quirinum,
 « Neve sinas nostrum oblitis in mentibus unquam
 « Nomen, et antiquos aboleri segnis honores. »
-

XXVI

SUJET.

Hérodote aux jeux olympiques.

DÉVELOPPEMENT.

Ingenti fervore animi lætoque tumultu
 Illa quidem miscebatur clarissima quondam
 Græcia, quum notis celebraret Olympia ludis,
 Atque ibi tam insignem, tam dulcem acquirere palmam
 Certaret cursu et manibus, vel mente, vel arte.
 Undique currebant omnes spectacula cives
 Talia visuri, vulgus simul atque potentes.
 Hic aderant validi pugiles, doctique poetæ,
 Cursores, multusque in pugna victor equestri.
 Longius in spatiis, ubi more reclusus et ingens
 Circus erat, cuneos omnes stipata tenebat
 Vis hominum, ore fremens, spumosis quale remugit
 Fluctibus incertum mare, si forte æstuat intus.
 Mussabant omnes, quum conticuere morati
 Prodigio quodam, et cecidit (mirabile visu !)
 Omne quidem pelagi murmur : vir scilicet unus
 In cœlu stetit egregiis virtutibus in se
 Convertens omnes oculos : erat ipse *Poeta*
Historicus, gravis ingenio, prædulcis alumnus
 Pieridum, Herodotus, carissima gloria gentis.
 Ille in narrando suavi lingua usus Homeri,
 Ut vates molli cithara fidibusque canoris,
 Antiquos patrum mores, cultumque Deorum,

Græcorum, Jovis auspicio, cunabula ; prisca
Bella, artes, studia, et veterum miracula rerum,
Et Graium populum magna virtute potentem,
Dantem etiam Persis leges, celebraverat. Ecce
Tum legit Herodotus clarissima facta, triumphos
Et nomen quorum semper meminisse juvabit ;
In Medos bellum, monumenta perennia laudis,
Vim gentis Graiæ, insignes Marathonis honores,
Et fortem in dubiis animum terrore carentem
Miltiadis, veterumque ducum, pariterque virorum
Qui, patriæ studio accensi, per tela, per hostes,
Omnes per mortes et mille pericla ruebant.
Nullius assueti mores et vincula ferre,
Tempus in omne sua pro libertate parati
Ad mortem, poterant sævos superare tyrannos.
Talibus auditis, non jam sine voce remansit
Turba : suum historicum mirans assurgit, et illum
Ingenti pietate gravem meritisque salutat
Terque quaterque uno clamore : brevi undique vasta
Amphitheatra fremunt repetitis plausibus, atque
Personat Herodoti concussum nomine cælum.
Interea historico lacrymis puer invidet unus
Qui tacite in magnum Graiorum crescit honorem.
Tunc novus exoritur clamor, perque ima cucurrit
Corda ingens fremitus ; tantum admiratio pollet !
Hic vir hic est, qui devincit popularibus auris
Nunc reges, gravis arte, viamque affectat Olympo
Vivus, inaudito simul et decoratur honore !
Magnificum, qui non unquam perit, ecce triumphum.

G. V.

XXVII

SUJET.

De Polo tragædo. (Récit d'Aulu-Gelle.)

DÉVELOPPEMENT.

Insolito fervet concursu urbs docta Minervæ ;
Undique turba ruit properans ; iter omnibus unum,
Idem animus ; currunt tam nota ad pulpita Bacchi :
Nempe Polus rumpit post longa silentia vocem,
Atque Sophocleo rursus prodire cothurno
Destinat ; hic nati luctu confectus adempti
Jamdudum indulsit lacrimis, deflevit et usque
Funera ; sed modus est rerum, luctusque paterni :
Nunc redit in scenam, solatur et arte dolorem.

Ordine quisque sedet, mirandaque carmina gestit
Audire Electræ (partes quas ipse tenebat) ;
Nec mora : mox Argos, totiesque nefaria sese
Attollit domus, atque chori comitante caterva,
Ipsa soror fratrem ploratu luget Orestis ;
Spectantes inhiant : tanta mirabilis arte,
Usque adeo mentes nunquam commoverat actor.
Fabula tum pergit ; vindex apparet Orestes,
Nuntius ipse suæ mortis, simulataque narrat
Funera, dum sævæ matri urnam præbet inanem.
Hic amens Electra, suo prostrata dolore,
Multa gemens manibus fraternam amplectitur urnam ;
Sed Polus in scena spargit tot fletibus ora,
Tam veris lacrimans late loca questibus implet
Omnia, tamque furens urnæ dat brachia circum,
Protinus ut patrem populus dignoscat, et una
Voce Poli sortem doleat casusque recentes :
Scilicet haud vacuam, sed nati amplectitur urnam !

P. D.

XXVIII

SUJET.

Mort d'Henriette d'Angleterre.

DÉVELOPPEMENT.

Regia ventura marcebat morte puella.
Affixi thalamo medici, tacitoque timore
Mussantes, morbi vim mirabantur adesse
Insoliti, speciemque novam : per murmura turbæ
Tum de furtivo rumor manare veneno.
Namque aderant famuli, dulci quibus illa loquela,
Spem spe desertis, mœstis solatia, quondam
Addiderat. Fletu nunc qui caruere silenti,
Dum male compressos cohibent sub pectore questus ?
Amisurus enim dolet unusquisque parentem.

Et tu non aberas, Bossueti. Non tibi mollis
Solvit corda dolor, major te sensus habebat ;
Dumque omnes uni mentem advertere puellæ,
Respicias ad Dominum : « Regum capita alta ferire,
Ut tanti moneat documenti lumine vulgus.
Nil verum vitæ florem prodesse jacenti,
Nil formæ decus eximiæ, nil clarum hymenæum,
Nil geminæ unanimo gentis quod amore colatur,
Nil quod calluerit lites decidere regum !
Ediscant homines solo terrestria nutu
Ire dei, solumque deum dixisse potentem ! »

Illā quidem exspectat thalamo, nil territa, mortem.
Ingenium nec mite minus sub funere mansit,
Quam fuit hesternā, — venit mors tam cita ! — luce.
Aulæ deliciis, decorique erepta juventæ,
Non gemit, imo orat, supremum amplexa, maritum
Discedat, mentis ne qua si parte supersit
Cura hominum, justo numen quasi fraudet amore.
Cui regina socrus moribunda impresserat ora,

Effigiem prensat Christi. Nunc anxia, rebus
 Ut quam pœniteat nimium indulsisse secundis,
 Respergitque crucem lacrymis, atque oscula figit.
 Nunc, confisa Deo, prægustat gaudia cœli,
 Labraque quam placide risus diducta perrerat !

Jamque erumpentes miscebant atria questus;
 Verum Bossuetius : « Corrumperè funera luctu
 Pulchra adeo pudeat ! potius, datur hora, rogemus
 Rite Deum, solvatque animam, nexusque revellat
 Corporeos. » Genibus terram petiere : precatur,
 Dum circum mœsta respondent voce, sacerdos.
 Ægræ paulatim frigentia quæque tenebat
 Pestis ; ubi demum tetigit præcordia, sanguis
 Et coit, fugiens tum spiritus ora reliquit.
 Lumina Bossuetius clausit, spargensque sacra
 Corpus aqua : « meritam, mulier pia, carpe quietem ! »
 Dixerat. It gemitus per turbam fata querentûm
 Immatura : tibi Deus, at matura puella est !

G. P.

XXIX

SUJET.

*Dux Burgundiæ non nullas fabulas, quas ipse pedestri
 sermone scripserat, ad Fontaneium mittit legendas.*

DÉVELOPPEMENT.

Tam lepido, jucunde, tuæ sermone loquuntur
 Et sapiunt pecudes, divina in Apollinis arte
 Ut nos ingenio superent, rationis et usu ;
 Nam, miratus opus, quoties dulcedine motus
 Corripio tabulas sequar ut vestigia vates,
 Ausus idem frustra, victus tristisque recedo.
 Pegasus optatas mihi si negat invidus alas,
 Me tamen ire juvat tecum, non passibus æquis,
 Quo tu tendis eques peditem ; non turpe relinqui est

Tironi usque ducem per mille pericla secuto.
Quod potui feci, non omnia possumus omnes ;
Musa mihi defit, libro de divite sumpsit
Materiam, tua quam præbet sapientia tantam,
Interpres ; quum tu, meliori interprete dignus,
Inconcinna leges inventor opuscula nostra,
Aurea dicta suo per me nudata lepore
Turpiter in Latii lingua sordere videbis,
Vix poteris pater informes agnoscere natos !
Imo, ea, quæ patria studui deducere lingua,
Non latiis æquus iudex meliora probabis ;
Nempe tuum nulli genus est imitabile : tecum
Sponte joci charitesque manent et gratia vivax ;
Nos temnunt veneres, rident tibi blandius uni.
Desperanda mihi quum sit laus æmula, saltem
Enitar ut memori teneam sapientia mente
Præcepta illa, quibus fabellas callidus auges,
Dignus ut evadam regali sorte, parenti
Semper avoque decus, Gallorum gentis amores ;
Utque olim caro noster se jactet alumno,
Præceptor, patriæ scriptis laus altera linguæ,
Quo melior nunquam, quo non prudentior alter ;
Me regit atque docet quæ diva docere solebat
Quondam progeniem versuti Pallas Ulyssæi ;
Quin possim docilem Telemachum vincere, laudis
Æmulus, ut vincit virtutibus ille Minervam !
Si quid inest in me, quod tu laudaveris, auctor
Maximus ille fuit, partes tractasse secundas
Te merito dicam, conjuravistis amice
Præceptis ambo mentem instituisse rebellem.
Signum animi memoris, mitto sermone pedestri
Fabellas, quamvis leve sit, ne despice munus.

V. A.

XXX

SUJET.

Marcus Tullius Quintum fratrem jocosè reprehendit prædicantem se quatuor tragœdias quindecim diebus absolvisse : nimiam in componendis versibus celeritatem irridet, non ipse, ut fatetur, hujus vitii expers.

DÉVELOPPEMENT.

Dimidio veluti tractus tu mense peragras
 Barbaricos, populique tenes sub lege Quirini
 Gallorum domitas, legatus Cæsaris, urbes,
 Cursu, Quinte, pari vates ter quinque diebus
 Tu quater Aonio sedisti in culmine victor ;
 Non tua Melpomene plus quam Bellona moratur,
 Pieridumque arces hostilem expugnat ut urbem.
 O cerebrum felix ! o fons humore perenni !
 Fac, age, contineat bis mille tragœdia versus :
 Quingenos sic una dies quos edat habebit.
 Bis centum ante dapes, totidem post prandia dictas :
 Absolvunt reliquos, reor, almæ somnia noctis,
 Et caro in tenebris inspirans Diva poetæ
 Mollia sopitis suspendit carmina labris.
 Nulla mora : ipsa inter concludis pocula pensum :
 Baccho Musa soror : mensa festiva poesis
 Sæpius in vacua gaudet latitare lagena.
 Facundum o calicem ! cœnamque dapesque disertas !
 Verum si miseræ canis infortunia Trojæ,
 Consule ne tibi dent pro fletu carmina risum.
 Nos, numerum vatum, quoties heu ! vena coegit
 Sistere deficiens : tellus fecunda quiescit,
 Non tu, Quinte : vocas, et adest te Musa vocante ;
 Audeat ecquis enim jussus tibi versus abesse ?
 Ipsi olim Sophocli non tam tractabilis ibat :
 Accipiebat enim Musam, non ille trahebat.

Ne male compositos versus irata remittat,
Antigone simili ne voce Creonque loquantur,
Ne vates adrepat humi sermone pedestri,
Ne tragicum quærat nequidquam lingua colorem.

Sed quid ego imprudens in me tibi comparo tela !
Nempe sumus fratres : fratres ad cætera, Quinte,
Nec minus ad versus animoque usuque gemelli.
Si tua Musa gradu cedit leviores, Camena
Non mihi tarda magis, quæ parva per otia juris,
(Heu ! meminisse pudet,) quam longo carmine dixit
Aut fortunatam natam me consule Romam,
Aut Marium, Mariique vices, cladesque, triumphos,
Atque exundantem Romano sanguine Romam !
Nostræ sunt similes, quales decet esse sorores,
Quinte, reor, Musæ : rostrum impatienter uterque
Longi fert operis curam, refugitque lituram :
Emendare labor nobis quam scribere major,
Pulpita nec quatimus, neque vivos rodimus ungues.

Versibus incomptis, ne te sapientior essem,
Haudquaquam, ut videor, fraterni criminis experts,
Hæc tibi dictabam, calamo currente, precatus
Quæ reprehendo in te mihi nunc concedere velles.
Ne Musas ideo jubeamus, Quinte, valere :
Sed quoniam jam rostra silent, patriamque vir unus
Occupat, et periit libertas, nomen inane,
Det modo, si qua manent, luctus solatia Musa ;
Non licet ad sacri conscendere culmina montis,
Qua tonat Æschyleus sublimi fulmine versus,
Qua Plato colloquitur cum Dis cælumque recludit :
Ast imi liceat fontes accedere collis ;
Ast animo liceat paulum requiescere curis,
Et miseros patriæ jam non meminisse labores.

J. D.

SUJETS A TRAITER
COMME EXERCICES PRÉPARATOIRES
AUX ÉPREUVES ÉCRITES
DE LA LICENCE ÈS LETTRES

(Ces sujets ont tous été donnés à l'examen pour la licence
ès-lettres.)

COMPOSITION LATINE

I

Ex iis latinæ linguæ scriptoribus nunc amissis, quos ut
lectione dignos Quintilianus libro decimo commendat, judi-
cabitur qui sint maxime desiderandi.

II

Quæ sint apud Thucydidem concionum ab historico ficta-
rum ratio et utilitas?

III

Oratio habita in Senatu romano.

Publius Sulpicius, mox futurus grandis et fere tragicus
orator, voce suavi et splendida, oratione incitata et volubili,
petit ut abrogetur vetus adversus rhetores senatusconsul-

tum, illo scilicet veteris in locum subjecto : Placere ut retores græci atque etiam latini Romæ esse possint.

IV

Montrer dans Euripide le disciple des Sophistes.

V

Expliquer et développer cette pensée du philosophe Xénocrate : « Le but de ma philosophie est d'amener mes disciples à faire volontairement ce que les lois les contraignent de faire. »

VI

Inesse in illa historia nascentis primorum hominum societatis, quam finxit Lucretius, quædam pastoralia et rustica Virgilio bucolicorum georgicorumque quasi prænuntia.

VII

Quibus rerum miraculis sive a locorum natura, sive a poetarum commentis petitarum, Virgilius in tertio Æneidos libro variaverit? Iter Æneæ.

VIII

Marcus Tullius Tyro, Ciceronis libertus, poetam Archiam laudat civitatem ipsi ab oratore, utrique carissimo, vindicatam esse.

IX

Quid intersit quoad tractandæ historiæ modum veteres inter et recentiores?

X

Quid sentiendum de illa quorundam philosophorum doctrina, quæ omnia in mundo optima esse contendit?

XI

Exponendum erit quæ discrimina intersint, maxime in historicæ narrationis modo, inter Titum Livium et Tacitum.

XII

Qualis inducatur Socrates apud Aristophanem, qualis apud Platonem.

XIII

Qualis fuerit apud Romanos lyrica poesis ; unde orta ; cur angustiore usu et tempore circumscripta ?

XIV

« Socrates, si Platoni credatur, dicere solebat philosophiæ studium adolescentes quam maxime decere.

« Quæ sententia verane sit an falsa discuties, et philosophicarum quæstionum, et adolescentium naturam investigans. Concludendo quæres an ea vox socratica ita sit accipienda ut apud nos juvenilibus disciplinis philosophiam exulare nefas sit.

XV

Quid de morali stoïcorum doctrina sentiendum ?

XVI

Quæ sint inter Romanorum scriptorum opera, quæ ad nostram ætatem non pervenere, præcipue nobis desideranda ?

XVII

Quid senserint de morte voluntaria quum antiqui tum recentiores philosophi ?

XVIII

Explicetur et dijudicetur celeberrima illa Francisci Baconis sententia : parum philosophiæ naturalis homines inclinare in atheismum, at altiorem scientiam eos ad religionem circumagere.

(*Sermones fideles*, XVI.)

XIX

Nescire quædam magna pars sapientiæ.

XX

Philosophiam esse oratori necessariam.

XXI

Scribitur ad narrandum non ad probandum historia.

XXII

Summum jus, summa injuria.

XXIII

De Tartaro apud Virgilium.

XXVI

Accepto Trajani Panegyrico Tacitus ad Plinium minorem rescribit. (Laudabit et reprehendet.)

XXV

Quare apud Athenienses tragoedia floruerit ?

XXVI

An merito Quintilianus dixerit : « Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit. »

XXVII

Quibus vel dotibus vel vitüs placuerint linguæ latinæ Hispani scriptores, et Annæorum gens atque ipse Quintilianus ?

XXVIII

Expone quibus de causis philosophiæ studium minus apud Romanos invaluerit.

XXIX

An vere dictum fuerit de comœdia : castigat ridendo mores ?

XXX

Si rationem posteritatis habeas, quidquid non est peractum, pro non inchoato est. (Pline le jeune. Lettre 8, liv. V.).

XXXI

Quanti momenti sit illud Horatianum :
Verbaque provisam rem non invita sequentur.

COMPOSITION FRANÇAISE

I

Qu'est-ce que le goût?... L'analyser, le définir, et montrer, comme dit La Bruyère, qu'entre le bon sens et le bon goût, il n'y a que la différence de la cause à l'effet.

II

Quid alat formetque poetam.

(HORAT., *Épist. ad Pisones.*)

III

Dialogue des morts.

Théocrite et Fontenelle.

IV

Par quels caractères principaux se distinguent dans leur manière d'écrire l'histoire Hérodote et Thucydide?

V

Du chœur dans la tragédie grecque et dans la tragédie française.

VI

Avantages et inconvénients de la mémoire pour les productions de l'esprit.

VII

Lettre de P. Corneille à Voiture.

Il a appris de lui que sa tragédie de Polyeucte, malgré les applaudissements qu'elle a reçus lorsqu'il en a fait la lecture à l'hôtel de Rambouillet, n'a pas complètement satisfait des juges très-compétents, lesquels ont exprimé la crainte « que la religion ne fit pas bon effet au théâtre; » il réclame avec politesse, mais avec fermeté, contre cet arrêt d'un goût et d'une piété trop timides, et s'assure au contraire que la peinture de l'héroïsme chrétien, si nouvelle qu'elle puisse être sur notre scène, ne trouvera pas indifférent le public qui a applaudi le Cid, Horace et Cinna.

VIII

Expliquer cette pensée des dernières éditions de Pascal : « L'éloquence continue ennuie; la continuité dégoûte en tout. Le froid est agréable pour se chauffer. »

IX

Apprécier au double point de vue de l'art et de la moralité le genre de composition littéraire qu'on appelle *roman*.

X

A quelles conditions le poème didactique sera-t-il une œuvre véritablement poétique?

XI

Parallèle entre les fables de Phèdre et celles de La Fontaine.

XII

Qu'est-ce que les arts libéraux? qu'ont-ils de commun entre eux? En quoi diffèrent-ils des autres arts? Leur origine et leur influence?

XIII

Lettre de Balzac à un de ses amis après la première représentation du *Cid*.

XIV

De la double réforme opérée au dix-septième siècle, dans l'art des vers et dans le goût, par Malherbe et par Boileau.

XV

Lettre de La Bruyère à un de ceux qui avaient essayé de mettre des noms sous ses *Caractères*.

XVI

Etudier le moraliste dans Salluste et dans Tacite.

XVII

Expliquer ces pensées de Montesquieu :

« Quand un homme n'a rien à dire que ce qu'on avait dit, ou ne peut le dire mieux, que ne se tait-il ? Pourquoi ces doubles emplois ? »

« Combien de sottises eussent été passagères ! Les livres les immortalisent. »

XVIII

Expliquer la lettre où Racine loue son fils « d'entendre raillerie, » et se félicite lui-même « d'avoir passé sa jeunesse avec une société de gens qui se disaient assez volontiers leurs vérités. »

XIX

Comment il faut dans l'art entendre l'imitation de la nature.

XX

Analyser Antigone et apprécier les caractères de la tragédie.

XXI

Du caractère d'Iphigénie dans les deux tragédies d'Euripide et de Racine.

XXII

Montrer à propos de Pascal la différence de l'esprit géométrique et de l'esprit philosophique.

XXIII

Apprécier ce jugement de Diderot sur Rousseau : « Il sera parmi les littérateurs ce que sont parmi les peintres les mauvais dessinateurs grands coloristes. »

XXIV

Faut-il regretter avec Boileau que l'auteur des Caractères se soit affranchi de la difficulté des transitions ?

XXV

Bossuet et Montesquieu jugeant Alexandre.

XXVI

Expliquer le mot de la Bruyère sur son livre : « Si on ne goûte point ces caractères, je m'en étonne, et si on les goûte, je m'en étonne de même. »

XXVII

Expliquer comment Malebranche qui avait tant d'imagination a pu juger si sévèrement Sénèque et Montaigne.

XXVIII

En 1726 Voltaire, fuyant la Bastille et les lettres de cachet, passa en Angleterre. Quelle fut l'influence de son séjour dans ce pays sur notre littérature ?

XXIX

Du monologue. Rechercher ce qu'il y a de naturel dans cette convention de l'art. Son heureux emploi dans la poésie épique et dans la poésie dramatique.

VERS LATINS

I

Celebrabitur dies illa qua, Athenis, ante tropæum Salamiense, adstante Æschylo, sublimi poeta, eodemque strenuo milite, Sophocles adolescens lætum pæana cecinit, natusque est Euripides, principibus tragœdiæ græcæ annumeratus.

II

Narrabitur Virgilio theatrum intranti populum totum assurrexisse, et verecundum poetam majori plausu quam ipsum Cæsarem excepisse.

III

Lucilius senex juvenem poetam a satira scribenda deterret.

IV

Qui Romæ fuerint animorum motus audita Cannensi clade?

V

Honor alit artes ; virtus sibi sufficit ipsa.

VI

Julius Florus Horatio Flacco.

Amico gratias agit, qui, postquam veluti renuisset, nihil non tamen concesserit flagitanti, quum benigne mittendo

expectata carmina; tum insuper unam atque alteram addendo ex iis epistolis, quæ nomen ignotum vetant mori.

VII

Horatius Virgilium, post Georgica edita, laudibus prosequitur hortaturque ut obrectatores contemnat.

Tibi molle atque facetum Musæ annuerunt. Ne tamen credideris te omnibus satisfacturum. Offendit enim invidos magnorum ingeniorum lumen.

At nos incidant obrectatores ut meliores evadamus!

Quid possunt corvi adversus cycnos? Quis Nicandrum, Georgicorum auctorem, cum Virgilio contulerit? Non id egisti ut legentem doceres, ut cuncta, vel minima, ingrata diligentia persequeris : tu animos delectas et moves, cum florem rerum delibes; ipsæ messes et arbores spirare et vivere videntur; armentorum, pecorum, apium, tanquam hominum, vitam, mores, prælia proponis.... Quid nostra refert ut obscuris malignisque hominibus probemur, si Augusto, si Mæcenati, si Quinctilio placemus? Cæteri Bavium, Mævium, Furium mirentur.

VIII

Factus gallica industria tandem pervius omnium gentium navibus isthmus, qui, per tot sæcula, maris Mediterranei fluctus ab Erythræis fluctibus divisos habuerat.

IX

Christianorum in Syria cædes.

X

Le télégraphe électrique.

XI

Bolæum campos Elysios intrantem Horatius alloquitur.

XII

Le tigre déchire sa proie et dort ; l'homme devient homicide et veille.
(CHATEAUBRIAND.)

XIII

Lucius Cincius captus ab Annibale.

Restituentur Ennii poetæ Annalium versus, quibus narrantem videtur induxisse Lucium ipsum Cincium quomodo, ab Annibale captus bello punico secundo, exercitum illum innumeris gentibus commixtum, Pyrenæo saltu atque Alpibus superatis jam fessum viderit; quos sermones lingua græca, de futuris Romanorum Pœnorumque fatiis, cum duce hostium habuerit; quo consilio, post bellum invicta patriæ constantia et fortuna confectum, res utrinque gestas scribere aliquando in animo destinaverit.

XIV

Epicedium in clarum atatis nostræ poetam, oratorem, civem, nuper defunctum. (Lamartine.)

XV

Cutullus, lecto M. Tullii de Senectute libro, resipiscit.

XVI

Mœcenas Virgilio gratias agit ob sibi dedicatos Georgicorum libros, speratque, adjuvantibus dulcium carminum illecebris, vere romanam agricolarum artem iterum toti Italiæ laudi ac voluptati futuram.

XVII

Dévouement des médecins dans les épidémies.

XVIII

Summus pontifex Leo decimus Raphaelem hortatur ut Vaticanum artis suæ monumentis illustret.

XIX

Jubet Augustus Æneida, quam imperfectam jamjam moriturus Virgilius cremari voluerat, ab ignibus servari.

XX

Cratippus philosophus civium Atheniensium nomine, invitât Ciceronem exsulem ut, quasi alteram patriam, Athenas eligat.

XXI

Respondebit poeta chistianus paganis mala romano imperio ingruentia novæ fidei crimini vertentibus.

XXII

La statue de Lhomond.

Gallia nullum laudis genus merito honore defraudat. Nuper enim statua posita honorem persolvit virtuti modestæ ejus viri, qui, quum longos annos teneram puerorum ætatem parvo in gymnasio docuisset, ad seros nepotes sua dona extendit, condendis libellis unde sermonis latini prima hausimus elementa. Ergo stat marmoreus in urbe natali vir ille, qui, dum vita fuit, honores fugiens, latebras inglorias sibi quærere videbatur.

XXIII

De poetico æstro.

Non usque frondibus divites sylvæ luxuriant, non semper agros ver pingit floribus ; non semper cava flumina plenis ripis abundant. Idem poetis solet accidere. Interdum vires fessæ languent ad carmina. Frustra surdum Apollinem vates invocat. Mox, ubi vires collectæ refectique animi, exsultat vi mentis acriore ! Deus, ecce Deus se venis insinuat et toto se pectore versat. Tum vates se non capit ; æstuat intus ingens fervor ; ipse jam miratur sua verba, nil mortale sonantia.

XXIV.

Philocteten e Lemno redeuntem Græci magno plausu accipiunt.

THÈMES GRECS

I

TEXTE.

Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix ; on le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge ; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend par la sage économie de sa providence combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en nous retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude si nous l'aurons.

Le temps nous est donné pour ménager l'éternité, et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé ! FÉNELON.

TRADUCTION.

Τὸν μὲν χρόνον πόσου ἀξίος ἐστὶν ἀγνοοῦμεν· γνωσόμεθα δὲ μηκέτι ἔχοντες ἀπολαύειν αὐτοῦ. Ὅν γε αἰτοῦνται ἡμᾶς οἱ φίλοι ὡς μηδὲν ὄντα, ἡμεῖς δὲ καὶ ὁμοίως δίδομεν. Πολλάκις δὲ βαρυνόμεθα αὐτὸν, οὐ δὲ πῶς δεῖ χρῆσθαι αὐτῷ ἔχομεν καὶ ἀποροῦμεν. Ἔσται δ' ὅτε τὸ τέταρτον εἶρας

ἀξιώτερον δόξει ἡμῖν καὶ ποθεινότερον τῶν ἐν ἀνθρώποις χρημάτων ἀπάντων. Ὁ γὰρ θεὸς τὰ μὲν ἄλλα ἅπαντα φιλόδωρος ὢν καὶ μεγαλοπρεπὴς, τῷ σοφῶς καὶ εὐτάκτως προνοῆσαι διδάσκει ἡμᾶς ὡς εὐλαβῶς καὶ φρονίμως ἂν δέοι τῷ χρόνῳ χρῆσθαι, ἐπεὶ οὐπώποτε διπλοῦν αὐτοῦ μέρος ἔμα χορηγεῖ ἡμῖν, καὶ τὸ δεύτερον μόνον δίδωσι, τὸ μὲν πρῶτον ἀναλαβὼν, τὸ δὲ τρίτον ἐν χερσὶ κατέχων ὅπως ἡμῖν ἄδηλον ἂν πότερον ἔξομεν αὐτό.

Ὁ μὲν χρόνος δίδεται ἐπὶ τὸ ἡμᾶς τοῦ αἰῶνος πρόνοιαν ποιεῖσθαι· οὐδ' ὁ αἰὼν ἀρκέσει ἡμῖν τὴν τοῦ χρόνου ἀνάλωσιν ποθομένους, ἐὰν ἀποχρησόμεθα αὐτῷ.

S. A.

II

TEXTE.

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce poème si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poète, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements, pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble, pour peindre chaque objet avec ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard.

FÉNELON, (Traité de l'existence de Dieu.)

TRADUCTION.

Τίς ἂν πιστεύσειε τὴν Ὅμηρου Ἰλιάδα, κάλλιστον ποίημα, ἄνευ σπουδῆς καὶ μετριοφυΐας ἀρίστου ποιητοῦ πεποιηθῆναι, ἀλλὰ τῶν στοιχείων εἰκῇ ῥιφθέντων τύχῃ τινί, ὥσπερ ἐν κυβείᾳ, τοιαύτην τινὰ πεσεῖν μέλιστα σύστασιν αὐτῶν ὥστε ἔπεσιν εὐρύθμοις καὶ ποικίλοις τοσαύτας καὶ τοιαύτας πράξεις διηγήσασθαι καὶ αὐτὰς εὐδιαθεῖναι καὶ συμμετρῶς ἀλλήλαις

συνδῆσαι καὶ ἅπαντα διὰ τῶν ἐν αὐτοῖς ὄντων χαριστάτων καὶ σεμνο-
πρεπεσιότων καὶ ψυχαγωγῆν δεινотάτων ἀπεικάσαι, τέλος δὲ καὶ ἀποδοῦ-
ναι ἐκάστῳ τῶν διαλεγομένων τὸν προσήκοντα τῷ ἥθει αὐτοῦ λόγον,
ἀφελῶς ἅμα καὶ παθητικῶς; Οὐδεὶς οὐδέποτε καίπερ συλλογιζόμενος καὶ
σοφιζόμενος τῶν φρονίμων οὐδένα πείσει αὐτὴν τὴν τύχην τῆς Διάδος
ποιήτριαν γενέσθαι.

A. M.

III

TEXTE.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les asiatiques avec leur délicatesse, avec leur noblesse et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur, et l'objet le plus odieux qu'eut toute la Grèce, étaient les barbares.

Cette haine était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisait aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les vic- toires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal. Minerve avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fu- reur; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire, l'art mi- litaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai cou- rage étaient son partage naturel. Elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude.

BOSSUET.

TRADUCTION.

Οἱ Ἕλληνες τοιαῦτα ἔχοντες τὰ ἤθη, ὅποτε μὲν ἀποδλέποιεν εἰς τοὺς Ἀσιανούς μαλακοὺς ὄντας καὶ καλλωπιζομένους καὶ τὴν μορφὴν γυναιξὶν ὁμοίους, αὐτῶν δὲ καταφρόνουν. Τὴν δὲ πολιτείαν αὐτῶν ἐν ἧ ἑκράτει τὸ δοξάν τῷ Βασιλεῖ, πάντων τῶν νόμων καὶ τῶν δσιωτάτων κύριον ἐπάρχειν ἐμισάττοντο, ὥστε μηδὲν ἀπεχθέστερον τῶν βαρβάρων δοκεῖν τοῖς Ἕλλησιν. Αὐτὴ ἡ ἀπέχθεια εὐθὺς ἀπ' ἀρχῆς αὐτοῖς γενομένη, προίοντος τοῦ χρόνου σύμφυτος εἶναι ἐδόκει. Τοῖς τοῦ Ὀμήρου ποιήμασι διὰ τοῦτο μέλιστα ἔχαιρον ὅτι ἐν αὐτοῖς ἔμνησεν ὅσα τῆς Ἀσίας οἱ Ἕλληνες ἑκράτησαν καὶ περιεγένοντο. Πρὸς μὲν τῆς Ἀσίας ἦν Ἀφροδίτη Ἕλλήνων ἢ ἡδοναὶ καὶ τρυφαὶ καὶ περὶ ἔρωτας ἀφροσύναι, πρὸς δὲ τῶν φιλόστοργοι, ὁ δὲ Ἑρμῆς σὺν αὐτέσσι τὸ σεμνοπρεπὲς καὶ τὸ περὶ τῶν γάμων σοφῇ πολιτείᾳ· καὶ πρὸς μὲν τῆς Ἀσίας ὁ Ἄρης ὁ βίαιος καὶ θρασύς, τουτέστι τὸ μετ' ὀργῆς πολεμεῖν, πρὸς δὲ τῶν Ἑλλήνων ἡ Ἀθηνᾶ τουτέστιν ἡ στρατηγικὴ καὶ ἡ ἀνδρεία τῇ λόγῳ πειθομένη. Διόπερ ἐκ τούτου οἱ Ἕλληνες αἰεὶ ἐνόμισαν τὸν νοῦν καὶ τὴν ἀληθεῖ ἀρετὴν ἑαυτοῖς φύσει ἐπάρχειν, οὐδ' ἔφερον τοὺς Ἀσιανούς ἀρχειν αὐτῶν εἰς τὸν νοῦν ἐμβάλλεσθαι, καὶ τοῦτο παθόντες ὥντο τὴν μὲν σωφροσύνην ἂν καταδουλώσαι τῇ ἡδονῇ, τὸν δὲ νοῦν τῷ σώματι, καὶ τὴν ἀληθεῖ ἀρετὴν βίᾳ τινὶ ἀλόγῳ καὶ τῷ πλήθει κειμένη.

A.

IV

TEXTE.

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'était pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avaient quelquefois pour le peuple une juste condescendance ; comme lorsque, dans une extrême nécessité, non seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur était ordinaire, mais encore ils déchargèrent le même peuple de tout impôt, ajoutant « que les pauvres payaient assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfants. »

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savait en quoi consistaient les vraies richesses d'un état; et un si beau sentiment, joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritait d'être blâmé, le sénat le faisait aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie. BOSSUET. (Histoire universelle.)

TRADUCTION.

Ἡ τῶν Ῥωμαίων σύγκλητος τοσαύτη ἰσχύι πρὸς τοὺς πολεμίους χρωμένη καὶ τὰ οἴκοι θαυμαστὸν ὅσον ἐπολιτεύετο. Φρόνιμοι γὰρ οἱ βουλευταὶ ἐκείνοι τοῖς ἀπὸ τοῦ δήμου εἰκότα ἐνίοτε συνεχώρουν, ὅον ἐν ἰσχάτῃ τινὶ ἀνάγκῃ οὐ μόνον φόρον ἑαυτοῖς ἐπέθηκαν πλείω ἢ τοῖς ἄλλοις, ὅ γε αὐτοῖς συνήθες ἦν, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἀπὸ τοῦ πλήθους τὴν ἀτέλειαν ἔδωκαν, « ὥς τῶν πενήτων αὐτῇ τῇ παιδοτροφίᾳ ἱκανὸν τῇ πόλει δασμοφοροῦντων. »

Τοῦτο γοῦν βουλευσαμένη ἡ σύγκλητος ἐφάνη εἰδυῖα ποῖος εἴη ὁ ἀληθῶς πόλεως πλοῦτος, καὶ τοσαύτην μεγαλοφυχίαν ἐπιδείξασα, ἅμα δὲ καὶ φιλοστοργίας ἔργα πράξασα, τὰς τῶν πολλῶν ψυχὰς οὕτω ἐκίνησεν ὥστε προθύμως ἀνὰ τὰ ἔσχατα ὑπὲρ τῆς πατρίδος ὑπομένειν.

Εἰ δέ τι ἐπιπλήττεσθαι ἄξιον ἐγένετο πλῆθος, ἡ σύγκλητος ἐπέπληττεν αὐτῷ σεμνῶς καὶ ἰσχυρῶς καὶ φρονιμωτάτης τῆς βουλῆς ταύτης προπόντως.

A.

V

TEXTE.

Nous ne recevons, dit Platon, ni la tragédie, ni la comédie dans notre ville. L'art même qui formait un comédien à faire tant de différents personnages, lui paraissait introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venait à considérer que ces personnages

qu'on représentait sur les théâtres, étaient la plupart ou bas ou même vicieux, il y trouvait encore plus de mal et plus de péril pour les comédiens, et il craignait que l'imitation ne les amenât à la chose même. C'était saper le théâtre par le fondement, et lui ôter jusqu'aux acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce philosophe était qu'en contrefaisant ou en imitant quelque chose, on en prenait l'esprit et le naturel : on devenait esclave avec un esclave, vicieux avec un homme vicieux ; et surtout, en représentant les passions, il fallait former au dedans celles dont on voulait porter au dehors l'expression et le caractère. Le spectateur entraînait aussi dans le même esprit ; il louait et admirait un comédien qui lui causait ces émotions, ce qui, continuait-il, n'est autre chose que d'arroser de mauvaises herbes, qu'il fallait laisser dessécher.

BOSSUET.

TRADUCTION.

Οὔτε τραγωδίαν, ἔφη Πλάτων, οὔτε κωμωδίαν ἡμεῖς εἰς τὴν πόλιν εἰσερχόμεθα. Καὶ γὰρ ἐδόκει αὐτῷ αὕτη καθ' ἑαυτὴν ἢ τὸν ὑποκριτὴν οὕτω πολλὰ καὶ ποικίλα πρόσωπα ὑποκρίνεσθαι διδάσκουσα τέχνη κοῦφόν τι τῷ ἀνθρωπίνῳ βίῳ προστιθέναι, καὶ ἀνθρώπου ἀνάξιον καὶ τῇ τῶν τρόπων ἀπλότῃ παντάπασιν ἄναντίον. Πρὸς δὲ τούτοις, τὰ εἰς τὴν σκὴν ἐισφέρεισθαι εἰωθότα πρόσωπα σκοπῶν ὥς τὰ πολλὰ ταπεινά ἐστι καὶ πονηρά, πολλῷ ἔτι χεῖρῳ καὶ ἐπικινδυνότερα τὰ τοιαῦτα ἡγεῖτο εἶναι τοῖς ὑποκριταῖς, καὶ ἐφοβεῖτο μὴ κατὰ μικρὸν αὐτοὺς τὸ μιμεῖσθαι πρὸς αὐτὸ τὸ δρᾶν παράγοι. Ἀλλὰ γὰρ αὐτοὺς δὴ ὑφῆρει τῆς σκηνῆς τοὺς θεμελίους οὕτω γε φρονῶν, καὶ ἀπέτρεπεν αὐτῆς καὶ τοὺς ὑποκριτάς, μήτι γοῦν θεατὰς μεῖναι εἴα τοὺς ἀργούς. Ἐνόμιζε γὰρ ὁ φιλόσοφος ἀναγκὴν εἶναι τὸν τι προσποιούμενον καὶ μιμούμενον εἰς τὴν τοῦτου φύσιν τε καὶ οὐσίαν πως μετέρχεσθαι, καὶ δοῦλον σὺν δούλῳ γίνεσθαι καὶ σὺν πανούργῳ πανοῦργον, καὶ ἐν τῷ μάλιστα τὰ πάθη ὑποκρίνεσθαι, δεῖν ἔνδον πλάσσεσθαι ὅσα ἂν τις ἔξω ἐκφέρειν καὶ τῷ ὄντι σχηματίζειν μέλλῃ. Ἐνόμιζε δὲ πάσχειν ὁμοίον τι καὶ τὸν θεατὴν · ἐπαίνειν γὰρ καὶ θαυμάζειν τῶν ὑποκριτῶν τοὺς οὕτω κινουῦντας αὐτὸν καὶ μὴδὲν εἶναι ἄλλο τοῦτο γέ ἢ τὸ βοτάνας ἄρδεν κακὰς, δεῖν ξηραίνεσθαι ἑᾶν.

E.

VI

TEXTE.

Ajoutez à cela ces pensées qui assiègent continuellement notre vie et qui portent dans notre âme la confusion et le désordre. En effet, c'est le désir des richesses dont nous sommes tous malades par excès, c'est l'amour des plaisirs qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, et, pour mieux dire, nous traîne dans le précipice où tous nos talents sont comme engloutis. Il n'y a pas de passion plus basse que l'avarice; il n'y a point de vice plus infâme que la volupté. Je ne vois donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, et qui s'en font comme une espèce de divinité, pourraient être atteints de cette maladie sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée. Et certainement la profusion et les autres mauvaises habitudes suivent de près les richesses excessives; elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, et, par leur moyen, elles s'ouvrent les portes des villes et des maisons, elles y entrent et elles s'y établissent; mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps *qu'elles y font leur nid*, suivant la pensée des sages, et travaillent à se multiplier.

Sitôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles et périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui; il ne saurait plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun; il se fait en peu de temps une corruption générale dans toute son âme; tout ce qu'il avait de noble et de grand se flétrit et se sèche de soi-même et n'attire plus que le mépris.

BOSSUET.

TRADUCTION.

Ἐπιγίνεται δὲ τούτοις ταῦτα τὰ πάθη τὸν ἡμῶν βίον ἀεὶ πολιορκοῦντα καὶ εἰς τὴν ἡμῶν ψυχὴν τὴν σύγχυσίν τε καὶ τὴν παραχρῆν εἰσφέροντα, τοῦτ' ἐστὶν ἥ τε φιλοπλουτία ὑφ' ἧς υπερμέτρου οὐσας πάντες νοσοῦμεν καὶ ἡ φιληδία ἥ, ὥς εἴποι ἄν τις ὀρθῶς, ἡμᾶς καταδουλοῖ καὶ, ὥς εἴποι ἄν ὀρθότερον, ἡμᾶς ἀγει εἰς τὸ βάραθρον οὐ ἡ πᾶσα ἡμῶν δεινότης ὥσπερ καταδύεται. Οὐδὲν μὲν γὰρ πάθος ταπεινότερόν ἐστι τῆς πλεονεξίας, οὐδεμία δὲ κακία τῆς ἡδονῆς αἰσχίων. Ἀελθεν οὖν με πῶς οἱ ἐν οὕτω μεγάλῳ τὸν πλοῦτον ποιοῦμενοι καὶ τοῦτον ὥσπερ θειάζοντες ὑπὸ τούτου νοσοῖεν ἂν καὶ ἅμα μὴ πάσχοιεν πάντα τὰ κακὰ τὰ τῷ πλούτῳ ἐπόμενα. Καὶ ἀμέλει τὸ ἀφειδῶς ἔχειν καὶ τὸ τὰ ἄλλα κακῶς ἐθίζεσθαι ἐγγύθεν τῷ υπερμέτρῳ πλούτῳ ἔπεται καὶ, ὥς ἔπος εἰπεῖν, τὰ τούτου ἔχνη διώκει καὶ διὰ τούτου ἀνοίγεται τὰς τῶν πόλεων τε καὶ τῶν οἰκῶν θύρας καὶ εἰσελθόντα ἔνθα κατασκευάζεται καὶ βραχεῖάν τινα διατριβὴν ἔνθα ποιησάμενα, νεοσσεύει τε, ὥς τοῖς σοφοῖς δοκεῖ, καὶ πληθύνεσθαι ἐπιτηδεύει.

Ἐξ οὗ συμβαίνει ὅτι ἐν τῷ ἀνθρώπῳ τῆς ἀρετῆς ἀμελοῦντι καὶ μόνῃ τὰ κενὰ τε καὶ τὰ ἐξίτηλα θαυμάζοντι πάντα τὰ ἄρτι λεχθέντα αὐτίκα φαίνονται, ὥστε μηκέτι αὐτῷ ἔξεστιν ἀναβάλλειν τὰ ὀμματα πρὸς τὸ ἀναδiléπειν, μήτε τι ὑπὲρ τὰ κοινὰ λέγειν, καὶ ἐν βραχεῖ πάντα ἐν τῇ αὐτοῦ ψυχῇ διαφθείρεται, καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτῷ ἄρτι ὄντα γενναῖά τε καὶ μεγάλα μαραίνεται τε καὶ ἀπ' ἐαυτῶν ζηραίνεται, καὶ μηδὲν ἄλλο πλὴν τὴν καταφρόνησιν ἐπάγεται.

VII

TEXTE.

Brièveté de la vie.

L'homme est bien peu de chose, car tout ce qui meurt est peu de chose. En effet un temps viendra où cet homme qui nous paraissait si grand ne sera plus et ressemblera à l'enfant qui n'est pas encore né et sera moins que rien. Quelle que soit la durée de la vie, fût-elle de mille ans, il faut en venir là. La vie seule fait une différence entre moi et ceux qui ne sont pas encore : et encore cette différence n'est-elle

pas grande, puisque, en fin de compte, je serai encore confondu avec ceux qui ne sont pas du tout : ce qui arrivera lorsque je paraîtrai n'avoir jamais été et qu'il m'importera peu combien de temps j'aurai vécu, puisque je ne serai plus. Dès que je commence à vivre, je suis destiné à mourir : je viens remplir un rôle et me montrer comme font les autres. J'en vois qui partent avant moi : d'autres me verront partir, que leurs descendants verront partir à leur tour, jusqu'à ce que tous soient semblablement rentrés dans le néant. Je resterai dans la vie jusqu'à quatre-vingts ans, pas davantage, mettons jusqu'à cent ans, qu'est-ce que cela pour qui ne vit pas encore? Qu'est-ce que cela pour qui ne vit plus! Combien peu de temps je reste dans ce gouffre des âges! Je ne suis donc rien, et je ne puis, à cause de la brièveté de mon existence, différer en rien du néant où il me faudra rentrer : je ne suis venu que pour faire nombre; il n'était pas nécessaire que je vinsse; la pièce eût été tout aussi belle, si je fusse resté derrière le théâtre.

TRADUCTION.

Περὶ τῆς βραχυβιότητος.

Μικρὸν μὲν δὴ πᾶν ἐστὶν ὁ ἄνθρωπος, πάνθ' ὅσα δὲ θνήσκει πᾶν μικρὸν ἐστίν. Ὁ γὰρ χρόνος ἐλεύσεται ὁπότε οὗτος ὁ ἄνθρωπος, ὅσπερ ἡμῖν τοσοῦτος εἶναι ἐδόκει, οὐκέτι ἔσται, καὶ ὁμοῖος τῷ παιδὶ μήπω γεγονότι ἔσται, καὶ ἔσται οὐδὲν ὅτιοῦν. Ἐφ' ὅσον ἂν τις ζῶν διατελῇ, καὶ μετὰ χροῖα ἔτη, ὅμως δεῖ αὐτὸν ἐκεῖσε ἐλθεῖν. Οὐδενὶ μὲν ἄλλῳ πλὴν τοῦ βίου διαφέρω τῶν μηπιόποτε γεγεννημένων · οὕτω δὲ οὐ πολλῶ διαφέρω, ἐπεὶ ἐν τῇ τελευτῇ τοῖς οὐ πᾶν οἷσιν καὶ ἔτι συμμιχθήσομαι · τοῦτο δ' ἔσται ὁπότε οὐδὲ γεγενένηαι δόξω, καὶ ὁπότε ὀλίγον ἐμοὶ συνοίσει ὅσον ἐβίωσα, ἐπεὶ οὐκέτι ἔσομαι. Ἀρχῶ δὴ ζῶν, πρὸς τὸ θνήσκειν πεφυκώς · ἐρχομαι δ' ἐπὶ τὸ πρόσωπόν τι ὑποτίθεσθαι, καὶ ἐμαυτὸν, ὥσπερ οἱ ἄλλοι, ἀποδεικνύειν. Ἐγὼ δὲ τινὰς πρὸ ἐμοῦ ἀποικομένους καθορῶ · ἐμαυτὸν δ' ἀποικομένον ἄλλοι τινὲς ὀφονται, τούτους δ' οἱ ἐξ αὐτῶν γεγονότες, μέχρι τοῦ ἀπάντης ὁμοίως οὐδὲν γενέσθαι. Ζῶν μὲν διατελῶ μετὰ ὀδοήκοντα ἔτη, οὐδὲν μᾶλλον · ἐκπὸν δὲ δίδωμι · ὥς μακρόν ἐστιν ἥποτε οὐκ ἔξω! ὥς δὲ μακρόν ὁπότε οὐ ζήσομαι! ὥς δὲ μικρὸν χρόνον διατελῶ ἐν

τούτῳ τῶν ἐτῶν βάθει! Οὐκοῦν ἐγὼ οὐδέν εἰμι, καὶ οὐ δύναμαι δι' αὐτῆς τῆς δλιγοχρονίας διαφέρειν τῆς οὐδενίας, ὅποι δαῖ ἐμὲ ἐλεύσεσθαι· ἤλθον δὲ μόνον ἐπὶ τὸ ἀριθμὸν εἶναι· οὐδ' ἐχρῆν με ἐλθεῖν, καὶ ἡ κωμωδία οὕτω καλῶς ἂν ἔσχεν, ἐμοῦ μείναντος κατόπιν τοῦ θεάτρου. D.

VIII

TEXTE.

Celui qui éprouve beaucoup de désirs, celui qui ne met aucune borne à sa cupidité est très-pauvre, et voici pourquoi : tout ce qu'il n'a pas, il le recherche comme un bien nécessaire, s'imaginant qu'il ne peut vivre sans l'avoir. Mais les richesses qui viennent de la considération, sont bien plus sûres, bien plus impérissables. Personne ne les regarde d'un œil d'envie, personne n'ourdit de coupables trames pour s'en emparer, ni le peuple, ni les tyrans, et, ce qui est plus important, plus on les partage avec d'autres, plus on les augmente. En quoi donc consistent ces richesses ? A se contenter de ses propres biens comme s'ils étaient considérables, à s'abstenir du bien d'autrui comme d'un poison, à ne nuire à personne, à faire beaucoup de bien. L'homme au contraire à qui rien ne peut suffire, devient en quelque sorte son bourreau. Car apprendre à l'âme à ne pas se contenter des biens présents, c'est l'ouvrir à tous les appétits d'une cupidité sans bornes.

TRADUCTION.

Ὁ μὲν πολλῶν ὀρεγόμενος, καὶ μηδὲνα τῆς ἑαυτοῦ πλεονεξίας ὄρον θιβεῖς, πενέστατός ἐστι, καὶ διὰ τοῦτο· πάντα γὰρ αὐτῷ μὴ σταθέντα, ὥς ἀναγκαῖα ἀγαθὰ θηρεύει, χωρὶς τούτων ἀβίωτον ἑαυτοῦ εἶναι φρονῶν. Τὰ δὲ χρήματα τὰ ἐκ τοῦ μετριάζειν γινόμενα, πολλῷ βεβαιότερα καὶ πολὺ μᾶλλον ἀφθαρτά ἐστι. Τούτοις μηδεὶς ἐποφθαλμιᾷ, μηδεὶς μὲν ἀδίκους μηχανάς, ταῦτα αἰρήσων, συνίστησιν, οὔτε τὸ πλῆθος, οὔτε οἱ τύραννοι, τὸ δὲ κεφαλαιότατον τοῦτό ἐστι· ὅσῳ γὰρ μᾶλλον τὰ ἀγαθὰ τις τοῖς ἄλλοις μεταδίδωσι, τοσούτῳ μᾶλλον ταῦτα αὖξει. Ἐν τίνι οὖν πράγματι καίται

ταῦτα τὰ χρήματα, πλὴν ἐν τῷ τοῖς ἰδίοις ὡς πολλοῖς ἀγαθοῖς ἀρέσκεισθαι, καὶ ἐν τῷ τῶν ἄλλοτρίων ὡς φαρμάκου τινὸς ἀπέχεσθαι, καὶ ἐν τῷ μηδὲνα βλάπτειν καὶ πολλὰ εὖ ποιεῖν. Ὁ δὲ ἄνθρωπος ᾧ μηδὲν ἀρκεῖν δόκνεται, ὁ ἑαυτοῦ φονεὺς τρόπον τινὰ γίνεται. Τὸ γὰρ τὴν ψυχὴν τοῖς παροῦσιν ἀγαθοῖς μὴ ἀρέσκεισθαι μαθεῖν, αὐτὴν πάσαις ταῖς ἀπείρου τινὸς πλεονεξίας ὀρέξεσι προβάλλει.

IX

TEXTE.

Socrate disait à un jeune homme impatient de suivre les leçons du sophiste Protagoras : « S'il te fallait mettre ton corps entre les mains d'un médecin qui serait aussi capable de le ruiner que de le guérir, n'y regarderais-tu pas plus d'une fois ? N'appellerais-tu pas tes amis et tes parents, pour consulter avec eux, et ne serais-tu pas plus d'un jour à délibérer ? Et lorsqu'il est question de ton âme, que tu estimes infiniment plus que ton corps, et de laquelle tu es persuadé que dépend ton bonheur ou ton malheur, selon qu'elle devient bonne ou mauvaise, tu ne demandes conseil ni à ton père, ni à ton frère, ni à aucun de nous qui sommes tes amis ; tu ne mets pas un seul moment en délibération, si tu dois la confier à cet étranger qui vient d'arriver ; mais ayant appris le soir fort tard son arrivée, tu viens dès le lendemain, avant la pointe du jour, remettre ton âme entre ses mains sans balancer, tout prêt à y employer et tout ton bien, et celui de tes amis : c'est une affaire conclue, il faut te livrer à Protagoras que tu ne connais point, comme tu l'avoues toi-même, et à qui tu n'as jamais parlé. »

TRADUCTION.

Ὁ Σωκράτης ἔλεγε νεανία ὀρεγομένῳ φοιτῇν εἰς τοῦ σοφιστοῦ Πρωταγόρου· « Εἰ ἔδει σε τιθέναι τό σου σῶμα ἐν χερσὶν ἰατροῦ ὃς ἂν εἴη οἷός τε διαφθεῖρειν αὐτὸ ὥσπερ καὶ ἰᾶσθαι, ἅρ' οὐκ ἂν εἰς τοῦτο σπουδάζοις οὐχ ἅπαξ ; Ἄρ' οὐκ ἂν καλοῖς τοὺς σου φίλους καὶ τοὺς σοι συγγενεῖς, ὥστε

μετ' αὐτῶν συμβουλευέσθαι, καὶ ἄρ' οὐκ ἂν πολλὰς ἡμέρας διατρίβοις ἐν τῷ σκέπτεσθαι; Καὶ ὅθ' ὁ ἀγὼν ἐστὶ περὶ τῆς σου ψυχῆς, ἣν μάλιστα πλέονος ἢ τό σου σῶμα τιμᾷς, καὶ ἐν ἣ τήν σου εὐτυχίαν ἢ δυστυχίαν κεῖσθαι πέπεισαι, καθ' ὅτι ἀγαθὴ ἢ κακὴ γίγνεται, οὐ σύμβουλον παραλαμβάνεις οὐδὲ τόν σου πατέρα, οὐδὲ τόν σου ἀδελφόν, οὐδὲ οὐδένα ἡμῶν σου φίλων; Ἐν μιᾷ καιροῦ ῥοπῇ οὐ σκέπτη πότερον ὀφείλεις πιστεύειν αὐτὴν τούτῃ τῇ ξένῃ αὐτίκα ἀφικομένῃ; Ἀλλὰ πρὸς ἐσπέραν, ὀφθαίτατα πυθόμενος αὐτὸν ἀφικόμενον, ἤκεις εὐθὺς τῆς αὔριον, πρὸ ἡμέρας, θήσων τήν σου ψυχὴν ἐν χερσὶν αὐτοῦ, οὐδ' ἀπαρεῖς, πάνυ ἔτοιμος καὶ πᾶν τό σου χρῆμα καὶ τὸ τῶν σου φίλων κτῆμα εἰς τοῦτ' ἀναλίσκειν· τοῦτο διαπέπρακται, δεῖ σε πιστεύειν τῇ Πρωταγόρᾳ σοι ἀγνώτῃ, ὥσπερ αὐτὸς τοῦθ' ὁμολογεῖς, καὶ πρὸς ὃν οὐποτε διαλέλεξαι. » G. V.

X

TEXTE.

Théophraste, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimait divinement, fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, qu'il n'était pas Athénien : et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir, qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par l'habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine.

Aristote disait de lui et de Callisthène, un autre de ses disciples, ce que Platon avait dit la première fois d'Aristote lui-même et de Xénocrate, que Callisthène était lent à concevoir, et avait l'esprit tardif, et que Théophraste au contraire l'avait si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenait d'une chose tout ce qui pouvait être connu ; que l'un avait besoin d'éperon pour être excité, et qu'il fallait à l'autre un frein pour le retenir.

TRADUCTION.

Θεόφραστος, ουτος δ λέγειν δεινός, καὶ δαιμονίως τοὺς λόγους ποιούμενος ἀνὴρ, περιφανῶς ἐγνωσμένος ξένος, οὕτως ἤκουσε πρὸς γυναϊκός τινος, παρὰ ἧς πῶας ἀγοράζων ἔτυχεν· αὕτη γὰρ ἡ γυνὴ αὐτὸν ἔγκω, ἀττικῷ τινος ἀπολείποντα ἰδοῦσα, ὅτι οὐκ Ἀθηναῖος ἀνὴρ ἦν τὸ γένος· ὁ δὲ Κικέρων τοῦτον τὸν ἀνδρᾶ, ἕνα γε τῶν ἐπιφανῶν ὄντα, διηγεῖται ὅτι τοῦτ' ἰδὼν ἐθαύμασε, διὰ τὸ γηρᾶσαι μὲν ἑαυτὸν Ἀθήνησι, καὶ τῇ ἀττικῇ γλώττῃ οὕτως ἀκριβῶς ἐγνωσμένη χρῆσθαι, καὶ εὐστομεῖν διὰ τοσοούτων ἔτων εἰωθότα· μηδαμῶς δὲ κτήσασθαι ὁ τῷ τυχόντι ἐκ τοῦ δήμου φύσει καὶ αὐτομάτως γέγονε.

Εἶπε δὲ ὁ Ἀριστοτέλης περὶ αὐτοῦ τε καὶ Καλλιθένης, ὃς αὐτῷ ὁμοίως ἐπλησίαζεν, ὁ πρότερον περὶ τοῦ αὐτοῦ Ἀριστοτέλους τε καὶ Ξενοκράτους ὁ Πλάτων, ὅτι· Καλλιθένης μὲν πρὸς τὸ τῇ διανοίᾳ τι ὑπολαμβάνειν νωθῆς ἔστι καὶ βραδύνους· Θεόφραστος δὲ οὕτω δριμύως, καὶ ὀξέως, καὶ ἀγχινῶς ἔχει, ὥστε παραχρῆμα καταλαμβάνει πᾶν ὃ τι περὶ οὗτινος δὴ χρήματος γινώσκειν τις ἂν δύναίτο· οὐκοῦν δέονται, ἕτερος μὲν κέντρου ὥστε ἐποτρύνεσθαι, ἕτερος δὲ στομίῳ ὥστε ἀνέχεσθαι.

XI

TEXTE.

Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus ; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire ; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin et y font bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais et des lieux enchantés ; que, bien que seuls, ils se voient en riche équipage et en grand cortège ; qu'ils conduisent des armées, livrent des batailles, et jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux rois et

aux plus grands princes : qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable ; et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité.

(LA BRUYÈRE. — *De l'homme*).

TRADUCTION.

Οἱ παῖδες τῶν περὶ τὴν ψυχὴν ἤδη ἔχουσι τὸ ἐπινοητικὸν καὶ τὸ μνημονικόν, ἃ δὴ τοῖς γέρουσιν οὐκ ἔτι ὑπάρχει, καὶ τούτοις θαυμαστὸν ὅσον χρωῖνται πρὸς ἅπαντα τὰ παίγνια οἷς τέρπονται· ἐντεῦθεν ἔστιν ὅτι, ὅσα μὲν ἤκουσαν, πάλιν λέγουσιν, ὅσα δὲ πράττοντας εἶδον, μιμοῦνται· καὶ πάντεχνοί εἰσιν, εἴτε πολλὰ καὶ σμικρὰ χειροτεχνοῦντες αὐτοί, εἴτε τῇ γε κινήσει καὶ τῷ σχήματι χειροτέχνην τὸν καὶ τὸν ὑποκρινόμενοι· καὶ ἐν πολυτελεῖ συμποσίῳ καθήμενοι εὐωχοῦνται, καὶ εἰς βασιλεία καὶ τόπους τινὰς ἡδίστους μετέρχονται· καὶ μόνον ὄντες ὁμῶς μεγαλοπρεπῆ σκευὴν καὶ πολλὴν παραπομπὴν ἔχειν δοκοῦσι· καὶ στρατηγοῦντες μάχονται καὶ ὥσπερ νικῆσαντες χαίρουσι, καὶ προσαγορεύουσι τοὺς βασιλεύοντας ἢ τοὺς μέγιστα δυναμένους· βασιλεῖς δ' αὐτοὶ καταστάντες, ὑπηκόους ἔχουσι, καὶ θησαυροὺς κέκτηνται ἐκ φύλλων ἢ ψάμμων, εἰ δοκεῖ αὐτοῖς, συνισταμένους· τέλος δ' ἴσασιν, τηλικούτοι ὄντες, ὅπερ ἐν τῷ ὕστερον βίῳ ἀγνοοῦσι, τῆς ἐαυτῶν τύχης κύριοι εἶναι καὶ τῆς ἰδίας εὐδαιμονίας ἐγκρατεῖς.

V. A.

XII

TEXTE.

César et Alexandre.

On peut dire que, par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes choses. L'on n'a guère vu en personne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus, ces soupçons mal éclaircis qui causèrent la perte de Philotas, étaient inconnus à César ; on ne peut lui reprocher de mort

que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation. Aussi faut-il avouer que, bien loin d'être sujet aux désordres de la passion, il fut le plus agissant homme du monde et le moins ému ; les grandes, les petites choses le trouvaient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci.

Alexandre n'était proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il fallait courir, il voulait que ce fût contre des rois ; s'il aimait la chasse, c'était celle des lions. Il n'était jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des troupes ; jamais si plein de confiance que dans leur désespoir. En un mot, il commençait à se posséder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelque autre faiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son âme trop élevée s'ajustait malaisément au train commun de la vie ; et peu sûre d'elle-même, il était à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

(SAINT-ÉVREMOND.)

TRANSLATION.

Περὶ Καίσαρος καὶ Ἀλεξάνδρου.

Εἰκότως τις ἂν εἴποι ὅτι ὁ μὲν Καῖσαρ, φύσει γε χρησάμενος καλλίστῃ καὶ πρὸς ἅπαντα ἐπιτηδειοτάτῃ, τῶν Ῥωμαίων καθόλου μέγιστος ἐγένετο. Οὐ γὰρ ἂν ῥαδίως ἐν ἄλλῳ οὐδενὶ κατάλαβους οὔτε τοσαύτην ἐν τῷ βίῳ ἰσότητα, οὔτε τοσαύτην ἐν τοῖς τῆς τύχης μετριότητα, οὔτε τοσαύτην ἐν ταῖς ὕβρεσιν ἐπιείκειαν. Ἐκεῖναι γὰρ αἱ ὁρμαὶ, αἱ τῷ Κλεῖτῳ θανάσιμοι γενόμεναι, καὶ ἐκεῖναι αἱ κακῶς ἀποσαφηθεῖσαι ὑποψίαι, αἱ τὸν Φίλιππον ὀλέσασαι, ἀπὸ Καίσαρος ἀπῆσαν. Οὐδ' ἂν τις αὐτῷ οὐδενὸς θάνατον, πλὴν τὸν ἴδιον αὐτοῦ, ἐγκαλέσειε, τοῦ σώζειν ἑαυτὸν πλεον τοῦ δέοντος ἀμελήσαντι. Ὁμολογητέον οὖν ὅτι οὐχ ὅπως τῇ τῶν παθῶν ἐπόνῃσιν ταραζέει, ἀλλὰ καὶ πάντων μάλιστα μὲν ἐνεργητικὸς, συνέβη τινὰ, εἴτε μικρὰ, εὐσταθῶς εἶχεν, ὥστε ἑαυτὸν πρὸς ἐκεῖνα ἐπαίρειν δοκῶν, οὔτε πρὸς ταῦτα καθιέναι.

Ὁ δὲ Ἀλεξάνδρος οὐκ ἐν ἅπασιν, ἀλλ' ἐν τοῖς μόνον παρὰ τὸ εἰωθὸς συμβαίνουσι, τῇ ἰδίᾳ αὐτοῦ φύσει ὡς ἀληθῶς ἐχρῆτο. Εἰ μὲν γὰρ σταδιοδρομεῖν ἔδει, βασιλεῦσιν ἐβούλετο ἀνταγωνίζεσθαι· εἰ δὲ θηρεύειν ἐφίλει,

λέοντας ἐθρᾶτο. Οὐποτε δὴ εὐτολμότερος ἦν, οὔτε διαρώτερος, ἢ ὅτε
 ἠθύμουν οἱ στρατιῶται, οὐδέ ποτ' εὐελπιστότερος, ἢ ὅτε ἀνηλπίστουν.
 Συνελόντι δ' εἰπεῖν, ἐν τούτοις ἑαυτοῦ παντελῶς ἤρχετο κρατῶν, ἐν οἷς οἱ
 πολλοί, εἴτε φόβῳ, εἴτε ἄλλῃ τινι νοσοῦντες ἀθυμία, ἑαυτῶν ἀκρατεῖς
 εἰσέθασιν γένεσθαι. Ἀλλὰ μήν γε αὐτοῦ ἡ ψυχὴ ὑψηλοφρονεστέρα μὲν οὔσα,
 τῷ κοινῷ τοῦ βίου ἐπιτηδεύματι δυσχερῶς πως προσφκειοῖτο· ἐπεὶ δ' ἦν
 καὶ ἀβέβαιος, ὅς τις ἦν μὴ ἐν ταῖς ἡδοναῖς ἢ ἐν τῇ ἀργίᾳ ἑαυτῆς ἐξανα-
 σταίη.

A. E.

XIII

TEXTE.

Les Romains se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à la perfectionner. C'est sans doute un Dieu, dit Végèce, qui leur inspira la légion. Ils jugèrent qu'il fallait donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives plus fortes et plus pesantes que celles de quelque peuple que ce fût. Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes : c'est ce qu'ils firent par un travail continu qui augmentait leur force, et par des exercices qui leur donnaient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a. Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats ; et cependant c'était par un travail immense que les Romains se conservaient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étaient continues ; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté : ce qui est la chose du monde la plus propre à faire périr. MONTESQUIEU.

TRADUCTION.

Οἱ Ῥωμαῖοι τὰ πολεμικὰ ἀσκεῖν προελόμενοι καὶ οὐδεμίαν ἄλλην
 τέχνην ὑπολαμβάνοντες, πάσῃ σπουδῇ καὶ διανοίᾳ ἐχρήσαντο πρὸς τὸ

ἐμπειρότεροι αὐτῆς γίνεσθαι. Θεός τις, ὥς φησιν ὁ Ὑγηέτιος, φαίνεται τὸ τάγμα αὐτοὺς διδάξει. Ἡξίωσαν δὲ τοῖς ταγματικοῖς στρατιώταις παρσκειασάσθαι ὅπλα ἀμυντήριά τε καὶ βλαπτήρια πάντων τῶν ἄλλων ἔθνων ἰσχυρότερα καὶ βαρύτερα. Ἔδει δὲ αὐτοὺς, εἰ ἐμελλον ὅπλα ἔχειν τῶν ἄλλων ἀνθρώπων βαρύτερα, κρείττους ἀνθρώπων γένεσθαι. Τοῦτο διειργάσαντο καὶ συνεχῶς πονοῦντες ὥστε αὐξάνειν τὴν ῥώμην καὶ ἐγγυμναζόμενοι πρὸς δεξιότητα, ἥπερ οὐδέν ἐστιν ἄλλο πλὴν τὸ συμμετρῶς χρῆσθαι τῇ ὑπαρχούσῃ ῥώμῃ. Ἀλλὰ μὴν τὰ γε νῦν ὀρῶμεν τοὺς στρατοὺς τῷ ἄγαν πόνῳ τῶν στρατιώτων μάλιστα διαφθείρεσθαι, οἱ δὲ Ῥωμαῖοι ἀμέτρῳ πόνῳ ἰσχύοντες διτελουν. Τούτου αἴτιον, ὥς ἐμοὶ δοκεῖ, ὅτι οὗτοι μὲν συνεχῶς ἐπόνουν, οἱ δὲ ἡμέτεροι ἀπὸ τῶν ἐσχάτων πόνων εἰς τὴν ἐσχάτην ἀργίαν ἐκ διαδοχῆς μεταπίπτουσιν, ὅπερ αὐτοῖς ἐστιν ἐν τοῖς μάλιστα βλαβερόν.

L. B.

XIV

TEXTE.

Pyrrhus yint faire la guerre aux Romains dans les temps qu'ils étaient en état de lui résister et de s'instruire par ses victoires : il leur apprit à se retrancher, à choisir et à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphants, et les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistait que dans ses qualités personnelles. Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine parce qu'il ne pouvait entretenir huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux qu'il avait.

Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, était un aventurier qui faisait des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvait subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avait bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres. Il aurait pu faire de grandes choses avec les Samnites; mais les Romains les avaient presque détruits.

MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains.*

TRADUCTION.

Ὁ δὲ Πύρρος τότε μὲν ἐπαλέμῃσι τοῖς Ῥωμαίοις ὅτε ὄλοιτε ἦσαν καὶ ἀντίχειν αὐτῷ καὶ ὑπ' αὐτοῦ νικηθέντας παιδεύεσθαι. Οἱ γὰρ χαλαροποιῆσθαι ἐδόδεγθησαν καὶ στρατόπεδον καταλαμβάνειν καὶ ἰδρύειν καὶ δὴ καὶ τὴν τῶν Ἑλεφάντων ἔβην ὑπομένειν καὶ εἰς δεινότερους πολέμους παρασκευάζεσθαι εἰθίσθησαν.

Ὁ μὲν Πύρρος αὐτὸς δ' αὐτοῦ μόνον μέγας ἦν· ὃν ὁ Πλούταρχος ἱστορεῖ διὰ τοῦτο τοῖς Μακεδόσι πολεμεῖν ἀναγκασθῆναι ὅτι παῖδους ἀτακτοχίλους καὶ πεντακσίους ἱπποῦς, οὓς εἶχε, διατρέφειν μὴ δύναίτο.

Ὁ μὲν βασιλεὺς ἐπεινός μικρᾶς τῆς ἀρχῆς κρατῶν, ἦν οὔτις ἔτι μετ' αὐτὸν ἀκῆκος, βεδιουργὸς ἀνὴρ ἦν πολλά τινα δεῖ διὰ τοῦτο ἐπιχειρεῖν ὅτι τῷ μόνον τι ἐπιχειρεῖν τὰ αὐτοῦ δύναίτο διαφυλάσσειν.

Οἱ μὲν Ταρεντῖνοι, οἱ αὐτοῦ σύμμαχοι, πολὺ τῆς τῶν Λακεδαιμονίων, προγόνων ὄντων, πολιτείας ἐξεστήκεισαν. Τοῖς μὲν Σαμνίταις συμμαχησάμενος, μεγάλα ἔργα ἐπιχειρεῖν ἂν ἐδυνήθη· αὐτοὺς δὲ οἱ Ῥωμαῖοι ὀλίγου δεῖν ἅπαντας κατηρήκεισαν.

XV

TEXTE.

De l'homme.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, la supériorité sur tous les êtres vivants; il se tient droit et élevé, son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang. Il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin et semble la dédaigner. Les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouiller la terre, et perdre par

des frottements réitérés la finesse du toucher, dont elle est le principal organe. Le bras et la main sont faits pour des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire pour le mettre à la portée des autres sens.

BUFFON.

TRADUCTION.

Περὶ τοῦ ἀνθρώπου.

Τὸν ἄνθρωπον τὰ τε ἄλλα καὶ τὰ ἕξωθεν σημαίνει τῶν ἄλλων ζώων κρείττονα ὄντα, ὁρθὸς γὰρ ἔστηκε καὶ ὑψαύχην, τὸ σχῆμα ἄρχοντι ὁμοίος, ἡ δὲ κεφαλὴ πρὸς τὸν οὐρανὸν ἀναβλέπουσα δείκνυσι σεμνὸν πρόσωπον ἐν ᾧ ἡ ὑπεροχὴ αὐτοῦ ἐγκεχάρακται, καὶ ἐγγέγραπται διὰ τοῦ εἶδους ἡ τῆς ψυχῆς εἰκὼν· τὸ δὲ περισσὸν τῆς φύσεως αὐτοῦ διαφανιόμενον διὰ τοῦ σώματος θείᾳ τινι λαμπηδόνι τὰ περὶ τὴν ὄψιν ἐμπίπρησι· καὶ τὸ μὲν σχῆμα σεμνοπρεπές τὸ δὲ βάδισμα βέβαιος καὶ θαρσαλέος ὑπάρχων φανερός ἐστιν εὐγενὴς καὶ ἑξοχος πεφυκώς. Τῆς δὲ γῆς τοῖς ἀκροτάτοις ἑαυτοῦ μόνον ἀπτόμενος, πόρρωθεν αὐτὴν ἀποβλέπει ὥσπερ καταφρονῶν. Οὐ γὰρ ἔλαχε τῶν βραχιόνων ὥστε πηγνύναι καθάπερ στήλαις τιτι δλον τὸ σῶμα, οὐδ' ἐστὶ τῶν χειρῶν τὸ ἔδαφος πατεῖν ὥστε συνεχῶς τριβόμενας ἀμυβλήτερας γίγνεσθαι περὶ τὸ ἀπτεσθαι, πρὸς δ' ἐν τοῖς μάλιστα πεφυκάσι, ἀλλ' ὁ βραχίον καὶ ἡ χεὶρ πρὸς κρείσσονά τινα πέπλασται, τουτέστι πρὸς τὸ ἐξεργάζεσθαι ὅσα ὁ νοῦς ἐκέλευσε, καὶ τὰ διεστηκόντων ἀντιλαμβάνεσθαι, καὶ τὰ ἐμποδῶν ἀπείργειν καὶ τῶν μὲν βλάπτειν μελλόντων τὰ προσκρούσματα καὶ τὴν προσβολὴν προφυλάττεσθαι, τὰ δὲ χαριζόμενα περιλαμβάνειν καὶ συνέχειν, καὶ ἐν ἐφικτῶ τῶν ἄλλων αἰσθησέων παριστάναι.

M. A.

XVI

TEXTE.

Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si

choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre après la mort. J'aurais à la vérité l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avait de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'apercevant rien que par nos sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'âme est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraînerait-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes ils étaient par leur union dans un état violent, et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active et mouvante regagne toute la force qu'elle employait à mouvoir la substance passive et inerte. Hélas! Je le sens par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'âme ne commence qu'après la mort du corps.

J. J. ROUSSEAU.

TRADUCTION.

Εἰ καὶ μηδὲν ἄλλο εἶχον τεκμήριον τοῦ ἀσώματον ὑπάρχειν τὴν ψυχὴν ἢ τὸ εὐτυχεῖν μὲν καὶ κρατεῖν ἐπὶ γῆς τὸν πονηρὸν, πιέζεσθαι δὲ τὸν ἀγαθόν, ἐμέγε αὐτὸ τοῦτο περὶ τούτου οὐκ ἂν εἶα ἀμυρσθητῆναι. Ἐπεὶ γὰρ ἀπρεπῶς οὕτως ἐν τῇ τῶν ὄλων ἁρμονίᾳ τοῦτό γε διαφωνεῖ πολλὴ ἀνάγκη μὲ ἂν ὀρμᾶν τὸ πρόβλημα λῦσαι, λογιζόμενον ὅτι οὐκ ἔστιν ὅπως πάντα ἡμῖν ἕκαστῳ τῷ βίῳ συντελεῦτα, ἀλλὰ πάντα τοῦναντίον εὐτακτα μετὰ θάνατον ἀποκαθίσταται. Καὶ τὸ μὲν πρῶτον ἴσως ὥκουν ἂν τὸν ἀνθροπὸν σκοπῶν που ποτε τυγχάνει ὢν καθηρημένου πάνυ τοῦ παρ' αὐτῷ αἰσθητικοῦ γενομένου· ἀπορία δ' ἦν ἂν οὐδεμία ὁμολογήσαντι δύο, τινὰς εἶναι τῶν ὄντων τὰς ὑποστάσεις. Ὡς περ γὰρ, διαμέροντος τοῦ σωματικοῦ βίου, τὸν μηδὲν ἀνευ τῶν αἰσθήσεων καταλαμβάνοντα λαθεῖν εἰκὸς ὅσα αὐταῖς οὐχ ὑπόκειται· οὕτω πάλιν, διαχωρίσμου ποτε γενομένου ψυχῆς ἀπὸ σώματος, συννοῶ ἔγωγε ἐνδέχεσθαι ἤδη τὸ μὲν διαλύεσθαι, τὴν δὲ διασωῆσθαι. Τί γὰρ ἂν τῇ τοῦ ἐτέρου διαλύσει καὶ τῆς ἐτέρας ἡ διάλυσις

ἔποιτο; Τοῦναντίον γάρ, ἐπεὶ τοσοῦτον φύσει ἀλλήλοιν διαφέρουσι, βίαιόν τι ἦν ἡ σύζευξις αὐτῶν παυομένης δὲ ταύτης, εἰς τὸ κατὰ φύσιν ἄμφω εὐθὺς ἐπανάγονται. Καὶ γὰρ ἀναλαμβάνει τότε ἡ ἐνεργής τε καὶ κινήτικη ὑπόστασις τὴν δύναμιν ἐκείνην, ἣν παρηνάλισκεν ἐν τῇ ἀλλοπαθῇ τε καὶ ἀπρακτον ὑποκινεῖν. Οἱ μοι κακῶς δὴ ὄντι καὶ ἐκ τούτου αἰσθανομένην ὅτι διὰ βίου ὁ ἄνθρωπος ἐκ τοῦ ἡμίσιους ζῆ, οὐδὲ πρότερον ἀρχεται ζῆν ἡ ψυχὴ ἢ τὸ σῶμα ἀποτέθηκε!

XVII

TEXTE.

Les étoiles.

C'est un charme toujours nouveau pour moi que celui de contempler le ciel étoilé; je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une seule promenade, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sache toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers? spectateur éphémère d'un spectacle éloigné, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel et les referme pour toujours; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité.

XAVIER DE MAISTRE.

TRADUCTION.

Περὶ τῶν ἀστέρων.

Ἀναγνωσθαὶ ἔμοιγε ἡ τέρψις αἱ διάστερον θεωροῦντι τὸν οὐρανόν, καὶ ἀμέμπτως ἔχω πάνυ τοῦ πύποτε νύκτωρ ἢ ὁδοιπορῆσαι ἢ καὶ περιπατῆσαι μὴ κατ' ἀξίαν τῶν ἐπουρανίων θαυμάσας τι καὶ ἀγασθεῖς. Τὴν γὰρ μοῦ διάνοιαν εἰδὼς ὡς ἀσθενής ἐστι καὶ τῷ τοσαῦτα μελετᾶν ἄπιστος, ἄπιστον μέντοι ὅσον ἡδομαι περὶ τούτων φροντίζων. Χαίρω γὰρ ἐνθυμούμενος ὅτι οὐκ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου ἔμοι πρὸς τοὺς ὀφθαλμοὺς αὕτη ἡ τῶν ἄπωθεν κόσμων ἀπόρροια ἀγεται· ἀστὴρ δὲ ἕκαστος τό τε φῶς ἄμα καὶ ἐλπίδος τί εἰς τὴν ἑμὴν ψυχὴν καταχεῖ. Τί γάρ; Μῶν τὰ οὕτω μεγαλοπρεπῇ οὐδὲν προσήκει ἔμοι, πλὴν καθόσον τοῖς ὀφθαλμοῖς ἐπιλάμπει; Μῶν ξενικῶς ἔχει πρὸς αὐτὰ ἢ τε μοῦ διάνοια ἢ ἄχρις αὐτῶν ἀνιπταμένη; καὶ γὰρ πολλὸν ἀφεστηκότος θεάματός τινος θεατῆς ὁ ἄνθρωπος γίγνεται καὶ βραχὺ γέ τι τοὺς ὀφθαλμοὺς εἰς τὸν οὐρανὸν ἀναίρει, καὶ ἰδοῦ πάλιν εἰσαεὶ καταμύει· ἐν δὲ τῷ ταχεῖ συγχωρουμένῳ χρόνῳ τούτῳ, παντεχρόθεν τοῦ οὐρανοῦ παραμυθητικὴ τις ἀκτὶς ἐξ ἑκάστου κόσμου ἀρίσται, αὐτοῦ βαλοῦσα τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ δὴ σηκαιοῦσα διτι κοινὴν τι ἐστὶν αὐτῷ γε πρὸς τὸ ἄπειρον καὶ ὅτι τοῦ δι' ἐσὺ τῷ ὄντι μετέχει.

XVIII

TEXTE.

Ruines de Pompéies.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attend quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont construites la plupart des maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une

profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe ! Qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire en ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité ?

M^{me} de STAEL.

TRADUCTION.

Περὶ τῶν τῆς Πομπαιας ἐρείπων.

Ἐάν τις ἑαυτὸν ποτε ἐν μέσῳ στήσῃ τῶν ἀγυῶν τῷ συνδρόμῳ, ὅθεν ὅλην σχεδὸν οὖσαν ἔτι καὶ νῦν τὴν πόλιν πανταχῇ περιβλέπειν ἔστιν, ἐλπίζεσθαι τινα οἶεται εὐθὺς ἐλευσόμενον καὶ ἀφίξεσθαι ἤδη τὸν ἀρχοντα, καὶ, δι' αὐτό γε τὸ πάντα ἐκεῖ ζῆν δοκεῖν, λυπεῖται μᾶλλον αἰσθανόμενος ὅτι πάντα τῷ ὄντι εἰς ὅσι σεσιώπηκε. Καίγαρ ἐξ ἀπολιθωθέντος βύακος οἱ πλεῖστοι ἀφοδόμενται ἐκείνων τῶν βύαχι πάλιν ἐνταφέντων οἴκων, ὥστε ἐρείπιοις ἐρείπια, καὶ τάφοις τάφους ἐπικεῖσθαι, καὶ βαθεῖα δὴ τεῖρεσθαι δυσθυμίας τὰς φρένας τῷ ἐκείνην διερευνῶντι τὴν ἱστορίαν, ἧς οἱ χρόνοι διὰ συνεχοῦς σπαραγμάτων διαδοχῆς καταριθμοῦνται, καὶ ἐκείνων τῶν ἀνθρώπων τὸν βίον, ὅπερ τὰ ἔχνη μόνῃ ἐκμηνύεται τῇ αὐγῇ τοῦ ἀπὸ τῶν κρατήρων ἀναβρῆγνυμένου πυρός. Ὁ μὲν οὖν ἄνθρωπος, νῆ Δί', ὥς ἐκ πολλοῦ γέγονεν ! ὥς ἐκ πολλοῦ ζῆ τε καὶ ἀλγεῖ καὶ θνήσκει ! Τὰς δ' αὐτοῦ γνώμας καὶ διανοίας ποῦ ποτε ζητητέον ; πότερον αὐτὰς νῦν ἔτι ἐκμέμακται ὃ ἐν τοῖς ἐρείπιοις ἐκείνοις ἐμπνέων ἀήρ, ἢ παρ' οὐράνῳ, ἀθανασίας ἔδει, εἰς αἰὲ παρακατατέθεινται ;

XIX

TEXTE.

L'histoire de la nature est un livre fermé pour toutes les générations, si elles n'entrevoient pas un Dieu créateur et conservateur ; car rien n'est plus sensible que son action. Le soleil, tout magnifique et tout imposant qu'il est, le soleil, quoique adoré par diverses nations, n'a ni intelligence, ni discernement, et, si son cours est tellement régulier que

jamais il ne s'interrompt un seul instant, c'est qu'il reçoit l'impulsion d'un agent suprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité. On a beau promener les yeux dans la vaste étendue de cet univers, on le voit renfermé dans l'immensité d'un être devant qui le monde entier est comme s'il n'était pas. Il serait bien singulier que, le plus petit ouvrage ne pouvant exister sans un ouvrier, le monde eût le privilège de ne devoir qu'à lui-même son existence et sa beauté. La raison se creuse des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les passions et les sens. L'éternel se rit du haut des cieux de tous ces systèmes insensés qui arrangent le monde à leur gré, et qui tantôt lui donnent le hasard pour père, et tantôt le supposent éternel. La nature n'est rien sans Dieu, et elle produit tout, elle vivifie tout par l'opération de Dieu, sans être rien de ce que comprend l'univers, il en est le mouvement et la vie.

GANGANELLI.

TRADUCTION.

Συνεπτυγμένη βίβλος, ὡς εἶπαι, ἀπάσαις τῶν ἀνθρώπων ταῖς γενεαῖς ἡ ἱστορία τῆς φύσεως, ἐάνπερ θεόν τινα μὴ κατανοήσωσι ποιητὴν τε καὶ σωτῆρα· οὐδὲν γὰρ τῆς αὐτοῦ ἐνεργείας φανερώτερον. Ἀσύνητος μὲν γὰρ πάνυ καὶ ἄφρων ὁ ἥλιος, εἰ καὶ μεγαλοπρεπὴς καὶ σεμνὸς καὶ πολλῶν ἔθνων λατρεῖα τιμώμενος· εἰ δ' εὐτάκτως οὕτως περιφέρεται, ὥστε μὴδ' ἀκαρῇ ἐπέχειν τοῦ δρόμου, αἴτιον τούτου γε τὸ ὑφ' ὑπερτάτου κινητῆρός τινος κινεῖσθαι καὶ κελεύοντι αὐτῷ μετὰ πλείστης ἀκριθείας πείθεσθαι. Καὶ δὴ ἐάν τις τὸν παμμεγέθη κόσμον τοῦτον περισκοπήσῃ, ἀνάγκη πολλὰ συνορᾶν αὐτὸν ἐν τῷ ἀπείρῳ συνεσταλμένον ἐκείνου τοῦ ὄντος, παρ' ὃν τὰ ὅλα ἐν μέρει τοῦ μηδενὸς τυγχάνει ὄντα. Ἀτοπώτατον τοίνυν εἰ, ἔργον μὲν ἄλλο οὐδὲν οὐδ' ἐλάχιστον ἄνευ ἐργάτου γίνεσθαι, μόνος δ' εἰληγεν ὁ κόσμος αὐτοφυῆς τε καὶ αὐτόκαλος γεγενῆσθαι. Ἀλλὰ γὰρ δεινотάτους ἑαυτῷ κρημένους τινὰς ὁ λόγος διορύσσει, τοῖς πάθεσι μόνον ὑπακούων καὶ ταῖς αἰσθήσεσι· καταγελαῖ δ' ἐν ὑψίστῳ οὐρανῷ ὁ εἰσαὶ ὢν ἀπάντων τῶν συστημάτων τῶν μετὰ πολλῆς ἀνοίας τὸν κόσμον καθότι ἐκάστῳ ἂν δοκῇ διατασσόντων, καὶ τότε μὲν πρὸς τύχην ἀναφερόντων αὐτοῦ τὴν γένεσιν, τότε δ' αἰώνιον εἶναι ὑφισταμένων. Οὐδὲν γοῦν ἡ

φύσις ἀνευ θεοῦ· ἐνεργοῦντος δ' αὐτοῦ, πάντα ἤδη φύει τε καὶ ζωοποιεῖ.
Ὅστε ὁ θεὸς οὐδέν γε τοῦ κόσμου μέρος ὢν, τῷ κόσμῳ μέντοι ἐν μέρει
ἔστι κινήσεως τε καὶ ζωῆς.

XX

TEXTE.

Les ruines.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint en outre une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux n'ont pu vivre au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part, ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Il y a deux sortes de ruines : l'une ouvrage du temps, l'autre ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres ? Elle y sème des fleurs. Entr'ouvrent-ils un tombeau ? Elle y place le nid d'une colombe. Sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

CHATEAUBRIAND.

TRADUCTION.

Περὶ τῶν εἰρεπίων.

Λαθραῖα τινὲς ἔλξει ἐπὶ τὰ εἰρεπία πᾶς τις ἄνθρωπος ἐφελκεται. Καὶ γίγνεται μὲν τοῦτο ἐξ ἐπισφαλοῦς οὐσης τῆς φύσεως ἡμῶν, καὶ ἐκ τοῦ λάθρα συμφωνεῖν τι τοῖς ἀναστάτοις τῶν οἰκοδομημάτων τὸ ταχὺ τοῦ βίου· ἅμα δὲ καὶ παραμυθία τίς ἐστι τῆς ἰδίας μικρότητος ἐν τῷ ἐνδομῆσθαι ὅτι οὔτε πόλεσιν θλῆαις οὔτε ἀνδράσιν ἐνίοτε καὶ ἐνδοξοτάτοις

γενόμενος ἐξῆν διαταλείσθαι πέραν ὀλιγίστων τούτων τῶν ἡμερῶν τῶν τῇ ἡμετέρᾳ ταπεινότητι προσανεμημένων. Μέγα μὲν οὖν ἔχει τὸ νοουθετικὸν τὰ ἐρείπια, τοῖς τῆς φύσεως θαύμασιν ὑπομεμνημένα. Ἐὰν δ' ἐν πίνακι ποτε τύχη ἀπεικασμένα, μάτην ἡμεῖς ἄλλοσε τοὺς ὀφθαλμοὺς μεταφέρωμεν, ἐπ' αὐτὰ συνεχῶς ἐπανιόντας καὶ αὐτοῖς ἐνεριδομένους. Ἀλλὰ γὰρ ἐρείπιον δύο ἐστὶν εἶδος, ἕτερον μὲν τοῦ χρόνου, ἕτερον δὲ τῶν ἀνθρώπων ἀναϊρούτων.

Καὶ τοῖς δὲ προτέροις οὐδὲν πρόσεστιν ἀηδὲς, αὐτῆς γε τῆς φύσεως αἰετ' ἐναντία τοῖς ἔτεσιν ἐνεργούσης· ὅπου μὲν γάρ τι τὰ ἔτη ἀνατρέπει, ἐκεῖ ἄνθη ἡ φύσις σπείρει· ὅπου δὲ τύμβος ἐκεῖνα ὑπανοίγει, περιστερὰς νεοσσὶν ἐκεῖ αὐτὴ τίθησι· καὶ τέλος, πάντα συνεχῶς ἀνανεῶσσι σπουδαίους, τῷ θανάτῳ τὰ γλυκυτάτα τοῦ βίου φαντάσματα περιποιεῖ.

XXI

TEXTE.

De l'éloquence chrétienne.

C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire, c'est en apaisant les passions qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni les émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cerneil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes ; elle saura intéresser pour une vertu ignorée ; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'aura jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter, elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues ; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires ; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés dans la plaine.

CHATEAUBRIAND.

TRADUCTION.

Περὶ τῆς παρὰ Χριστιανοῖς ῥητορείας.

Αὐτῷ γε τῷ τῆς ψυχῆς ταῖς ὁρμαῖς ἀνθίστασθαι, θέλειν ἐλπίζει αὐτὴν, καὶ αὐτῷ τῷ καταστελλεῖν τὰ πάθη, ἐπήκμοα παρέχειν αὐτὰ θέλει. Περὶ δὲ Θεοῦ μόνον καὶ ἀγάπης λέγει, ἐν τοῖς αὐτοῖς πολλὴ βέουσα καὶ ἀνεξάντλητος. Καὶ οὔτε μηχανωμένων αἰρετιστῶν, οὔτε κινουμένου πλήθους, οὔτε μεγάλου παρόντος καιροῦ οὐδενός, ὥστε ἐκλάμπειν, προσδεῖται· ἀλλὰ γὰρ ἐν τε τῇ βαθυτάτῃ εἰρήνῃ, καὶ παρὰ τῷ τοῦ ἀδοξοτάτου πολιτοῦ τάφῳ, αὐτὰ εὐρήσει τὰ μάλιστα ὑψηλὰ καὶ παθητικά. Καὶ πολλὴν μὲν ἐμβαλεῖ τοῖς ἀκούουσι τὴν σπουδὴν πρὸς λαθοῦσαν ἀρετὴν τινα, εἰς δάκρυα δ' ἄξει αὐτοὺς ὑπὲρ τοῦ μηδεπώποτε ἐναντίον αὐτῶν ὀνομασθέντος. Πρὸς δὲ τούτοις τοῦ τε φοβεῖσθαι ἴσως καὶ τοῦ ἀδικεῖν οὔσα, τοὺς μὲν βασιλεῖς οὐδὲν ὑβρίζουσα νουθετεῖ τοὺς δὲ πένητας οὐδὲν τῇ αὐτῶν κακίᾳ χαριζομένη παραμυθεῖται. Ἄλλ' οὐδὲ τὰ τῶν πόλεων οὐδὲ ἄλλο οὐδὲν τῶν κατὰ γῆν ἀγνοεῖ· πάντα δὲ τὰ τοιαῦτα, περὶ ἃ ὅτι πρῶτιστα οἱ παλαὶ ῥήτορες ἐσπούδαζον, ἐν δευτέρῳ αὐτῇ γε τίθεται· ἀνωθεν δὲ στᾶσα ὑποκείμενα βλέπει αὐτὰ, καθάπερ καὶ αὐτός ποτέ τις, ὑψόθεν δρους καταφέρων τὴν δψιν τὰ τοῦ πεδίου ταπεινὰ καθορᾷ.

XXII

TEXTE.

Cicéron.

Ce grand homme n'a rien perdu de sa gloire; il reste au premier rang comme orateur et comme écrivain. Peut-être même si on le considère dans l'ensemble et dans la variété de ses ouvrages, est-il permis de voir en lui le premier écrivain du monde, et quoique les créations les plus sublimes et les plus originales de l'art d'écrire appartiennent à Bossuet et à Pascal, Cicéron est peut-être l'homme qui s'est servi de la parole avec le plus de science et de génie, et qui, dans la perfection habituelle de son éloquence et de son style, a mis le plus de beautés et laissé le moins de défauts. C'est l'idée qui se présente en parcourant ses productions

de tout genre. Ses harangues réunissent au plus haut degré toutes les grandes parties oratoires ; la justesse et la vigueur du raisonnement, le naturel et la vivacité des mouvements, le don du pathétique, la gaieté mordante de l'ironie, et toujours la perfection et la convenance du style. VILLEMAIN.

TRADUCTION.

Περὶ τοῦ Κικέρωνος.

Μεγίστῳ τούτῳ τῷ ἀνδρὶ οὐδέ τί πω ἀπόλωλε τῆς δόξης. Πρωτεύει γάρ ἔτι καὶ νῦν ἐν τοῖς ῥήτορσι τε καὶ ἐν τοῖς συγγραφεῦσι μᾶλλον δὲ, ἐὰν τῶν αὐτῷ συγγεγραμμένων τὸ σύνολον θεωρήσῃ καὶ τὸ ποικίλον, ἴσως ἂν δόξῃε καὶ ἀπάντων τῶν πώποτε συγγραφέων πάνυ πρῶτιστος γενέσθαι. Ὡστε, εἰ καὶ τὰ μάλιστα ὑψηλά τε καὶ ἰδιότυπα τῆς συγγραφικῆς τῷ Βοσσετίῳ δηλονότι καὶ τῷ Πασκαλίῳ εὔρηται, οὐδεὶς μέντοι τοῦ Κικέρωνος πρὸς μὲν τὸ λέγειν οὔτε δεινότερος οὔτε εὐφυέστερος ἐγένετο, ἐν δὲ τῇ συνεχεῖ τελειότητι τῆς εὐπειρίας καὶ τῆς λογογραφίας οὐδεὶς οὔτε πλείῳ ἐνέθηκε τὰ καλὰ οὔτε ἐλάσσῳ παρῆκε τὰ ἑλλειπῇ. Οὕτω γὰρ κρίνειν πάντι τινι παρίσταται εὐθὺς τῷ τὰ παντοῖα αὐτοῦ βιβλία ἀνελίσσονται. Εἰς δὲ τὰς δημηγορίας ὅσα μεγάλα ἡ ῥητορικὴ ἔχει εἰς τὸ ἔσχατον προημμένα συνεῤῥύηκεν, οἷον τῶν λογισμῶν τὸ ὀρθόν τε καὶ ἰσχυρόν, καὶ τῆς φράσεως τὸ αὐτοφύες τε καὶ ἔμφυχον, καὶ τοῦ παθητικοῦ τὸ αὐτόματον, καὶ τῆς εἰρωνείας τὸ παιδρὸν τε καὶ δηχτικόν, καὶ συμπάσης τῆς λέξεως τὸ ἀεὶ τέλειον καὶ σύμμετρον.

A. E.

XXIII

TEXTE

Nous sommes venus trop tard dans l'univers. Nous ne pouvons secouer le souvenir des âges qui nous ont précédés ; mais parmi ces âges, les uns furent brillants d'imagination et d'enthousiasme, les autres incultes et grossiers. Croyez-vous qu'aujourd'hui cette littérature qui cherche des inspirations dans les ruines et les hasards de la barbarie soit plus naïve et plus vraie que celle qui s'animait à la lumière des chefs-d'œuvre antiques ? On n'échappe pas à loi de l'i-

mitation en changeant l'objet imité. La barbarie elle-même est un modèle. Que l'artiste contemple l'Apollon du Belvédère ou les Dieux informes de l'Inde, il reçoit une impression qui lui est étrangère, il modifie sa pensée par ses regards, il devient imitateur. Mais l'imitation des chefs-d'œuvre a cet avantage d'élever notre esprit vers ce type idéal de grâce et de beauté qui est la vérité dans les arts.

L'imitation ou plutôt l'émulation des chefs-d'œuvre est un libre travail de la pensée; elle se confond avec l'image éternelle du grand et du beau; elle n'est vraie qu'en devenant une création nouvelle; et l'on peut dire en ce sens qu'elle disparaît et s'efface dans la perfection même. Mais imiter la barbarie n'est qu'une œuvre matérielle, qui manque de vérité sitôt qu'elle commence, et où la réflexion est un mensonge.

VILLEMAIN.

TRADUCTION.

Πολλῶν ἀνθρώπων πρὸ ἡμῶν γενομένων, τῆς τῶν προτέρων αἰώνων μνήμης ἀπαλλάττεσθαι οὐ δυνάμεθα, ὧν οἱ μὲν μεγαλοφυΐα τῇ τῶν φοι-
 βαζόντων ἐλαμψαν, οἱ δ' ἀπειροκάλως καὶ ἀμούσως ἔσχον. Ἄρα σοι
 δοκοῦσιν τὰ λείψανα σαθρὰ καὶ ἀσύμμετρα τῶν βαρβάρων αἰώνων ὥστε
 ἄλλοτρίῳ θεοφορεῖσθαι πνεύματι ἥπερ οἱ πρότεροι συνενθουσιάζοντες τοῖς
 τῶν ἀρχαίων φιλοτεχνήμασι; καὶ ἄλλο μιμῶνται ὁμοῦς τὴν τοῦ μιμεῖσθαι
 ἀνάγκην οὐκ ἐξέφυγον. Μίμησις γὰρ καὶ τὸ μιμεῖσθαι τὰ βαρβαρικά. Ὁ
 γὰρ φιλόμουσος εἶτε τὸν Ἀπόλλωνα τοῦτον τὸν Βελθεδήριον εἶτε τοὺς
 ἀμόρφους τῶν Ἰνδῶν θεοὺς σκοπούμενος ἄλλοτρίον τι εἰς αὐτὸν προσδέχε-
 ται, καὶ ἐξ ὧν θεώρει ἕτερα ἐννοούμενος μιμητῆς ἀποφαίνεται, τῷ δὲ
 μιμεῖσθαι τὰ κάλλιστα τοῦτο πρόσσεστιν ὅτι ἱκανοὺς ποιεῖ ὁρᾶν τὸ αὐτὸ
 κατ' αὐτὸ χάριεν ὑπαρχον καὶ καλὸν, ὅθεν ταῖς τέχναις τὸ πιθανὸν
 προσγίγνεται. Πρὸς τούτοις τὸ μιμεῖσθαι μᾶλλον δὲ ζηλοῦν ὅσα κάλλιστα
 πεποιήται, τοῦτο ἐλευθεροπρεπὲς τῆς διανοίας ἐνέργειαν ἔχει καὶ εἰς ταῦτὸ
 ἀποβαίνει τῷ ὁρᾶν αὐτὴν τὴν τοῦ ὕψους καὶ κάλλους ἀφθιτον ἰδέαν, οὐκ
 ἄλλως τὸ πιθανὸν ἔχει ἢ τοιαύτη μίμησις ἢ νέον τι αὐτῇ ἐξεργασμένη,
 ὅθεν εἴπωι τις ἂν αὐτὴν ὅσῳ ἂν ᾗ τελειότερα τοσοῦτῳ μᾶλλον ἀφανίζεται
 καὶ λανθάνει, τὸ δὲ μιμεῖσθαι τὰ βαρβαρικά χειροτεχνικὸν τι ὑπάρχει
 ὅπερ ἄτοπον μὲν δοκεῖ ἅμα ἀρχόμενον, τελευτᾷ δὲ εἰς ψεῦδος ἐὰν ὁ λογισ-
 μὸς πρόση.

A.

TABLE

DISSERTATIONS FRANÇAISES

| | | |
|-------|--|----|
| I. | Des qualités d'une matière bien faite | 1 |
| II. | Le critique, dit M. Sainte-Beuve, est un homme qui sait lire et qui apprend aux autres à lire. | 5 |
| III. | Appliquer à l'art du style cette observation de Laromiguière : Les mots d'une langue bien faite s'appellent l'un l'autre. | 9 |
| IV. | Que doit-on penser de l'origine du langage | 14 |
| V. | Ce que Fénelon pensait de l'avenir de la langue française | 19 |
| VI. | Lettre de Maucroix à La Fontaine | 28 |
| VII. | Preuves de l'existence de Dieu d'après Bossuet et d'après Fénelon | 31 |
| VIII. | Examiner et vérifier par des exemples cette pensée de la Bruyère : « Quand la lecture d'un ouvrage vous élève l'esprit, il est bon et fait de main d'ouvrier » | 41 |
| IX. | Quelle a été l'influence du christianisme sur le théâtre au point de vue dramatique. | 44 |
| X. | Déterminer en quoi la comédie d'intrigue diffère de la comédie de caractères. Quel est le genre de vérité qui convient à chacune. | 48 |
| XI. | Apprécier cette pensée de la Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, etc » | 53 |
| XII. | Même sujet, deuxième manière | 58 |
| XIII. | Racine répond à La Fontaine, qui, en lui envoyant le manuscrit de Philémon et Baucis, s'était accusé de son peu d'invention. | 63 |
| XIV. | Développer le passage suivant de Voltaire sur les caractères de la Bruyère : « Ce livre baissa dans l'estime des hommes, quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. » | 67 |
| XV. | Lettre écrite en 1650 par un habitant de Dreux à Corneille, après la mort de Rotrou | 70 |
| XVI. | De l'exagération dans les ouvrages de l'esprit | 73 |

| | | |
|---------|--|-----|
| XVII. | Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très-belles choses | 79 |
| XVIII. | En quoi consiste l'imitation de la nature dans la poésie dramatique et particulièrement dans la comédie? . . . | 82 |
| XIX. | Expliquer et apprécier cette pensée de Platon : « La philosophie est la méditation de la mort » | 87 |
| XX. | Voltaire écrit à l'Académie française pour la prier d'accepter le mot <i>Bienfaisance</i> | 91 |
| XXI. | De la justice de Dieu. | 94 |
| XXII. | Pourquoi les auteurs de pensées, comme Sénèque, Montaigne, etc., sont-ils plus propres que d'autres à former le style? | 100 |
| XXIII. | Comparer la descente d'Énée aux enfers et l'évocation des morts dans l'Odyssée. | 105 |
| XXIV. | Comment la langue française a-t-elle passé du style périodique au style coupé. | 110 |
| XXV. | L'esprit sert à tout et ne suffit à rien | 115 |
| XXVI. | La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même. . . . | 119 |
| XXVII. | Expliquer cette pensée de la Bruyère : « La moquerie est souvent indigence d'esprit. » | 123 |
| XXVIII. | Que faut-il penser de cette phrase de Voltaire : « Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poème épique et dans l'ode. » | 128 |
| XXIX. | Dialogue sur les premières pièces de Corneille, entre le duc d'Enghien, Balzac et Scudéry. | 132 |

DISSERTATIONS LATINES

| | | |
|-------|--|-----|
| I. | Quid, quum ad mores, tum ad litteras pertineat hoc Ciceronis scitum . « In omni disciplina infirma est artis præceptio sine summa assiduitate. » | 139 |
| II. | Quibus de causis apud Græcos, præsertim Athenis eloquentia viguit | 145 |
| III. | Oratio Politiani quum decimum Quintiliani librum amplio rem invenisset | 147 |
| IV. | Perpendetur Aristophanis de Æschylo et Euripide iudicium. | 151 |
| V. | Non usus, quamvis præcipuus, imitandus. (SENECA.) . . | 155 |
| VI. | Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire. | 159 |
| VII. | Judicium Tullii in Bruto suo de Memmio cum illa ejusdem oratione, quam a Sallustio traditam accepimus, conferendum erit. | 162 |
| VIII. | Quid ad informandum adjuvandumque oratorem valeat philosophia dices ac definies | 166 |
| IX. | Latius officiorum patet quam juris regula. | 170 |
| X. | Testantur historiæ et litterarum monumenta poetas cum philosophis semper conspirasse ad mores informandos. . | 173 |

TABLE

321

| | | |
|--------|--|-----|
| XI. | Rectene an false, præsentium ille laudator Apër, in Dialogo de Oratoribus, vitio malignitatis humanæ, vetera semper in laude esse contendit, præsentia in fastidio? | 176 |
| XII. | Apprécier Suétone et Plutarque | 179 |
| XIII. | Num quæ sit inter Senecam et Tacitum in dicendi genere cognatio? | 183 |
| XIV. | Quærendum erit quo pacto Socrates, acerrimus Sophistarum castigator, inter eos ab Aristophane annumerari et lacessi potuerit. | 187 |
| XV. | Quid de illa Senecæ philosophi sententia : « Nullum scelus impunitum ? » | 192 |
| XVI. | Fingetur Valerius Cato, grammaticus Sullanis temporibus insignis, priusquam discipulis suis satiras Lucilii legat et interpretetur, proloqui de Satira, etc. | 194 |
| XVII. | Socrate et Lucien aux enfers. — Dialogue | 196 |
| XVIII. | Exquirendum erit cur eloquentiæ Romanæ discipuli, post primas exercitationes adolescentiæ, Rhodum vulgo proficiscerentur quo meliores essent, ut ait Tullius, et doctiores | 199 |
| XIX. | In historia non modo casus eventusque rerum, sed ratio etiam causæque cognoscantur. | 202 |
| XX. | « Vetusta scribentis antiquus fit animus. » (TIRE-LIVE) | 205 |
| XXI. | Æstimabitur quoad philosophiam, religionem, et poesim, sextus Æneidos liber. | 209 |
| XXII. | Suffit-il de connaître le bien pour être disposé à le pratiquer? | 214 |

VERS LATINS

| | | |
|-------|--|-----|
| I. | Horsace pleure Tibulle | 219 |
| II. | Platon renonce à la poésie pour s'attacher à Socrate | 221 |
| III. | Flaccus, Athenis studens, amico in urbe viventis, quæ sit vita sua narrat | 223 |
| IV. | Plinius Secundus adolescentem hortatur ut carmina non nunquam scribat | 225 |
| V. | La statue d'Homère (d'après Christodore). | 228 |
| VI. | Sophoclis funus | 229 |
| — | Même sujet, deuxième manière | 230 |
| VII. | Græcus quidam ad Juvenalem. | 232 |
| VIII. | Lucretius Carus ad amicum | 233 |
| IX. | Virgilius Horatio. | 235 |
| X. | Theodorico cœnanti apparet occisi Boethi ultrix imago | 236 |
| XI. | Horatio, qui se quinque dies tantum rure futurum pollicitus erat, scribit Mæcenas, hortaturque eum ut Romam redeat | 238 |
| XII. | T. Varro ad Atticum. | 239 |
| XIII. | Major Pisonum fratrum Horatio Flacco. | 241 |

| | | |
|---------|--|-----|
| XIV. | Benvenuto Cellini fond son groupe de Persée coupant la tête de Méduse | 243 |
| XV. | Lucretius à Memmius | 244 |
| XVI. | Hymnus Atheniensium post Salaminicam pugnam. . . | 247 |
| XVII. | Virgilius Mæcenati | 250 |
| XVIII. | Umbra Darii Atossæ reginæ apparet. | 251 |
| XIX. | Epistola Sannazarii ad amicum | 252 |
| XX. | Laërte à Ulysse | 253 |
| XXI. | La visite du Sultan à Paris et à l'Exposition. | 257 |
| XXII. | Alexandre sur la terre de Troie | 259 |
| XXIII. | Civis Atheniensis civi Romano Sal. (DE PAULO) | 261 |
| XXIV. | Plinius amicum suum Maximum ad Achaïam ordinandam missum hortatur ut, qua par est humanitate, provinciam illam administret | 264 |
| XXV. | Le songe d'Horace | 266 |
| XXVI. | Hérodote aux jeux olympiques | 268 |
| XXVII. | De Polo tragædo | 270 |
| XXVIII. | Mort d'Henriette d'Angleterre | 271 |
| XXIX. | Dux Burgundiæ non nullas fabulas, quas ipse pedestri sermone scripserat, ad Fontaneum mittit legendas . | 272 |
| XXX. | Marcus Tullius Quintum fratrem jocosè reprehendit prædicantem se quatuor tragædias quindecim diebus absolvisse. | 274 |

SUJETS D'EXERCICE.

COMPOSITION LATINE.

| | | |
|-------|---|-----|
| I. | Ex his latinæ linguæ scriptoribus nunc amissis judicabitur qui sint maxime desiderandi. | 277 |
| II. | Quæ sint apud Thucydidem concionum ab historico fictarum ratio et utilitas? | 277 |
| III. | Oratio habita in Senatu romano à Publio Sulpicio ut abrogetur vetus adversus rhetores senatusconsultum. | 277 |
| IV. | Montrer dans Euripide le disciple des sophistes | 278 |
| V. | Expliquer et développer cette pensée du philosophe Xénocrate : Le but de ma philosophie est d'amener mes disciples à faire volontairement ce que les lois les contraignent de faire | 278 |
| VI. | Inesse in illa historia nascentis societatis, quam fixit Lucretius, quædam pastoralia | 278 |
| VII. | Iter Æneæ in tertio Æneidos libro. | 278 |
| VIII. | M. Tullius Tyro poetam Archiam laudat civitatem ipsi a Cicerone vindicatam esse. | 278 |
| IX. | Quid intersit quoad tractandæ historiæ modum veteres inter et recentiores? | 278 |
| X. | Quid sentiendum de doctrina quorundam philosophorum qui omnia in mundo optima esse contendunt? | 278 |

TABLE

323

| | | |
|---------|---|-----|
| XI. | Exponendum erit quæ discrimina intersint inter Livium et Tacitum. | 278 |
| XII. | Qualis inducatur Socrates apud Aristophanem, qualis apud Platonem? | 278 |
| XIII. | Qualis fuerit apud Romanos lyrica poesis? | 279 |
| XIV. | Socrates, si Platoni credatur, dicere solebat philosophiæ studium adolescentes quam maxime decere | 279 |
| XV. | Quid de morali Stoïcorum doctrina sentiendum? | 279 |
| XVI. | Quæ sint inter Romanorum scriptorum opera præcipue nobis desideranda? | 279 |
| XVII. | Quid senserint philosophi de morte voluntaria? | 279 |
| XVIII. | Parum philosophiæ naturalis homines inclinare in atheismum, at altiore scientiam eos ad religionem circumagere | 279 |
| XIX. | Nescire quædam pars sapientiæ. | 279 |
| XX. | Philosophiam esse oratori necessariam | 279 |
| XXI. | Scribitur ad narrandum non ad probandum historia. | 280 |
| XXII. | Summum jus, summa injuria | 280 |
| XXIII. | De Tartaro apud Virgilium | 280 |
| XXIV. | Tacitus ad Plinium de Trajani Panegyrico | 280 |
| XXV. | Quare apud Athenienses Tragedia floruerit? | 280 |
| XXVI. | An merito Quintilianus dixerit : « Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit? » | 280 |
| XXVII. | Quibus vel dotibus vel vitiis placuerint linguæ latinæ Hispani Scriptores, Annæorum gens atque ipse Quintilianus? | 280 |
| XXVIII. | Quibus de causis philosophiæ studium apud romanos invaluerit? | 280 |
| XXIX. | An vere dictum fuerit de comœdia : castigat ridendo mores? | 280 |
| XXX. | Si rationem posteritatis habeas, quidquid non est peractum, pro non inchoato est | 280 |
| XXXI. | Quanti momenti sit illud Horatianum : verbaque provissam rem non invita sequentur | 280 |

COMPOSITION FRANÇAISE.

| | | |
|-------|---|-----|
| I. | Qu'est-ce que le goût? | 281 |
| II. | Quid alat formetque poetam? | 281 |
| III. | Théocrite et Fontenelle (DIALOGUE DES MORTS). | 281 |
| IV. | Par quels caractères principaux se distinguent Hérodote et Thucydide? | 281 |
| V. | Du chœur dans la tragédie grecque et dans la tragédie française. | 281 |
| VI. | Avantages et inconvénients de la mémoire pour les productions de l'esprit | 281 |
| VII. | Lettre de Pierre Corneille à Voiture | 282 |
| VIII. | L'éloquence continue ennuye; la continuité dégoûte en tout, etc. | 282 |

| | | |
|---------|---|-----|
| IX. | Apprécier le genre de composition littéraire qu'on appelle <i>Roman</i> | 282 |
| X. | A quelles conditions le poème didactique sera-t-il une œuvre poétique ? | 283 |
| XI. | Parallèle entre les fables de Phèdre et celles de La Fontaine | 282 |
| XII. | Qu'est-ce que les arts libéraux ? etc | 282 |
| XIII. | Lettre de Balzac à un ami après la première représentation du <i>Cid</i> | 282 |
| XIV. | De la réforme opérée par Malherbe et Boileau | 283 |
| XV. | Lettre de La Bruyère à ceux qui avaient essayé de mettre des noms sous ses <i>Caractères</i> | 283 |
| XVI. | Etudier le moraliste dans Salluste et dans Tacite : . . . | 283 |
| XVII. | Expliquer ces pensées de Montesquieu : Quand un homme n'a rien à dire, etc | 283 |
| XVIII. | Expliquer la lettre où Racine loue son fils d'entendre raillerie, etc. | 283 |
| XIX. | Comment il faut dans l'art entendre l'imitation de la nature | 283 |
| XX. | Analyser Antigone, etc | 283 |
| XXI. | Du caractère d'Iphigénie, etc. | 283 |
| XXII. | Montrer à propos de Pascal la différence de l'esprit géométrique et de l'esprit philosophique | 281 |
| XXIII. | Apprécier le jugement de Diderot sur Rousseau, etc . . | 284 |
| XXIV. | Faut-il regretter que La Bruyère se soit affranchi de la difficulté des transitions ? | 284 |
| XXV. | Bossuet et Montesquieu jugeant Alexandre | 284 |
| XXVI. | Expliquer le mot de La Bruyère sur son livre, etc. . . . | 284 |
| XXVII. | Expliquer comment Malebranche a pu juger si sévèrement Sénèque et Montaigne | 284 |
| XXVIII. | Influence du séjour de Voltaire en Angleterre sur notre littérature ? | 284 |
| XXIX. | Du monologue | 284 |

VERS LATINS.

| | | |
|------|--|-----|
| I. | Celebrabitur dies illa qua, Athenis, Sophocles adolescens pæana cecinit. | 285 |
| II. | Narrabitur Virgilio theatrum intranti populum totum assurrexisse | 285 |
| III. | Lucilius senex juvenem poetam a satira scribenda deterret. | 285 |
| IV. | Qui Romæ fuerint animorum motus auditâ Cannensi clade ? | 285 |
| V. | Honorat artes ; virtus sibi sufficit ipsa | 285 |
| VI. | Julius Florus Horatio Flacco | 285 |
| VII. | Horatius Virgilium, post Georgica edita, laudibus prosequitur | 286 |

TABLE

325

| | | |
|--------|---|-----|
| VIII. | Factus gallica industria tandem pervius navibus isth- mus, etc | 283 |
| IX. | Christianorum in Syria cædes | 286 |
| X. | Le télégraphe électrique. | 286 |
| XI. | Bolæum campos Elysios intrantem Horatius alloquitur. | 286 |
| XII. | Le tigre déchire sa proie et dort; l'homme devient ho- micide et veille. | 286 |
| XIII. | Lucius Cincius captus ab Annibale. | 287 |
| XIV. | Epicedium in clarum civem, poetam, oratorem. (LAMAR- TINE) | 287 |
| XV. | Catullus, lecto Tullii de Senectute libro, respiscit | 287 |
| XVI. | Mæcenas Virgilio gratias agit | 287 |
| XVII. | Dévouement des médecins dans les épidémies | 287 |
| XVIII. | Summus pontifex Raphaellem hortatur ut Vaticanum artis sue monumentis illustret. | 287 |
| XIX. | Jubet Augustus Æneida ab ignibus servari. | 287 |
| XX. | Cratippus Atheniensium nomine invitat Ciceronem ex- sulem. | 288 |
| XXI. | Respondebit poeta christianus paganis, etc | 288 |
| XXII. | La statue de Lhomond | 288 |
| XXIII. | De poetico Cestro | 288 |
| XXIV. | Philocteten e Lemno redeuntem Græci magno plausu accipiunt. | 288 |

THÈMES GRECS.

| | | |
|-------|--|-----|
| I. | Le temps est précieux. (FÉNELON). | 289 |
| II. | Qui croira que l'Iliade d'Homère. (FÉNELON) | 290 |
| III. | Quand la Grèce ainsi élevée. (BOSSUET). | 291 |
| IV. | La conduite du sénat romain. (BOSSUET) | 292 |
| V. | Nous ne recevons, dit Platon, ni la tragédie, ni la comé- die. (BOSSUET). | 293 |
| VI. | Ajoutez à cela ces pensées, etc. (BOSSUET) | 295 |
| VII. | Brièveté de la vie. | 296 |
| VIII. | Celui qui éprouve beaucoup de désirs, etc | 298 |
| IX. | Socrate disait à un jeune homme impatient de suivre les leçons du sophiste Protagoras | 299 |
| X. | Théophraste, ce parleur agréable. | 300 |
| XI. | Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mé- moire. (LA BRUYÈRE). | 301 |
| XII. | César et Alexandre (SAINT-EVREMOND). | 302 |
| XIII. | Les Romains se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art. (MONTESQUIEU) | 304 |
| XIV. | Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains, etc. (MON- TESQUIEU). | 305 |
| XV. | De l'homme. (BUFFON). | 306 |
| XVI. | Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme, etc. (J.-J. ROUSSEAU) | 307 |

| | | |
|--------|--|-----|
| XVII. | Les étoiles. (XAVIER DE MAISTRE). | 309 |
| XVIII. | Ruines de Pompéies. (M ^{me} DE STAEL). | 310 |
| XIX. | L'histoire de la nature, etc. (GANGANELLI). | 311 |
| XX. | Les ruines. (CHATEAUBRIAND). | 313 |
| XXI. | De l'éloquence chrétienne. (CHATEAUBRIAND). | 314 |
| XXII. | Cicéron. (VILLEMAIN). | 315 |
| XXIII. | Nous sommes venus trop tard dans l'Univers. (VILLEMAIN). | 316 |

FIN

